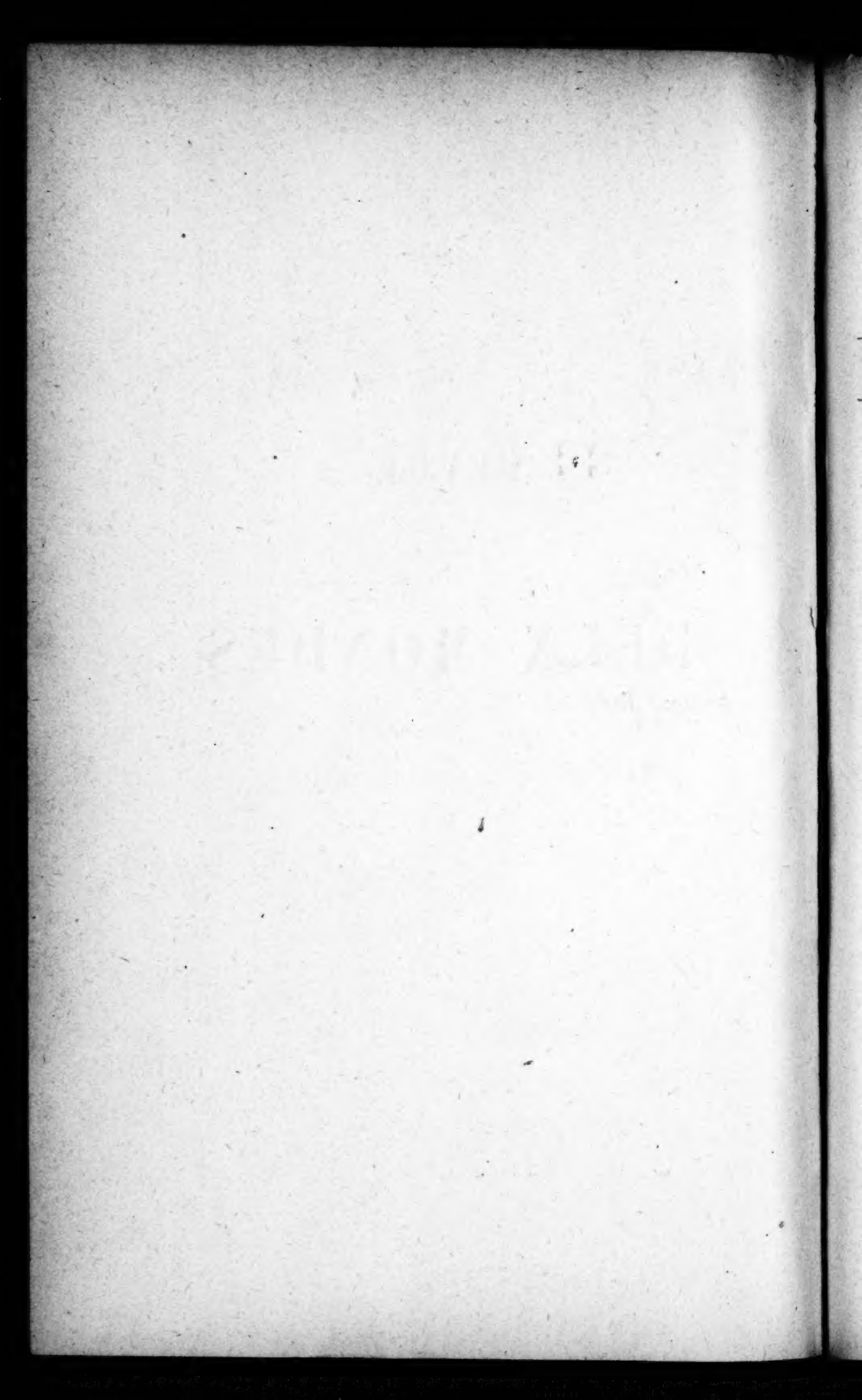
REVUE

DES

DEUX MONDES

LXXXIIe ANNÉE. — SIXIÈME PÉRIODE



REVUE

DES

DEUX MONDES

LXXXIIe ANNÉE. — SIXIÈME PÉRIODE

TOME DIXIÈME

PARIS

BUREAU DE LA REVUE DES DEUX MONDES

RUE DE L'UNIVERSITÉ, 15

—

1912

LE MAITRE DES FOULES [1]

TROISIÈME PARTIE (2)

VII

Le soleil de janvier rayonnait dans la salle à manger de Mme Grandier : les convives habituels du dimanche riaient d'aise à son éclat.

— J'ai toujours dit, s'écria Mme Grandier, que l'hiver finissait avec le mois de janvier. Et moi, l'hiver, quand il arrive, il m'apporte dix ans ; quand il s'en va, il me les reprend !

— Et même un peu plus, dit Lagrolier galamment.

Elle le remercia d'un sourire qui fit jouer la belle lumière dans l'émail éblouissant de ses dents. Elle était jeune, en effet, prodigieusement. Face aux fenêtres, elle n'avait, ce matin, rien à redouter du soleil, ni pour son teint lisse comme celui de Germaine, ni pour ses yeux où pétillait une flamme dorée, ni même pour sa bouche, affaissée à certaines heures, et que le menton spirituel relevait, en ce moment, frémissante de la joie de vivre. Chacun, à part soi, admira la jeunesse de cette femme qui avait accompli, on le savait, sa quarante-sixième année. Elle sentit cette admiration, et elle en eut un plaisir qui se répandit aussitôt en un flot de gaîté bruyante. Elle avait toujours aimé le bruit, le choc des voix hautes et des rires. En face d'elle, Vambard, disposant au besoin d'un fausset qui dominait les plus grands tapages, lui fit écho. Le peintre Marcieu, au bout de la

(2) Voyez la *Revue* des 1er et 15 juin 1912.

table, lançait, d'une basse retentissante, des bourdes énormes. Et il y avait encore, pour parfaire l'ensemble, Jacqueline Vambard, soprano aigu, Mme Chavige, contralto cuivré, André Talban, reporter à monocle et faux-col excessif, baryton sonore. Les autres convives, moins doués, n'auraient pu se faire entendre : ils ne l'essayaient pas. Les uns, comme le ménage Bienassis, mangeaient avec soin en ayant l'air d'écouter. Mme Derwein causait avec Chautin ; Germaine, silencieuse aux côtés de Jozan, regardait et songeait.

Au premier moment, le cri de jeunesse de sa mère l'avait touchée ; mais la fringale de plaisir qui s'y découvrait, la choqua, tout de suite après, comme fille de cette mère qui oubliait son âge, l'agaça, comme femme très jeune auprès d'une autre déjà mûre. De telles disparates, entre l'âge d'une personne et les goûts qu'elle affecte, sont particulièrement irritantes pour les êtres jeunes. Il n'importait à Germaine que Mme Grandier eût gardé un visage presque intact, une taille charmante : elle se répétait ironiquement : « Elle ne pense qu'à s'amuser et c'est une vieille dame ! » Ce contraste la peinait comme un mensonge qui ne pouvait duper personne. Au surplus, qu'étaient-ils donc tous ces gens réunis à la table de Mme Grandier ? Seuls, Mme Derwein et Chautin, résignés à vieillir, avaient modifié leurs allures, assagi leurs propos. Mais Marcieu, plus rouge et plus lourd, répétait les mêmes farces, dont il restait convenu qu'elles étaient irrésistibles. Lagrolier ramenait la même mèche, réduite par le temps, et, l'œil égrillard, jouait sans trêve, sur tout ce que disaient les femmes, aux sous-entendus. Le musicien Chavige, toujours fatal et beau, dissimulait dans ses cheveux noirs des fils d'argent, et n'ouvrait la bouche que pour faire allusion à « deux actes » qu'il avait à l'Opéra-Comique, — les mêmes deux actes dont il parlait, de la même manière, depuis quinze ans : la beauté de ses yeux lui avait valu d'être épousé par l'opulente veuve, au contralto cuivré, près de qui il attendait confortablement le succès dû à son génie. Bienassis, le sculpteur, épousé, lui aussi, par une très jeune fille, poétesse et romancière, pleine de confiance en sa gloire à venir, gardait les mêmes tics et recommençait les mêmes œuvres, allégories d'une littérature grandiose et d'une exécution incompréhensible... Tous, ce vieux galantin de Lagrolier, ce trio d'artistes ratés, à quel point ils étaient à côté du juste et du vrai, Germaine le sentait avec la plus affli-

geante vivacité. Et, comme à plaisir, Mme Grandier appuyait sur cette dissonance par la taquinerie, l'encouragement, l'éloge qui accusaient en chacun le personnage de leur commune convention.

— Pauvre femme ! Encore une de vos victimes, Lagrolier. Aucune ne vous résiste !

— Cette machine de l'Opéra-Comique ! Une horreur. Quand on pense qu'ils ont les deux actes de Chavige !

— Marcieu ! j'ai rêvé de votre bonne femme en rouge... Jamais vous n'avez rien fait de si rendu...

— Vous n'avez pas vu le groupe de Bienassis ? Il faut voir ça... Un Rodin, seulement plus poussé...

Et elle était convaincue et ils ne l'étaient pas moins. Dans le bruit des voix, parmi les gestes de gourmandise, la comédie continuait, la même depuis tant de dimanches.

Ce dimanche de janvier, Germaine considérait avec une malveillance aiguisée le divertissement de ces fantoches : elle opposait, en ce moment, à ce vain tapage, à ce jeu ridicule, à tout ce faux, un esprit cruellement lucide, une âme singulièrement avide de sincérité.

Ses mains très blanches, chargées de bagues, se posaient sur la nappe, comme inertes sous les feux qui jaillissaient des pierres. Son corps souple, tour à tour, se cambrait et s'abandonnait, moulé dans une robe étroite, d'une élégance hardie et apprêtée. L'arrangement de ses cheveux noirs, roulés autour du front, faisait plus délicate la finesse de sa peau vers les tempes, plus savoureux le lobe charnu de ses oreilles et donnait à tout son visage une étrange langueur. Ainsi transformée, sa beauté exhalait, suivant son vœu d'autrefois, un charme pareil à ces parfums qui troublent, comme si on y recueillait l'odeur d'une fleur rare et d'une chair de femme. Cependant, les yeux, dans cette créature nouvelle, gardaient un regard trop sérieux, avec un peu de sèche assurance ; et il y passait parfois une buée de lassitude ou des lueurs inquiètes et sombres.

Une vocifération plus aiguë déchira les oreilles de Germaine. Vambard criait à tue-tête, s'adressant à Marcieu :

— Les affaires ! Vous ne savez pas ce que c'est que les affaires ! On ne cesse pas d'y penser : on y pense partout. Je quitte mon bureau : elles me poursuivent dans la rue, dans le monde, chez moi, et la nuit, je n'en dors pas...

Il avait poussé tout l'effort de sa voix ; mais comme on

s'était tu par déférence, cette clameur glapissante fut pénible et ridicule. Lagrolier, sans tarder, risquait une plaisanterie, à l'adresse de Germaine, sur ce que son mari dormait si mal, et Vambard avait un sourire avantageux; mais Germaine ne riait pas :

— De grâce, dit-elle, ne criez pas ainsi! Vous nous assourdissez!

Elle lui parlait comme à un élève indocile, la bouche pincée; un instant, il fit la mine piteuse d'un petit garçon grondé; puis, il sourit avec gentillesse pour l'apaiser, et comme la conversation reprenait à l'autre bout de la table, il détourna la tête.

La bouche de Germaine restait pincée, et son regard dévisageait sans indulgence la belle barbe, l'air trop satisfait de son époux. En lui, plus qu'en tous les autres, le trompe-l'œil l'irritait. Pourquoi cette maladresse de toujours parler affaires, depuis qu'il était devenu si riche? Par un amour-propre hérité de sa lignée bourgeoise, il prétendait qu'on attribuât cette fortune au développement de sa maison de commerce : « lainages en tous genres. » Encore ne fallait-il pas abuser des bonnes volontés. Chacun, en somme, soupçonnait que la spéculation seule l'avait enrichi, et chacun pouvait savoir que les après-midi de cet homme, si absorbé par les affaires, se passaient à suivre les ventes : il achetait, constamment, pour son hôtel, des tapisseries, des meubles rares et des tableaux. Une autre vanité, celle du spéculateur brusquement enrichi, le poussait à jouir et faire montre de sa richesse.

Cet amour-propre, cette vanité, le regard impitoyable de Germaine en percevait la force qui transformait, pour le public, les actes et jusqu'à la personne de Vambard. Il était l'homme d'un emploi depuis longtemps choisi, l'homme de toutes les générosités, celles du tempérament, de l'intelligence et du cœur, contenues par le bon sens, balancées par une gaîté narquoise. Il jouait bien ce rôle, servi par les dons physiques, qui le lui avaient assigné : sa haute taille, sa belle barbe, son visage avenant et facilement rieur. Mais, après une année de vie commune, Germaine découvrait l'être véritable ; c'était un mélange singulier, qui, tour à tour, ressemblait au personnage et en donnait exactement l'envers. Certes, quand il proférait des phrases solennelles, Vambard ne jouait pas : car il goûtait le plaisir d'exprimer des sentimens vastes et définitifs. Sans doute, aussi,

sachant s'imposer les sacrifices nécessaires, il avait fixé largement la pension de Mme Grandier, dont il ne laissa personne ignorer le chiffre; et il dépensait sans compter pour le décor de son hôtel. Mais, au rebours de ce que chacun pouvait croire, la loi qui dominait ses actes était la plus stricte économie de son argent, de ses peines et de sa santé. Hormis pour les toilettes et le luxe extérieur, qu'il payait lui-même, il mesurait comme sou à sou les ressources de Germaine et de sa fille, qui en étaient réduites, les fins de mois, à ne pouvoir entrer dans une maison de thé. Il ne souffrait pas que personne dérangeât le rythme agréable de ses journées. Enfin, de nature paisible et plutôt froide, soucieux de s'assurer une longue vieillesse, il n'avait témoigné, dès les premiers temps du mariage, à sa jeune femme, qu'un amour prudemment mesuré. L'ignorance de Germaine s'était accommodée de cet état. Toutefois, déçue, puis inquiète et presque hostile, elle y trouva la plus fâcheuse lucidité, touchant les défauts de Vambard. Elle constata aussi que les jugemens de son mari s'inspiraient de ce qu'on aurait pu dénommer l'incapacité d'admirer : il gouaillait le plus souvent, faute de comprendre.

A ce degré de clairvoyance, Germaine éprouva un malaise et même une amertume qui lui firent méconnaître, par un retour injuste, les mérites réels de Vambard. Ainsi, elle n'appréciait pas, comme il eût convenu, son humeur facile, produit d'une admirable indifférence et d'une hygiène rigoureuse. Ignorant de lui impatiences, aigreurs, silences moroses, elle ne lui en savait aucun gré. Elle ne jouissait pas non plus d'être libre, d'une liberté que n'effleurait aucune question jalouse. Le luxe, enfin, jadis tant désiré, elle en arrivait à ne plus l'aimer; trop souvent, par plaisanterie, Vambard avait rappelé qu'il était riche et qu'elle était pauvre. Encore ne se doutait-elle pas que, sur le même ton, il déclarait entre hommes : « Oh! moi, je suis tranquille, ma femme est prévenue. Si elle me trompe, je divorce! et comme c'est moi qui ai l'argent!... »

De nouveau, la voix de Vambard résonnait seule, claironnante, amène.

— Je trouve très bien qu'un pays comme le nôtre se montre plein d'égards pour ses artistes et ses savans qui lui font honneur aux yeux de l'étranger... Je trouve cela très bien. Mais, — et sa tête se redressa, l'œil sévère, la bouche attristée, — je ne peux

pas me dispenser de blâmer, non, je n'hésite pas à blâmer la France du traitement qu'elle fait à ses commerçans. Les arts embellissent la vie : mais on ne vit que par le négoce et les affaires. C'est nous tous qui nourrissons le pays. Certes, nous ne demandons rien : on pourrait nous donner quelque chose. Et par exemple, n'est-il pas absurde que les commerçans n'aient pas leur place dans les conseils du gouvernement? N'est-il pas honteux de voir le moindre rond-de-cuir décoré après vingt ans de bureau, tandis qu'il faut à un commerçant des chances extraordinaires pour attraper le ruban?... Enfin, voyons? Il faut être raisonnable dans la vie. Moi, j'aime les choses raisonnables, c'est-à-dire celles qui satisfont la raison... Eh bien! en vérité, cela n'est pas raisonnable!...

Il développa son idée, ce qui consistait à reprendre ses phrases, une par une, complaisamment. Les autres convives en éprouvaient un ennui que le prestige de tant d'argent leur faisait accepter. Toutefois, quand il voulut bien s'arrêter, les conversations s'engagèrent en hâte, comme si chacun y eût cherché un soulagement. Germaine n'avait pas écouté : elle jouissait d'une prompte facilité d'inattention, chaque fois que Vambard épandait abondamment des idées qu'elle connaissait trop bien. A sa droite, Jozan, silencieux depuis le commencement du déjeuner, essaya de l'éveiller.

— Il y a des choses nouvelles, au Châtelet. Irez-vous?

Elle s'était découvert, depuis la rentrée, une passion musicale, où sa nervosité se plaisait, en s'excitant un peu plus.

— Naturellement, fit-elle

— On m'a dit du bien de cette pièce symphonique...

De l'autre côté de Germaine, Chautin disait à Mme Derwein :

— Oui, un plus grand succès qu'en novembre, et qui fait de lui quelque chose de plus qu'un grand orateur...

— Oh! je suis désolée de ne pas l'avoir entendu! J'ai eu tant de regret, en novembre, à Leysin, quand j'ai lu son premier discours qui était si beau... Je ne suis rentrée qu'avant-hier. Je ne savais pas qu'il parlerait. J'ai bien vu ce matin qu'il avait encore mieux réussi cette seconde fois... Racontez-moi...

— Vous raconter.... fit Chautin. Ce fut ce qu'on appelle une belle séance, toute la Chambre suspendue à cette parole qui la charme, l'émeut, la domine. La première fois qu'il parla, je n'avais pas vu, depuis... depuis Gambetta, une assemblée si

emballée... Et son discours, comme vous dites, était un beau discours. Cependant, celui d'hier l'a surpassé. Hier, pour un socialiste, l'épreuve semblait terrible... Songez donc ! Le patriotisme ! Le désarmement ! Eh bien, ce diable d'homme a parlé, sans que les unifiés qui le surveillent aient rien à redire, non seulement le langage le plus noble et le plus sage, mais le plus ardemment patriotique et même militariste...

— Je crois bien... ce passage sur l'Alsace-Lorraine, les peuples doivent choisir leur patrie, et... Comment donc?... l'éternelle protestation de ceux qui représentent et revendiquent, dès qu'ils naissent, un droit qui ne périra jamais... J'en ai pleuré...

— Remarquez qu'il donnait ainsi, à son sentiment de fraternité pour les Alsaciens-Lorrains, une raison démocratique : le droit des peuples de disposer d'eux. De même, il proclamait la nécessité de la paix; mais il montrait la guerre toujours possible, dans une Europe divisée par des intérêts contraires; et pour cette éventualité toujours possible, il disait d'abord que le devoir militaire, héritage de la Révolution, est la sauvegarde de nos libertés; ensuite, que la reprise de nos provinces est l'enjeu auquel nous devons toujours penser... C'est bien, ça...

Germaine se penchait vers Mme Derwein :

— De qui?... commença-t-elle, curieuse.

Mme Derwein, qui ne l'avait pas revue depuis de longs mois, eut un sourire d'embarras et d'ironie légère. Mais Chautin avait été entendu : la même curiosité tournait vers lui tous les regards, et ce fut le reporter qui, rajustant son monocle, déclara :

— Vous parlez de Manès, n'est-ce pas? monsieur Chautin? Un type épatant... Hier soir, après la séance, mon directeur, le père Aviros, qui ne s'emballe pas, nous a dit : « Mes enfans! ce garçon-là fera ce qui lui plaira, et il sera ce qu'il voudra! »

Cette prophétie fut aussitôt commentée vivement. Mme Derwein dit entre haut et bas, à Germaine, avec le même sourire :

— Notre Manès!... Vous l'avez revu?

— Mais non ! fit Mme Grandier. Il se cache. Je le regrette doublement. C'était un charmant garçon, n'est-ce pas, Germaine?

— Oui, fit Germaine tranquillement. Il a du talent.

— Du talent! dit Chautin en riant. Et même de la facilité!

— Mais, reprit Germaine, où veut-il, où peut-il en venir?

— Attendez! répondit Chautin.

De nouveau, les convives faisaient silence pour l'écouter.

— Il y a beaucoup de vrai dans les paroles d'Aviros, quoique, à la Chambre... Mais l'explication m'entraînerait trop loin... Ce qui est sûr comme, je le disais à Mme Derwein, c'est qu'avec ce nouveau discours, Manès a gravi un deuxième échelon plus raide, à mon sens, que le premier... Ce gaillard-là, en novembre, se révélait grand orateur, et donnait au ministère un coup formidable... Un autre aurait redoublé, renversé les ministres... Lui, pas si bête! Il n'en aurait pas profité. Il avait à s'affermir lui-même, à prendre de l'autorité. Il s'y est appliqué : il a su faire accepter son succès... A la Chambre, il faut tout se faire pardonner, le talent plus que tout le reste... Il avait ainsi montré le sang-froid et l'habileté d'un vieux parlementaire... Et puis, hier, il est remonté à la tribune, et il a parlé en homme d'État. Là est le progrès. Désormais, quoi qu'il arrive, on devra compter avec lui, et...

Vambard écoutait, recueilli dans une attitude maussade :

— Tout ce que vous voudrez! proféra-t-il. Du talent! du génie! Mais cet homme est un socialiste, donc l'ennemi du capital et de la propriété. Vous ne me ferez pas croire qu'il y ait à la Chambre une majorité assez déraisonnable pour soutenir M. Manès!

— A la Chambre, je ne sais pas, fit Chautin : c'est un milieu si bizarre; mais je vois bien que, dans le pays, il s'est déjà fait une popularité... Et prenez garde, mon cher monsieur Vambard, avant peu, nous pourrions bien recourir à lui, vous le premier.

— Moi! protesta Vambard, la main sur la poitrine. En vérité, monsieur Chautin!...

— Oui, vous, et vous aurez raison. Il est capable de vous comprendre : il comprend tout. Quant au socialisme, le mot est si vaste, si vague! Qui donc s'en effraye aujourd'hui?

— Non! insista Vambard, entre l'homme que je suis et...

Mme Grandier repoussa vivement sa chaise et se leva :

— Bah! dit-elle. Il faut se faire des amis pour le grand soir.

Dans le salon, Vambard, tenace, prit à part Chautin, pour le convaincre : on entendit sa voix qui faisait éclater des mots :

— ... Pas intransigeant... Pas un de ces hommes qui...

Jacqueline Vambard servait le café, escortée de Talban qui portait le sucrier et lui murmurait des galanteries. Elle riait très haut : elle s'amusait de lui et de ce qu'il ne ressemblait pas à ses danseurs, comme pouvait faire jadis une petite princesse

d'un aventurier. Lagrolier disait avec recueillement et ferveur :

— Cette salade est le résultat de longues réflexions. La pomme de terre, le chou-fleur, le céleri, la tomate, les truffes, sont dosés méticuleusement : chacun et chacune doivent faire sentir leur saveur à travers la mayonnaise qui les fond ensemble ; la merveille, c'est la noix, qui est onctueuse, et qui adoucit, sans le détruire, le goût du poivre et de la moutarde...

— C'est beau, un gourmand comme Lagrolier, fit Marcieu.

— La gourmandise est un vice assez agréable, avoua le commerçant.

— Et qui n'empêche pas les autres, hein ? ajouta Marcieu en le bourrant amicalement.

Mme Derwein avait attiré Germaine sur un canapé qui, comme tout le mobilier, appartenait à la mode de 1883.

— Il faut venir me voir sans tarder, que nous causions comme autrefois. Voilà tant de mois que ces maudits médecins me promènent, de Cannes à Leysin, de Vevey à Biarritz. Il me semble que je ne vous ai pas vue depuis votre mariage...

Germaine l'interrogea sur sa santé :

— Oh ! fit doucement Mme Derwein. J'obéis aux médecins, mais nous ne croyons plus à rien, ni eux, ni moi.

Les mille petites rides, dont la souffrance avait appliqué le réseau sur son visage, parurent se marquer tout à coup, et Germaine, avec un serrement de cœur, observa que ses yeux étaient plus ternes, comme si la lumière d'autrefois eût peu à peu faibli. Mme Derwein s'abandonnait à cette pitié, et la résignation de son sourire semblait dire : « N'est-ce pas ? »

— Parlons de vous, fit-elle. J'ai su le grand événement. Vous voilà donc richissime ! C'est vous qui avez porté bonheur à Vambard, évidemment ! Maintenant, vous êtes comblée. Il ne manque plus que le bébé ; mais il n'y a pas de temps perdu.

Elle regardait Germaine avec une sympathie qui s'offrait affectueusement, pour que la jeune femme, à son gré, y mirât les dehors éclatans de sa vie nouvelle ou, comme jadis, y découvrît, à demi conscientes, les pensées et les aspirations secrètes. Un moment, Germaine hésita : son orgueil hésitait en elle, car il se glorifiait, devant l'amie des mauvais jours, d'une ascension si magnifique et prompte. Mais le besoin de vérité, le même que pendant le déjeuner, eut aussitôt raison de ce mouvement ;

et, entraînée au contact de Mme Derwein par l'habitude des anciennes confidences, elle murmura soudain :

— J'ai donc l'air d'une femme heureuse?

Et elle ajouta aussitôt :

— Hier, ce fut une assez bonne soirée, chez les Barneuf, vous savez, des Grands Magasins. Quand nous sommes arrivés, la petite Goldstein faisait la gentille, très fière d'un collier de perles qu'elle mettait pour la première fois. J'ai reconnu qu'il était moins beau que le mien, et je suis allée m'asseoir près d'elle. D'abord, elle a été toute en sourires; mais ses regards sont tombés sur mon collier. Elle a comparé ses perles et les miennes, elle a vu que les miennes étaient plus belles. Alors, sa bouche s'est mise à trembler ; j'ai cru qu'elle allait pleurer. Elle a voulu s'éloigner de moi, c'est-à-dire de mon collier. Mais comme elle avait été très méchante, d'autres fois, je me suis montrée d'autant plus aimable : je ne l'ai pas quittée... Une assez bonne soirée. Je regrette seulement que cela ne soit pas arrivé à elle plutôt qu'à moi. Elle s'en serait amusée plus que moi et plus longtemps, au moins trois jours...

Germaine souriait d'un sourire singulier, qui retroussait ses lèvres un peu fortes, ses yeux restant sérieux et presque graves. Mme Derwein lui prit les mains :

— Mais, vous, vous n'avez pas que ça?...

Les sourcils de Germaine, longs et soyeux, se relevèrent sur le front blanc : elle paraissait surprise :

— Vambard? dit Mme Derwein.

— Mon mari? fit Germaine. Son regard chercha la haute taille de Vambard qui, maintenant, écoutait Chautin avec attention ; ce regard fut bref et dur, puis se voila de tristesse.

Mme Derwein, d'après sa propre expérience, imagina aussitôt la pénible déconvenue que subissent tant de jeunes femmes, délicates ou lentes à s'émouvoir, par l'effet des ardeurs excessives d'un mari. Elle interrogeait discrètement Germaine et s'efforçait d'excuser Vambard. Toutefois, aux réponses ingénues de son amie, elle s'aperçut de son erreur : il était évident d'ailleurs que Germaine ne songeait pas à se plaindre. Mme Derwein se serait gardée de la troubler en laissant voir son étonnement ; mais, troublée elle-même, elle ne put s'empêcher de dire :

— Vous aviez l'air si amoureux tous les deux pendant vos fiançailles !

— Vraiment! fit Germaine.

Elle eut un rire à demi ironique, et elle ajouta :

— Je ne crois pas qu'il ait jamais été amoureux de moi. Et vous vous demandez, sans doute, pourquoi il m'a épousée. Je me le suis demandé aussi : j'ai fini par comprendre... Je lui étais commode, voilà tout, pour tenir sa maison, pour conduire Jacqueline dans le monde, pour veiller jusqu'à une heure ou deux, tandis qu'il se couche et dort. En retour, il m'assurait une situation honorée, large et confortable : et pour une fille comme moi, sans fortune, lasse de son métier d'institutrice, de son indépendance, de sa gloire de pédante, aspirant à l'existence régulière et paisible des épouses bourgeoises, certes, la chance était rare... Il n'est que de s'entendre; de part et d'autre, en somme, n'est-ce pas un marché avantageux?

Elle affectait la simplicité intelligente et calme. Mais, à des frémissemens de sa voix, Mme Derwein reconnut la souffrance d'une déception; et cette souffrance s'exprimait trop bien dans le mot de « marché » qui définissait à présent le beau mariage d'amour. Mme Derwein se hâta de répondre :

— Vous voulez dire que le marché, si marché il y a, est avantageux pour lui. Un homme de quarante-huit ans, qui épouse une fille de vingt-quatre, est toujours le plus favorisé, fût-il immensément riche!... Qu'apporte-t-il, lui? son argent? Qu'est-ce que cela au prix de la jeunesse qu'elle lui donne?

La chaleur de Mme Derwein fit briller aux yeux de Germaine un éclair de plaisir. Depuis trop longtemps, elle subissait l'opinion de Vambard : « Quand une fille pauvre épouse un homme riche, même vieux, même affreux, c'est elle qui fait le beau mariage. » Et elle avait fini par admettre que tel était le jugement du monde entier : elle ne savait trop d'ailleurs, maintenant que les illusions de ses fiançailles avaient disparu, si le monde ne jugeait pas exactement. Pour la première fois, elle entendait une protestation vigoureuse : elle la recueillit avec avidité. Mme Derwein, qui s'en aperçut, insista comme pour la convaincre d'une erreur qu'elle eût été seule à commettre.

— ... Et puis, il n'y a pas que votre jeunesse : vous êtes simplement ravissante, ma petite.

Ce furent des complimens ingénieux dont Germaine accepta la caresse, le regard déjà tout éclairci.

— J'ai admiré cette robe, tout le temps du déjeuner, ajouta Mme Derwein. Qui vous l'a faite?

Elles échangèrent des appréciations sur les mérites de quelques couturiers. Le visage de Germaine exprimait une vivacité presque enfantine, curieuse, satisfaite. Mme Derwein se rappela qu'il avait autrefois, pour le même objet, une expression pareille : la jeune femme, quoi qu'elle en eût, restait sensible au plaisir de l'élégance : « C'est quelque chose, se dit Mme Derwein. C'est assez peu de chose pour une nature comme la sienne. Pauvre petite! Et que faire? » Elle voulait pousser plus loin sa recherche : elle prit un détour.

— Cette enfant, Jacqueline, elle a l'air gentille...

— Très gentille, répondit Germaine d'un ton calme qu'elle n'aurait pas eu, une demi-heure plus tôt. Une bonne petite camarade, volontaire, naturellement... Comment ne le serait-elle pas avec cette fortune?... et consciente d'être, de par sa dot, une demoiselle noble des temps présens... Mais une tête froide qui raisonne et qui juge... Je crois bien que j'ai sa confiance et qu'elle me rapporte toutes ses histoires de flirts... Nous vivons très bien ensemble, à condition que je la gêne le moins possible.

— Et alors, tous les trois, quelle vie menez-vous?

— Quelle vie? Eh bien, ce qu'il faut appeler, faute de mieux, la vie ploutocratique... des rites très rigoureux qui règlent toute ma conduite, seule, avec Jacqueline, avec son père : visites, thés, essayages, dîners, théâtres... Une représentation perpétuelle où on ne choisit pas ceux qui jouent avec vous... Sont-ils ou non de la ploutocratie? Tout est là... Un joli mot de Mme Arlès qui en est, elle, après un dîner qu'elle avait donné : « Ça marche toujours très bien chez moi, parce que je n'invite jamais que des gens qui n'ont pas, entre eux, plus de quarante mille francs de rente de différence... » Non, on ne choisit pas. Et il s'agit de s'étonner, les unes les autres, par des choses chères, non pas de s'amuser. Alors, dame! ça n'est pas toujours amusant, en effet.

— Mais chez vous?

— Chez moi comme chez les autres... J'ai mes matinées, heureusement, quelquefois, et puis les concerts... Tout de même, je ne peux m'empêcher de penser qu'avec tant d'argent il y aurait autre chose à faire. Ne trouvez-vous pas?

— Bien sûr! Avec de l'argent, on fait ce qu'on veut. Pourquoi n'attirez-vous pas des artistes, des écrivains?...

— Un salon? dit Germaine en riant, comme ici?

— Heu! fit Mme Derwein, oui... un peu différent.

— Moins toc, n'est-ce pas? Ah! si maman nous entendait!... Mais non : le goût de mon mari ne le porte pas vers ce monde-là, et moi, je l'ai trop vu, en petit, si vous voulez, en caricature même; cela me suffit, avec les déjeuners du dimanche, pour le reste de mes jours... Non : je voudrais... Au fait, je ne sais pas ce que je voudrais... Je suis comme les gens qui s'ennuient et qui partent au loin pour se distraire : il leur arrive de s'apercevoir qu'ils ont emporté avec eux leur ennui.

Cette fois, les yeux de Germaine s'étaient assombris d'un vrai chagrin. Mme Derwein, émue de cette peine, prit la voix grondeuse et tendre qu'elle avait jadis pour apaiser la petite fille :

— En vérité, j'ai bonne envie de dire à Vambard qu'il vous batte un peu, pour vous remettre. C'est cela qui vous manque, un petit désagrément, un léger souci!...

— Il me semble que si j'avais des enfans! fit Germaine.

— Après dix-huit mois de mariage, il ne faut pas désespérer. Et puis, vous avez raison, il faut que vous cherchiez quelque chose. Dans ce que vous appelez la ploutocratie, vous êtes une femme qui pense, qui sent, qui a de l'énergie; et vous souffrez de ne pas trouver l'emploi de ces belles qualités. Il y en a d'autres pareilles à vous. Que font-elles? Elles écrivent...

— J'ai essayé... N'en parlons pas... Le résultat a été prétentieux, pénible... misérable.

— Soit... La charité, les œuvres?

— Déplorable!... Je donne de l'argent; je ne me donne pas moi-même; je ne sais pas, je ne peux pas me dévouer; je manque de générosité sans doute, et surtout de persévérance...

— Ah! tant pis! Nous voilà un peu resserrées... Il est vrai que toutes vos qualités font de vous une ambitieuse... Attendez donc!.. Votre mari! Il a ses ambitions aussi, cet homme... Pendant le déjeuner, j'ai été frappée de ce qu'il disait, à propos des grands commerçans, vous savez... ils nourrissent la France et on ne fait rien pour eux... Il pensait à lui-même, visiblement...

— Oui, je crois qu'il a envie d'être décoré.

— Allons! ne riez pas tout de suite... Ce n'est pas si facile, sans doute, puisqu'il se plaint... Mais il y a mieux, voyez-vous... vous ne le jugez pas bête, n'est-ce pas?

— Non certes... Il a une intelligence qui traîne, le plus sou-

vent terre à terre, mais qui s'accompagne d'une certaine finesse.

— Pourquoi donc, alors, ne se dirait-il pas, comme vous, qu'avec tout cet argent il peut tenir un rôle?...

— Quel rôle? Il a voulu entrer dans des conseils de sociétés. Mais c'est un milieu très fermé. Il n'a pas réussi. Le Tribunal de commerce, c'est une grosse besogne, et il n'aime pas à se donner du mal...

— Oh! je ne parle pas de tout cela. C'est bon pour les gens... pour la moyenne... on avance là dedans comme dans un bureau... on est classé... Lui, est un peu à part; n'est-ce pas? Et ce qu'il veut, il l'a dit, je crois bien, — c'est une place dans les conseils du gouvernement, de la politique enfin!

— Eh! mon Dieu, dit Germaine en riant de nouveau. Que ferait-il à la Chambre? Il est bavard, mais il parle mal. Il n'a pas besoin de ce ridicule!...

— Le Sénat? fit Mme Derwein. Hé! hé! Sénateur, cela fait encore bien... Qu'en dites-vous, Chautin? ajouta-t-elle pour le vieux journaliste qui s'était rapproché, tandis que Vambard discourait avec Marcieu et Bienassis sur ses derniers achats :

— Quelle est la matière? fit Chautin en s'asseyant.

— Je disais à cette petite femme qu'elle devrait trouver à son époux le siège de sénateur qu'il a l'air de désirer...

Chautin, de son geste habituel, rajusta ses lunettes. Ses yeux luisaient de malice et d'importance derrière les verres. Sa voix toulousaine prononça en chantant :

— Sans doute, ma chère madame Derwein, l'idée est bonne... Mais, si vous permettez, celle du vieux Chautin est meilleure encore... Sénateur, oui, un peu mieux que député, qui est moins que rien... Je vois une plus belle place pour M. Vambard, au-dessus des députés, des sénateurs, des ministres même, la place de celui qui les fait tous... vous m'entendez bien, qui les fait... parce que tous, parlementaires et gouvernement, ont besoin de lui, et ne peuvent rien sans lui...

Les deux femmes le considéraient avec surprise. Il se frotta les mains, et frappa du bout du doigt son crâne luisant :

— Une belle combinaison, allez, celle du père Chautin, le fruit de quarante ans de vie parlementaire, de réflexion, d'expérience...

— Je ne comprends rien du tout, déclara Mme Derwein.

— Chut! fit Chautin. Tant que ce ne sera pas fait, il ne faut

rien dire... Sachez seulement que mon homme groupera autour de lui une vaste organisation de commerçans, de capitalistes, et qu'il apportera, d'un seul coup, au Gouvernement ce... ce... cette... cette force qu'on est obligé de chercher par petites parcelles, de tous les côtés... Pour les élections, tenez, au lieu de se faire aider par Pierre, Paul, Jacques, on s'adressera à mon homme seul, lui et son groupe. Ce sera ainsi comme un de ces grands clubs des États-Unis qui se chargent, à eux seuls, de soutenir le gouvernement dans une campagne... En retour, inutile de vous dire que le gouvernement n'a rien à leur refuser.

Mme Derwein se taisait, un peu déçue par ces paroles vagues, redoutant le mirage de l'imagination toulousaine, mais soucieuse aussi de ne pas détourner Germaine d'une combinaison qui, après tout, chimérique ou non, l'occuperait. Or, ce fut à ce mirage même, à ces mots pétris par l'accent du Méridional comme dans une pâte neuve et brillante, à ses gestes, à sa conviction, que Germaine se prit. Elle suivit, évidemment intéressée, les phrases chatoyantes où Chautin, en habile parlementaire, faisait jouer toutes les facettes de son idée.

— Ah! si vous vouliez nous aider! ajouta-t-il. Voilà, madame, voilà ce qu'il faudrait! Une femme intelligente comme vous, songez donc! D'abord, vous décideriez M. Vambard. J'ai bien vu qu'il était tenté : je le convaincrai peut-être, avec du temps... Vous, il vous suffirait d'un sourire gracieux, comme celui-ci...

Germaine avait souri, en effet, et c'était encore le mirage qui opérait en elle.

— ... Et puis, quand notre affaire sera montée, pour la mettre en train, pour la faire marcher, c'est là que vous serez indispensable... Le vieux Chautin se charge du gros ouvrage. M. Vambard, avec son prestige et son habitude de commander, est le président rêvé. Mais il y a mieux que M. Vambard et que moi, surtout... Un dîner chez une jolie femme, un mot dit par elle, voilà qui vous prend un homme...

Cette fois, les deux femmes eurent ensemble le regard d'assentiment que l'on doit aux vérités absolues.

— Eh bien! mais, ma petite? interrogea Mme Derwein.

— Si M. Vambard est bien disposé, si je peux être utile...

— Je n'en demande pas davantage, s'écria Chautin. Je lui en ai dit assez pour l'intéresser... Il faut que l'idée mûrisse dans son esprit... Elle mûrira, allez, j'en suis sûr!

Ces derniers mots se perdirent dans une explosion de rires qui saluaient une histoire racontée par Vambard : enchanté de son succès, il se balançait d'une jambe sur l'autre, et riait plus fort que tout le monde.

Mme Grandier coupa court en l'appelant à une table de bridge : passionnée à ce jeu, elle aimait à y plumer son gendre en le maltraitant avec gentillesse. Ce fut le signal du départ pour ceux qui ne jouaient pas. Jozan offrit à Germaine de l'accompagner au Châtelet. Elle accepta. Jacqueline, qu'elle comptait emmener, refusa net, préférant flirter encore avec Talban, puis, faire un tour au tennis, à Neuilly. Mécontente, Germaine exposa à Vambard que la jeune fille serait mieux avec elle ; mais Vambard, les cartes en mains, insouciant, optimiste, répondit :

— Bah! bah! Si elle aime mieux rester!...

Il en était ainsi chaque fois que Germaine essayait d'exercer sa mission éducatrice, autrement qu'en satisfaisant aux volontés de la jeune fille. Elle se tut, la bouche pincée; chacune de ces petites défaites la laissait un peu plus indifférente et comme étrangère. Au même moment, Jacqueline, devinant la question par la réponse de son père, murmurait à Talban :

— Oui, ma belle-maman a beau faire sa tête d'institutrice, je ne suis plus une gosse pour être menée comme ça.

Dehors, l'air était si léger, la lumière si gaie que Germaine voulut faire le chemin à pied, avec Jozan.

— A cinq heures, au Châtelet, dit-elle au mécanicien.

Ils descendirent le boulevard Saint-Michel à travers une foule flâneuse dont les voix et les rires faisaient une rumeur de joie et de jeunesse. Les branches menues des marronniers se déployaient en grisaille sur le ciel bleu. Brusquement, Germaine eut la certitude de recommencer, à cette minute même, un moment de son existence qui avait été de tous points pareil à celui-ci : un dimanche d'hiver, les arbres noirs et gris sur le ciel bleu, la foule rieuse ; elle, enfin, descendant aux côtés de Jozan... Ce souvenir fut exquis et lui fit un peu mal, cependant. Elle y retrouvait une étrange allégresse qui avait chanté en elle : dans son âme, l'âme d'alors revivait, tout embaumée d'espoirs, toute brillante de force, toute palpitante d'amour. Elle avai aimé, ce beau dimanche, durant cette promenade sous le berceau transparent des branches dépouillées, la lumière, les arbres, la foule, et le groupe de jeunes hommes dont sa grâce encourageait

l'effort, et Jozan dont elle accueillait le culte silencieux, et Manès, le glorieux Manès, qu'elle animait dans la bataille, qui l'emportait avec lui au triomphe. Elle avait ainsi marché, escortée de Jozan, comme dans une fête qui était celle de ce Paris vibrant, et celle de son âme où frémissait le sentiment d'un pouvoir infini et délicieux... Elle tressaillit :

— Vous rappelez-vous? disait Jozan... Un jour comme celui-ci, nous nous en allions ensemble...

— Oui, murmura-t-elle, un jour comme celui-ci...

Elle sentit ce jour loin d'elle, perdu à jamais, tombé dans l'abîme du temps; et la vivacité de son regret créa aussitôt en elle l'illusion que tous les jours de ce passé avaient offert à son âme la fête du beau dimanche. A ce moment, elle eût tout donné pour réveiller en elle l'éclat, les chants, l'enthousiasme de l'heureuse journée. Jozan ne pourrait-il l'y aider? Elle l'écouta...

Incapable d'exprimer une plainte, il n'avait parlé que par goût de la souffrance : dans le rappel de ce passé, il retrouvait les scrupules de son amitié pour Manès, ses timidités devant la beauté de Germaine, sa crainte religieuse d'un amour qui ne serait pas chrétien, toutes les raisons, grandes ou petites, qui avaient retenu sur ses lèvres un aveu, alors que la jeune fille était libre encore... Et, de ces raisons, la plus pénible peut-être, parce qu'elle représentait un sacrifice inutile, c'était le respect de l'union qu'il avait crue définitive entre Germaine et Manès, c'était son effacement de disciple devant le chef, le maître... Le mariage de Germaine lui avait ainsi fait subir la plus douloureuse déception. Il pouvait se résigner pour lui-même. Mais il reprochait toujours à la jeune femme d'avoir dédaigné Manès : elle, elle seule, portait le poids des erreurs où le désespoir avait précipité cet homme. De l'élection au discours de novembre, il fut vingt fois au moment de le lui dire. Du moins, il ne toléra pas une parole de blâme sur leur ami d'autrefois. Il arrêta, de sa manière sèche et péremptoire, les indignations de Vambard; et comme elle raillait cette fidélité, il riposta : « J'ai horreur de la trahison. » Ce mot, son regard direct et sévère avaient laissé Germaine étrangement gênée.

Depuis, quand Chautin lançait le nom de Manès dans les entretiens du dimanche, elle se taisait. Elle se tut encore, lorsque les éclatans débuts de Manès et la nouveauté de son discours lui valurent la curiosité et la sympathie. Jozan, qui se reprenait à

croire en son ami, eût voulu qu'elle parlât pour exprimer une confiance semblable à la sienne. Mais alors, elle s'obstina, comme par revanche, dans le silence où il l'avait contrainte. Elle glissait seulement, parfois, la phrase pleine de doute qu'elle avait laissée tomber, ce matin même.

Cependant, il ne se décourageait pas; heureux de pouvoir espérer de nouveau en Manès, il voulait que Germaine partageât cette joie. C'est pourquoi, tandis que la jeune femme attendait la parole émue qui ébranlerait sa propre sensibilité, il dit simplement :

— Qui de nous aurait cru que Manès s'élèverait si vite, si haut ?

Germaine faillit répondre : « Moi ! moi ! je le croyais ! » Elle l'avait cru, en effet. Ce cri de sincérité vibra dans son âme, une seconde; aussitôt l'allégresse du passé s'épanouit et chanta : le miracle qu'elle souhaitait s'accomplit... Mais le cri s'étouffa : l'illusion disparut. Sous son admirable chapeau, sous le long manteau brodé où jouait un précieux sautoir, elle redevint la femme de M. Vambard, millionnaire, celle qui, depuis le beau dimanche, avait exactement jugé Manès et son avenir hasardeux; l'opinion de Jozan, si grand cœur, mais esprit faible, ne pouvait la troubler. Elle répondit tranquillement, sur le ton d'une sagesse un peu méprisante :

— Sans doute il a remporté des succès. Mais pour un homme pauvre, la carrière politique est aventureuse. S'il n'est pas réélu, que deviendra-t-il ? Il eût mieux fait de garder sa chaire de professeur, avec une retraite pour ses vieux jours.

Jozan la dévisagea, chagrin et piqué. Elle tendait un peu le cou, et son profil se dessinait purement sous l'immense chapeau, elle semblait naturelle et paisible : elle souriait au joli soleil. Il n'osa pas répliquer : il regretta qu'avec ce sourire, qui était celui d'autrefois, elle eût à présent cette âme plus pesante, qui plaisait sans doute à Vambard, et qu'il n'aimait pas.

Après l'éblouissement du grand jour et le vacarme de la rue, la salle du Châtelet semblait offrir une retraite pleine d'ombre et de silence. Germaine eut à peine le temps de gagner son fauteuil, Jozan prenant, à côté d'elle, la place de Jacqueline. Le chef d'orchestre levait son bâton. Les instrumens du quatuor attaquèrent le thème sobre et léger d'une symphonie de Mozart.

Germaine était sans doute pareille à bien des jeunes femmes, dans cette salle, en ce qu'elle y attendait, non pas le plaisir

musical du rythme, des timbres et de l'harmonie, mais un frémissement et, pour ainsi dire, une confidence de sa sensibilité. La musique remuait en elle, souvent, les vagues les plus profondes, et lui apportait comme la révélation d'une créature ignorée : alors, réelle et toutefois transformée, des rêves délicieux, passionnés, étranges, l'emportaient. Mais pour que s'accomplît ce double miracle de la révélation et du rêve, il lui fallait des musiques chargées d'amour, de sensualité, de désespoir, et même, quelquefois, l'aide d'un parfum, d'une expression de visage. C'est pourquoi, l'âme indifférente, elle écouta la symphonie de Mozart qui ne la pouvait toucher. Ses regards se coulaient autour d'elle, cherchaient les figures connues. Ils se fixèrent sur une des premières baignoires, à droite. Il y avait là deux femmes qu'elle avait rencontrées, elle ne savait plus où. Et d'abord, elle voulut retrouver leurs noms qui lui échappaient.

— Jamais on n'écrira rien de si aisé ni de si pur, déclarait Jozan. C'est le génie de l'équilibre et de la suavité.

— Oh! certainement, fit-elle.

« Mme Réginer, se dit-elle, celle qui est contre la paroi de gauche, et l'autre, Mme Vanson, qui est, dit-on, la maîtresse de Réginer, un médecin. Il est là, justement, derrière elle. Il y a encore quelqu'un derrière Mme Réginer. Elle se console, comme de juste, et même il paraît que c'est elle qui a commencé... C'est peut-être Vanson, un petit gros, qui est à la Bourse. »

Satisfaite d'avoir rétabli, par des noms et des faits, la personne de chacun de ces trois spectateurs, son attention se détourna. La musique ne parvenait pas encore à l'absorber. De menues impressions, la pantomime du chef d'orchestre, un bourrelet de chair blafarde au cou d'un gros homme, devant elle, des cheveux de femme dont elle étudiait la disposition, l'occupèrent une seconde, tour à tour. De nouveau, son regard alla vers la baignoire, critiqua les yeux hardis de Mme Réginer et sa trop grande bouche qui riait sans cesse... Mais quelque chose, dans ces yeux et ce rire, lui donnait une curiosité qui, rapidement, s'aviva. Face à la salle, et la tête seulement un peu inclinée vers la gauche, contre la paroi de la baignoire, la jeune femme écoutait des paroles prononcées derrière elle et pour elle, des paroles dont elle riait, qui faisaient luire ses yeux... Germaine se pencha pour découvrir l'homme qui les disait, — elle était certaine que ce ne pouvait être qu'un homme, —

mais il restait invisible. Du moins, Mme Réginer ne laissait rien perdre au public de son divertissement. Par les expressions amusées, étonnées, faussement indignées de son visage, Germaine pouvait suivre ce flirt audacieux et sournois, aux côtés du mari; et elle en éprouvait un malaise singulier. Ses regards revenaient à la baignoire. En elle-même, des pensées commençaient de s'agiter.

« ... C'est sans doute son amant, son amant d'aujourd'hui. Et elle a un mari! Comment supporte-t-elle cela, d'être à l'un et à l'autre?... »

Elle se représenta ce partage : elle en rougit de pudeur offensée et de dégoût. Ce n'étaient pas seulement ses délicatesses qui se révoltaient : elle cherchait, dans son expérience de l'amour, quelque raison de comprendre un tel égarement; mais elle n'avait, quant à elle-même, que les souvenirs d'une déception extraordinaire, et elle ne trouvait ainsi que les motifs de la plus sincère, de la plus candide indignation. Une tristesse s'ajoutait à son malaise : la tristesse qui avait tant pesé sur elle, jadis, dès lors qu'elle avait dû soupçonner la conduite de sa propre mère avec Lagrolier. Chaque fois que la vie de Paris présentait à ses yeux une de ces liaisons, acceptées par le monde, ou l'irrégularité d'une existence de femme, elle se rappelait cette pénible découverte; et le chagrin humilié qu'elle en ressentait encore, rendait plus intraitable son goût de l'honneur, plus implacable son mépris pour celles qui pouvaient s'oublier.

— Écoutons donc cette œuvre nouvelle, fit Jozan. Après Mozart et avant Beethoven, elle court un grand risque.

« Oui, songeait Germaine, les hommes qui tâchent de séduire font leur métier d'hommes; ils ne perdraient pas leur temps, ni leurs soins s'ils ne savaient pas qu'ils peuvent réussir. Et c'est pourquoi les femmes qui se laissent séduire sont doublement coupables, envers elles-mêmes, envers toutes les autres; c'est nous toutes qu'elles compromettent et dégradent avec elles!

La symphonie commençait. Les arpèges des harpes faisaient comme un bruit d'eau qui court : les hautbois, les clarinettes, le cor anglais, les instrumens à cordes mêlaient des dissonances plaintives, tendres, fougueuses; les cuivres et les basses avaient des grondemens brefs et sinistres... Dans un parc, le soir, au bord d'une fontaine jaillissante, de futurs amans exhalaient l'enivrante souffrance de leurs désirs éperdus...

« Ah! songea tout à coup Germaine. Il y a pourtant de l'amour, sur la terre, non pas celui de Mme Réginer, ni de tant d'autres... non pas l'assouvissement d'un appétit... Quoi donc?... Le plaisir célébré par les poètes et que chante cette musique... la douceur de se sentir aimée, la tendre fierté de posséder toutes les pensées d'un homme et tous les battemens de son cœur; le charme de son émoi, dès que vous paraissez, et de sa tristesse dès que vous partez, le délice des lents propos où deux âmes se découvrent l'une à l'autre... C'est là l'indicible beauté de l'amour! »

Au fond d'elle-même, un désir, un regret se soulevèrent timidement : « Pourquoi ne m'a-t-il pas été donné de la connaître? » Qui lui eût rappelé, à cet instant, que moins de deux années plus tôt, elle avait été, elle-même, amoureuse de Vambard, l'eût profondément surprise et un peu amusée. L'amour, joie poétique, merveilleuse, et Vambard, brave homme vaniteux, elle ne pouvait plus les unir. Mais si elle ne pensa point à Vambard, d'autres visages, sans qu'elle les eût appelés, passèrent devant elle : les visages de tous ceux qui avaient semblé, depuis son mariage, s'émouvoir à sa vue. Il y en avait d'odieux, de ridicules, d'insignifians, et quelques-uns d'agréables. Tous, ils disparaissaient aussi vite qu'ils s'étaient, en vérité, éloignés d'elle... Certes, elle ne les eût pas retenus. Mais comment si vite?... Y avait-il donc, dans sa personne, quelque chose qui les repoussait? Elle était aussi loin que possible de discerner, dans l'attitude de ces hommes, l'effet immédiat de la plaisanterie de Vambard : « Si ma femme me trompe, je divorce, et comme c'est moi qui ai l'argent!... » Ces hommes eux-mêmes n'étaient rien pour elle : ils figuraient les masques dont l'amour avait pu s'affubler pour se présenter devant elle. En cet instant, l'amour seul la sollicitait par la puissance de ces sonorités neuves, caressantes, énervantes aussi, qui en faisaient le mystère plus attirant et plus merveilleux. Et elle ne s'en prenait qu'à elle seule d'être celle qui reste, comme Cendrillon, à l'écart de la fête où toutes les autres sont conviées... Cependant, au bord de la baignoire, les deux jeunes femmes étaient maintenant accoudées, et leurs yeux avaient des expressions pareilles, — mélancolie, enchantement, ardeur, — qui traduisaient, aussi exactement que la musique, les regrets les plus poignans et les souhaits les plus passionnés... Ce désir, la sincérité de ce désir fut pour

Germaine la révélation qu'elle souhaitait. Elle avait pu mépriser la facilité de ces deux femmes; elle la blâmerait encore, tout à l'heure; mais maintenant, elle lisait avidement, dans leurs yeux, le secret qui attirait vers elles l'amour; et c'était simplement qu'elles le désiraient sans cesse, qu'elles l'aimaient toujours.

« Est-ce donc, pensa Germaine, que mes yeux disent que je n'ai pas envie d'être aimée? Et ne suffirait-il pas, pour le retenir, Lui, l'inconnu, qui pourrait m'aimer, de laisser voir que je l'attends, que je l'espère?... »

Une joie souveraine retentit en elle, tandis que toutes les sonorités de l'orchestre déchaînaient la violence des désirs confondus. La vague toute-puissante des sons la saisit enfin, l'emporta, la roula victorieusement... Elle ferma les yeux d'angoisse et de délice. Où allait-elle ainsi? Elle ne voulait, ne pouvait pas y penser. Et il n'y avait en elle, avec la stupeur de ce ravissement, que le souhait éperdu qu'il ne finît jamais... Un seul accord brusque, la secousse du silence, le choc vulgaire des applaudissemens... elle s'éveilla comme endolorie. Dans le bruit, la voix sèche de Jozan disait des choses qui lui donnèrent une sensation toute physique de froideur et de dureté. « Musique malsaine... La folie de ce public neurasthénique... » Elle respirait lentement : elle regardait autour d'elle, et cherchait à se rétablir dans l'état où l'avait surprise l'œuvre nouvelle : elle se cherchait elle-même. Jozan sortait, car c'était l'entr'acte, pour voir quelques amis. Seule, elle attendit que le calme revînt dans son cerveau, dans ses nerfs, dans les battemens de son cœur, dans toute sa personne bouleversée. Il revenait, mais avec une fatigue assez pénible, comme si vraiment les vagues de la mer s'étaient jouées d'elle. Et elle restait embarrassée du plaisir qu'elle avait connu à l'instant où elle s'était avoué le secret qui lui vaudrait d'être aimée. Qu'avait-elle besoin de connaître l'action souveraine du regard des femmes et des espoirs de leur cœur sur le désir des hommes? Userait-elle jamais, comme Mme Réginer, comme d'autres, de ce pouvoir mortel?... Elle était la femme de Vambard. Elle entendait rester épouse chaste et fidèle. Tant mieux donc que l'air de son visage décourageât les empressemens! Elle se répétait : « Oui! tant mieux! » Et déjà ses yeux avaient repris leur expression habituelle, contrainte, d'assurance, d'ennui; quoiqu'il y eût un peu de rose à ses joues et que sa bouche restât frémissante, de nouveau, comme d'habitude, sa figure, si jeune

et qui semblait fanée, reflétait exactement la couleur grise de ses pensées.

Jozan revenu, elle put condamner avec lui les tendances perverses de cette musique. Jozan disait :

— C'est désolant ; là-haut, « les purs amateurs, » comme vous disiez autrefois, manifestent l'enthousiasme le plus absurde.

— Naturellement, fit-elle avec sévérité. Leur raison d'être est de découvrir du neuf, de le vanter jusqu'à ce que les snobs s'en éprennent, puis de passer à quelque chose de plus neuf. Mais, quoi qu'ils disent, cette symphonie est une mauvaise action, et je préfère Mozart.

Elle était sincère dans ces paroles, comme dans son regret du trouble qui l'avait égarée. De telles réactions suivaient, d'ordinaire, l'émoi trop profond où se transposait, pour elle, la joie musicale et qu'elle regrettait, sitôt après l'avoir cherché. Alors sa résolution de sagesse se ramassait avec un effort qui la faisait tenir, dans le droit chemin, aussi appliquée que sur une corde raide... Puis les jours passaient : le regret se perdait...

Il était encore au plus vif et les résolutions dans leur rigueur renouvelée, quand la Neuvième symphonie commença. Germaine écoutait avec une sorte de défiance qui était dirigée, non contre la noble musique, mais contre elle-même. Peu à peu, cette défiance s'apaisa. Il y eut en elle un autre plaisir, non plus celui des songeries audacieuses et des instincts éveillés, mais une allégresse pareille à celle des matins d'été, où la fraîche vivacité de l'air, et l'éclat des herbes, des arbres, de la terre, des eaux, excitent à marcher sur une route ombreuse. Retirée et comme prisonnière dans la sévérité volontaire de sa vertu, il parut à Germaine que, devant elle, tout un cortège passait en chantant, heureux de vivre, confiant dans la vie, célébrant une vie saine, bienfaisante et gaie... Elle reconnut dans ces chants, dans ce cortège les rêves ingénus de son enfance et de sa jeunesse : aux heures d'inquiétude et de peine que lui avait values, jadis, son isolement, c'est ainsi qu'elle imaginait, simple, facile et joyeuse, l'existence de celles qui avaient grandi dans une famille véritable ; et elle composait aussi, semblable à ce cortège en marche sur la route ensoleillée, une société paisible et disciplinée où il devait être si bon de sentir la cohésion de l'ensemble, où elle souhaitait si vivement de prendre son rang, sa place...

Au rythme de la généreuse musique, il lui semblait que sa

volonté seule, maintenant, suffirait à lui donner cette place. Ne l'avait-elle pas déjà? Par son mariage, elle était entrée dans la société régulière. Elle en éprouva soudain la vigoureuse et souriante sécurité. Il ne dépendait plus que d'elle d'avoir, en même temps, dans son âme, la paix, l'entrain et la gaîté. A cette minute, son bon vouloir, entraîné par le rythme et l'éclat des sons, idéalisa la personne et les actes de l'époux : Vambard fut, à ses yeux, sinon le type de l'homme d'action qu'il avait figuré au temps de leurs fiançailles, du moins, avec ses qualités vraies, allégé de ses ridicules et de ses défauts, le compagnon fidèle, solide et de bonne humeur, près de qui le sort favorable lui donnait de faire le chemin...

Quelque temps, cette heureuse vision la contenta. Mais ce n'était point assez que d'avoir rendu à Vambard, par l'effet de cet enthousiasme, une justice inaccoutumée. Il lui aurait fallu changer toutes les habitudes de son esprit pour concevoir son rôle d'épouse dans sa simple vérité, et le restreindre à une indulgente sollicitude. Elle le voulait très grand et très beau, car elle était accoutumée de souhaiter que tout fût, pour elle, paré de grandeur et de beauté... Son âme, à peine satisfaite, s'étirait, s'élançait... Ce fut alors qu'elle découvrit, dans les projets de Chautin, les élémens de cette grandeur et de cette beauté où elle voulait atteindre. Les ambitions incertaines de Vambard furent siennes, tout à coup, et elle les précisa, pour lui, pour elle surtout, en se rappelant, quant à lui, la fonction directrice que le vieux journaliste proposait, en se voyant elle-même, auprès de lui, femme dévouée, inspiratrice souveraine, tous les fils des marionnettes dans ses mains, pour que chacune jouât au mieux des intérêts de l'époux. Elle résolut aussitôt d'agir sur lui sans retard, suivant les vues de Chautin. Elle avait hâte d'agir. Dans l'excitation de ce désir, dans la vivacité des joies si hautes et si vastes qu'elle se représentait, elle était comme dans la lumière vibrante et parmi les souffles forts d'un sommet... Elle y resta, pénétrée d'un admirable bien-être, tandis que les chœurs scandaient leurs hymnes vaillans et magnifiques.

A la sortie, tout animée encore, elle écouta avec bonté les propos de Jozan : il louait de son mieux, c'est-à-dire sans chaleur et sans force, l'action réconfortante de cette musique; bien qu'un peu ridicule pour elle, qui venait de posséder tout entier le sens de la symphonie, cet humble hommage méritait d'être approuvé.

Elle ne répondait qu'à peine, mais elle souriait. A travers la foule, elle descendait ainsi, bienveillante, amicale à tous ces êtres qui ne savaient pas ce qu'elle savait. Autour d'elle, les visages changeaient. A son côté, elle avait eu longtemps le chapeau d'une femme qui lui en cachait complètement les traits. Puis ce fut un autre chapeau, relevé; ensuite un troisième, celui de Mme Réginer. Mme Réginer riait encore à un homme qui descendait avec elle, dissimulé par elle. Un remous força cet homme de passer près de Germaine : c'était Manès. Elle le reconnut, en même temps qu'il la reconnaissait. Il la salua aussi naturellement que s'il l'eût quittée la veille, et elle répondit de la même manière :

— Je vais très bien, je vous remercie, et vous ?

— Mais parfaitement... Quel beau concert !

Il y avait de la place dans le vestibule, à côté de Mme Réginer : il sourit, comme pour s'excuser, et la rejoignit. Germaine, qui avait souri pareillement, les regarda s'éloigner côte à côte. Ayant serré la main de Jozan qui n'avait rien vu, elle se disait, tandis que l'auto roulait sur le quai :

« L'amant de Mme Réginer !... Il n'est pas difficile !... »

Elle l'avait trouvé différent de l'image qu'elle avait gardée de lui : la mise, sinon élégante, du moins très soignée, le visage assuré, les yeux presque insolens. Un peu d'irritation qu'elle en éprouvait, un peu de dégoût que lui donnaient ces amours faciles, se dissipa dans le souvenir des nobles tâches où elle allait s'employer.

VIII

En parlant à Vambard, puis à Germaine, de la Ligue républicaine qu'il voulait fonder, Chautin n'avait montré que l'esquisse de son projet. Le projet véritable était de lier une certaine richesse, celle de Vambard et de quelques autres, à la fortune politique de Manès, pour en tirer lui-même, qui aurait fait l'union, un bénéfice déterminé. Il voyait, en effet, l'éclosion d'une classe d'hommes nouveaux, brusquement enrichis, libres de traditions, convaincus de la puissance de l'argent, impatiens de l'exercer. Il ne connaissait que quelques-uns de ces parvenus : Farinois, des Produits chimiques, Engel, marchand de diamans, Laveur, des Boulangeries réunies, les banquiers Pageot et

Goldstein, une demi-douzaine d'autres. Il disait d'eux, cependant : « C'est une classe! » Car, chez tous, il constatait une volonté pareille, non pas d'imiter, mais de fonder du neuf, non d'accéder à quelque aristocratie nobiliaire ou bourgeoise, mais de se constituer eux-mêmes en aristocratie. Par l'ambition et la vanité, avec, d'ailleurs, le goût des phrases pompeuses et de la correction extérieure, Vambard les représentait très dignement. L'avènement de Manès au pouvoir leur serait, à tous, l'occasion d'installer leur influence, si, d'abord, pour assurer son succès, ils lui donnaient l'appui dont il avait besoin.

En ce moment même, Manès avait besoin d'eux; Chautin l'apercevait clairement, et tous les propos qu'il recueillait, entre le Parlement, les ministères et les journaux, lui en confirmaient la certitude. Manès avait conquis, sur la Chambre, une action que personne ne lui contestait : il pourrait, sans doute, à son gré, renverser le ministère. Quant à se voir offrir le plus modeste portefeuille, il ne devait pas l'espérer. Qu'importait sa popularité!

« Ce n'est pas le pays qui fait les ministères, se disait Chautin, ce sont les groupes du Parlement; et si tous subissent son éloquence, la plupart lui en veulent, justement de ce qu'il est populaire, de ce qu'il est différent... »

Donner à cet homme la force d'un comité puissamment riche, la disposition d'un trésor de guerre toujours abondant, c'était en faire, du coup, le chef auquel tous les empressemens se rallieraient. Restait à convaincre Vambard, et Chautin ne doutait pas d'y réussir; à convaincre aussi Manès, et là, le vieux journaliste redoutait quelque résistance. Il s'était minutieusement renseigné sur la vie de Manès : cette vie était sans mystère, mais toute retirée et des plus modestes. Le succès n'y changea rien. On le vit, il est vrai, chez Mme Réginer, habituée des jours de bataille, et qui se passionnait pour les beaux lutteurs du Parlement, comme d'autres, aux courses de taureaux pour les plus vaillantes spadas. On raconta même qu'il s'était laissé tenter par ses avances; mais ce ne fut qu'une aventure brève, et comme un rite auquel il eût été par trop impoli de se soustraire.

« Il comprendra que l'appui de mon comité lui est indispensable et que cette alliance lui est permise, à lui, parce que tout le monde le sait absolument intègre... Et puis, il aura bien quelque confiance en moi, que diable! Comme secrétaire général, j'apporte à la Ligue les garanties de mon passé, de ma situation

dans la presse et au Parlement, de mon honorabilité... Oui, mon bon Manès, il faudra vous laisser faire, mon garçon. C'est notre bien et c'est le vôtre auxquels je travaille... Mais, d'abord, je dois mettre Vambard au point... Oh! celui-là!... »

Il y eut dès lors, dans l'hôtel du Parc Monceau, une série de déjeuners intimes, qui groupaient les hommes choisis par Chautin et qui prenaient tournure de conseils politiques. Habile dans l'art de flatter, Chautin exaltait les ambitions de Vambard et de tous ses convives Il les porta vite à un point d'impatience où chacun d'eux tenait pour acquis le bénéfice d'honneur et de pouvoir que lui assurerait la fondation de la Ligue; en cet état, ils devaient se considérer comme dépouillés, si la combinaison menaçait d'échouer. Peu à peu, cependant, Chautin marquait les tendances qu'il entendait leur imposer : il paraissait les découvrir en eux-mêmes :

— Vous êtes des hommes nouveaux! s'écriait-il.

Et ils acceptaient volontiers, pour ce qu'ils comptaient remplacer les influences anciennes, d'être ainsi qualifiés.

— Aujourd'hui, disait-il encore, il ne faut pas reculer devant les mots les plus hardis.

Et ils acceptaient de se proclamer socialistes. Toutefois, ils se seraient embourbés dans la discussion de tel ou tel projet de loi sur lequel chacun, suivant ses intérêts, hésitait, résistait. Mais Chautin leur épargna cet embarras.

— Ne nous perdons pas dans les détails. L'essentiel est de vous révéler tels que vous êtes, des hommes de progrès, qui, loin de reculer devant le socialisme, veulent se mettre à sa tête.

C'est là surtout qu'il trouvait, en Germaine, une aide vigoureuse et même passionnée. La jeune femme ne connaissait plus les heures languissantes et troubles. Il lui semblait juste autant qu'agréable de se dire socialiste, à ces déjeuners délicats et dans le cadre somptueux de cet hôtel : sa personne ancienne, jalouse de la société régulière, se satisfaisait dans la pensée des nouveautés qu'on allait lui imposer; cependant, comme elle travaillait ainsi à la gloire de Vambard, elle goûtait l'orgueil d'être l'épouse dévouée qui seconde l'effort de l'époux; il ne lui déplaisait pas enfin de sentir ces hommes, que les facilités, offertes à leurs fantaisies, avaient rendus passablement cyniques, à la fois émus par sa beauté, et retenus par son sérieux, son savoir, l'autorité de sa parole.

Quelques semaines passèrent. Vambard et ses amis étaient suffisamment échauffés : Chautin pensa à s'assurer le bon vouloir de Manès. A la Chambre, dans les milieux politiques, l'agitation et le malaise allaient croissant : le ministère s'affaiblissait, mais tenait encore par les intérêts qu'il continuait à servir. Au début d'avril, Manès parla pour la troisième fois. Il usait toujours de la même tactique. Il ruinait les forces du Cabinet sans chercher à l'abattre. Cette fois encore, son discours sur l'Instruction publique passa par-dessus les ministres pour s'adresser au pays, et retentit, en effet, à travers la France entière. Autour du jeune député, un parti se formait : des hommes excédés des vieilles polémiques, indifférens aux vieilles passions. Ce parti prenait vie à la Chambre même ; il s'étendait surtout au dehors ; il amenait sans cesse, au petit appartement d'Auteuil, des impatiens, des envieux, des enthousiastes, avides d'approcher celui en qui ils apercevaient le maître du lendemain... Et d'ailleurs, à mesure que le renom, que l'influence de Manès grandissaient, l'hostilité des ministériels, la jalousie des ambitieux s'aiguisaient au Parlement. Chautin se dit : « Allons-y ! »

Il l'invita à dîner, non pas au restaurant, mais chez lui, à Orsay, dans sa maison de banlieue.

— En famille, mon cher député : ma femme et mes filles ; le pot-au-feu et une bouteille de Cahors. Ah ! ah ! Cahors, ça vous rappellera vos débuts de professeur, le temps où vous n'étiez pas le célèbre Manès !

Manès ne se méprenait pas sur le sens des amabilités de Chautin. L'informateur avait certainement une idée, qui se rapportait à la crise imminente, au rôle que Manès y pourrait jouer. Dans le train qui l'emportait vers Orsay, il cherchait à découvrir cette idée ; ses pensées étaient toutes d'ambition ardente, inquiète, irritée. Avec les succès, ses désirs avaient grandi, encouragés par l'acclamation de sa jeune clientèle. Il voulait le prix de ses victoires ; il voulait le pouvoir ; il le voulait d'une passion d'autant plus âpre que, par une étrange dérision, cette récompense semblait plus éloignée de sa main, à mesure qu'il la méritait mieux...

« Certes, se dit-il, comme le train franchissait les fortifications, j'en étais plus proche avant mon discours de janvier, plus proche même avant le discours d'avril... Quelle duperie ! »

Aussi clairement que Chautin, il discernait la défiance des groupes, qui s'entendaient pour partager, sans lui, le butin qu'il leur avait conquis. La rage crispa ses doigts sur le coussin.

« Si Ligeard, Bragasse et d'autres prétendent se passer de moi, ils le paieront. J'aurai leur peau à tous! je l'aurai!... »

Il sentait, comme un athlète ses muscles, la puissance de sa parole; mais il songeait, au même instant, que la Chambre, à moins d'un an de sa fin, serait à la discrétion du futur ministère, contre lequel, d'ailleurs, il n'aurait plus la ressource du sarcasme et de l'indignation.

« Pas d'illusion! Si le ministère se fait sans moi, je n'aurai pas sa peau, et c'est lui qui aura la mienne... Il me faut un portefeuille, et, pour l'avoir, il me faut!... je ne sais!... »

Ce qu'il fallait, pourquoi donc Chautin ne le trouverait-il pas, ne l'offrirait-il pas?... Le train poursuivait sagement sa marche à travers la campagne baignée de lueurs assoupies. Le ciel était de ce bleu tendre et vaporeux qui verse l'espérance aux âmes les plus desséchées... Manès recueillait ses souvenirs. Tout ce qu'il savait du vieux journaliste faisait de lui ce sujet rare : l'homme qui exerce à perfection un métier qu'il aime. Rompu à toutes les intrigues, confident de tant de secrets, connaissant par le fort et le faible tout le personnel politique, incapable d'une maladresse, ne laissant jamais échapper un mot qu'il ne fallait pas dire, Chautin était ainsi tellement précieux! tellement redoutable! Et cette force allait peut-être s'employer tout entière, en faveur de Manès...

« Ah! je le voudrais! Et en échange, tout ce qu'il voudra! »

Cependant, un quart d'heure plus tard, Chautin apparaissait, dans la salle à manger en faux vieux chêne, entre sa femme et ses deux filles, sous les espèces d'un petit bourgeois qui raconte à sa famille les potins du magasin ou du bureau. Son crâne poli luisait sous la lampe ; il mangeait et buvait avec une inlassable activité; il parlait aussi, sans s'arrêter. Il faisait à Manès les honneurs de son village, — microcosme où il semblait exercer, pour l'amour de l'art, ses merveilleuses facultés d'observation et son goût de se mêler à toutes les affaires humaines. Il racontait l'éducation de ses filles, élèves éminentes d'un lycée de Paris:

— Mais croiriez-vous qu'elles détestent la danse! Ah! mon pauvre Manès, qui m'aurait dit cela quand j'avais leur âge?...

— Oh! toi, papa, tu es d'une jeunesse... ridicule...

— Tu danserais encore à ton âge...

— Vous les entendez, cher ami, reprenait Chautin ravi : où allons-nous? où allons-nous?

Après le dîner, le ton changea. Ils étaient sortis tous les deux dans le jardin, pour fumer. La nuit était douce. Chautin fit quelques phrases sur le travail de l'après-midi, à la Chambre, quelques plaisanteries sur les ministres. Manès avait dressé l'oreille, et brusquement le vieux journaliste demanda :

— Quand est-ce que vous nous débarrassez de ces gens-là?

Manès se mit à rire et questionna à son tour :

— Croyez-vous que cela dépende de moi?

— Vous les aurez quand vous voudrez, fit Chautin.

Il ajouta, en rallumant sa pipe, ses paroles entrecoupées par les bouffées :

— Et il faut... vouloir... sans tarder... Cette Chambre est au-dessous... de tout... Vous la tenez... n'attendez pas plus longtemps!...

Ils marchèrent un moment en silence :

— Et après? murmura Manès. Est-ce la peine de renverser ces gens-là, comme vous dites, pour avoir, vous savez qui?...

— Monsieur Manès, dit Chautin lentement, il ne s'agit de les faire tomber que pour vous mettre à leur place.

Manès parut surpris un peu plus qu'il ne l'était.

— Je vous remercie de votre bonne opinion, fit-il. Mais ne voyez-vous pas que ni Ligeard, ni Jalamin, ni Bragasse ne voudront de moi?

— Je le vois très bien.

— Alors?

— Alors, il faut les forcer à vous prendre, ou, mieux encore, installer un président du Conseil vénérable et peu gênant, par exemple, le vieux Ladan qui en meurt d'envie; vous aurez un portefeuille dans le Cabinet, et vous remplacerez Ladan quand il vous plaira... Voilà ce qu'il faut faire...

— Vous en avez le moyen?

— Je l'ai, dit Chautin froidement. Je l'ai et je vous l'offre.

Il exposa son projet, la Ligue républicaine, qui présenterait au pays la nouveauté de capitalistes, de commerçans, d'industriels formulant les promesses de la réforme sociale.

— Ce n'est pas une fantaisie de rêveur. A Toulouse, nous ne rêvons guère qu'en dormant. Cette Ligue est prête à naître. J'en

ai le président, les principaux membres. Il me suffira de lever le doigt pour qu'elle vive... Seulement, il lui faut un chef politique dont le patronage la consacrera : en retour, elle donnera à son chef l'appui d'une organisation que la fortune et la qualité de ses membres feront tout de suite très puissante. C'est précisément cet appui que je vois indispensable aujourd'hui à mon ami Manès. Ma Ligue a besoin d'un homme nouveau comme lui, et mon ami Manès d'être soutenu par un parti d'hommes riches et considérables comme les miens.

— Ce serait une bien heureuse combinaison, fit Manès en riant un peu. Mais, voilà! Est-il possible de nous rapprocher, eux et moi, sans que nous commencions par sacrifier ce qui nous éloigne? Eux, les intérêts de leur richesse, moi, ma conviction socialiste. Quant à moi, c'est un sacrifice que je ne consentirai jamais.

— Vous ne pensez pas, s'écria Chautin avec véhémence, que j'irai vous demander de vous trahir vous-même! On vous prend tel que vous êtes, c'est la condition absolue...

— Tel que je suis... fit Manès.

Il contemplait, au bas de la pente qui dévalait du jardin vers le village, les lumières d'un train sillonnant la campagne sombre d'une blancheur fugitive. Il se rappelait le soir de l'année précédente où Jozan, à Noirville, au retour de Solaure, disait l'espérance que le vieux Talaudière avait mise en lui. Maintenant comme alors, n'était-ce pas une gloire plus belle que celle de l'éloquence qui semblait s'offrir, la gloire du fondateur appelé par le vœu de tous, et donnant au pays la paix où il aspirait vainement?... Il frémit d'une joie quasi surhumaine... Mais il avait été trop déçu la première fois. On l'avait repoussé. Il avait dû se frayer son chemin par la violence; et quels regrets, ensuite, quel effort lui avaient peu à peu restitué la conscience du vrai, l'estime de soi, celle des autres!... Maintenant, on ne le repoussait plus : on le sollicitait. Qui donc le sollicitait? Des hommes très différens de Talaudière et des industriels de Noirville, des hommes nouveaux, disait Chautin, qui représentaient la très grande richesse, les colossales entreprises. Une défiance instinctive le hérissait. Près de Talaudière, il avait été gagné par une manière simple et droite de penser, qui plaisait en lui à des tendances pareilles, héritées de son père... Ces hommes-ci étaient autres : d'avance, leurs personnes ne semblaient pouvoir

lui rien offrir qui l'attirât. Et, au contraire, d'avance, il éprouvait envers eux comme une répulsion. Contre eux se dressaient sa haine ancienne des riches, et son mépris de l'argent, et son amour romantique et passionné du peuple. De nouveau, comme autrefois, il vit le monde partagé entre ces riches, comblés de joies, égoïstes, avides, et le peuple chargé de souffrances, généreux, excellent. Il était pour ce peuple, contre ces riches, et il le dit avec une rigueur emportée :

— Pas de malentendus, mon cher ami ! Ce que je suis, il faut qu'on le sache nettement, il faut que vous le disiez sans une réticence : car, dans ma pensée comme dans ma conduite à venir, je ne saurais rien céder... Ce que je suis?... je me fais l'effet, à moi-même, d'être l'émissaire d'un monde nouveau. En tout, je suis un homme nouveau ; en rien, je ne tiens au passé. Je n'ai pas de famille, seulement des cousins que je connais à peine. Je n'ai pas de village où je puisse retrouver des amis d'autrefois. Je possède tout juste douze cents francs de rente, hérités de mon grand-père. Je suis ainsi libre de tous les liens qui fixent tant d'autres hommes aux habitudes, aux intérêts, aux opinions que leurs parens eurent avant eux. Je n'ai eu d'ailleurs qu'à me plaindre de mes contacts avec la société bourgeoise. J'ai même subi d'elle une offense... grave et douloureuse... Mais je ne vous dis cela que pour mémoire. Je n'ai plus de rancunes : il me esmble du moins ; je suis seulement indifférent, nouveau, je le répète : c'est le mot vrai. Et si tous ces liens sociaux me sont inconnus, en revanche, je me sens attaché fortement aux masses populaires. Entre elles et moi, il y a comme une secrète union. Chaque fois que je leur ai parlé, elles m'ont avoué pour un des leurs. Quant à moi, j'ai pour elles une affection singulière, et j'entends travailler de toutes mes forces à leur assurer, je ne dis pas un sort meilleur, — cela, c'est le parlage de la coterie radicale, — mais la puissance effective dont elles n'ont que le simulacre en politique, et dont elles n'ont même pas l'ombre dans l'ordre économique... Voilà ce que je veux, cher ami ; et voilà donc l'homme que je suis, puisque l'homme est fait plus encore de projets que de sensations et de souvenirs.

Il se tut. Chautin interrogea d'un ton calme :

— Eh bien?

— Eh bien ! C'est là ce que je vous prie de répéter exactement à ces messieurs... Mais je crains qu'ensuite...

— Je leur répéterai tout ce que vous voudrez, dit Chautin; mais je leur ai déjà dit tout cela.

— Et ils n'ont pas bondi?

— Ils n'ont rien à reprendre, ni à vos idées, ni à vos projets : car ils sont, eux aussi, je vous l'ai dit, des hommes nouveaux.

— Je ne comprends plus, fit Manès. Très riches, dites-vous, ils seraient des hommes nouveaux, comme moi.. Je n'aperçois pas comment ils peuvent être ceci et cela.

— Ils le sont, mon bon ami, répondit Chautin, joyeux de voir la résistance de Manès réduite à cet étonnement... Ils le sont : je les ai choisis. Bien entendu, rien de suspect, ce serait trop dangereux. Des gaillards habiles, certes, ou chanceux... sans quoi!... mais pas un qui ressemble à ces financiers... hum!... que nous voyons quelquefois chez nous, à la Chambre... Chacun d'eux vaut au moins quarante millions, comme disent les Américains... Et voilà, ce sont des Américains de France. Chacun d'eux a pratiqué la concentration des capitaux. A vous d'en profiter! Quant à eux, leur condition est à la fois excessive et insuffisante dans notre vieille société. C'est pourquoi ils veulent la changer, comme vous. Il y a vingt, trente ans, ils auraient été boulangistes, royalistes, que sais-je? Aujourd'hui, ils sont socialistes. Ils travaillent carrément à créer l'État socialiste. Qu'ont-ils à craindre des lois ouvrières, des impôts rigoureux? Des fortunes comme les leurs sentent peu la surcharge, si d'ailleurs elles ne réussissent pas à s'y soustraire... En revanche, ils comptent bien trouver, dans cet État socialiste qu'ils aideront à naître, le rôle et l'influence que désire leur ambition. En définitive, ils ne vous demandent que deux choses : se dire les grands soutiens de la République, porter quelques croix et rubans... Les leur refuserez-vous?

— Non, fit Manès, en riant un peu.

— Ah! murmura Chautin. Alors... Je peux leur donner votre acceptation?

Manès hésita encore une seconde. Il voyait, mais il voyait vaguement que cette décision engageait, plus que la sienne, une cause respectable, qu'il n'était pas sûr de bien servir ainsi. Mais, lui-même, il se sentait prêt à partir; une chance inespérée s'offrait une fois encore. Il ne la laisserait pas échapper.

— En principe, dit-il, vous pouvez... De mon côté, puis-je connaître des noms?...

Chautin les lui donna sur-le-champ : il indiquait, pour cha-

cun de ces hommes, la source de sa fortune, spéculation, jeune industrie, commerce audacieux et nouveau... Manès l'écoutait avec soin, songeant :

« Dès lors que je resterai le maître !... Et j'entends le rester... A leur vanité, je veux bien abandonner tout ce qui leur plaira... Mais ils subiront, en politique, ma volonté absolue... »

— Ce sont les principaux membres, continuait Chautin. Le plus beau, c'est notre président, cet excellent Vambard.

— Vambard ! fit Manès.

Il reprit aussitôt, pour expliquer sa vivacité :

— Pour le coup, monsieur Chautin, j'ai le droit de m'étonner ; Vambard qui était indigné, suffoqué de me voir à la Chambre !

— Il a bien changé, répondit Chautin doucement : nous en avons fait un socialiste ; quand je dis nous, c'est un peu moi, et c'est surtout sa femme, notre amie Germaine...

Il esquissa l'évolution de Vambard, isolé par son enrichissement, avide, cependant, d'honneurs et d'influence... Manès ne l'écoutait plus que d'un esprit distrait : il éprouvait un trouble que la nuit dissimulait à Chautin. Voir le mari de Germaine, se lier à cet homme, lui devoir un service, ces perspectives le révoltaient. Certes, avec le temps et le succès, le souvenir de la jeune femme s'était enseveli peu à peu dans sa pensée. Il n'en était plus tourmenté : il avait pu la rencontrer, elle-même, au concert du Châtelet, entendre sa voix, lui parler, sans autre émotion qu'un peu de surprise, ensuite, qu'elle fût à la fois pareille et si changée... La revoir, il y consentait sans crainte. Mais ce Vambard ! Être l'obligé de Vambard !

— Pardon, dit-il, comme Chautin achevait... En admettant que ses idées se soient ainsi rapprochées des miennes, vous êtes sûr que c'est avec moi, Manès, qu'il est prêt à s'entendre ?

— Je ne vous ai pas encore nommé, répondit Chautin.

— Ah !

— Je ne vous aurais pas nommé sans votre assentiment : mais je suis sûr du sien. Il soupire après sa présidence, comme une petite fille après son amoureux. D'avance, il est aux pieds de celui qui la lui donnera.

« Au fait, songeait Manès, l'heure n'est pas aux faiblesses. C'est un marché que nous faisons. Chacun donne quelque chose. Ce que m'apportent ces gens, et cet homme avec eux, ne m'est indispensable que pour l'instant. Plus tard, je me passerai d'eux.

Eux, au contraire, ne pourront pas se passer de moi : ils sont les véritables obligés... »

Déjà l'impatiente violence de son désir avait absorbé son scrupule sentimental, comme un feu dévore une branche. Devant eux, sur les massifs du petit jardin, un rais de lumière glissa brusquement : la porte de la maison s'était ouverte, et la voix placide de Mme Chautin disait :

— Anatole, il ne faut pas oublier l'heure... Ce n'est pas pour vous renvoyer, monsieur Manès; mais après le train de onze heures, il n'y en a plus qu'un vers minuit...

— Merci, ma bonne, dit Chautin... Concluons, reprit-il pour Manès... Demain, je porte votre acceptation à ces Messieurs, aux conditions que vous m'avez fixées, et tout de suite, nous convenons d'un jour pour nous réunir. Est-ce bien cela?

— C'est cela, dit Manès.

— Bon, reprit Chautin... Ah! j'oubliais... Il faut à votre Ligue un secrétaire général qui s'occupe de toute la besogne, suivant les directions que vous lui donnerez... Avez-vous une objection à ce que cette place me soit réservée?

— C'est-à-dire que je vous la réservais moi-même...

Le lendemain, en effet, où le déjeuner rassemblait à la table de Vambard plus de convives que d'habitude, Chautin déclara le moment venu de s'entendre sur le chef politique de la Ligue, et il proposa Manès. En prononçant ce nom, il ajustait ses lunettes de son geste familier, et, la main cachant à demi les yeux, il observait, d'un regard aigu, les visages. Celui de Vambard et celui de Germaine avaient aussitôt changé : lui, goguenard et prêt à railler; elle, froide et dédaigneuse. Les autres, au contraire, paraissaient favorables. Chautin voulut prévenir toute parole hostile du couple Vambard, et, s'adressant à Goldstein dont la belle figure assyrienne, encadrée d'une fine barbe grise, semblait la plus souriante, il l'interrogea directement :

— Il n'y a pas à hésiter, dit Goldstein. C'est notre homme.

— J'ai toujours pensé que c'est avec lui que nous marcherions, dit le gros Farinois, dont la voix était enrouée et les doigts boudinés sous la manchette reluisante.

Cette double adhésion entraîna les autres qui firent quelque tapage. Cependant, Chautin vit que Vambard entr'ouvrait la bouche et bombait la poitrine pour lancer sa voix de fausset.

Mais au même instant, il laissa tomber son élan; il regardait sa femme : elle lui avait signifié, d'un coup d'œil, qu'il eût à se taire; il se tut, en effet; et ce fut elle qui dit, quand le bruit s'apaisa :

— Je crois que le mieux est de prendre quelques jours pour la réflexion. Cette décision est très grave : l'avenir du Cercle en dépend. Vous désirez sans doute y penser, mon ami ?

— Certainement, dit Vambard, la mine solennelle.

— Vous ne voyez pas d'inconvénient à ce retard, monsieur Chautin ?

— Aucun, dit Chautin, pourvu que le retard soit bref...

Ce fut seulement après le départ de tous les convives, que, tête à tête avec les Vambard, il chercha à les confesser. Il les trouva plus résistans qu'il ne le craignait. Mais, quant aux motifs de cette résistance, il ne put rien découvrir qu'une sorte d'état sentimental : le mari paraissait redouter les témérités de Manès; la femme croyait le jeune député incapable d'aucune réussite politique, hors le succès de tribune, et elle voyait compromise, perdue par lui, la fortune du comité. Chautin jugea que c'étaient là des niaiseries. Toutefois, il prit la peine, pour Germaine plus que pour Vambard, de raconter minutieusement l'histoire de Manès à la Chambre, de décrire, dans le pays, la popularité qui faisait de lui le chef d'un parti nouveau. Il parlait avec une chaleur extrême. Mais la jeune femme opposait à sa verve un visage clos. Il se tut enfin, furieux. Comme il s'en allait, Germaine dit seulement :

— Si cette combinaison ne pouvait réussir, vous en trouveriez bien une autre.

— Sans doute,... évidemment, fit Vambard.

Chautin ne répondit pas. L'après-midi, le soir, il rumina sa colère; il cherchait : il ne trouvait rien. La nuit, comme il ne dormait pas, la solution lui apparut, et si simple, qu'il en eut un éclat de rire retentissant. Réveillée à son côté, Mme Chautin se plaignit.

— Pardon ! ma bonne... Je rêvais... Je rêvais quelque chose d'assez drôle...

En arrivant à Paris, il écrivit de son journal à Vambard une lettre pleine d'effusion. Puisque l'accord ne pouvait se faire, il lui rendait sa parole : Farinois serait le Président.

« Que diable ! murmura-t-il ce soir-là, en faisant les cent pas

parmi ses rosiers, il faudra bien qu'il marche ou je ne m'appelle plus Chautin ! »

Le lendemain matin, comme il s'habillait, Vambard l'appela au téléphone. C'était une soumission complète :

— Qu'avez-vous pu croire, cher ami? Mais si! nous sommes d'accord. Le nom de... Chose... m'avait d'abord surpris. Vous m'avez ensuite convaincu.

— Tant mieux, tant mieux, mon bon monsieur Vambard. Je suis ravi : un président comme vous, il n'y en a pas deux !

— Trop aimable !

— Alors, quel jour voulez-vous l'avoir à déjeuner avec ces Messieurs?... Mercredi? Parfait... Sans adieu.

De magnifiques valets avaient débarrassé Manès de sa canne et de son chapeau ; un huissier, majestueux sous l'habit et la chaîne, le conduisit à travers la suite des salons. Manès ne donna qu'un regard distrait aux tapisseries, qui étalaient sur les murailles les couleurs blanches et roses, les figures charmantes, les gestes précieux des personnages de Boucher.

Il se disait : « C'est drôle ! » Germaine, Vambard, lui-même? Le caprice des événemens qui les rapprochait à cette heure, tous les trois transformés ! L'ironie de ce rapprochement où chacun d'eux oubliait son personnage ancien, celui du commerçant bon vivant et gouailleur, celui de l'enthousiaste intellectuel, celui de l'ennemi des riches, des lois et de la société !... Et, cependant, résidu de ce passé, le regret plus ironique d'une douceur qu'il gardait à jamais enclose !... « C'est drôle ! » se répéta Manès. Et il tenait à se dire que c'était drôle, d'autant mieux qu'il sentait assez péniblement que cela ne l'était guère.

— Monsieur Manès !

Ce nom parut emplir de sa sonorité le vaste hall, et retentir jusqu'au jardin d'hiver, par-dessus le chant clair du jet d'eau. Comme à un signal attendu, les conversations cessèrent, les visages se tendirent de curiosité. Vambard se précipita...

Cet effet rappela fortement à Manès l'homme qu'il était désormais; et il fut joyeux d'être cet homme, d'éprouver sa puissance. Tranquille, il s'avançait dans le hall où, parmi les merveilleuses faïences, parmi les ors des tables et des consoles, la simplicité de sa mise et sa mince silhouette noire faisaient un contraste qui l'amusait.

— Combien je suis heureux !... s'exclamait Vambard.

Sa belle barbe en éventail sur un gilet gris, entre les revers de soie de la redingote, il rayonnait de cordialité. Manès se laissa conduire vers Germaine qui faisait elle-même un pas à sa rencontre. Comme son mari, elle se dit « très heureuse » de le recevoir, et ils eurent ensemble le regard, le sourire de leur personnage nouveau. Ce fut alors la solennelle présentation de la douzaine de convives, attentifs et silencieux, qui s'étaient instinctivement rangés en cercle, comme un état-major.

— Veuillez me permettre, disait Vambard à Manès...

Il les nomma successivement, avec quelques mots qui marquaient, pour chacun, la notoriété de son nom et de son entreprise. Manès fit le tour du cercle, serra des mains ; son sourire était plutôt bienveillant qu'aimable, et assez distant. Il avait tout de suite trouvé cette nuance, et Chautin l'y avait aidé, en le saluant avec les égards dont il usait, dans les cérémonies, envers « les officiels. »

Le déjeuner fut annoncé : Germaine prit le bras de Manès, et on passa dans la salle à manger. La richesse du décor y était sensiblement égale. La table offrait le luxe le plus somptueux : profusion des fleurs, roses et orchidées; beauté coûteuse du surtout en biscuit de Sèvres; recherche de l'argenterie, de la porcelaine et des cristaux, qui étincelaient à la lumière de ce matin de mai. Satisfaite de cette ordonnance, Germaine se tourna vers Manès et lui dit avec une sorte d'empressement :

— Je suis un peu honteuse de vous avouer que je n'ai pas entendu vos discours ; mais je les ai lus.

Sur son front blanc, rétréci par la torsade des beaux cheveux qui lui cerclaient la tête, les sourcils noirs luisaient ; la bouche fraîche s'entr'ouvrait avec grâce sur les dents éclatantes ; mais les yeux étaient comme enduits d'un vernis brillant et froid, où le regard filtrait avec une politesse un peu dédaigneuse. Manès vit tout cela, l'arrangement voluptueux de ces cheveux, la fraîcheur de cette bouche, l'assurance protectrice de ce regard. Germaine, à cet instant, lui parut avoir ramassé toutes les prétentions d'une femme trop belle et trop riche. Il se contenta de sourire, en s'inclinant un peu.

— Je les ai lus, reprit Germaine, c'est-à-dire que je les ai vivement admirés.

Elle exprima cette admiration en termes justes, mais avec

un accent d'autorité dans la voix, comme si elle eût été la première à découvrir les mérites de ces discours, dont toute la France et le monde entier s'occupaient depuis des mois. Manès la laissa parler. Quand elle s'arrêta, il répondit :

— Je vous remercie de votre opinion et j'en suis d'autant plus touché que... permettez-moi à mon tour un aveu... je n'aurais pas osé croire, ni que ces discours pourraient vous plaire, ni même que vous prendriez la peine de les lire.

La raillerie indéfinissable de ses yeux, de sa voix, de ses paroles surprit Germaine. Elle avait parlé avec le sentiment le plus sincère de leur situation nouvelle, donc avec le désir loyal de se montrer pleine de grâce et de bonne volonté envers l'homme que son mari et elle-même acceptaient pour allié. Voilà que Manès insinuait qu'il la jugeait incapable de le comprendre, indigne d'offrir un suffrage de quelque prix! Elle! Avait-il oublié qui elle était? Son orgueil se cabra et lui fit répondre un peu vite, d'un ton trop sérieux :

— J'ai lu vos discours, parce que j'ai toujours le goût des manifestations originales de la pensée, et ils m'ont plu parce que j'y ai retrouvé des idées qui me sont toujours chères, surtout celles de notre transformation nécessaire et prochaine.

— En vérité! murmura Manès. — Non, merci, ajouta-t-il pour le sommelier qui venait de souffler à son oreille : « Laffitte 1893. » — En vérité!

Il s'amusait, à part soi, qu'installée dans cette opulence, elle s'affirmât identique à la jeune fille d'autrefois. En même temps, comme les yeux de Germaine, dans la vivacité de sa riposte, avaient dépouillé leur brume terne et glacée, il ne put s'empêcher d'admirer l'éclat extraordinaire qu'ils donnaient, comme jadis, à tout son visage. Elle recueillit ce regard d'admiration qui fut intense, rapide : elle en éprouva elle-même un singulier bien-être, et elle reprit, entraînée par le sentiment du pouvoir qu'elle avait eu, qu'elle retrouvait tout de suite sur cet homme :

— Dussé-je vous sembler un peu vaine, je serais tentée de croire que j'ai pu contribuer à l'évolution qui vous a conduit, des théories violentes, à votre réalisme transformiste d'aujourd'hui...

— Il se peut, en effet, murmura-t-il de nouveau.

Elle rappelait que, réveillée la première au sens des réalités, elle l'avait exhorté à rejeter, comme elle, leur idéologie révolu-

tionnaire. Elle ne disait pas que ses conseils se plaçaient dans la scène du Salon d'Automne : elle l'aurait aussi bien dit sans hésitation, ni embarras ; car elle ne gardait de ce jour qu'un souvenir paisible ; elle avait fait ce qu'elle devait faire, et elle l'avait bien fait. Cependant, Manès revoyait, dans la salle dorée par la lumière d'octobre, le visage frémissant, puis implacable de Germaine ; il revoyait les jours qui avaient suivi, et comment le désespoir l'avait jeté dans la bataille, d'où il sortait à la fois vainqueur, guéri de son chagrin, dégoûté pour toujours des excès de la parole et de la pensée. C'était donc bien Germaine qui avait été la cause de son évolution et de son succès, mais non pas au sens, ni de la manière qu'elle s'imaginait. Cette méprise de la jeune femme le fit sourire, parce qu'elle était exactement contraire à la vérité ; et en même temps, par tout ce qu'elle lui rappelait de vérités douloureuses, elle le secoua d'un élancement bref et profond. Tandis qu'il souriait, un éclair passa dans ses yeux, la flamme du foyer où le désir déçu, la jalousie, toutes les fureurs avaient fait rage. Germaine, dans l'instant où elle se livrait au plaisir d'exercer son influence et d'en célébrer les bienfaits, subit la brûlure de ce regard : elle en fut pénétrée si brusquement qu'elle resta interdite. Comme jadis, au temps où elle était la disciple amoureuse et soumise, elle se sentit humble auprès de lui, telle que l'esclave heureuse de se vouer aux fantaisies de son maître. Elle voulut parler : son intelligence, sa raison, tout son être conscient protestaient contre cette emprise.

— Aujourd'hui comme alors, je suis prête à vous donner mon aide, et j'espère qu'elle pourra vous être de quelque utilité...

Cette offre venait, comme une conclusion naturelle, après l'évocation complaisante d'un passé, où Manès avait été si bien conseillé, secouru. Mais la voix de Germaine était changée : en promettant sa protection à Manès, elle avait l'air de le solliciter. Elle le comprit et son trouble s'accrut. Lui, cependant, fut agacé par l'affectation d'une bienveillance qui semblait oublier l'homme qu'il était. D'ailleurs, il s'apercevait que Vambard, en face d'eux, attendait la fin de leur entretien, non pas certes avec la nervosité d'un jaloux, mais avec un reproche amical et timide, comme s'il eût dit : « Voyons, ce n'est pas pour plaisanter avec une femme que vous êtes ici, mais pour causer, entre hommes, de choses sérieuses. » Autour de la table, les conversations ne

faisaient qu'un murmure intermittent, et, d'un coup d'œil, Manès constata que tous les regards l'observaient, attendaient aussi. Il fut rétabli dans la force de son personnage présent; il rejeta le passé qui n'avait été qu'humiliation et souffrance; à son tour, il conclut avec raideur :

— Je vous remercie, madame. Mais l'heure d'aujourd'hui ne ressemble pas à celle d'hier. Il ne s'agit pas de moi, maintenant, mais de mon œuvre. J'accueille les concours qui me viennent de toute part, à une condition : ceux qui les offrent doivent accepter sans réserve le but que je me suis proposé...

Il s'adressait à Vambard, il avait un peu haussé la voix. Germaine ne disait rien : elle n'aurait su que dire. Ce fut Vambard qui répondit avec l'emphase la plus cordiale :

— Tous les honnêtes gens marchent avec vous, monsieur Manès. Votre œuvre est leur œuvre ; car il ne s'agit de rien moins que de sauver la République menacée.

— Menacée ! s'écria Chautin. Dites en danger de mort. Un an de ce régime, et je vous jure qu'elle est perdue !

Une exclamation unanime l'approuva. Il flétrit l'abaissement des mœurs politiques, le trafic des consciences, l'exploitation du pays par une bande sans scrupule. Son accent toulousain faisait sonner sa voix chaude : animés par la chère excellente et les vins précieux, les visages des convives rayonnaient d'énergie. Manès les contemplait avec curiosité : Farinois, vif et brutal ; Engel, le marchand de diamans, gras, souriant, avec une moue narquoise de la lèvre; Laveur, l'homme des boulangeries, correct, froid, le regard immobile ; Pageot, le grand commissionnaire, le teint olivâtre, les yeux très noirs à l'ombre du nez busqué... Tous, assurés dans l'autorité de leur richesse et l'habitude de commander, prenaient, pour écouter Chautin, la même expression de confiance et d'ardeur recueillie...

« Oui, pensa Manès, Chautin disait vrai ; ils paraissent à point... On en trouverait beaucoup d'autres pour déblatérer contre le gouvernement et déplorer les malheurs de la France en dégustant un excellent déjeuner; c'est de cette manière que tant de bourgeois français pratiquent l'amour de la chose publique. Mais ceux-ci ne sont pas des bourgeois de vieille race : ils n'en ont pas l'apathie, ni les goûts de stricte régularité. S'ils se plaignent de ce qui est, c'est qu'ils veulent quelque chose, chacun pour soi, des rubans peut-être, comme dit Chautin, ou la

gloriole d'un rôle officiel... Bah! si cela leur fait plaisir, on verra... Mais que, d'abord, ils se mettent à ma discrétion... »

— Et justement, achevait Chautin, alors que tout va à la dérive, M. Manès est venu donner un coup de barre qui peut ramener la barque, du marais dans l'eau courante!...

« Attention! » se dit Manès.

— Si vous permettez, reprenait Chautin, d'un air modeste et grave, si vous permettez à un vieux journaliste qui n'a qu'un mérite, celui d'une expérience trop longue, si vous lui permettez d'exprimer son opinion devant des hommes également considérables par leur fortune et par leur science des affaires, je vous dirai ceci : de mémoire de parlementaire, je n'ai jamais vu crise si dangereuse, ni, heureusement, chance de salut si favorable. J'entends des voix qui parlent de réaction. Ce serait une aventure insensée, la guerre peut-être... on ne sait... Vous, messieurs, vous vous gardez de cette imprudence. Vous voulez que la République se sauve elle-même, et qu'elle vive en se renouvelant. C'est pourquoi vous avez salué les promesses du grand orateur qui veut, lui aussi, et qui saura renouveler : vous avez acclamé, dans M. Manès, l'admirable tribun dont la parole soulève ou contient les masses populaires, et qui, demain, sera l'homme de gouvernement que la France réclame...

— Bravo! s'écria Vambard. Voilà qui est parlé...

Chacun répétait : « Parfait! Très bien! C'est la vérité! Tous les gens raisonnables pensent ainsi!... »

Manès attendait que cette rumeur de contentement fût apaisée. La voix de Germaine murmura à son oreille :

— Que leur direz-vous? Il est beau de s'affirmer dans l'intransigeance de ses principes. Mais il est meilleur de ne pas éloigner, par trop de rigueur, les personnes les mieux disposées...

Il la regarda, surpris : elle avait, dans les yeux, une lueur très vive de sympathie; rien ne restait en elle de la protectrice un peu dédaigneuse : une amie, violemment intéressée à sa réussite, et toute portée vers lui d'une âme inquiète et dévouée, éclairait la route où il allait s'engager. Elle ajouta :

— ... On peut n'être pas trop exigeant envers des hommes qui, eux-mêmes, ne demandent rien...

Il la remercia d'un clin d'œil : il avait déjà commencé à parler. Il se défendait de détenir les secrets de l'avenir. Les circonstances l'avaient servi et, surtout, cet amour du peuple, cette

familiarité qu'il gardait avec le prolétariat, cette confiance réciproque où il prenait le pouvoir immense du nombre.

— Peut-être suis-je par là mieux qualifié qu'un autre pour entreprendre l'œuvre que le pays attend. Je le crois, du moins, je le sens : j'y suis porté par la conviction la plus ardente, et ni le courage ni la persévérance, je vous le jure, ne me manqueront pour accomplir cette grande tâche...

Il avait gardé le ton mesuré qui convenait à une simple conversation. Sur la dernière phrase, sa voix lança soudain les vibrations sonores, caressantes, émouvantes, qui la faisaient pareille au retentissement du fer, à l'ébranlement du cristal, au chant du ruisseau dans les roches. Son regard, qui avait parcouru les visages, se posa sur Vambard, dont la barbe oscillait en cadence, par manière d'approbation, puis sur Germaine. Elle le contemplait, les yeux fixes et brillans : elle écoutait la musique oubliée de sa voix, et une inquiétude plus craintive, dans sa tête un peu penchée, dans son corps un peu ployé, disait :

« Moi, il me semble... Vous feriez bien... Vous seul pouvez décider; mais je crois... »

Il hésita une seconde. Que dirait-il à ces hommes? En quoi étaient-ils d'accord et en quoi différens? N'allait-il pas fortifier, en les prenant avec lui, ce qu'en soi-même il voulait changer? Et ne leur abandonnait-il pas, au contraire, à leur insouciance, à leur cynisme, tout ce qui lui paraissait digne d'être conservé?... Il eût souhaité de réfléchir encore... Mais l'heure avait sonné. La conquête était là, sous sa main. Un désir immense de la saisir le précipitait. Germaine, elle-même, avec le feu de soumission et d'attente qui brûlait dans ses yeux, ne paraissait-elle pas étonnée qu'il tardât à user de son pouvoir? Que faisait-il, en somme, que de jeter dans la balance le pouvoir du charmeur des foules? Et quel compte avait-il à rendre à ces hommes qui ne sollicitaient que la faveur de se ranger sous ses ordres?

— Mon œuvre, reprit-il tout à coup, la voix contenue et frémissante, elle tient en un mot : je veux consolider. Ce n'est pas une tâche nouvelle : ce pays l'impose périodiquement aux citoyens de bonne volonté; car il est ainsi fait qu'il se porte en avant, par bonds irrésistibles, avec la générosité la plus insouciante, à la poursuite de son idéal de justice et de liberté : et, après chacun de ces élans, tandis que les autres nations le contemplent, craintives et jalouses, il faut qu'il se reprenne,

qu'il assure ses conquêtes, que l'examen et la réflexion succèdent à l'enthousiasme; c'est l'heure de l'intelligence après celle du sentiment. Une fois encore, il en est ainsi aujourd'hui. De la secousse qui l'a précipité si loin au delà des autres peuples, le nôtre est resté ébranlé : aucune révolution, depuis un siècle, ne fut si profonde. Nous avons maintenant à en confirmer les insignes résultats. C'est bien là l'œuvre à laquelle je suis heureux de vous voir si disposés. La crise, en modifiant les hautes classes sociales, a fait d'hommes tels que vous, messieurs, les soutiens nécessaires de l'État; et votre concours permettra à un gouvernement, digne de ce nom, de donner au pays les lois qu'il a méritées, ces lois sociales qui seront, avec la juste autorité que vous prendrez dans la République, le fruit du prodigieux bouleversement par où s'est ouvert le xxe siècle, notre siècle.

De nouveau, emporté par la force des mots et le rythme des phrases, il avait laissé sa voix s'infléchir et s'élancer; la parole, sur ces hommes de sensibilité cependant médiocre, opérait le miracle habituel; et plus encore que les vagues espérances données à leurs convoitises, l'accent de Manès les avait si bien remués, qu'ils saluèrent sa conclusion en battant des mains. Le tapage se prolongea en conversations bruyantes qui approuvaient Manès, et s'emparaient joyeusement de l'avenir.

— Êtes-vous contente? demanda-t-il à Germaine.

Elle aspira l'air un peu nerveusement, comme si cette question eût surpris en elle des pensées secrètes, effarouchées d'être exposées à sa vue. Elle murmura comme malgré elle :

— Je suis... je suis très heureuse... je veux dire...

Vambard frappait sur sa coupe de champagne. Le silence établi, il déclara, tour à tour aimable et majestueux :

— Monsieur le député, si nous avions eu besoin d'être convaincus, nous l'aurions été par votre... hem!... par vos...

Chautin risqua : « Vos observations. »

— C'est ce que j'allais dire, reprit-il de toute la vigueur de son fausset, par vos observations... Mais, ajouta-t-il avec un sourire, nous étions convaincus déjà! Il ne vous restait qu'à nous charmer. C'est chose faite à présent. En notre nom à tous, permettez-moi de vous remercier, de... de... de vous remercier. Et puisque nous sommes à l'heure des toasts, je vous propose de boire à notre union. Messieurs, à M. Manès! A la naissance de la grande Ligue républicaine dont il voudra bien accepter

le patronage! Et aussi, je vous prie, à M. Chautin, qui fut l'agent de notre réunion, comme il sera le... la... heu... le ressort, oui, le ressort de notre comité...

Il y eut un brouhaha où les convives exprimaient, avec leur sympathie, le soulagement que Vambard eût achevé son toast sans encombre. Lui-même ne participait aucunement à cet embarras, et faisait une admirable figure, rayonnante et digne, de président. Manès se contenta de répondre :

— Je vous remercie, messieurs, je bois à votre Ligue, à son président, à son secrétaire, à ses membres...

Chautin ne pouvait laisser perdre cette occasion de parler. Maintenant que Manès avait prononcé la formule solennelle de l'union, sa tâche à lui, organisatrice et pratique, commençait : il dit comment il la comprenait, le siège du comité, les réunions, le bureau d'informations, les concours électoraux...

« La cuisine, » songea Manès.

Il écoutait avec soin et reconnaissait l'habileté, l'expérience du Toulousain. Mais, en même temps, entre lui et ces hommes, désormais associés à sa chance et le fortifiant de leur appui, il sentait la bizarrerie de l'alliance. Il contemplait le plafond doré de la salle à manger, les boiseries sculptées des murailles; et, comme à son entrée dans l'hôtel, il éprouvait, en se raillant lui-même, le malaise d'être là, en face du mari de Germaine, près de Germaine qu'il avait aimée. Cette richesse lui rappelait la trahison qu'elle avait causée : il regardait la figure de cet homme, épanouie sur la belle barbe; il entendait à son côté le souffle léger de Germaine. Et, très profondément, un remous de colère se soulevait dans son être, à le voir lui, le mari, si lourdement satisfait, elle si dangereusement belle, à les voir, tous les deux, ensemble, chez eux, avec la familiarité de leurs regards, de leurs manières.

— Bien entendu, chantait le vieux Chautin en ajustant ses lunettes, tout ce que je viens de proposer, ce n'est qu'un plan que je soumets à votre appréciation. Mais j'y ai longuement réfléchi. et je ne vous cache pas que je n'en crois pas de meilleur.

— Nous continuerons en prenant le café, voulez-vous? dit Germaine.

Elle s'était levée : Manès lui offrit son bras pour retourner dans le hall. Il se moquait déjà de sa colère. Quoi donc? Comme tous ses autres succès, celui de ce déjeuner avait provoqué en

lui un retrait ironique; et il ne pouvait être de meilleure matière à l'ironie qu'un sentiment jadis si durement blessé, qu'un souvenir d'amour aujourd'hui si ridicule, dans ce milieu, en face du sympathique Vambard, auprès de cette jeune femme évidemment heureuse de sa fortune présente. La sorte d'amertume qui lui en restait au cœur n'était qu'une des saveurs un peu vives auxquelles devait s'habituer son personnage nouveau. Il l'accepta ainsi et, en saluant Germaine, il tint à lui dire, pour mieux lui marquer combien il était libéré :

— Je suis ravi de connaître enfin M. Vambard. Il attire tout de suite la sympathie ; on ne peut le voir sans comprendre votre choix et vous en féliciter.

Un peu de mordant, à sa voix, fit croire à Germaine qu'il proposait, en se moquant, une comparaison entre Vambard et lui-même : elle en fut d'autant plus offensée, que la comparaison avait déjà assailli son esprit, trop avantageuse pour Manès, trop pénible pour l'époux. Elle se reprocha cette pensée involontaire, comme un oubli de ses devoirs, et elle répondit :

— Je ne connais pas d'intelligence plus droite ni d'homme meilleur, et je me loue, chaque jour, du bonheur d'être sa femme.

Elle voulait parler avec sécheresse; mais il se trouva que sa voix tremblait, que l'éclat de ses yeux était voilé d'embarras; et, sur son front blanc, une légère rougeur s'étendit, comme si elle avait eu conscience d'un mensonge pénible que Manès ne pouvait pas ne pas remarquer. Aussitôt, elle se détourna, prête à se consacrer à ses hôtes qui, d'ordinaire, s'empressaient autour d'elle, plus galans à cette heure. Mais ils étaient tous possédés d'une envie plus âpre que le vain désir d'avoir d'elle un regard, un sourire : tous, l'ambition des croix, des honneurs, d'une puissance officielle les dominait exclusivement, et ils entouraient l'homme qui devait bientôt la satisfaire. Assise un peu à l'écart, Germaine prit par contenance un magazine : en feuilletant les pages, elle contemplait le cercle de leurs visages attentifs, de leurs dos respectueux. Ils parlaient tour à tour, et chacun fournissait, en vue des élections qui seraient la grande œuvre de la Ligue, le renseignement du pays où il avait domaine, chasse ou château. Germaine observait Manès, mince et pâle, au milieu d'eux. Il ne disait rien. Une cigarette au coin de la lèvre, il écoutait, il observait sans doute, aussi lui,

les yeux mi-clos... Cachée par le magazine qu'elle abaissait par momens, Germaine regardait cette face, si pénétrée d'intelligence et d'énergie que sa laideur rendait presque ridicules, par contraste, les traits réguliers de Vambard et la belle tête assyrienne de Goldstein. Elle se dit, toutefois, avec conviction : « Il est laid ! » Mais elle ne pouvait faire que ce mot, en ce moment, ne fût comme un hommage d'admiration... Elle aurait voulu rencontrer ces yeux dont elle sentait le feu contenu ; mais il les fixait à droite, à gauche, sur celui qui parlait ; pas une fois, il ne les dirigea vers elle, et ce qu'elle pouvait recueillir de leur ardeur la troublait sans la satisfaire... Soudain, elle eut un geste qui releva le magazine et la dissimula complètement. La voix de Manès résonnait dans le silence. A une question de Chautin, il répondait d'un ton léger et net :

— Vous avez raison, il est temps d'arracher à ce ministère le peu de vie qui lui reste.

Personne ne dit rien : tous attendaient, comprenant qu'il allait poursuivre. Il se recueillait, le front incliné... Germaine l'entrevit, adossé contre la muraille : dans ce silence, dans ce recueillement, la force qu'il portait en lui se dressait si formidable, qu'une fois encore elle se sentit chétive et soumise.

— Messieurs, reprenait-il, le plus urgent est de manifester votre existence. Je pense que votre secrétaire général, M. Chautin, se chargera des notes aux journaux qui annonceront que vous vivez. Mais il faut, à votre naissance, une solennité qui frappe, dont le bruit retentisse. Il faut un banquet nombreux avec des discours. Votre président exposera l'objet d'une association que vos noms seuls, d'ailleurs, définissent assez clairement...

— Très bien, très bien ! dit Vambard.

— Et, demanda Goldstein, vous parlerez aussi ?

— Je parlerai, fit Manès.

Il dit cela sur le ton le plus simple. Tous, aussitôt, poussèrent un « ah ! » de satisfaction. A cet instant, Germaine eut la représentation brusque et saisissante de tout l'avenir qui tenait dans cette promesse : « Je parlerai, » donnée, là, devant elle, par cet homme pâle et volontaire. Et c'était comme si la puissance, qu'elle avait sentie tout à l'heure dans son recueillement, soudain se mettait en œuvre et s'emparait du monde. Elle la voyait près d'agir, agissant, subjuguant les foules, créant des événemens nouveaux. Cette sensation du réel fut si vive qu'elle en resta stu-

péfaite. Ses yeux grands ouverts contemplaient Manès, comme s'ils avaient subi la plus étrange révélation : ce visage connu, cet être qu'elle avait, tour à tour, admiré, dédaigné, plaint et vaguement redouté, se transfigurait. Parmi tous ces hommes, si contens et fiers de leur richesse, il était celui qui disposait, mieux que de cette richesse, de milliers et de milliers de destinées : il était le maître et tous l'acceptaient comme tel.

Elle ne s'étonna pas ensuite qu'il ajoutât :

— Le reste me regarde. Ce que nous aurons ensemble commencé, je l'achèverai quelque jour à la tribune.

Vambard se frottait les mains; Farinois avait un gros rire. Chautin exposa que l'installation du Cercle reculait à trois ou quatre semaines le banquet inaugural. Farinois fut constitué vice-président, Goldstein trésorier : tous, formant le comité de direction, se chargeaient de faire adhérer leur clientèle d'obligés... Germaine écoutait distraitement ces propos. Elle eût voulu que Manès, le maître, se fît entendre de nouveau. Le cercle se rompit. Manès venait vers elle pour prendre congé. Elle se leva et tendit la main : ses paupières battaient, comme après l'éblouissement d'une éclatante lumière, et ses yeux ne paraissaient rien voir. Aux remercîmens qu'il présentait, elle ne répondait rien. Elle ne paraissait rien comprendre. Elle balbutia enfin quelques paroles banales et s'efforça de sourire. Il s'éloigna, reconduit par Vambard. Ils parcoururent ensemble la longueur du hall. Goldstein, Farinois, tous suivaient d'un regard avide, jaloux et satisfait, la mince silhouette de l'homme en qui reposaient leurs espoirs. Germaine suivit aussi la forme noire qui diminuait; elle semblait mécontente, offensée, comme si Manès se fût emparé de son bien le plus cher et du meilleur de sa pensée, qu'il emportait négligemment avec lui.

LOUIS DELZONS.

(*La dernière partie au prochain numéro.*)

PETITE GARNISON MAROCAINE

En route pour Dar-Chafaï. — Le village et la kasbah. — La question des Tadla. — Les militaires en garnison et l'ascétisme africain. — Une école pratique d'arts et métiers. — Marsouins et goumiers; campagne de guerre et cartouches à blanc. — Au village : le mellah, le douar de Cythère, les pionniers de la civilisation. — Les vendredis de Dar-Chafaï : le marché et la « chkaya. » — Les deux écoles. — Les préparatifs de la « colonne » de Marrakech. — Les échos de la révolte de Fez. — Dans l'espoir de jours meilleurs.

De mémoire de Marocain, jamais autant de Roumis n'ont parcouru, comme pendant ces dernières semaines, la piste qui conduit de Casablanca à Marrakech. Spéculateurs et fournisseurs se hâtent vers la capitale du Sud, où l'arrivée toujours imminente et toujours différée des troupes françaises va faire affluer les douros et les bonnes occasions. Mais le touriste qui, dédaignant les sentiers battus, les abandonne à Settat pour longer les territoires des Srahrna, s'applaudit bientôt de sa décision que ne manquent pas de blâmer les vieux routiers du *bled*. Dès la seconde étape, s'il aime les ruines pittoresques et les récits imagés, il peut s'arrêter à Dar-Chafaï. Une boite d'aquarelle complète, un stylographe bien garni, une mémoire fidèle, lui permettront de noter des impressions dont le souvenir de Rabat, de Fez et de Meknès ne parvient pas à diminuer la vivacité.

A quelques kilomètres de Guicer, au delà du col d'accès facile qui limite au Sud la Chaouïa, les plateaux ondulés des Beni-Meskine abaissent doucement leurs terrasses caillouteuses vers le sillon de l'Oum-es-Rbia. Quelques maigres champs d'orge et de blé sèment des taches vertes ou jaunes dans la teinte pâle de l'herbe desséchée, que le soleil levant fait briller comme un

tapis de neige; des troupeaux de moutons, de chèvres et de bœufs cherchent une vague pâture entre les roches calcinées; des chameaux profilent dans le ciel leurs silhouettes d'ombres chinoises; les huttes en paille ou *noualas* qui, depuis Settat, ont remplacé les tentes brunes, dressent au milieu d'enclos en pierres sèches leurs toits coniques et branlans. Vers le Sud, à peine estompé par l'éloignement dans une atmosphère sans profondeur, un reflet blanc dans le cobalt dilué du ciel dénonce les glaciers de l'Atlas. Perchés sur les bambous qui supportent le fil ténu du télégraphe de campagne, des éperviers roulés en boule contemplent sans émoi les scènes du chemin. Propriétaires cossus que transportent sans heurts des mules au pas relevé, goumiers drapés dans le manteau bleu qui échangent sans hâte les sacs postaux, paysans qui poussent leurs chameaux indolens et leurs ânes miteux, se suivent et se croisent, colportant les nouvelles qui seront déformées, amplifiées par les commentaires des douars. Au-dessus des coteaux chauves, des faucons planent inlassables, voltent, se laissent choir, remontent, filent comme des flèches, reviennent, sans un mouvement apparent de leurs ailes, imposant des comparaisons fâcheuses pour nos aéroplanes que la prudence retient à Casablanca sous le mystère de leurs hangars. Élevant sa coupole sur une ondulation d'un faible relief, le tombeau de Si-Mohammed-bel-Kouch, visible de trois lieues à la ronde, semble un phare qui domine la houle figée d'un océan silencieux. Puis, le Trident de Marrakech se montre, bleuâtre, à l'horizon; la ligne de hauteurs qui longe la route à droite s'abaisse, disparaît et démasque un chaos de montagnes roses et violettes par delà le fleuve lointain, dont la coupure profonde est jalonnée par des pitons gris. On traverse l'amas misérable des cahutes du douar Bou-Jdouda, où des gosses loqueteux piaillent au milieu de poules bruyantes et de chiens hargneux. Et, soudain, on domine une vision de rêve qui se dresse au loin sur le flanc élargi d'un ravin. Des murailles rougeâtres, des tours trapues, des terrasses éclatantes d'où émerge un minaret blanc, couvrant un vaste espace, font songer à quelque cité guerrière endormie dans la paix du désert. Les arêtes vives des remparts dévalent vers le ravin où des puits se devinent par le grouillement de formes vagues, par un miroitement de flaque jailli du sol; elles remontent les pentes, encadrent un éperon largement étalé, se mêlent, dessinent de triples

enceintes étayées par les masses carrées des bastions qui projettent des ombres dures. Nid inviolé des pillards, citadelle formidable de caïds rebelles, tel apparaît l'ancienne résidence des fils de Chafaï.

Mais l'aspect change à mesure que la distance diminue. La ville immense n'est plus qu'une cohue de bâtisses en terre, semées sans ordre au milieu des *noualas*. Dans les enceintes quadrangulaires, des plaies béantes trouent les tours découronnées, les murs chancelans. Nul gardien ne veille sur la porte voûtée du *mers* dont le sol, évidé par les cachettes d'innombrables silos, n'abrite plus les charges de grains amenées par les collecteurs d'impôts ; nulle *harka* n'attend derrière ses remparts le signal d'entrer en campagne contre une tribu dissidente ; nulle meule ne bourdonne dans le moulin où deux arches en briques, de six mètres d'ouverture, attestent la science des maçons du temps jadis. Des corbeaux, des tourterelles, des émouchets animent seuls les recoins sombres des corps de garde, les crevasses des huit tours dont les masses carrées ont encore une fière allure et soutiennent les huit cents mètres de murailles qui protégeaient les richesses du Maghzen.

Vus de près, les ravages du temps apparaissent rapides et sûrs. Les orages de l'hiver font couler en boue rougeâtre la terre des enduits, arrondissent les angles, obstruent les meurtrières, effacent les créneaux. L'eau qui s'infiltre agrandit en brèches les fissures du pisé, ronge les soubassemens, transforme une œuvre gigantesque en chaos minable, d'où la poésie des ruines disparaît avec le beau temps. Comme les hameaux pyrénéens, les paillotes annamites, les villages malgaches ou les agglomérations chinoises, les manifestations éphémères de l'architecture arabe ont besoin de soleil pour se montrer en valeur ; et les « impressions d'Orient » du touriste se muent en tristesse infinie sous un ciel pluvieux.

Cependant, à deux cents mètres du *mers*, par delà les cases rudimentaires où les pionniers de la civilisation française abritent leurs tables de « bistrots » et le capharnaüm de leurs bazars, la kasbah des Ouled-Chafaï étale ses constructions massives et ses remparts intacts. De l'autre côté d'un vallon, la maison neuve d'un caïd la domine, et ses étages qui s'élèvent symbolisent la puissance qui grandit sur la ruine du passé. Le contraste entre la civilisation envahissante et la routine obsti-

née, entre la mentalité chrétienne et l'Islam, est rendu encore plus violent par le drapeau français qui flotte sur la terrasse du minaret. Si-Chafaï, l'ancêtre, avait patiemment édifié la demeure familiale que sa descendance agrandissait; et, dans ses constructions uniformes, il mettait toute l'âme de sa race : les logis mystérieux devaient ignorer à jamais, derrière leurs murs énormes et leurs portes fermées, l'agitation de l'extérieur. Mais les Roumis sont venus; ils ont chassé les maîtres légitimes, percé partout des ouvertures, abattu les barrières, pour faire pénétrer de l'air et de la lumière dans ce colossal emblème du monde musulman.

L'aspect de la kasbah, du dehors de l'enceinte, ne fait pas soupçonner les merveilles d'élégance, le confortable raffiné dont s'entouraient ses anciens possesseurs, et que les dévastations de la guerre civile ou de notre occupation militaire n'ont pas complètement détruits. Aux temps que le protectorat va séparer de nous par un abîme profond, il n'était pas prudent pour les caïds de rendre trop visibles les effets d'une administration intéressée. Les fonctionnaires enrichis renonçaient aisément aux satisfactions extérieures de la vanité, pour éviter les emprunts forcés, les restitutions vengeresses que n'auraient pas manqué d'ordonner des sultans toujours besogneux. Ils goûtaient en égoïstes les joies de l'opulence; ils cachaient aux regards indiscrets les splendeurs de leurs demeures, comme le paysan méfiant dont nous parla Rousseau. C'est ainsi que terrasses, appartemens, colonnades et jardins disparaissent derrière des tours banales et des murs sans caractère, qui se développent sur les faces d'un carré de cent mètres, exactement orienté. Un soubassement de moellons, large de un mètre cinquante, supporte le conglomérat de cailloux et d'argile, haut de six à dix mètres, dont sont faits les maisons, les remparts et les tours. Ce béton rustique, enduit de terre bien polie, a la consistance du roc; il serait indestructible, si les torrens qui courent sur le sol après chaque ondée ne minaient le pied des édifices, dont ils préparent l'écroulement. D'ailleurs, leurs angles mal raccordés sont en outre une cause efficace de ruine. Mal soutenus par leurs bases rétrécies, les murs penchent, se disjoignent, ouvrent des brèches où l'eau des pluies qui s'infiltre, où le vent qui fait rage, accomplissent vite leur œuvre de destruction. Les constructions les plus imposantes exigent un entretien constant, que les indi-

gènes paresseux et fatalistes dédaignent. Ainsi, au Maroc, quelques années à peine suffisent pour changer en ruines vénérables des monumens dont la masse et la solidité semblaient défier les siècles. Ils se trompent, les voyageurs qui croient interroger, dans les vestiges épars sur les campagnes, les témoins véridiques d'un passé lointain.

Depuis deux ans, les préoccupations tactiques des officiers français ont aggravé les ravages du temps et des rébellions dans la résidence des Chafaï. On a écrêté les remparts, éventré les murs, percé des meurtrières, pour faciliter les évolutions de défenseurs que l'ennemi n'a jamais inquiétés. Mais on n'a pas songé à nettoyer les canalisations obstruées, à réparer les terrasses, à boucher les fissures des citernes; les souliers ferrés ont martelé sans pitié les fines mosaïques et les carrelages élégans, jadis réservés aux caresses nonchalantes des babouches souples et des pieds nus; les bougies de traite ont embrumé les peintures éclatantes; les graffiti égrillards ou désenchantés des guerriers enlizés dans cet austère séjour ont sali l'enduit neigeux des appartemens. Et cependant, malgré toutes les dévastations, l'édifice peut encore étonner les artistes et satisfaire les curieux.

C'est d'abord au logis de Si-Ahmed-ben-Chafaï, enchâssé dans un labyrinthe de murailles et de couloirs, où les commandans d'armes du poste dressent par tradition leur lit de camp, que l'on conduit le voyageur attiré par la réputation grandissante de la kasbah. Relevé de ces ruines après la révolte des Beni-Meskine, il apparaît assez intéressant pour faire oublier les médiocres échantillons de l'art arabe entrevus dans la kasbah d'été des Sultans à Dar-Dbibagh et dans le palais d'Abd-el-Aziz à Rabat.

Deux appartemens se font face dans une cour fermée par de hautes bâtisses qui dressaient autour du maître le mystère d'un majestueux isolement. Le sol, recouvert par un glacis de ciment, cache une citerne voûtée, que les pluies remplissaient d'une eau limpide et fraîche; il est égayé par les caissons étoilés, en faïences multicolores, d'où jaillissent des orangers. Un vaste tapis de mosaïque entoure un bassin profond; une vasque de marbre attend le jet d'eau qui ne chantera plus dans sa coupe élégante. La plainte douce de l'eau, le parfum des fleurs, l'incessant gazouillis des oiseaux qui pullulent encore sous les feuilles devaient distraire Si-Ahmed dans cette retraite inaccessible, et

lui faire oublier les angoisses d'un passé récent, les calculs du présent et les embûches de l'avenir. Sur le côté Sud de la cour, une galerie en arcades montre ses grillages finement ouvragés, le miroitement de ses piliers, les couleurs éclatantes de ses boiseries : elle précède une vaste chambre carrelée de faïences, ornée de mosaïques. C'était l'asile des fidèles esclaves noirs, des serviteurs qui avaient l'honneur d'approcher le maître, ceux dont la présence lui était agréable et le dévouement précieux.

Ce décor élégant convient aux splendeurs de la demeure habitée jadis par Si-Ahmed. Sur la face Nord de la cour, une large vérandah pavée de carreaux minuscules et chatoyans est supportée par des piliers ornés de faïences bleues et blanches; entre leurs fûts octogones que relient des ogives élancées, court une haute balustrade où le fer forgé s'étire en dessins capricieux. La porte d'entrée peinte de claires arabesques est vaste comme un portail de cathédrale; ses lourds battans, qu'allègent deux guichets aux ferrures archaïques, tournent dans des gonds énormes qui s'effilent en clochetons. Elle donne accès dans la chambre du maître, dont les proportions étonnent nos yeux accoutumés à l'exiguïté des appartemens parisiens : elle est longue de douze mètres, large de quatre, haute de sept. Une profonde alcôve l'agrandit encore, ceinturée par trois étages de décors : des mosaïques jusqu'à hauteur d'homme, où le bleu, le noir, le vert, s'estompent sur un fond glauque; au-dessus, des panneaux en plâtre sculpté, où les reliefs dessinent symétriquement des fouillis harmonieux, que rehaussent des teintes vives; enfin, des peintures compliquées, où les imbroglios géométriques, alternant avec les fleurs, atténuent dans le demi-jour l'opulence de leurs tons chauds. Le plafond de ce temple somptueux de l'amour et du sommeil, à qui le lit Picot, la chaise Archinard et la table du chef de poste donnent maintenant un aspect monacal, disparaît sous une rosace gigantesque, labyrinthe de lignes régulières que l'œil s'épuise à suivre et à démêler dans leur chatoiement de couleurs. Un fronton grandiose couronne cette alcôve enguirlandée par des versets du Coran taillés en relief sur un fond d'azur, entre des dentelles de plâtre. La salle tout entière fait d'ailleurs une monture digne de cet éblouissant joyau. L'admiration y va du sol recouvert de céramiques savamment assorties, aux mosaïques des lambris, aux bandeaux sculptés qui encadrent les baies, aux grilles en fer forgé des fenêtres, aux

motifs d'ornement des volets, au fouillis fantaisiste et patient du cintre de la porte, des larges frises, des étroites rosaces par où le soleil sème sur toute cette grâce un peu mièvre une poussière d'améthystes et d'opales, d'émeraudes et de rubis. Elle se fixe enfin au plafond partagé en caissons gigantesques où l'habileté du décorateur produit des effets surprenans : les tracés géométriques se sont transformés en feuillages et en fleurs dont une longue tradition a sans doute fixé les contours, mais qu'une palette riche et bien composée a parés de fraicheur et d'originalité. Deux chambrettes dissimulées par des portes qui retiennent l'attention, une cuisine et une office vaste comme celles de Pantagruel, des cabinets spacieux, la salle de bains, le hammam complètent cette luxueuse demeure où le touriste, sans effort, rêve des Mille et une Nuits.

Un dédale de couloirs que fermaient des portes bardées de tôle conduit à gauche vers l'appartement des femmes, qui sert aujourd'hui de caserne aux soldats coloniaux. Quatre longues chambres, que protège une double enceinte de hautes murailles, se dissimulent derrière des arcades qui entourent une tour carrée; souvent les marsouins y trompent leur ennui par des impromptus fantaisistes où revivent les souvenirs de la Rue du Caire et des turqueries de Port-Saïd. A droite, s'ouvrant sur un vestibule où les sculptures des frises, les carreaux blancs et verts du sol mettent des tonalités gaies, la demeure de Si-Mohammed, l'aîné des fils de Si-Ahmed, montre ses colonnes légères, ses boiseries de cèdre et de thuya, son patio remarquable par l'immense rosace en mosaïque qui dessine un tapis somptueux, la richesse de ses lambris, le mystère de ses recoins. C'est là que Si-Mohammed mourut prématurément de sa belle mort, après avoir longtemps tremblé au souvenir des scènes qui avaient épouvanté sa jeunesse : le réseau d'énormes barres de fer qu'il fit sceller sur les frises du patio le rassurait à peine contre les pillards dont il redoutait l'irruption par les terrasses de la kasbah.

Partout ailleurs, dans les colossales constructions entassées par Si-Chafaï et que ses descendans n'ont pas eu le temps ou les moyens de restaurer, la rage des révoltés pendant la *siba* qui suivit la mort du sultan Moulay-Hassan a dépassé le vandalisme de nos sans-culottes pendant la Révolution. Mais les vestiges qui en subsistent laissent une impression plus vive

encore que les bâtimens relevés par Si-Ahmed. On se représente sans peine les beautés de la « Koubba, » ou maison voûtée de Si-Abbès; celles de la chambre où mourut Si-Chafaï, dont les murs disparaissaient littéralement sous les mosaïques et sous les sculptures coloriées; on évoque les élégances mièvres des couloirs couverts de terrasses, éclairés par des baies aux contours gracieux; les appartemens où les femmes caquetaient dans la pénombre qui estompait les teintes vives des carrelages et des plafonds, la dentelle éclatante des murs. Les rebelles ont anéanti les chefs-d'œuvre des maîtres-maçons de Fez, des menuisiers de Marrakech, des céramistes de Salé, des peintres de Casablanca. Ils ont écrasé les sculptures, abattu les colonnettes, rompu les arceaux, descellé les mosaïques, défoncé les cours, crevé les voûtes, incendié les plafonds. Ils se sont vengés des longues années de rapines sur les manifestations du luxe créé par l'injustice et l'avidité de leurs seigneurs. Les Chafaï ont ainsi expié leur habileté traditionnelle à faire suer les burnous ou, comme on dirait en France, à plumer la poule sans la faire crier, leurs douros amassés, les amendes en nature qui leur procuraient les matériaux de construction, leur solution élégante du problème de la main-d'œuvre gratuite par les nombreux jours de prison qui punissaient les peccadilles de leurs administrés. Pour mieux montrer la justice de leurs représailles, les rebelles ont respecté la mosquée de la kasbah, qui étalait ses piliers trapus et ses arcades lourdes au pied du minaret blanc égayé de faïences vertes, dont la terrasse à seize mètres de hauteur supporte aujourd'hui un poteau télégraphique, transformé en mât de pavillon. Ils ont laissé intacte la demeure sans faste que Si-Chafaï s'était bâtie dans les premières années de sa richesse et qui abrita plus tard, au temps de l'opulence, les serviteurs et les cliens du puissant caïd. Ils n'ont pas davantage assouvi leur fureur sur la maisonnette ancestrale des Chafaï, qui subsiste encore, tapie contre la mosquée, et qui, flanquée de deux ou trois *noualas*, devait dresser son rez-de-chaussée en terre dans un enclos limité par un mur de pierres sèches, lorsque Si-Chafaï était simple khalifa des Beni-Meskine. Le fondateur de la kasbah aimait, dit-on, rêver dans cette cahute qui lui rappelait l'humilité de ses débuts. Il devait être fier de la montrer à ses petits-fils et à ses hôtes, écrasée dans l'enceinte formidable où évoluait un peuple de parasites et de serviteurs, comme nos par-

venus quand ils commencent leur histoire par le cliché traditionnel sur les sabots qu'ils portaient en arrivant à Paris.

Humble cahute, maison vaste et confortable, palais somptueux, jalonnent les étapes de la vie publique des Chafaï. L'histoire de la famille se confond ainsi avec celle de la kasbah. C'est d'ailleurs celle de tous les clans féodaux du Maroc : ils naissent dans l'intrigue, grandissent dans la tyrannie, sombrent dans la disgrâce des souverains ou la révolte des administrés. Aujourd'hui, le petit-fils de Si-Chafaï, qui fut lui aussi caïd des Beni-Meskine après son père Si-Ahmed, est exilé à Marrakech. Les champs, les jardins de Bou-Gendouz et de Tiferdiouine lui sont disputés par d'innombrables collatéraux, et la kasbah, revendiquée par le Maghzen, abrite depuis deux ans l' « arrière-garde tactique » des troupes débarquées au Maroc.

Ce déploiement de forces y subissait, d'ailleurs, les caprices des circonstances. La « colonne d'observation » stationnée à Guicer, le bataillon, la batterie et l'escadron de l' « arrière-garde tactique » s'étaient volatilisés dans les groupemens hétéroclites que le général Moinier conduisait à Fez, dans les postes qui protégeaient les communications entre la capitale et l'Océan. Mais on n'avait jamais cessé d'occuper Dar-Chafaï, que l'on croyait toujours exposé à quelque retour offensif des Tadla. C'était exagérer la valeur combative de ces guerriers, et l'on pouvait attribuer au « mirage africain » la nature et la durée de l'impression causée chez nous par les résultats de la colonne Aubert. Dans ce pays où quelques tués, une dizaine de blessés pour un effectif de trois mille combattans font qualifier toute rencontre de « sanglant combat, » on oubliait qu'un millier d'hommes avait poussé une pointe de cent cinquante kilomètres dans le pays des Tadla, fait sauter pour l'exemple la porte de leur kasbah principale, passé sur le corps de tous les guerriers confédérés qui voulaient barrer la route du retour, pour ne se souvenir que des 20 tués et des 60 blessés dont le commandant Aubert avait payé son exploit. Ces pertes semblaient colossales aux libérateurs de Fez, aux vainqueurs de Bahlil et de Meknès. Elles paraient d'une auréole d'invincibilité les guerriers sans cohésion et mal armés que notre victoire sans lendemain transformait en triomphateurs. Les effectifs qu'on estimait nécessaires pour réduire leur *siba* chronique semblaient si considérables, que

l'expansion de notre influence dans la vallée de l'Oum-es-Rbia était remise à une date indéterminée. Les notables prévoyans qui manifestaient, dans les tribus Tadla, leurs sympathies pour nous, étaient abandonnés sans protection aux vengeances de nos ennemis. Ceux-ci, encouragés par notre inertie, proclamaient que leur territoire serait notre tombeau ; ils menaçaient d'un pillage général les Beni-Meskine qui avaient accepté une tutelle déshonorante, dont le poste de Dar-Chafaï était le témoignage. Ainsi, depuis deux ans, les Tadla défiaient notre offensive, et nous attendions leur attaque. Et le touriste, à qui la situation des deux partis était expliquée, ne manquait pas de la comparer à celle des deux écoliers qui vont vider un différend : « Tu vois la paille que je mets sur mon épaule ? touches-y si tu oses! — Je la toucherai, si je veux ! — Eh bien ! touche-la ! — Oui, quand je voudrai ! je ne te crains pas! » La discussion continuerait, interminable, si quelque camarade impatienté ne poussait l'un contre l'autre les adversaires, que cette intervention décide à se prendre aux cheveux.

L'intervention se produira tôt ou tard, sous une forme inattendue. D'ailleurs, le résultat du conflit n'est pas douteux. Si nous savons agir sur la cupidité, la vanité sans bornes des Marocains, gagner de proche en proche des partisans, pratiquer la politique facile de la division, apprécier justement la valeur des irréductibles, allier la force à la mobilité, agir comme au Tonkin, au Soudan, à Madagascar, au Ouadaï, nous verrons que les Tadla, pareils à toutes les grandes tribus marocaines, sont plus terribles de loin que de près. Peut-être nous opposeront-ils, pour sauver l'honneur, une résistance plus bruyante qu'efficace, et mobiliseront-ils tous leurs guerriers dans une impressionnante coalition. Nous devons souhaiter cette attitude au lieu de la redouter, car elle démontrerait d'un seul coup la supériorité de nos armes dans une rencontre qui sera le prologue indispensable à la « tache d'huile » des organisateurs.

Les premiers occupans de Dar-Chafaï ne devaient pas avoir un tel optimisme. Ils avaient machiné la kasbah pour une lutte désespérée contre des assaillans impétueux. Les remparts étaient couverts d'abris, où de nombreuses sentinelles avaient monté une garde vigilante ; les murs des bâtimens, percés comme des écumoires par les créneaux d'infanterie, par les portes des lignes de communications intérieures, étaient prêts à cracher

la mort dans les cours et dans les couloirs. On sentait qu'une intelligence méticuleuse avait étudié toutes les hypothèses d'un assaut brusqué; on devinait que toutes les préoccupations du bien-être s'étaient effacées devant la prudence avertie du guerrier. Des parapets de moellons dessinaient de vastes places d'armes autour de l'enceinte; chaque pan de mur cachait un piège; des barricades transformaient en culs-de-sac les dédales des chemins de ronde; des banquettes colossales pour deux rangs de tireurs montaient jusqu'au faîte des murailles, et des meurtrières menaçantes surveillaient les moindres recoins. Mais l'ingéniosité des « commandans d'armes » ne s'était appliquée qu'à ces préparatifs belliqueux. Elle avait dédaigné, comme une concession au confortable indigne des vieux durs-à-cuire africains, les ressources que le Service du Génie procurait, avec une générosité relative, pour l'amélioration des casernemens. Chefs et soldats savaient qu'ils vivaient en nomades, qu'un ordre inopiné pouvait les envoyer plus loin, vers le Nord, sur les confins de la Chaouïa, sur la route de Fez, pour y remplacer des garnisons affligées de la même instabilité. La passion du changement, qui semblait animer l'État-major, ballottait ainsi les troupes, comme si l'autorité suprême voulait faire visiter successivement à chacun toutes les régions du Maroc. Cet incessant chassé-croisé, qu'aggravait le fatalisme ambiant, expliquait la misère de postes où des militaires plus stables, comme dans nos lointaines colonies, auraient habilement combiné la main-d'œuvre des indigènes avec l'esprit inventif des Européens.

Depuis deux ans que les détachemens hétéroclites se remplaçaient à Dar-Chafaï, un prélart éphémère et coûteux servait de toiture à la boulangerie; nul lavabo n'invitait les soldats aux soins élémentaires de la propreté corporelle; les paillasses étendues sur le sol exposaient les dormeurs aux morsures des rats, aux caresses des serpens, aux piqûres des scorpions, qui pullulaient dans les vieux murs; à trois kilomètres de la kasbah, près d'un puits peu profond, quelques pierres plates enfouies dans une vase infecte, d'où montait la fièvre, représentaient le lavoir. Des trois puits, profonds de trente mètres, qui alimentaient la kasbah au temps des Chafaï, un seul pouvait être utilisé par la garnison. Et ce puits, lui-même, attestait une routinière insouciance. Jadis, avant la révolte des Beni-Meskine, une énorme noria, mue par un chameau, faisait circuler dans une canalisa-

tion savante l'eau qui emplissait les réservoirs, égayait les vasques de marbre et les bassins de mosaïque, scintillait dans les abreuvoirs. Mais nos guerriers n'avaient pas réparé cette mécanique, dont les débris gisaient dans les décombres des murs éboulés. Un trépied branlant soutenait aujourd'hui une poulie grinçante, où courait un câble tiré par un mulet pensif; du fond du puits un sac en toile montait, et quatre hommes le vidaient sans hâte dans les récipiens de tôle qui renfermaient la provision journalière de la garnison.

Cette installation sommaire datait du temps où, les yeux sans cesse fixés vers le pays des terribles Tadla, 900 soldats et 30 officiers habitaient la kasbah. Les chevaux d'une batterie et d'un escadron, les mulets du train, s'étaient tour à tour désaltérés, comme ils avaient pu, sous la protection d'une troupe en armes, aux puits de Bou-Gendouz éloignés de trois kilomètres. Ils s'étaient succédé autour d'une bâche d'arraba, de quelques auges creusées dans des trous de tamarins, et la journée suffisait à peine aux séances d'abreuvoir. Cependant, le bassin et le puits d'une noria se voyaient encore au milieu des orangers et des oliviers mutilés du jardin qu'elle arrosait autrefois. Avec quelques centaines de francs, et moins d'indifférence, on aurait ramené les fruits et les fleurs, on aurait remplacé le cloaque du lavoir, ses auges vétustes, par des aménagemens plus dignes de nous. Et les indigènes, qui nous jugeaient sur la comparaison du présent et du passé, nous considéraient comme des barbares ignorans et prétentieux.

Peu à peu, l'effectif de la garnison avait diminué. Un peloton de marsouins, un détachement du 3ᵉ goum, quelques tringlots, y représentaient maintenant l' « arrière-garde tactique. » Préservés, par leur éloignement, de la fièvre qui animait vers le Nord les colonnes circulaires dont les « quotidiens officiels » annonçaient les exploits ; dispensés, par leur faible nombre, des conceptions subtiles et des dispositifs savans dans le cas d'une alerte imprévue, les coloniaux s'appliquaient d'abord à rendre habitable leur maison. Avec une patience de fourmis, ils recommençaient à Dar-Chafaï des travaux interrompus ailleurs par leurs changemens successifs de résidence, et dont une longue pratique de la vie outre-mer leur avait appris l'utilité. Ils savaient que les privations bénévoles sont, pour le soldat européen aux colonies, une cause efficace de misère physiologique

et de mort ; ils considéraient le confortable comme un remède plus souverain que la quinine préventive et les vaccins les moins discutés. L'autorité suprême, avertie par la dure expérience de l'année précédente, avait invité le Génie à se montrer généreux. Les matériaux affluaient, charriés depuis Casablanca par des *arrabas* grinçantes qui transportaient les planches et les chevrons, les tôles ondulées et la quincaillerie, les barils de ciment et les outils, dont s'enflaient les statistiques du commerce et les chiffres du mouvement des ports. Les troupiers, joyeux d'échapper à la mouture des « tableaux de service » et des « progressions de l'instruction » où se brise en peu d'années le ressort de l'activité militaire, montraient dans tous les métiers de réelles capacités professionnelles ou des vocations insoupçonnées. Tels, que leurs chefs ne jugeaient propres à rien, se révélaient aptes à tout. D'autres maniaient avec aisance les outils qu'ils avaient jadis abandonnés dans un accès de découragement, une époque de chômage, une crise d'humeur vagabonde, pour endosser la vareuse du marsouin, avoir une retraite, et courir l'univers ; ils chantaient en brandissant la truelle du maçon ou le rabot du menuisier, la pioche du mineur ou la lime de l'ouvrier d'art. Au loin, dans la campagne, un caporal transformé en maître-chaufournier surveillait, d'un œil vigilant, les fournées de plâtre et de chaux qui feraient disparaître la crasse des enduits, les blessures béantes des murs. A Bou-Gendouz, d'anciens ouvriers du bâtiment dressaient avec amour les arêtes de pierre d'un lavoir et d'un abreuvoir qu'une pompe, don fastueux de la direction du Génie, emplirait d'une eau abondante et claire ; des jardiniers traçaient allées et plates-bandes dans le vallon rocailleux qu'un arrosage régulier, désormais possible, métamorphoserait en jardin potager. Dans la kasbah, une équipe de menuisiers façonnait avec une activité fébrile des tables et des bancs ; elle assemblait les fils de fer et les chevrons en châlits rudimentaires qui, recouverts des paillasses administratives, donneraient l'illusion de sommiers moelleux ; des apprentis pleins de zèle édifiaient un lavabo sous la direction d'un sous-officier adroit ; d'anciens peintres, sculpteurs, électriciens et ferblantiers, bouchaient les crevasses, consolidaient les portes, s'inspiraient du style oriental pour transformer en fenêtres élégantes les baies informes dont leurs prédécesseurs avaient troué les murs. Ils promenaient partout la tête de loup,

le pinceau et le racloir; sous leurs mains diligentes, les logemens miséreux prenaient un aspect confortable et coquet. Les plus maladroits rendaient leur blancheur primitive aux vestibules et aux couloirs; ils badigeonnaient la mosquée, changée en réfectoire et en salle de réunion ornée de cartes et de gravures, où l'on voyait en belle place le tableau d'honneur de la compagnie. Un dessinateur-ornemaniste y avait inscrit avec un soin pieux les noms des camarades tués ou blessés à l'ennemi pendant la campagne précédente, et de ceux qui, moins heureux, étaient morts sans gloire dans les hôpitaux.

Ainsi, une vaste école d'Arts et Métiers bourdonnait dans la kasbah. Mais les occupations manuelles ne faisaient pas oublier l'entraînement guerrier. Deux ou trois fois par semaine, on lâchait les outils pour le fusil, et les épaules reprenaient contact avec le sac chargé. Ces prises d'armes, d'ailleurs, n'inspiraient plus l'esprit inventif des carottiers. Les jarrets cotonneux et les poumons en soufflets de forge de leurs débuts au Maroc leur laissaient un cuisant souvenir; ils ne voulaient pas s'exposer, par leur paresse, à revivre ces jours douloureux. Les soldats qui étaient en France, aux jours traditionnels des marches militaires, les cliens persévérans du médecin, se montraient les plus empressés à pousser les cailloux sur les pistes des environs. Et les officiers admiraient chaque fois, au moment du départ matinal, la page blanche du « cahier de visite, » et les rangs au complet.

On ne s'évertuait pas à combiner, pour ces sorties utilitaires, de mystérieux thèmes tactiques et d'inédits « cas concrets. » Les gradés étaient déjà rompus à la routine des évolutions, comme aux imprévus du service en campagne; le galon de rengagé soulignait toutes les manches des soldats, et le détachement était fier du nombre de ses fins tireurs. Il suffisait donc de maintenir intactes la résistance à la fatigue et l'aptitude à la marche, qui s'étaient développées pendant les courses vers Fez et vers Meknès, et pendant le retour en Chaouïa. L'éventualité, toujours immédiate et toujours différée, d'une nouvelle entrée en campagne était d'ailleurs un énergique excitant : les coteaux et les vallons se nivelaient sous les pieds légers; une excursion de trente kilomètres ne méritait plus les honneurs de la grande halte et le viatique du repas froid.

Mais, de temps à autre, ces marches stériles s'exécutaient avec solennité. Comme en France, des manœuvres à double action, où l'ennemi était « représenté, » assuraient la liaison des armes et mobilisaient toutes les forces disponibles de la petite garnison. Le détachement de Guicer fournissait invariablement le parti de rebelles ou de pillards, dont un émissaire diligent aurait dénoncé la présence dans quelque douar où ils commettaient, en principe, les déprédations d'usage. Dar-Chafaï expédiait aussitôt ses marsouins et ses goumiers qui s'efforçaient d'exécuter des variantes sur le thème connu : surprendre l'ennemi, l'obliger à la retraite, ou le capturer. Ces divertissemens inoffensifs maintenaient la troupe en haleine. Ils développaient en outre, entre les marsouins et les goumiers, l'estime réciproque et la camaraderie militaire qui s'étaient ébauchées, l'année précédente, sur les routes de Fez, de Bahlil et de Meknès.

Les coloniaux reconnaissaient « leur manière » dans l'organisation des goums de Chaouïa. Ils en louaient l'absence de l'ordinaire, le néant de la literie et des chaussures, la simplicité des écritures, la légèreté de l'équipement. Ils convenaient que, si les Marocains pouvaient éviter le moule où les tirailleurs algériens s'étaient trop européanisés, les goums représenteraient le type idéal des troupes indigènes. Formés en corps indépendans, de 150 à 200 hommes, dont un quart de cavaliers, ils doivent à leur caractère mixte une extraordinaire mobilité. Le recrutement, effectué sous la garantie matérielle et morale des douars, ne place dans leurs rangs que des sujets honorables et connus. Leurs instructeurs sont nombreux et choisis avec soin : dans chaque goum, trois officiers d'infanterie, un de cavalerie, un médecin, que secondent plusieurs sous-officiers aidés par une dizaine de tirailleurs algériens, forment un cadre solide autant qu'expérimenté. Ils sont en effet recrutés dans les régimens du 19e corps, et possèdent tous une connaissance suffisante de la langue arabe et des usages musulmans. Le problème de la spécialisation est ainsi résolu d'une manière plus rationnelle que chez les coloniaux, où les officiers et sous-officiers des troupes indigènes sont souvent désignés au hasard (1). Grâce à

(1) Un officier de ma connaissance, titulaire du brevet supérieur de langue annamite, qui, à l'approche de son tour de départ, avait demandé son affectation en Indo-Chine, fut désigné pour le Zinder. Il protesta, et les conséquences de sa réclamation le firent échouer à Madagascar.

cette préparation indispensable, les chefs de goums savent se garder d'une ingérence tatillonne dans les actes extra-militaires de leurs soldats. En garnison, les goumiers vivent à leur guise, habitent en famille au dehors des camps. Lorsqu'ils ont terminé leur service journalier, ils laissent dans la salle d'armes leur fusil, leurs cartouches et leur équipement, et sont libres jusqu'au lendemain. En colonne, ils sont soumis par nécessité aux règles ordinaires de discipline et d'alimentation des troupes en marche. C'est d'ailleurs ainsi que vivent les tirailleurs indigènes dans toutes nos possessions, l'Algérie exceptée. La formule dut sembler bonne au commandant Simon, un vieil Africain cependant, puisqu'il l'adopta pour les goums marocains dont il est le fondateur. Sans doute, des chefs épris de tradition et d'uniformité s'offusquent à la pensée que des troupes régulières peuvent exister sans chambrées, sans lits, sans paquetages corrects, sans bonis d'ordinaire, sans permissions de dix heures ou de la nuit, sans contre-appels, sans éducation civique et sans mutualité. Mais c'est précisément pour protester contre une régularisation intempestive, on tout au moins prématurée, que l'armée chérifienne de nouvelle formation s'est révoltée en massacrant la plupart de ses chefs. Les anciens tabors de la mehallah impériale, organisés par le commandant Mangin sur le même type que les goums, avaient au contraire fait honorablement leur devoir, pendant les opérations militaires qui précédèrent et suivirent notre intervention au Maroc.

L'apparition des goumiers et des marsouins aux abords des douars qu'ils venaient symboliquement délivrer, attirait sur le champ de bataille une foule d'indigènes loquaces et curieux. Les détonations aussi bruyantes qu'inoffensives des cartouches à blanc ajoutaient à l'éclat de ces démonstrations guerrières, et les indigènes admiraient sans réserves les manœuvres de la troupe, le rythme des coups de feu qui leur représentaient les épisodes bien réglés d'énigmatiques fantasias. Puis, à la fin de la bataille, quand le directeur de la manœuvre avait abondamment répandu l'eau bénite de la « critique » traditionnelle sur leurs chefs, les deux partis fraternisaient. Autour des fontaines, à l'ombre des arbres, on consommait le repas froid, tandis que les notables apportaient aux officiers le cousscouss de l'hospitalité. Inquiets, sans le paraître, d'un tel déploiement de forces, ils questionnaient avec astuce, et leur physionomie s'illuminait

quand ils apprenaient la signification utilitaire de cet appareil belliqueux. Ils remerciaient le Seigneur de leur avoir donné des protecteurs intrépides qui éloignaient de leurs douars le spectre de la razzia. Mais les officiers, en commentant le dernier « quotidien » qui relatait les combats journaliers entre les troupes du Nord et les tribus dissidentes, se désolaient d'être en campagne de guerre pour brûler des cartouches à blanc.

Travaux d'installation, simulacres guerriers, ne chassaient pas l'ennui de cette garnison paisible. Les militaires n'y risquaient pas de perdre leur ardeur combative dans les délices d'une Capoue marocaine, et les loisirs prévus dans le « tableau de service » les laissaient désemparés. Ils vaguaient sans entrain dans le village, et les rites de leurs passe-temps se déroulaient sans imprévu. Les notes alertes de la retraite ne précipitaient pas vers la kasbah des soldats essoufflés, et les fenêtres des chambrées étaient noires bien avant la plainte de l'extinction des feux. Comme des chevaux de manège, ils tournaient dans une piste invariable que jalonnaient le fouillis vermineux du mellah, les *noualas* boiteuses du douar de Cythère et les cahutes des « bistrots. »

Au mellah de Dar-Chafaï, la politesse obséquieuse des hommes, les costumes clairs et l'empâtement des femmes, le grouillement des enfans, rappellent seuls les riches quartiers juifs de Casablanca, de Rabat, de Fez ou de Meknès. On n'y voit point de magasins profonds et sombres, bondés de marchandises hétéroclites ; ni de maisons rendues avenantes par la traditionnelle peinture bleue, les balcons en fer, les fenêtres finement grillagées ; ni de jeunes gens arrogans et souples dans leur costume européen, préparés à leurs nouvelles destinées par les écoles de l'Alliance israélite. Comme tous les mellahs ruraux en pays musulman, il n'abrite que de pauvres hères. Leurs cabanes bâties de guingois avec des cailloux et de la terre, leurs *noualas* noircies par le temps, sont tapies contre la kasbah dont les seigneurs, qui les rançonnaient, les protégeaient jadis contre les pillards. Chacun de ces taudis est un capharnaüm de choses malpropres et misérables sur lesquelles s'exerce le génie mercantile de la race : laine de moutons, poils de chameaux et de chèvres, peaux de bœufs, qui seront vendus à Casablanca, boîtes de conserves vides, touques de pétroles disloquées, que

les artisans transforment en ustensiles grossiers. Pendant le jour, presque tous les hommes sont absens. Ils ont quitté le mellah dès l'aurore, et, conduisant leurs petits ânes maigres qui trottinent légèrement sur les pistes, ils ont franchi des lieues pour livrer d'âpres batailles sur des trocs sans ampleur. Ils reviennent le soir pour repartir le lendemain, et les indigènes qui les méprisent ne peuvent se passer d'eux. Dans les cases obscures et fraîches, les femmes et les artisans occupent leur activité de fourmis. Autour des puits, les enfans aux traits fins, aux yeux immenses, crispent leurs petites mains sur la rude corde qui remonte la peau de bouc : affairés et silencieux, ils tirent à grandes brassées et leur hâte convulsive fait heurter, contre les étroites parois, le rustique récipient qui arrive presque vide à l'orifice du puits. Des mères françaises s'évanouiraient de frayeur à la vue de ces gosses ainsi penchés sur l'ouverture béante, que n'entoure aucune margelle, et dont le fond, à trente mètres du sol, disparaît dans le noir.

Économes et timides, ces Juifs ruraux vivent paisibles à l'ombre de la kasbah. Ainsi, au Maroc, tout caïd puissant est le patron d'une petite colonie qu'il pressure en temps de gêne et qui exploite la foule de ses cliens et de ses serviteurs. Mais, accrochée aux résidences des grandes familles, elle en partage les vicissitudes : les Juifs sont les premières victimes des pillards qu'engendre la *siba*. Ils y sont d'ailleurs accoutumés, et les reprises sociales ne les laissent pas découragés. Ils recommencent leur course lente vers une aisance qu'ils atteignent rarement, car une catastrophe nouvelle anéantit quelques années plus tard les résultats de leur adresse et de leur ténacité. On comprend donc que, même dans les postes où notre présence leur assure une paix durable et des trafics avantageux, ils ne soient pas fixés pour toujours au mellah qui les a vus naître. Dès qu'une affaire longtemps étudiée leur assure des bénéfices inattendus, ils vont ouvrir boutique à la ville, où les spéculations s'offrent nombreuses à leur esprit inventif, où les profits sont plus sûrs et plus grands. Et tel qui naquit dans une *nouala*, terminera ses jours dans une luxueuse maison de Casablanca ou de Tanger, tandis que son fils comptera déjà parmi les personnalités « éminemment parisiennes » de la finance ou du boulevard.

En face du mellah, quelques huttes de paille montrent leur

toit pointu au-dessus d'un mur en pierres sèches que garde un caporal. Des formes onduleuses et blanches, enveloppées de voiles souples et flottans, apparaissent à l'entrée de ce petit village : des dessous aux couleurs vives caressent les pieds nus qui jouent avec les babouches jaunes ; des yeux noirs dévorent les faces flétries, marquées de fins tatouages ; de lourds anneaux d'argent distendent les oreilles sales ; des colliers de verroteries descendent en cascades sur les poitrines dont le flou du vêtement ne déguise pas les profils fatigués. Ce sont les prêtresses de Cythère, qu'une autorité prévoyante confine dans « le douar réservé. » Elles y célèbrent les rites d'amour qui séduisent les jeunes hommes, mais leurs temples n'ont pas l'élégance des « maisons d'illusion » dont nous parla M. Maurice Talmeyr. Un faune maigre, philosophe et discret, veille sur ces nymphes sans grâce, que la nostalgie et l'habitude parent de charmes capiteux. Des soldats arrivent ; ils plaisantent, complimentent, font la roue, essaient le pouvoir des mots arabes qu'ils écorchent dans un sabir expressif. Des groupes se forment dans les *noualas* obscures et puantes, le thé à la menthe circule ; mais les filles du désert, malgré leur courtoisie professionnelle, sont indifférentes aux propos galans des Roumis. Elles en riront demain avec les hommes de leur race, les goumiers triomphans qu'elles aiment et qu'elles admirent, qui les battent et se ruinent pour elles, et que le gradé de service consigne au dehors, pour éviter les rixes, quand ils oublient les dates réglementaires des ébats permis.

La soirée s'achève sous la lumière crue de l'acétylène, autour d'une bouteille de gros vin d'Espagne, de bière chaude ou de limonade éventée. Les soldats tripotent les crasseux paquets de cartes, et l'ennui se dissipe dans les combinaisons de la manille, de l'écarté ou des dominos. Et quand arrive le règlement des comptes, ils sortent sans regret quelques pièces blanches de leurs porte-monnaie flasques : « C'est autant de moins qu'aura le gouvernement, » disent-ils, gouailleurs, en songeant aux trois sous par jour dont les ronds-de-cuir injustes et rapaces du ministère ont réduit leurs pauvres hautes-payes, malgré l'évidence de leurs droits et la précision des tarifs officiels. Ainsi les maigres prêts qui paient leur sacrifice obscur préparent la fortune de « bistrots. »

En France, le marchand de vin est l'éducateur civique de

l'électeur conscient; outre-mer, accompagnant nos troupes, il se transforme en colon de la première heure, pionnier de la civilisation. Tandis que s'élèvent les bâtimens d'un poste, il plante sa tente ou construit son gourbi; des tables informes, des bancs boiteux, fabriqués par ses mains adroites ou malhabiles, s'alignent sous la tôle ondulée ou sous la toiture de chaume; des fioles garnissent une étagère, et leurs étiquettes éclatantes sollicitent les désirs. Le soleil des tropiques excite la soif, et la solitude engendre l'ennui : le soldat français est sociable et altéré. Il aime bavarder devant un verre plein, dans une salle bourdonnante et enfumée. Un débitant qui s'installe est donc toujours sûr d'avoir des cliens : il n'a pas à redouter le chômage. La profession n'exige pas d'aptitudes spéciales ni de talens particuliers; quelques bouteilles de liquides frelatés et quelques gobelets grossiers suffisent pour la mise de fonds. Quand une santé florissante et durable seconde l'intelligence, un petit bazar agrandit bientôt le petit café. Les profits augmentent avec la vente des savons grossiers, des parfumeries violentes, des quincailleries de traite, des conserves douteuses, des camelotes variées, qui tentent la puérilité des soldats, suppléent aux dénûmens des popotes, excitent l'envie des indigènes. Les affaires s'étendent; le boutiquier devient négociant, la cahute se transforme en magasin, l'adresse et la jovialité métamorphosent le tiroir-caisse en respectable coffre-fort. Les transactions sur les récoltes et les troupeaux, les prêts d'argent aux notables de la région toujours besogneux font affluer les douros; le *minus habens* de naguère spécule sur les terrains; il est fournisseur de la troupe, adjudicataire de travaux publics. Sa fortune est faite. Heureux d'avoir échappé aux embûches des hommes, aux dangers du climat, il réalise sans regret. Il passe la main, abandonne le pays sans espoir de retour pour jouir de sa richesse, mener la grande vie, ou soigner son estomac.

L'histoire de l'ancien troupier devenu millionnaire, de l'ouvrier d'art ou du journalier changé en président de Chambre de commerce, après avoir servi pendant longtemps des verres de vin et des pernods « bien tassés, » n'est pas une exception dans nos colonies. Cependant, elle n'est pas si commune qu'on ne puisse compter les personnalités qui en sont les héros. On la raconte à tous les immigrans dont elle exalte l'enthousiasme et fortifie les illusions. Mais, en quelques années, la sélection s'est

faite. Comme nous l'apprend l'Évangile, bien peu d'élus se trouvent parmi les nombreux appelés. La timidité, l'inexpérience, la versatilité, l'intempérance ou la maladie ont réduit les colonisateurs ardens et fanfarons en lamentables épaves, que le flot de l'expansion militaire dépose dans les postes lointains. Ils accusent la chance, maudissent leur destin, se posent en victimes d'intrigues ou de trahisons. Ils forment de nouveaux projets, tentent de nouvelles aventures, sans pouvoir franchir l'étape décisive qui sépare la misère de la pauvreté. Ils gaspillent vainement le peu de ressources et d'énergie qui leur reste, jusqu'à ce qu'ils s'enfoncent dans une tourbe anonyme, ou que l'autorité leur accorde comme dernière grâce, pour leur retour en France, un passage d'indigent.

A Dar-Chafaï, les pionniers de la civilisation faisaient partie de cette catégorie de malchanceux, intéressante et pitoyable. C'étaient des types singuliers, qui vivaient de rêves en attendant l'occasion favorable et son cortège de bénéfices fabuleux. Dans la gérance d'un cabaret placé sous l'énigmatique patronage des lions de l'Atlas, une ex-choriste du Grand-Théâtre de Casablanca comptait trouver à la fois la régénération morale, un Prince Charmant, le viatique d'un départ définitif pour le village natal ; mais, bonne fille, elle comptait sans les faiblesses gratuites d'un cœur compatissant, et, poussée par une soif inextinguible, elle glissait à toute allure sur la pente savonnée des pires déchéances. Sous des tôles moins surchauffées que son imagination, le doyen de la colonie européenne méditait de vastes projets. Ses déboires innombrables et pittoresques ne l'avaient pas guéri des combinaisons hypothétiques et des avatars douloureux. Il délaissait les profits modestes, mais sûrs des fournitures de l'Ordinaire pour courir après les mirages de l'association agricole avec les indigènes et les bénéfices chimériques des affaires bizarres qu'il tentait sans expérience et sans capitaux. Ses rêveries de Méridional candide lui faisaient oublier la vieillesse menaçante, le lendemain douteux. On souhaitait à ce Tartarin en ébullition un succès tardif, d'ailleurs improbable, qui récompenserait sa foi tenace et sa persévérante honnêteté. Moins exubérant, mais aussi utopique, un autre colon de la première heure escomptait les plus-values de bâtimens et de terrains qu'il croyait escamoter en douceur à la vigilante autorité militaire, dans le domaine du Maghzen. Il en

tirait, en attendant, des profits copieux par des contrats fantaisistes qui liaient des locataires naïfs. Sa perspicacité naturelle était assez grande pour lui donner l'avantage sur les Juifs dont il faisait ses agens d'affaires ; mais, à peine sur le chemin de l'aisance, il lâchait la proie pour l'ombre, et, dédaignant les médiocres triomphes de boutique, il tentait de se révéler comme un génial agioteur. Il y perdait régulièrement tout son avoir. Un autre, enfin, combinait les revenus d'un caboulot achalandé par les yeux rieurs d'une femme avenante avec les aléas onéreux de l'élevage des moutons. Presque tous, d'ailleurs, espéraient le gros commanditaire, la vente de terrains guettés sur l'hypothétique tracé du chemin de fer de Marrakech, l'accroissement de la garnison, la cohue toujours attendue de l'illusoire colonne des Tadla. Ils avaient des rancunes et des dossiers, ils exhalaient leurs dépits en appréciations sévères, et ne songeaient pas à demander à leur inconstance le secret de leurs malheurs.

Indifférens à leurs plaintes et fermés à leurs illusions, deux Grecs se contentaient du présent et souriaient à l'avenir. Actifs et débrouillards, amènes et calculateurs, ils ne se prenaient pas au mirage des grandes affaires et n'aventuraient pas en aveugles leurs bénéfices de mastroquets. Ils attiraient la clientèle militaire par leur complaisance et l'attrait des alcools défendus, servis en cachette malgré les ordres de la Place qui, de temps à autre, consignait leur établissement. Ils la conservaient par l'extraordinaire variété de ressources qu'offrait leur petit bazar, et qui émerveillait les badauds marocains. Ils ne méprisaient pas les acheteurs indigènes, dont ils parlaient la langue rude ; ils savaient les tenter par l'étalage d'une camelote bien choisie, et les douros des Beni-Meskine voisinaient ainsi dans leur caisse avec les écus des soldats. Sans besoins et sans vices, patiens et vigoureux, ils ne voyaient pas au delà de l'aisance rapidement acquise qui les mettrait, dans leur pays, au niveau des plus fortunés. Ils étaient pareils à tous les Grecs des postes du Maroc, à tous ceux des escales de la Mer-Rouge et des villages de Madagascar, qui trouvent à s'enrichir là où nos compatriotes échouent piteusement, et les coloniaux les comparaient volontiers aux Chinois.

Cette quiétude sereine où vivait la petite garnison faisait paraître les jours vides et lents ; mais une fièvre hebdomadaire

secouait le village qui s'emplissait alors de rumeurs et de mouvement. Chaque vendredi amène, en effet, une foule d'indigènes sur le monticule réservé au marché. On les voit égrener dès l'aurore leurs théories de cavaliers et de piétons qui accourent des douars les plus lointains du district. Tous se hâtent vers le *soukh*, pour être les premiers à fixer les cours, à connaître les nouvelles, à terminer leurs transactions. Vers sept heures, les bourricots et les chevaux, entravés et paisibles, tournent au soleil leurs croupes poussiéreuses; ils mordillent les coussins ou les selles de leurs voisins pour distraire leur attente, sautillent sur leurs pattes pour atteindre entre deux pierres un brin d'herbe jaunie, piétinent les étalages des potiers, bousculent les conciliabules des femmes et reçoivent, impassibles, les injures et les coups de bâton. Au delà de cette barrière vivante, des groupes affairés discutent. Ils marchandent les petits pains de sucre d'Autriche, les bougies fondantes d'Angleterre, les étoffes voyantes d'Allemagne, les allumettes belges, la camelote suisse, les pâtes italiennes, que les Juifs rangent sur le sol en étalages tentateurs. Les corvées d'ordinaire se pressent autour des charges de fruits et de légumes apportées par les jardiniers d'Aïn-Blat; des élèves de l'école franco-arabe, en rupture de classe, s'offrent comme interprètes bénévoles, pour avoir l'occasion de baragouiner les phrases usuelles que leur serine leur instituteur marsouin; les cuisiniers des popotes et des colons palpent en connaisseurs les côtelettes et les gigots découpés sur une mare sanglante par des bouchers improvisés. Tout proche, des éleveurs vantent leurs bêtes ahuries et bêlantes qui halètent sous leurs épaisses toisons. Des acheteurs se décident: ils tirent avec regret quelques douros serrés dans leurs ceintures et s'emparent avec des gestes brusques de la chèvre ou du mouton qu'ils poussent comme une brouette vers le marchand de laine ou l'inéluctable destin. Ailleurs, des forgerons ambulans préparent des ferrures frustes; ils retapent des coutelas, des socs de charrue ou des bijoux. Entouré d'un cercle épais de badauds ébaubis, un conteur, dans l'attitude immortalisée par Falguière, prodigue ses contorsions baroques et ses lazzis expressifs. Des vieilles mélancoliques, des enfans sourians, des hommes graves, proposent à des cliens dédaigneux les paquets de menthe et d'herbes médicinales, les poudres qui transforment les visages des jeunes femmes en chromos aux tons violens. Des porteurs d'eau passent, et leurs

outres ruisselantes se vident sans répit dans les gosiers desséchés. Réunis en parlotes frivoles, des notables solennels et distans forment des ilots immobiles dans la cohue bourdonnante; et les pauvres hères s'écartent, impressionnés par ces conciliabules qu'ils supposent redoutables et mystérieux. Les faces brunes, les barbes noires sur la blancheur uniforme des burnous, le contraste brutal de la lumière éclatante et des ombres violettes, donnent à cette foule un aspect funèbre, que corrigent à peine le jaune d'une ceinture, le vert d'un bonnet de juive, la housse rose d'une mule de caïd, le bleu pâle du ciel.

A midi, acheteurs, badauds et marchands sont partis. Les enfans du village cherchent d'improbables trouvailles entre les cailloux. Sur le terrain bientôt désert, les corbeaux s'abatten et font de bruyantes ripailles avec les débris abandonnés par les bouchers. Vers tous les points de l'horizon les indigènes s'égrènent, au pas trottinant des ânes, à l'amble rapide des mules, au dandinement hésitant des chevaux. Ils disparaissent derrière les crêtes, s'enfoncent dans les vallons, et l'on s'étonne de voir qu'une telle multitude puisse vivre dans ce désert. Mais des groupes s'attardent dans le café maure, au douar réservé, devant la porte du Bureau des Renseignemens. Ils semblent décidés à savourer sans hâte les plaisirs que Dar-Chafaï offre à ses visiteurs. Ils causent en parcourant à pas mesurés l'avenue des Tadla, qui est la rue Royale du village; ils boivent doucement les tasses d'infusion de menthe, regardent sans émoi la chorégraphie étudiée des danseuses et discutent en connaisseurs les mérites respectifs des sujets. Cependant, on devine que leur pensée est loin de l'heure présente, et qu'une idée fixe hante leur esprit. Ces viveurs méthodiques ne sont en effet que des justiciables mécontens. Ils ont à protester contre quelque décision du cadi, à faire appel au *Hakem Nasrani* dont ils espèrent plus d'expérience ou plus d'équité. Ils ruminent leurs griefs, méditent leurs plaidoyers, en attendant la séance de la *chkaya*.

Vers quatre heures du soir, un cortège apparaît. Il sort de la maison du caïd et se dirige vers le Bureau des Renseignemens. C'est Bou-Haffa, chef des Beni-Meskine de l'Ouest, son cadi, son khalifa, ses caïds subordonnés, qui viennent se ranger autour du lieutenant chargé des Affaires indigènes du district. Tel saint Louis, il reçoit une fois par semaine ses administrés en séance publique, pour écouter leurs doléances qu'il approuve ou punit,

en juge intègre, impassible et gratuit. Dans son bureau, dont l'élégance rappelle celle des beaux appartemens de la kasbah, et qui remplace le chêne légendaire, les mécontens défilent, racontent leurs malheurs. Histoires de femmes, vols d'animaux, compétitions de terrains, se succèdent avec des variantes baroques, des péripéties étourdissantes, et l'officier qui se passe aisément d'interprète éprouve parfois de la peine à garder sa gravité de magistrat. Il sait qu'il est le suprême espoir et la dernière pensée de ces Marocains retors et verbeux. Les uns attendent, avec une sentence équitable, le triomphe de leur droit; les autres croient surprendre la bonne foi de leur juge dont ils escomptent l'inexpérience ou la crédulité. Les témoins affirment ou contredisent. Le caïd, le cadi, expliquent les textes du Coran et donnent leur avis. Enfin, la Sagesse a parlé: le suprême arrêt, ou le conseil judicieux, met fin à l'éloquence persuasive des plaignans. Ceux-ci, consciens d'avoir accompli leur devoir ou sauvé leur amour-propre, s'inclinent devant l'inévitable. Ils acceptent le fait accompli, qui devait être écrit de tout temps dans le livre du destin.

A la popote des officiers, où coloniaux et africains, unis par l'ennui commun et la sympathie des caractères, se retrouvaient deux fois par jour autour d'une table que l'ingéniosité d'un cuisinier marsouin rendait estimable, cette séparation des pouvoirs administratifs et militaires était un sujet inépuisable de courtoises discussions. Chacun défendait le système qui, dans une période troublée de conquête et d'organisation, lui paraissait concilier au mieux les intérêts particuliers des guerriers et l'intérêt général du pays. A Changarnier et Bugeaud l'on opposait Pennequin et Galliéni; l'expansion algérienne, figée dans les rites datant d'Abd-el-Kader, était malignement comparée à l'essor de l'Indo-Chine, du Soudan et du Congo. Les coloniaux approuvaient le recrutement du personnel des Affaires indigènes, — plus connu sous le nom de Bureaux Arabes, — sa stabilité relative, son expérience technique, sa connaissance de la langue et des mœurs indigènes. Ils critiquaient le renversement de la hiérarchie qui met parfois, dans un bureau, un capitaine sous les ordres d'un lieutenant; ils blâmaient la possibilité de conflits dans les postes entre le « commandant d'armes » et l'« officier des Renseignemens, » la dispersion des efforts qui en résulte,

l'emploi divergent des troupes régulières et des goumiers. Ils vantaient la simplicité de leurs territoires militaires où triomphe l'initiative individuelle dans la concentration des pouvoirs. A ces objections, les « Africains » avaient des réponses faciles. Ils raillaient les usages qui attribuent les fonctions politiques et administratives dans les territoires, cercles et secteurs des colonies, à des officiers désignés au hasard. Ils s'étonnaient d'apprendre que l'expérience des affaires et les services rendus ne pouvaient corriger les inconséquences du « tour de départ ; » ils se moquaient doucement des caprices qui faisaient promener au Soudan, à Madagascar, des personnalités que leur passé, leurs connaissances pratiques semblaient destiner au Tonkin ; ils ne s'expliquaient pas comment on pouvait préférer l'instabilité à la spécialisation, la règle aveugle au choix minutieux des capacités, les aléas du provisoire au progrès raisonné des méthodes. Ils voulaient bien descendre de leur piédestal, mais non pour y jucher leurs rivaux ; et si, depuis un an, l'armée d'Afrique ne leur paraissait plus exempte de critiques, ils la préféraient à la pétaudière individualiste et pittoresque où se complaisaient les coloniaux.

Mais les événemens allaient fournir à ces discussions oiseuses des sujets plus variés. Des rumeurs guerrières montaient de Mechra-ben-Abbou. Le départ de la « colonne de Marrakech, » si souvent annoncé, paraissait imminent. Au bord de l'Oum-er-Rbia, ce poste, que trente kilomètres à peine séparaient de Dar-Chafaï, était choisi comme tête d'étapes et l'intendance y faisait affluer les approvisionnemens. Le Génie construisait un pont de bateaux, et cette œuvre qu'on avait longtemps hésité à réaliser était la première conséquence tangible du traité de protectorat. L'autorité militaire, instruite par l'expérience de la marche sur Fez, voulait éviter désormais les critiques malveillantes, par la minutie de ses préparatifs. Les automobiles circulaient sans cesse entre Casablanca et Mechra-ben-Abbou, chargées de personnages affairés et soucieux, qui venaient surveiller la construction des magasins et des hôpitaux, le choix des emplacemens de troupes, le zèle des agens, la régularité des convois. Les lourds chariots de l'entreprise des transports, les théories de chameaux, se succédaient sur la route, faisaient vaciller le pont fragile, et déposaient sur la rive droite, naguère encore territoire interdit, les vivres, les médicamens, les tentes, les outils, un matériel

énorme et mystérieux. Chacun sentait que cette expédition, dont rêvaient tous les postes de la Chaouïa, était destinée à servir de modèle pour l'avenir. On en avait assez, à Casablanca, d'entendre prôner l'organisation matérielle des opérations faites au Tonkin par le général Brière de l'Isle, de la campagne du Dahomey par le général Dodds, de celle du Pe-Tchi-Li par le général Voyron, et l'on voulait montrer que les métropolitains, quand ils en ont le temps, savent faire mieux que les coloniaux. Nul, d'ailleurs, ne se plaignait de cette émulation qui écartait le cauchemar de misère dont les vétérans de l'année précédente n'avaient pas perdu le souvenir. A la fin du mois de mars, les rôles étaient distribués. La désignation du chef et des troupes restait encore dans le mystère des états-majors, mais les indiscrétions inévitables avaient semé dans tous les postes les espoirs enthousiastes et les regrets bougonnans. Justement, vers Marrakech, les partis faisaient parler d'eux. Des tribus se proclamaient en *siba*, et les fauteurs de désordre qui se glissaient dans la ville y mettaient en danger la vie des Européens. Notre consul réclamait un secours immédiat. L'occasion d'intervenir était bonne, et la signature apposée par Moulay-Hafid au traité de protectorat permettait l'envoi de nos troupes sans exposer le gouvernement français à des récriminations. On n'attendait que le retour du général Moinier, dont la présence à Fez était devenue inutile depuis l'entrée en scène de M. Regnault. Son arrivée à Casablanca devait déclancher tout cet appareil guerrier.

A Dar-Chafaï, la garnison bouillonnait. Officiers et soldats, coloniaux et goumiers, comptaient bien suivre le torrent qui allait emporter vers le Sud escadrons, bataillons, batteries, convois et ambulances. Les tringlots, toujours prêts pour l'héroïsme obscur et méconnu, visitaient avec soin les harnais, graissaient les essieux des *arrabas*. Ils savaient que le mouvement d'une troupe nombreuse les entraînerait dans son tourbillon, avec leurs véhicules et leurs animaux. Les marsouins calculaient que leur bataillon, dont la principale partie était stationnée à Settat, devait forcément représenter l'élément européen dans la concentration de forces qui se préparait. Des instructions imprécises, mais suggestives, les y invitaient. Par une dérogation aux usages, les demandes d'effets et de souliers ne restaient plus sans réponse dans les bureaux des comptables. Les soldats étaient habillés et chaussés à neuf. Ils étaient ravis

de l'aventure, et ne songeaient plus aux postes où, pendant un an, l'inertie ambiante avait failli engourdir leur ardeur. Ils pouvaient partir : jamais troupe plus alerte n'affronterait les fatigues de la route et les embûches des Marocains. Encore une quinzaine de jours, et ils abandonneraient sans regret Dar-Chafaï pour n'y plus revenir.

Soudain, le « quotidien officiel » apporte, un soir, des nouvelles extraordinaires : les Fazi ont réédité les Vêpres siciliennes ; le pillage de la ville complète l'œuvre sanglante des conjurés ; toutes les troupes disponibles sont envoyées d'urgence au secours des Français et du Sultan ; la marche sur Marrakech est, une fois encore, différée ; les garnisons de la Chaouïa ne doivent compter que sur elles-mêmes si la révolte éclate dans cette région ; la guerre sainte paraît proclamée de Sefrou à Meknès ; il faut s'attendre à l'expansion des sentimens anti-étrangers.

En réalité, ces événemens n'étonnaient que les aveugles par persuasion. Ils surprenaient les grands personnages pendant leurs échanges de congratulations en l'honneur d'un protectorat qui nous coûtait cher ; mais les simples figurans de la comédie marocaine avaient prévu depuis longtemps les conséquences inévitables de notre inertie et de notre naïveté. Heureusement, nous étions servis par l'anarchie chronique du pays et les rivalités des tribus. Tandis que Zaïan, Zaër, Beni-Mtir, Ouaraïn couraient aux armes, la population de la Chaouïa, rendue prudente par le souvenir du général d'Amade, refusait de les imiter. Elle se montrait d'ailleurs sceptique à l'égard des récits enthousiastes qui parvenaient dans les douars deux jours après la version impartiale que nos agens avaient publiée. La voix du peuple n'utilisait pas, comme nous, les fils du télégraphe, et la déformation des faits s'aggravait de bouche en bouche, jusqu'à paraître invraisemblable aux crédules Marocains. Cependant, on apprenait, par les indigènes, ce que le « quotidien officiel, » muet pendant une demi-semaine, laissait ignorer : les causes immédiates de la révolte dans l'armée chérifienne, la complicité tacite du Maghzen et de la population surexcitée par la déchéance du Sultan. Moulay-Hafid était, sans nul doute, antipathique à la grande majorité de ses pseudo-sujets ; mais il représentait leur liberté séculaire à la merci des étrangers.

Chez les Tadla, les fanfarons exultaient. Ils aiguisaient leurs couteaux et s'approvisionnaient de cartouches pour achever la

victoire des Fazi. Ils invitaient les Beni-Meskine à l'union, et s'efforçaient de leur démontrer combien il serait facile de chasser les Roumis, maintenant diminués des 18000 hommes que les gens de Fez avaient massacrés. Mais les Beni-Meskine étaient sourds à ces appels. Ils savaient que les Français n'étaient pas tous morts ; qu'il en restait encore assez pour promener de poste à poste, en « colonnes de police, » des soldats à casque, et des « fusils du diable, » et des canons. Ils voyaient le calme de leur garnison, l'indifférence des marsouins, l'imperturbable fidélité des goumiers. Ils raisonnaient sur ces apparences qui leur prouvaient la force intacte des Français, et les risques d'une aventure. Ils priaient donc les Tadla d'agir seuls ; leurs succès entraîneraient alors les indécis, mais, en attendant, les Beni-Meskine ne pouvaient que les aider de leurs vœux.

Les Srahrna faisaient aussi des réponses dilatoires. Des intérêts plus immédiats les sollicitaient. Aux fantasias sans résultats précis dans les plateaux caillouteux et déserts qui environnent Dar-Chafaï, ils préféraient les joies moins dangereuses de la *siba*. Ils avaient déjà invité les fonctionnaires du Maghzen à déguerpir vers Marrakech, et la violence avait eu raison des caïds récalcitrans. Les Tadla restaient donc provisoirement seuls, dans la région, pour jouer contre les Français une partie décisive. Les souvenirs de la colonne Aubert leur montraient qu'elle n'était pas sans dangers. Leurs énergies se dépensaient en menaces lointaines, et l'indécision générale dissipait comme des nuages leurs rassemblemens belliqueux.

Dans la kasbah, les marsouins maugréaient devant leurs souliers neufs et leurs armes fourbies. Ils ne croyaient plus à la course vers Marrakech. Ils se voyaient condamnés à la garde pacifique d'une bicoque, tandis que leurs camarades bataillaient sans relâche aux alentours de Fez. Ils auraient volontiers troqué le confortable relatif qu'ils devaient à leur industrie contre leur ancien bivouac de Dar-Dbibagh, malgré le cauchemar de misère et de maladie qu'il évoquait. Ils souhaitaient l'irruption tant de fois annoncée des Tadla dans le village, pour se venger sur eux de leur inertie et de leurs déceptions. Et, persuadés enfin de la vanité de leur rêve, ils se laissaient tout doucement glisser vers un fatalisme désenchanté.

Cependant, les plus vieux avaient encore l'illusion tenace. Ils conservaient l'espoir de ne pas terminer à Dar-Chafaï leur séjour

marocain, comme des gardes nationaux oubliés dans leur guérite. Le choix du général Lyautey, qui venait remplacer M. Regnault à Fez, comme le général Galliéni avait remplacé M. Laroche à Tananarive, semblait leur donner raison. Quelques-uns d'entre eux avaient vu le nouveau Résident général à Fianarantsoa, Ankazobe, lorsqu'il n'était que colonel. Ils le savaient dégagé des préjugés communs dont les marsouins étaient victimes, par le souvenir de l'œuvre accomplie jadis dans les Territoires du Sud. Ils supposaient que les coloniaux ne seraient pas traités en parens pauvres par un chef qui leur devait une partie de sa gloire, et qu'ils estimaient comme un des leurs. Ils n'avaient pas oublié que l'ancien pacificateur de la région sakalave était un partisan résolu de la fameuse « tache d'huile, » ni ce qu'il exigeait de force, de méthode et de mouvement dans l'organisation d'un pays révolté. Ils propageaient ainsi leurs opinions et leurs espérances. Et, songeant à la part de gloire que l'évolution imminente de la politique marocaine pouvait leur réserver, les emmurés de Dar-Chafaï entrevoyaient la fin des mauvais jours, loin de leur petite garnison.

PIERRE KHORAT.

GIOVANNI PASCOLI

Lorsqu'en 1906 Carducci, déjà penché vers la tombe, voulut quitter cette chaire de l'Université de Bologne où, pendant près d'un demi-siècle, il avait enseigné la littérature italienne, il fallut trouver qui lui succédât. Choix difficile : c'était son poète lauréat que l'Italie devait ainsi désigner, son poète national; le plus capable de porter sans faiblir ce lourd fardeau de gloire. La tâche fut confiée à Giovanni Pascoli.

Le poète Giovanni Pascoli vient de mourir.

I

Il naquit en pleine nature : dans l'immense propriété des Torlonia, dont son père était l'intendant; entre San Mauro et Savignano, humbles communes de la Romagne. Il fut le petit paysan qui va sifflant sur tous les chemins, qui suit les domestiques dans l'écurie et dans l'étable, qui marche à côté des voitures lourdes de blé, les soirs de moisson. L'air des champs, qui baigna son corps, imprégna son âme; et cette première influence fut si forte qu'elle devait pénétrer tout son art comme toute sa vie. Quand vint l'âge de l'école, et qu'on le mit au collège d'Urbino, le pensionnaire mélancolique regardait par les fenêtres la route sinueuse qui descendait la colline, et qui le reconduirait, pour les vacances, au village où son âme d'enfant demeurait. C'étaient des courses folles à travers les prairies, pendant les promenades; ou des contemplations subites qui le tenaient en arrêt : si bien qu'un jour, on le chercha vainement parmi ses camarades; il s'était oublié à regarder le coucher du

soleil. Devenu habitant des villes, il resta campagnard : volontiers solitaire, fuyant les compagnies bavardes, détestant le bruit et la réclame; âpre au travail, comme le laboureur qui veut que son sillon soit tracé avant la fin du jour; lourd d'allures, frugal à sa table, simple dans sa mise, insoucieux des curiosités ingénieuses dont les citadins aiment à s'entourer: content de meubles primitifs et de murs sans ornemens. Ceux qui l'ont connu savent qu'il faisait lui-même son pain, tous les samedis, à la mode des Romagnes : pain sans levain, qu'il pétrissait en forme de croix, et qu'il mettait cuire sur l'âtre. Il s'était choisi un refuge en Toscane, à Castelvecchio di Barga, près du Serchio que Shelley a chanté avant lui; il y courait dès qu'il était libre; il lui arriva même, pris de nostalgie, de quitter les tiédeurs de la Sicile pour revoir sa maison des champs en plein hiver.

Ce qu'il faut noter encore, en cherchant les traits primitifs qui constituent la physionomie d'une âme, c'est la bonté, dont l'expression devint plus tard inséparable de son nom même : le bon Pascoli. Les gens des Romagnes ne passent pas pour donner dans la sensiblerie; ils ont des passions vigoureuses, qui éclatent. Mais ils sont francs, et leur rudesse comporte quelque chose de solide et de sûr. Né d'un père très droit, d'une mère très douce et très tendre, Pascoli apportait au monde une bonté impulsive. Il était de ceux qui n'ignorent pas le mal, et ne résistent pas au plaisir vengeur de le dénoncer quelquefois. Il était de ceux aussi qui, ayant pesé le mal et le bien, trouvent que ce dernier l'emporte, parce qu'ils mettent leur propre idéalisme dans la balance. Il croyait, suivant le proverbe de son pays, qu'un scorpion se cache sous chaque pierre, mais que chaque cyprès abrite un nid. Ainsi, sous des dehors communs, se cachait une âme belle et pure; elle transparaissait dans le sourire qui venait par momens illuminer ses yeux. De cet optimisme inné, Pascoli allait avoir besoin plus que personne, dans les circonstances tragiques que voici.

Le 10 août 1867, le chef de famille partit pour un marché voisin, où l'appelaient les devoirs de sa charge. Il n'avait pas pris de domestique avec lui, et conduisait seul sa voiture. La plus jeune de ses filles avait voulu le retenir; elle n'entendait point que son père s'en allât, malgré les poupées qu'il lui promettait pour le retour; de ses petites mains malhabiles, elle s'attachait

à lui désespérément. Il avait dû calmer ses pleurs en la trompant, rentrer, sortir par une autre porte, faire attendre l'attelage non loin de la maison. Il partit. Le soir, comme il regagnait sa demeure, il fut assassiné. Le cheval revint seul à l'écurie; et quant au cadavre, on le retrouva le lendemain, sanglant au milieu de la route.

C'est de cette façon que, dans l'enfance paisible de Pascoli, orientée vers la bonté, vers la beauté, entra la douleur, hôtesse inattendue. Il avait alors douze ans. Du jour où l'affreuse vision passa devant ses yeux, il fut marqué pour la tristesse, par privilège et par choix. Si c'était une épreuve qui devait le grandir, en affinant sa sensibilité, en suscitant en lui ce don des larmes qui est refusé aux natures vulgaires, et qui confère aux natures délicates comme une plus large humanité, rien de cette épreuve redoutable n'allait lui être épargné. Car la fatalité ne se tint pas pour satisfaite après ce premier coup. Elle se mit à le frapper avec cette rage qu'on lui voit apporter quelquefois dans ses persécutions, avec cette obstination que les anciens attribuaient au courroux des dieux. Mourut d'abord la sœur aînée, Marguerite, à seize ans; mourut la mère, après qu'elle eut pleuré pendant un peu plus d'une année; moururent deux fils encore. De la florissante famille restaient quatre orphelins : frêles plantes sur des ruines.

Il fallait vivre. Giovanni, ayant montré de remarquables dispositions pour les bonnes lettres, on lui fit continuer ses classes à Urbino, à Rimini, à Florence. Puis il concourut pour une bourse d'études à l'Université de Bologne. L'adolescent, timide et sauvage, tout plein d'une admiration craintive, comparut devant un maître bienveillant et rude : Carducci reçut Pascoli.

Ce fut un étrange étudiant. On saisit, à l'observer pendant ces années de formation et de trouble, les élémens contradictoires d'une personnalité inquiète; on aperçoit un caractère en travail, et comme en fermentation; c'est une âme qui fait effort pour arriver à la pleine possession de ses ressources et à la connaissance de sa propre volonté. On préfère, à tout prendre, ces tressaillemens et ces heurts aux scolarités trop parfaites d'où sortent rarement des originalités puissantes. A la recherche d'expédiens qui lui permettront d'équilibrer un budget incertain, déménageant à de fréquentes reprises, comme il arrive à ceux qui ne peuvent payer leur terme, l'étudiant Pascoli vit dans une

demi-bohème : il se laisse aller à de grosses farces, par accès; souvent il est triste, et plongé dans son rêve intérieur. S'il travaille beaucoup, c'est à sa façon : il est très loin d'être un modèle de régularité, manque aux cours, ne remet pas les devoirs imposés; il produit très peu, parce qu'il éprouve à finir les œuvres commencées une sorte de répugnance; les romans et les pièces de théâtre qu'il esquisse ne voient jamais le jour. Mais il accumule une foule de connaissances, au gré de ses goûts ou de son caprice. Tantôt il étudie à fond les secrets de la métrique grecque ou latine; et tantôt il fait des vers français : ce qui ne laisse pas de supposer une certaine maîtrise de notre langue. Ses lectures sont des plus variées : les classiques anciens; les grands prosateurs italiens; les poètes : Leopardi, Gœthe, Hugo, Heine; les historiens : Michelet et Edgar Quinet; les philosophes : Hartmann; parmi les contemporains, les poètes français, les romanciers allemands et russes. Ses maîtres favoris sont Virgile et Manzoni; il les associe dans une pieuse admiration. Il consacre la journée à ses travaux; le soir, il sort. On le rencontre dans les *osterie* les plus modestes, au milieu d'une compagnie bigarrée : étudians qui discutent littérature; ouvriers en costume de travail; anciens soldats de Garibaldi, qui se plaisent à raconter leurs campagnes. Surtout, il fait de la politique.

Socialiste au moment où le gouvernement sévit sans pitié contre le jeune parti, il s'inscrit à l'Union internationale des travailleurs. Il parle dans les arrière-boutiques, où l'on se réfugie avec la crainte d'être arrêté au beau milieu des discours; il collabore à des journaux révolutionnaires, qu'il distribue aux étudians ses camarades; il rédige des affiches incendiaires. Quand une manifestation s'organise pour l'enterrement d'un compagnon, il est du cortège; il exhorte jusqu'aux portes de la prison les militans qu'on y conduit. Il ne s'arrête pas toujours aux portes : un jour qu'il s'est battu avec la police, on l'appréhende, et on l'enferme. « Ce fut aux débuts du socialisme italien, quand on faisait leur procès, comme à des malfaiteurs, à ceux qui voulaient extirper le mal du monde; et on les condamnait. Je protestai. Ainsi j'eus l'occasion de méditer profondément, pendant deux mois et demi d'un hiver très froid, sur la justice. Après cette méditation, je me trouvai absous pour le moment, et indigné pour toujours... » Il oubliait le chemin de l'Université; le cours de ses études fut interrompu deux années durant. Les

prières de ses amis et les conseils de Carducci finirent par persuader à l'enfant prodigue de rentrer au bercail. Alors il se reprit, et se remit avec courage à la préparation des examens. En 1882, il conquit la *laurea*, — le titre qui lui permettait de devenir enfin professeur.

On l'envoya loin pour ses débuts officiels : au lycée de Potenza. La discipline de l'enseignement était celle qui allait achever de le former. Longtemps il avait étudié : il devenait maître à son tour, prenait confiance en lui-même, ordonnait ses connaissances, s'initiait à un public, celui de tous qui exige le plus de clarté intellectuelle et de dignité morale ; de jeunes âmes, fraîches et neuves, s'ouvraient tous les jours devant lui : il n'avait qu'à y lire. Les momens heureux de la classe, où l'on répand pour les autres son esprit et son cœur, tout en sentant sa propre personnalité s'enrichir ; les momens ingrats, où l'on peine sur les devoirs hâtifs d'écoliers négligens, où la fonction devient besogne, lui furent diversement salutaires. Dans la ville lointaine, qui le retenait hors de sa province comme pour le forcer à mieux connaître son pays, Pascoli avait fait venir ses deux sœurs : Ida devait le quitter pour un nouveau foyer, Maria rester avec lui jusqu'à sa mort : *Maria, dolce sorella...* Le soir, ils jouissaient de la douceur d'être ensemble : le frère écrivait, les sœurs cousaient sous la lampe.

Le lycée de Livourne, celui de Massa di Carrara ; un cours de grammaire grecque et latine à l'Université de Bologne, une chaire de littérature latine à Messine ; Pise, et Bologne encore : telles devaient être les étapes de sa carrière. Mais désormais le poète était né. Il avait surgi, lentement, à travers les expériences de la vie, loin de ce mirage de gloire qui séduit l'âme des jeunes gens, et les pousse à écrire avant d'avoir travaillé, compris, souffert ; et c'était son honneur, que ce long, cet exceptionnel apprentissage de modestie et de sincérité. Pascoli avait trente-sept ans lorsqu'en 1892 il réunit ses productions éparses pour les présenter au public : non point floraison hâtive du printemps, ainsi qu'il le disait, mais fruits mûrs de l'été ; ou mieux encore, bouquet d'humbles plantes des champs : *arbusta juvant humilesque myricae* (1).

(1) Les œuvres de Pascoli sont publiées chez Zanichelli dans une édition d'ensemble : I. *Myricae;* II. *Primi Poemetti;* III. *Nuovi Poemetti;* IV. *Canti di Castelvecchio;* V. *Odi ed Inni;* VI. *Poemi conviviali.* Il faut y ajouter *Le Canzoni di Re*

II

La bonne, la fraîche odeur de campagne qui semble vous arriver par bouffées, lorsque vous ouvrez le livre ! Les *Myricae* vous transportent dans un village de « la Romagne ensoleillée, doux pays ; » elles font paraître à vos yeux la tour blanche de l'église, la maison du curé, les fermes et les chaumières ; au carrefour, la Madone, avec ses fleurs de lys ; sur la route, les bœufs qui rentrent ; les peupliers au bord de l'eau, et le vieux pont qui regarde passer le ruisseau indolent. Plus loin, voici les champs, dans la joie d'avril ou la sérénité d'octobre, selon le jour où vous suivez le chemin des saisons. Et tout cela, sans descriptions proprement dites : par indications brèves, qui notent les couleurs avec les formes. Ce n'est pas un décor d'opéra, tout rangé, dont les pièces se suivent ; ce sont des impressions indépendantes, qui forment un ensemble, à la fin, par leur tonalité générale plutôt que par l'ordre de leur succession. Nulle trace de cette idéalisation mignarde, qu'un vieil héritage littéraire impose encore quelquefois quand on parle des choses rustiques ; ni de ce réalisme grossier, dans lequel on se jette par réaction : de la vérité, tout simplement. Nous pouvons écouter, sans crainte d'être dupes d'une émotion banale, le bruit des cloches dans le soir, parce que nous entendons aussi le sifflet du chemin de fer ; le vent chante dans les fils télégraphiques. Laissons-nous aller à la tristesse de l'automne, puisque nous savons que la bonne fermière ne partage pas notre mélancolie ; elle est heureuse de penser que la moisson a rempli ses greniers, et la vendange ses tonneaux ; l'hiver peut venir : sa provision d'œufs est faite. L'auberge est pleine de buveurs bruyans qui s'assemblent au coup de midi ; le vieux mendiant trempe son pain dans l'eau de la fontaine ; les commères, en petit groupe, parlent du gouvernement, du vin qui coûte cher, du fils qui va sur ses vingt ans, et des bêtes, qui dévorent sans engraisser. Ces menus traits, d'un pittoresque familier, nous rassurent sur l'authenticité de l'ensemble et donnent je ne sais quelle sécurité à notre plaisir.

Enzio et les *Poemi italici;* les poésies latines, telles que l'*Inno a Roma* et l'*Inno a Torino;* les œuvres de critique dantesque; les *Pensieri e Discorsi;* et plusieurs discours édités à part, notamment *Italia, Nel cinquantenario della patria, — Garibaldi, — Commemorazione di Giosue Carducci, — La grande proletaria si è mossa.*

Ce sens des réalités rustiques, mêlé au sens de la beauté, ferait des *Myricae* quelque chose comme des *Géorgiques* modernes : mais voici un autre élément. L'endroit où Pascoli nous conduit de préférence et nous ramène obstinément, c'est le cimetière. Il y a peu de poèmes, je ne dis pas dans la littérature italienne, mais dans toute la littérature contemporaine, qui produisent une impression plus saisissante que le *Jour des Morts*. La tempête sévit sur le champ du repos; pluie et vent font rage dans les ténèbres; les cyprès semblent agités de frissons. Alors s'élèvent, du fond des tombes, les voix du père non vengé, de la mère, de la fille, des deux fils; ils adressent un appel passionné à ceux dont ils ont été arrachés, et que leur amour ne peut plus étreindre. Ceux-ci, cependant, sont en train de prier pour les morts. Ainsi le poète évoque la destinée de sa famille. La douleur que l'enfant avait conçue, que l'adolescent avait mûrie, éclate maintenant en sanglots. Une force obscure se fait sentir en lui, au moment même où sa pensée semble se distraire dans la contemplation des choses; et la lamentation s'élève de nouveau. Un anniversaire, un regard jeté sur ses sœurs, un souvenir qui vient furtivement traverser sa mémoire, l'obligent à reprendre sa plaintive élégie. Telle l'histoire de l'anneau. L'anneau que le père portait au doigt le jour qu'il fut assassiné, ce fut sa femme qui le prit; puis, lorsqu'elle cessa de vivre à son tour, le fils aîné. Le fils voulut laver l'anneau dans la mer; il l'y laissa tomber; seule une étoile le voit encore. Toute la mer ne laverait pas la tache de sang; l'étoile raconte le secret aux cieux infinis ; mais en vain. Tel encore ce symbole funèbre : dans la plaine, on entend un galop rapide, haletant, qui se rapproche. Plaine déserte, immense. Quelques oiseaux égarés passent, comme des ombres, semblant échappés à un lointain désastre, on ne sait quand, on ne sait où. On entend un galop lointain, qui vient, qui court dans la plaine. C'est la Mort.

C'est là, au point de rencontre de ces deux élémens si divers, que se trouve l'originalité de la poésie de Pascoli. D'une part, une vision très nette et un art très précis; de l'autre, un sentiment diffus, très intense et très prenant.

La précision, d'abord, vient du travail analytique de la pensée. L'artiste se défie des synthèses, et même des généralités. Il tient à voir les objets qu'il peint dans toutes leurs particularités. L'exactitude est sa loi : il arrive par elle à la sincérité du

rendu. Il reprochera quelque part à Leopardi d'avoir parlé « d'un bouquet de roses et de violettes, » — comme si roses et violettes fleurissaient dans la même saison ! — et d'avoir écrit l'éloge des oiseaux sans citer un seul nom, sans nous dire s'il s'agissait de roitelets, de fauvettes ou de pinsons. La poésie, au contraire, doit vivre de détails, de détails scrupuleusement observés, et minutieusement traduits. C'est dire qu'il bannit de ses vers non seulement la rhétorique, mais l'éloquence : mérite plus rare. Dans quelques-unes de ses pièces, il s'efforce même de fixer l'effet fugitif qu'un instant détruit : effet de soleil, de pluie, ou de neige. Il nous donne alors de véritables eaux-fortes ; il cherche les mots les plus expressifs et les rythmes les plus condensés pour reproduire en traits incisifs sa vision.

Cet art très objectif est tout pénétré de sentiment. Ce pourrait être la haine de la nature marâtre, qui met au monde les créatures pour les torturer, si nous ne nous rappelions ici la bonté essentielle de Pascoli : il ne se lasse jamais d'exprimer sa douleur, parce qu'il ne l'oublie jamais : mais de sa souffrance, plutôt qu'à la légitimité de la révolte, il conclut à la nécessité du pardon. Désirer la vengeance, blasphémer ou maudire, ne serait-ce pas perpétuer le mal sur la terre, et prendre rang parmi les coupables ? Ayant éprouvé qu'il y a dans la vie un insondable mystère, ils doivent se serrer les uns contre les autres, ceux que le même mystère angoisse ; ils doivent se chérir et s'entr'aider, pour prendre leur revanche contre le sort. La pitié, la tendresse, la douceur, voilà donc les sentimens qui pénétreront les vers du poète, et qui, partant des hommes, aboutiront aux choses. Parmi les hommes, il s'intéressera d'abord aux victimes, aux orphelins, aux malades ; puis aux humbles, aux pauvres, aux misérables ; puis encore, aux simples et aux primitifs. Pareillement, il aimera les arbres qui frémissent au vent, les fleurs qui tremblent sur leur tige, et la faiblesse gracieuse des oiseaux : comme saint François d'Assise, puisqu'on a dit de lui qu'il était un Virgile chrétien, ou un saint François païen ; comme ce Paolo Uccello dont il a écrit la touchante histoire. Il aimera toute la nature : soit qu'il aperçoive en elle des symboles, et veuille voir des berceaux dans les nids ; soit qu'il manifeste une reconnaissance émerveillée pour les tableaux de beauté qu'elle lui présente ; soit qu'il l'associe aux hommes dans la lutte contre le mystère qui l'enveloppe elle-même, il finit par la

considérer comme une mère très douce, qui nous berce encore à l'heure où nous nous endormons. « Ah ! laissons-la faire, car elle sait ce qu'elle fait, et elle nous aime !... » Ce sentiment-là, il nous le communique sans prétendre nous l'imposer. En effet, cet artiste épris d'exactitude, connaissant la valeur de la précision, en connaît aussi les limites. Il sait qu'au delà du terme où l'analyse peut atteindre, il y a les forces presque inconscientes qu'il faut laisser agir par elles-mêmes après les avoir mises en mouvement. Il possède la pudeur rare qui consiste à ne pas vouloir tout dire ; à faire crédit à la sensibilité du lecteur; à se taire lorsqu'il a provoqué le rêve, afin de ne le point troubler.

Certes, on peut désirer un tempérament plus fort, et une personnalité moins complexe ; une représentation de l'univers plus philosophique, moins ingénue ; partant, une poésie plus riche, plus variée, plus capable de renouveler ses thèmes. Non pas que Pascoli soit toujours identique à lui-même : les différences, moins sensibles peut-être dans les *Canti di Castelvecchio*, sont manifestes dans les *Poemetti*. L'aquarelle et l'eau-forte tendent à se transformer en fresques ; l'activité de la terre, le sourd travail de Germinal, la gloire de Messidor, se traduisent en inspirations plus vigoureuses. On dirait que les poèmes cherchent à se grouper autour d'une histoire, autour de la très simple et très touchante idylle de Rosa et de Enrico. Dès lors le tableau d'ensemble s'ordonne mieux ; l'art devient moins fragmentaire ; la communion de la nature et des hommes s'affirme davantage, dans la vie universelle.

Mais aussi, des défauts apparaissent, que les *Myricae* ne comportaient pas ; d'autres se font plus sensibles, dont on entrevoyait seulement le germe. S'il pouvait être curieux de reproduire au passage le *scilp... scilp* des moineaux, ou le *vitt... videvitt* des hirondelles, c'est une erreur fatigante que de multiplier les onomatopées : les *din don dan* des cloches, le *uuuh* du vent, le *gre gre* des grenouilles, les *trr... trr... terit... terit*, les *zisteretete*, les *siccecce*, et autres cris variés de la gent ailée, ont quelque chose d'enfantin, et provoquent une critique trop aisée pour qu'on s'y attarde. — Les délicats ont observé, et non pas sans raison, que Pascoli avait rarement atteint ce degré de perfection qui laisse à l'esprit du lecteur une jouissance sans mélange. Il est quelquefois précieux et quelquefois obscur ; un

vers mauvais gâte un vers admirable, un sentiment exquis tourne en sensiblerie : on aimerait plus d'égalité, on aimerait surtout que les inégalités fussent moins nombreuses dans les derniers recueils. — C'est un procédé louable que de rechercher les expressions locales : c'est un excès fâcheux que d'abuser des mots de terroir, au point d'ajouter un petit lexique toscan-italien à la fin d'un volume de vers. — Quoi donc encore ? Parfois, un certain manque d'harmonie entre l'inspiration et le rythme : il arrive que la *terza rima* paraisse une forme un peu ample pour la pensée qu'elle recouvre, et s'adapte mal à des mouvemens brusques et saccadés. Si bien qu'en somme, il reste vrai que Pascoli s'est répété plus qu'il ne s'est développé ; et qu'il peut donner l'impression d'être pauvre en chefs-d'œuvre par son abondance même.

Mais quand on allongerait encore la liste de ces critiques, son originalité n'en serait pas diminuée. Point n'est besoin d'être un poète parfait pour être un grand poète ; il suffit que, que dans le chœur innombrable des auteurs, on ait fait entendre une note nouvelle, digne de demeurer. Or ce mérite lui est acquis. A côté de Carducci le violent, s'inspirant de l'histoire, et trouvant dans la comparaison du passé avec le présent la source de perpétuelles indignations, Pascoli a prêché la mansuétude. A côté de d'Annunzio le voluptueux, dont l'âcre désir de jouissance imprègne toute l'œuvre comme un parfum malsain, Pascoli a dit le charme de la famille et la douceur du foyer ; et, refusant une place à l'amante en ses vers, il a peint la tendresse délicate et pure de la sœur. Et ce faisant, il n'a pas seulement repris et vivifié une des meilleures traditions de la littérature italienne, celle de Manzoni : il a exprimé nos sentimens profonds. « Je voudrais vous inviter à venir avec moi à la campagne... » Ce goût de la vie simple et saine, qui ne l'a éprouvé, en nos jours fatigués ? Cette voix des morts, cette voix dont on n'entend pas distinctement les paroles, parce que ceux qui les veulent prononcer « ont la bouche pleine de terre, » ceux-là seuls ne la connaissent pas, qui n'ont jamais eu de deuils. Sa chanson rustique et sa chanson triste, entremêlant leurs thèmes, se fondant en une seule mélodie, restent inimitables. Il y en a de plus harmonieuses, et surtout de plus sonores : il y en a peu qui soient capables de trouver autant d'écho dans les cœurs.

III

Chez Pascoli, l'érudit complète le poète, et ne le contredit pas.

Parmi tant d'auteurs italiens qu'il pratiqua pour son plaisir propre et pour le plaisir aussi d'en recueillir la fleur à l'usage des écoles, Dante le passionna. Il se mit à l'étudier avec la ferveur d'un culte ; il le lut et le relut ; il s'entoura de tous les commentaires, et voulut remonter à toutes les sources. Peu à peu, il lui sembla que les parties obscures du poème s'éclairaient ; le voile que les érudits cherchaient vainement à soulever se déchirait, et il pénétrait de plain-pied dans le sanctuaire. Ce modeste devint orgueilleux de sa découverte ; il proclama son triomphe ; et, pour faire part aux autres du grand secret, il n'écrivit pas moins de trois volumes, à la masse imposante et au titre ambitieux : *Minerve obscure; Prolégomènes :* la construction morale du poème de Dante; *Sous le Voile*, essai d'une interprétation générale du poème sacré ; *La Vision admirable*, esquisse d'une histoire de la *Divine Comédie*. A vrai dire, les spécialistes le reçurent assez mal ; ils lui firent entendre, qui avec politesse, et qui avec âpreté, qu'il apportait peut-être d'ingénieuses remarques de détail, mais que la clef qu'il prétendait avoir trouvée n'ouvrait rien. Ces reproches le blessèrent sans le convaincre ; il se débattit contre la critique, et il resta toujours persuadé que lui, Pascoli, avait compris Dante ; que s'il avait un titre de gloire qui lui permît de demeurer sur les lèvres des hommes, ce serait celui-là ; que ses vers passeraient sans doute, mais son exégèse, jamais.

Ce n'est pas sous cet aspect qu'il faut le voir, penché sur Aristote ou sur saint Thomas pour trouver le rapprochement problématique qui justifiera ses hypothèses. Il y a en Italie un usage admirable, qui ne répond à aucune de nos habitudes littéraires, ni pour la majesté du rite, ni pour le sentiment national qu'il révèle, et en même temps qu'il exalte. Ce sont les « lectures dantesques ; » chaque semaine, l'élite intellectuelle des villes se réunit, et vient entendre commenter un chant du grand poème. Représentons-nous Pascoli à Florence, invité à faire la première des explications du *Paradis;* voyons-le dans la salle austère d'Or San Michele, gravissant les hauts degrés de la

chaire d'où sa parole va planer; partageons l'émotion qu'il éprouve à interpréter le texte vénéré ; et lorsque, le commentaire fini, l'auditoire se lève pour écouter pieusement la lecture du chant tout entier, rendons justice alors à son amour pour Dante.

Il remonta plus avant dans le passé : jusqu'à Rome. Toute matière lui était bonne à mettre en vers latins ; il accomplissait, en traitant les sujets les plus paradoxaux, les innocentes prouesses qui remplissaient d'admiration le cœur des lettrés d'autrefois. Le jeu savant des dactyles et des spondées qu'on enchâsse en façon de mosaïque lui servait de délassement, car il prenait plaisir, en bon ouvrier d'art, à travailler cette matière solide comme la pierre et résistante comme elle. Il savait bien qu'il ne mériterait pas ainsi les suffrages de la foule ; mais il entrerait en communication avec de rares esprits disséminés de par le monde : et cette satisfaction ne le trouvait pas insensible. Périodiquement, on apprenait en Italie que l'Académie néerlandaise avait décerné son prix annuel à un poème de Pascoli : *Vejanus*, *Castanea*, *Reditus Augusti*, et tant d'autres; c'était presque une habitude. Les esprits les moins touchés par le charme des vers latins étaient forcés de convenir qu'à tout prendre, le passe-temps était inoffensif ; ceux que les souvenirs classiques émeuvent encore applaudissaient. Sa dernière production en ce genre fut l'*Hymnus in Taurinos*, après l'*Hymnus in Romam*, composé pour célébrer l'anniversaire de l'unité italienne ; on y trouvera une forte saveur de belle latinité :

Aeternum spiras, aeternum, Roma, viges. Tu
Post multas caedes, post longa oblivia rerum
Et casus tantos surgentesque undique flammas,
Tu supra cineres formidatasque ruinas
Altior existens omni de morte triumphas...

Il remonta jusqu'à l'antiquité hellénique ; et voyant revivre dans ses traductions les héros et les dieux, il conçut le désir de les chanter. Plusieurs de ses sujets furent pris dans l'*Iliade* et l'*Odyssée ;* celui-ci dans Hésiode ; celui-là dans Bacchylide, et tel autre encore dans Platon ; les histoires furent celles des aèdes chantant à la fin des banquets : comment Anticlée, enfermé dans le cheval de Troie, en serait sorti à la voix d'Hélène, et aurait rendu vaine la ruse des Grecs, si le prudent Ulysse ne

l'avait retenu ; comment celui-ci, las d'un long repos dans Ithaque, partit pour son dernier voyage, et quand il ordonna à ses vieux compagnons de reprendre la mer, les rameurs recommencèrent à chanter le chant de leur enfance, parce qu'ils n'en avaient jamais appris d'autre ; comment Alexandre, étant arrivé aux limites du monde, se prit à pleurer. Le ton était celui de la narration épique ; le vers, majestueux ; il n'était point jusqu'au choix des épithètes qui ne rappelât la manière d'Homère, les paroles ailées, les nefs à la proue recourbée, et la mer violette, la mer où l'on ne moissonne pas. Les lecteurs, quand les *Poemi conviviali* furent réunis en volume, s'émerveillèrent de voir l'antiquité ainsi ressuscitée, et crurent trouver un Pascoli nouveau.

Pourtant, il restait fidèle à lui-même. L'échec de sa critique dantesque suffirait à prouver qu'il ne se transforma pas en abordant de nouveaux domaines de la pensée ; mais le plus significatif est la façon dont il les aborda. Ce qui le frappa d'abord, ce fut une image, une forte impression des sens. Dante l'émerveilla comme la nature ; le même mystère l'intrigua. Encore adolescent, en effet, on lui fit visiter Ravenne ; le tombeau de Théodoric, le mausolée de Galla Placidia, Saint-Apollinaire, le laissèrent froid ; mais lorsqu'on le conduisit enfin à la chapelle de Dante, il sentit en lui-même un mouvement singulier ; une adoration subitement née ; une impulsion d'amour. Quoi d'étonnant, dès lors, à ce qu'il l'ait plus tard interprété en poète ? Ce fut en poète que d'abord il le vénéra. — De même, il faut savoir quelle était la plus forte de toutes les raisons qu'il avait de faire des vers latins ; il nous l'a dite un jour. C'était de maintenir une tradition ; d'empêcher que la poussière des siècles ne recouvrît peu à peu le trésor des médailles bien frappées, accumulé par les anciens et légué à leurs héritiers ; de sauver de l'anéantissement, en montrant qu'elle était capable d'inspirer encore des forces créatrices, une forme d'art ; d'unir les doctes aux doctes, ceux du présent à ceux du passé, pour lutter contre l'oubli, puissance mauvaise qui nous guette ; c'était, en d'autres termes, le même sentiment qui anime les *Myricae* et les autres poèmes ; la conscience de la destruction toujours prête, de la mort toujours voisine, et l'appel à l'effort humain pour résister à leurs prises : moins un jeu qu'un devoir. — Et dans ses vers à la mode grecque, quelle mélancolie, toute moderne ! Comme ils sont loin de l'objectivité tranquille des anciens ! Comme ils nous montrent

l'âme de l'auteur! Homère essayant de rivaliser avec le bruit d'une fontaine, et imitant les murmures de l'eau courante, c'est Pascoli. Le triste Achille, qui joue de la lyre dans la nuit, de sorte que ni les plaintes des Néréides, ni la conversation de ses chevaux parlant de sa mort prochaine n'arrivent jusqu'à lui; mais qui entend les lamentations et les paroles funèbres dès qu'il cesse de jouer : ce pourrait être Pascoli encore. Hésiode, le poète des ilotes, celui qui comprend peu à peu la dignité du travail avec la beauté de la souffrance, et veut en inspirer ses chants, — qui serait-ce, sinon Pascoli?

S'il faut entendre par humaniste celui qui porte en soi la connaissance et l'amour des civilisations anciennes, il fut un humaniste. Mais si le mot implique un certain mépris du présent et une satisfaction égoïste de la seule intelligence, cherchons pour lui un autre nom. Avant tout, les littératures anciennes lui apparurent comme une école de moralité. Il citait, comme d'autres citent la Bible, une devise qu'elles lui avaient fournie, et qu'il donnait pour règle de vie : *la moitié est plus grande que le tout;* c'était la philosophie d'Horace : la sagesse consiste à se contenter d'un bien modéré; c'était, davantage encore, la philosophie de Socrate : le sacrifice à autrui vaut mieux que la jouissance exclusive de soi-même. Il rappelait que son ami Virgile avait prédit l'avènement d'une loi nouvelle. « Mais, disait-il, je n'ai pas besoin de chercher des exemples pour montrer que les littératures classiques sont intimement chrétiennes; car ils abondent... »

IV

Cependant Pascoli voulait agir. Il arrive toujours un âge où la poésie et l'érudition semblent des jouets de vanité; on s'aperçoit qu'après avoir beaucoup produit, on est très loin d'avoir exprimé tout ce qu'on avait à dire, parce qu'on n'a pas encore abordé le problème moral directement; or le terme est proche, et il faut se hâter. Pascoli, voyant avec une sorte d'effroi la fuite des années, voulait agir, exercer une influence sur les jeunes gens, donner des directions pour la pratique de la vie. De là une philosophie sociale qui s'épanchait en articles, en conférences, en discours, presque en sermons ; et une évolution qui nous présente, pour finir, le drame d'une conscience.

Il n'était pas croyant. De son enfance pieuse, il est vrai qu'il avait conservé de très doux souvenirs. Il se rappelait l'émotion attendrie qu'il éprouvait, lorsqu'en assistant à la messe il entendait le prêtre parler avec l'invisible. Il revoyait les soirs d'été où il rentrait au collège avec une ample moisson de genêts; ses camarades et lui les disposaient dans la chapelle, en guirlandes et en bouquets : alors il sentait « je ne sais quoi de solennel, de tendre et de frais, comme un parfum d'encens, comme un écho d'hymne, dont était plein son cœur pieux le soir d'une fête. » Plus fidèlement encore que la poésie du culte, il avait gardé l'esprit de la religion du Christ : l'humilité, la charité, et l'espoir de la grande paix qui doit venir sur la terre aux hommes de bonne volonté. Mais il avait rejeté les dogmes, une fois pour toutes; et il n'y revint plus. La croyance en la vie future lui semblait néfaste, comme un « alcoolisme intellectuel » dont on enivrait les hommes pour les empêcher de penser à leur condition réelle. Leur condition réelle, c'est la mort, et puis le néant. Vérité qu'il convient d'envisager avec tristesse, mais sans le désespoir des pessimistes et des sceptiques. Car il y voyait la source de tout perfectionnement : on aime ses frères d'un amour plus actif, quand on sait qu'on est destiné à les aimer peu de temps; on se hâte de faire le bien ici-bas, quand on est persuadé qu'il n'y aura plus ni bien, ni mal dans l'au-delà.

N'étant plus chrétien, il était socialiste; rien n'est plus logique. Ceux qui ont besoin d'un idéal le reportent tout naturellement sur la terre, après qu'ils ont vu le ciel fermé. Parmi toutes les convictions que l'étudiant de Bologne portait jadis en lui-même et qui allaient changer, celle-ci ne changea pas : une plainte s'élève des bas-fonds de la société; ceux qui possèdent et ceux qui savent sont coupables s'ils ne font rien pour l'apaiser; étant responsables de la misère, ils sont responsables des crimes. Pascoli trouvait des accens d'une émotion profonde, pour parler aux jeunes de la dure condition des travailleurs. « Sois juste, et pense à ceux qui souffrent. Regarde comme ils grattent la terre, creusent le sol, frappent sur le fer et le feu, n'ayant jamais de repos, ayant toujours faim... Regarde avec quelle injustice on exige qu'ils soient bons, quand ils souffrent, et ne peuvent rien voir autour d'eux que le mal. Regarde avec quelle stupidité on permet qu'ils ne sachent rien, pour prétendre ensuite qu'ils sachent une chose : respect à la

société qui les néglige et qui les renie... Sois avec les faibles et les opprimés ! Unis-toi à ceux qui s'unissent ! Entends-tu le bruit sourd que fait en s'avançant l'immense armée des va-nu-pieds ? Sois généreux, et marche avec tes frères malheureux !... »

Mais fallait-il prêcher aussi la lutte des classes ? Ici, Pascoli reculait. Il se représentait le tableau d'une société divisée en deux camps, les pauvres et les riches, s'observant avec férocité. Pas d'autre communication entre eux que des défections : de temps à autre, un de ceux qui étaient mal habillés passait à ceux qui sont bien vêtus, trahissant sa foi ; ou bien un des riches passait aux pauvres, et ce n'était jamais le meilleur. Puis venait la bataille entre les frères ennemis, l'âpre lutte, où le frêle progrès qui avait lentement fleuri au cours des siècles disparaissait, écrasé... De cette vision, que son instinct de poète lui peignait avec la force des réalités, Pascoli avait horreur. Il aimait mieux renoncer aux dogmes du socialisme ; répudier la justice, pour revenir à la charité : « Voici la base de mon socialisme : l'accroissement certain et continu de la pitié dans le cœur de l'homme. » Se trouvant en désaccord avec ses principes, il se retrouvait d'accord avec son tempérament. Lorsqu'on se moquait de cette faiblesse, qu'on souriait de ces rugissemens de lion qui se transformaient peu à peu en bêlemens d'agneau, et que les camarades d'autrefois parlaient de trahison, il répondait qu'il s'était détaché des partis pour conserver une foi ; qu'il ne craignait pas le sort des apôtres lapidés, pourvu qu'il eût le même succès qu'eux auprès des âmes jeunes, auxquelles il s'adressait de préférence ; et, beau d'illogisme, il célébrait maintenant dans ses hymnes et dans ses odes les événemens les plus disparates de la politique contemporaine, du moment où il trouvait dans chacun d'eux pris à part un air de grandeur ou de bonté.

Ce n'est pas tout. Socialiste, il devait être internationaliste ; et il le fut. A mesure qu'il diluait sa violence, son pacifisme devait s'accroître : et en effet, il s'accrut. Une des raisons qui lui firent proclamer la faillite de la religion fut que le christianisme s'est trouvé impuissant à guérir la plaie de la guerre. Toujours des égorgemens ! Les portes du temple de Mars toujours ouvertes ! Le droit de la force toujours prêt à se manifester, au prix de milliers de victimes ! Les peuples européens, non contens de se battre entre eux, toujours occupés à porter dans les colo-

nies les plus lointaines la tyrannie de leurs armes ! Douloureux spectacle, en vérité, pour le rêveur qui voudrait voir régner dans l'univers la loi d'amour.

Mais en protestant contre la guerre, c'était aux aspirations intimes de ses compatriotes qu'il s'opposait. Ceux-ci étaient agités par le besoin de montrer au monde leur vitalité ; entraînés par le sûr accroissement de leurs forces, ils songeaient à se répandre au dehors, et à conquérir. Cette ardeur, pour un temps, Pascoli ne craignit pas de la braver, au milieu des clameurs. Cependant le sentiment patriotique devenait toujours plus fort dans le pays; il pénétrait toutes les âmes; il apaisait les divisions politiques ; il s'imposait à tous les partis. Pour les historiens de l'Italie future, ce sera un phénomène essentiel à observer que ce prodigieux élan national. Brisant toutes les résistances, il fit plier Pascoli. C'est en 1900 que le poète proposa, devant les étudians de Messine, ce qu'il appelait le socialisme patriotique : de même que les pauvres doivent défendre leur personnalité contre l'envahissement des riches, de même les peuples doivent résister aux voisins ambitieux qui visent à une domination universelle. On peut concilier ce qu'on doit à l'humanité et ce qu'on doit à la patrie : les humbles qu'il faut secourir, ce sont assurément tous ceux qui souffrent de par le monde; mais ne sont-ce pas des victimes aussi que les émigrans italiens ? et ne présentent-ils pas un devoir plus impérieux et plus aisé à remplir à des fils nés du même sol ? — Pendant les années qui suivirent, il allait expliquant sa formule : le nationalisme conserve le caractère et l'essence de chaque peuple ; l'internationalisme empêche les guerres qui détruiraient ce caractère et cette essence : soyons donc nationalistes et internationalistes à la fois. Quand vint enfin la récente guerre, aboutissement fatal d'une impulsion devenue irrésistible, il fut nationaliste, sans correctif et sans épithète. Le discours qu'il prononça en l'honneur des morts et des blessés, à Barga, quelques mois avant sa mort, eut dans tout le pays un retentissement profond. « La grande prolétaire s'est mise en mouvement... » Le vocabulaire de l'orateur conservait la trace de son ancien parti. Mais il avait renoncé à l'effort douloureux de concilier les inconciliables ; son âme jouissait pleinement de la douceur de se sentir d'accord avec celle de la nation ; il était arrivé en même temps au terme de son évolution et de sa vie. La grande prolétaire, c'était désormais l'Italie.

Tel fut Giovanni Pascoli. Il s'est comparé lui-même à une lampe, à une humble lampe campagnarde qu'on allume à la veillée, et qu'on suspend à la poutre du plafond: ses rayons ne dissipent pas toutes les ténèbres, et les recoins demeurent obscurs; mais ils brillent d'un éclat très doux, et, venant frapper la fenêtre, se font voir même au dehors. Le voyageur qui suit la route de la vie s'arrête un instant, laisse les rayons caresser son âme, et repart en chantant. — L'image ne manque pas de justesse; pourtant, il en est une autre que nous lui préférons. Car il a dit aussi qu'il y avait dans chacun de nous un enfant, qui reste jeune quand nous veillissons; capricieux et déraisonnable, belliqueux chez l'homme pacifique, et fou chez l'homme sérieux; mais regardant toutes choses d'un œil si ravi; si sincère et si spontané dans tous ses sentimens; si désintéressé dans ses actes; si naturel enfin, qu'à vouloir le faire taire, nous perdrions peut-être le meilleur de nous-mêmes. C'est parce que Pascoli a laissé librement parler cette voix enfantine, cette voix de poésie et de rêve, que nous l'aimons.

Le plus grand poète de l'Italie depuis Pétrarque, a prononcé d'Annunzio; c'est trop dire. Un petit grand poète, déclare au contraire Benedetto Croce; ce n'est pas assez. Une belle âme, pense Vittorio Cian, son ami; sincère et bonne.

PAUL HAZARD.

LE CHATEAU DE LA MOTTE-FEUILLY

EN BERRY

Par une des plus admirables journées de l'admirable été de l'an dernier, vers le soleil couchant, j'ai visité l'antique manoir de la Motte-Feuilly, auprès de La Châtre, illustré par le séjour de Charlotte d'Albret, femme de César Borgia, qui y passa de longues années et y mourut en l'an 1514. J'ai rapporté de cette excursion dans ces mélancoliques plaines du Bas-Berry, illustrées par la plume de George Sand, une impression profonde.

Charlotte d'Albret était la fille du vieil Alain d'Albret, dit Alain le Grand, duc de Guyenne, un des types les plus intéressans de la haute féodalité française du Sud-Ouest dans la seconde moitié du xve siècle. Elle était la sœur du roi de Navarre, Jean d'Albret, devenu tel par son mariage avec Catherine de Foix, sœur et unique héritière de François Phébus, dernier souverain de cette contrée, mort sans postérité.

Nous ne savons presque rien de la jeunesse de Charlotte. J'y reviendrai plus loin. Je dirai seulement ici qu'elle fut de bonne heure, aux environs de l'an 1497, appelée à la cour de France par Anne de Bretagne dont elle fut une des filles d'honneur. Elle y vivait heureuse sans que rien pût lui faire prévoir le brillant mariage qu'elle était sur le point d'accomplir et qui allait jeter sur son nom le plus tragique comme le plus douloureux éclat. En l'an mil quatre cent quatre-vingt-dix-huit,

en effet, le hasard des négociations diplomatiques allait faire d'elle l'épouse de César Borgia, le terrible fils du pape Alexandre VI, alors dans tout l'éclat de sa courte, brillante et dramatique carrière. Voici le plus bref résumé des faits nécessaires à l'histoire de cette extraordinaire union :

Je n'ai pas à revenir sur les débuts de l'aventureuse, romanesque et violente existence de César Borgia, le plus bel homme de l'Italie au dire des contemporains, peut-être aussi le plus cruel. Né en avril 1476, des relations de son père, alors cardinal vice-chancelier, avec Vannozza, dame romaine, il avait, étant étudiant à l'université de Pise, et malgré son jeune âge, déjà archevêque de Pampelune, reçu la nouvelle de l'élection de son père au souverain pontificat le 11 août 1492. Depuis, sa carrière avait été aussi éclatante que rapide, étrangement favorisée par l'élévation au trône pontifical de ce père qui le chérissait. Dès le mois de septembre de cette même année, bien qu'il n'eût jamais marqué aucun goût pour le sacerdoce, il avait été fait cardinal de Valence en Espagne, ce qui ne l'empêchait pas de s'habiller à la française, *more gallico*, de chasser sans cesse, portant l'arme au côté, de mener la vie la plus fastueuse et la plus dissolue. Un an après, en septembre 1493, il entrait de fait au Sacré Collège comme cardinal effectif au titre de Santa Maria Nuova, après qu'on eut établi par des preuves la légitimité de sa naissance. Il n'était encore à ce moment que diacre. Il ne reçut du reste jamais que les quatre ordres mineurs et témoigna constamment de la plus grande répulsion pour les liens fragiles qui l'attachaient à l'Église.

Je n'insisterai pas sur l'histoire de ce brillant parvenu durant les années suivantes, années remplies surtout par l'expédition de Charles VIII en Italie, puis par l'entrée solennelle à Rome d'un autre fils du Pape, Gioffre, prince de Squillace, et de son épouse dona Sancia, fille naturelle d'Alphonse, duc de Calabre, par la première campagne des troupes pontificales contre les barons romains, par l'assassinat dans la nuit du 14 au 15 juin 1497 du fils aîné du souverain pontife, le duc de Gandia, assassinat que l'opinion publique tout entière imputa aussitôt à César, par la mission enfin de celui-ci à Naples pour y couronner le nouveau roi Frédéric.

Le meurtre de son aîné fut la cause principale d'un grand changement dans les destinées de César. Depuis longtemps, il

détestait l'état ecclésiastique et ne songeait qu'à rentrer dans la vie civile qui lui permettrait d'assouvir sa passion de gloire et de plaisirs, aussi sa fureur guerrière, de mener à bonne fin ses projets ambitieux et ceux de son père, surtout de devenir avant tout le chef incontesté des armées pontificales.

Un nouvel événement également imprévu : la mort subite à Amboise du roi Charles VIII, le 7 avril 1498, moins d'un an après celle de Gandia, précipita encore les événemens pour César. Avec leur intelligence pratique, dépourvue de tout scrupule, les deux Borgia, le fils comme le père, eurent tôt fait de deviner à quel point le changement de règne allait servir leurs appétits de gloire. César, qui ne cachait point son ardente envie de déposer la pourpre et de débuter dans sa nouvelle existence par un mariage quasi royal, avait le plus grand besoin de la protection du nouveau chef de la maison de France, Louis d'Orléans, devenu le roi Louis XII. D'autre part, ce dernier, à peine sur le trône, n'avait pas de plus pressant, de plus impérieux désir que d'obtenir de la cour romaine l'annulation de son mariage avec son épouse détestée : Jeanne, fille de Louis XI, la future sainte Jeanne de Valois, pour pouvoir convoler aussitôt en secondes noces avec la veuve de son prédécesseur, cette fameuse Anne de Bretagne qui lui apportait en dot le plus beau fleuron de la couronne de France, le duché de Bretagne.

Le Pape et César d'un côté, Louis XII et ses conseillers, les deux d'Amboise, de l'autre, ne mirent pas longtemps à s'entendre. Ainsi que le dit Charles Yriarte, l'érudit historien de César, « une logique implacable va désormais présider à l'enchaînement rapide des faits qui vont se dérouler devant nous, César, meurtrier de son frère, rentrera d'abord dans le siècle en déposant la pourpre ; une fois laïque et libre, il prendra aussitôt l'épée, et, ramassant le gonfanon de l'Église tombé des mains mourantes de son frère Gandia, il s'intitulera capitaine-général des armées pontificales. Une fois capitaine-général il cherchera une alliance royale pour s'appuyer sur les forces d'un souverain et reconstituer une armée ; vainqueur, il sera duc ; duc, il sera roi ou il succombera : *aut Cæsar, aut nihil*, sera désormais sa devise. »

Je continue pour ces événemens à suivre le récit de Charles Yriarte. « Dès le mois de février 1498, le bruit de la renoncia-

tion du cardinal de Valence occupe les esprits dans toute la ville de Rome. César abandonne de plus en plus le costume ecclésiastique et se montre partout à la française et en armes. Un jour même, accompagnant le fameux Djem ou Zizim à la visite des saintes basiliques, il paraît en costume oriental! »

On négocie déjà pour lui une alliance avec Charlotte, la fille du roi de Naples et d'une princesse de Savoie, élevée, comme tant d'autres princesses de haut rang de cette époque, à la cour vénérée de la reine Anne de France. Charlotte doit lui apporter en dot la principauté de Tarente et d'Altamura. Sur ces entrefaites, on apprend la mort soudaine de Charles VIII. Le mariage aragonais finit par se défaire, l'honnête roi Frédéric ne pouvant se décider à donner sa fille chérie à un prêtre fils de prêtre. Alors survient Louis XII qui va dissiper cet affront en comblant les vœux de César et de son père.

Louis XII, je l'ai dit, était infiniment pressé d'obtenir du Saint-Siège les facilités nécessaires pour pouvoir répudier Jeanne de France et épouser Anne de Bretagne. De son côté, César, bien que voulant à tout prix abandonner sa situation de cardinal, était « follement attaché à son titre espagnol de Valence. » Pour se dédommager presque jusque dans les mots, suivant l'expression d'Yriarte, on érige en duché le comté français de Valence, de Valentinois, et on lui en donne l'investiture. Ainsi, de cardinal espagnol, il devient duc français avec le même titre. Par d'autres ordonnances royales du même mois d'août 1498, on lui donne encore le comté de Diois, voisin du Valentinois, et la châtellenie d'Issoudun, plus le commandement d'une compagnie de cent lances avec vingt mille livres de pension, plus six mille livres sur le péage du Rhône pour les transports de sel et de vin. En même temps, il est invité à venir en France. Enfin, — honneur suprême! — pour venger l'affront aragonais, le Roi s'engage à lui faire épouser une autre princesse, celle-là française, qui se nomme Charlotte d'Albret. Donc, le jeune défroqué se prépare à venir dans le beau royaume de saint Louis, chargé des dons de la munificence romaine si impatiemment espérés et attendus. Il apporte, cadeau précieux entre tous, les dispenses pontificales signées dès septembre et qui vont permettre à Louis XII d'épouser la veuve de son prédécesseur dès que le procès en répudiation de l'infortunée Jeanne aura été plaidé et jugé; il apporte encore

le bref du 17 septembre donnant le chapeau à Georges d'Amboise, archevêque de Rouen, le conseiller préféré du nouveau roi ; il apporte enfin le projet d'un traité d'alliance militaire offensive et défensive entre le Pape et le roi de France, projet avant-coureur de toutes les futures campagnes d'Italie, qui donnera à Louis l'appui du Pape, de ses parens, de ses amis et de ses alliés « touchant la conquête de Naples et du duché de Milan » et au Pape l'appui de Louis pour détruire la puissance des barons des Romagnes et fortifier d'autant le pouvoir temporel.

Pressés par leur fougue naturelle, Alexandre et César mènent ces négociations avec une activité extraordinaire. Dès le mois d'août, à la suite de scènes dramatiques et malgré l'opposition acharnée du parti espagnol, le Sacré Collège, sur la prière instante du Pape affirmant que la vie privée du cardinal de Valence est un scandale et que la sécularisation s'impose « pour le salut de son âme, » le Sacré Collège, dis-je, à l'unanimité, « *omnes communi et concordi voto,* » s'en remet à la discrétion d'Alexandre, donnant à César l'autorisation de rentrer dans la vie séculière et de contracter mariage. Aussitôt Villeneuve, baron de Trans, ambassadeur spécial du roi de France, porteur des patentes ducales du Valentinois pour César, débarqué à Ostie, se rend à Rome et s'acquitte de sa mission auprès du Pape.

Tout était, du reste, conclu d'avance. Les personnages qui devaient accompagner César en France étaient d'ores et déjà désignés ; le splendide trousseau pour la fiancée future, d'un luxe inouï, était prêt. Toutes les merveilles de la Renaissance devaient servir à orner le cortège du royal fiancé, à harnacher superbement ses attelages, à couvrir de diamans, d'armes, de brocarts et de velours, de livrées aussi, ses compagnons et ses innombrables valets.

La flotte royale française qui devait conduire César auprès du Roi, commandée par le sieur de Sarenon et composée d'un vaisseau, de cinq galères et de deux barques, annoncée pour la fin d'août, n'arriva que le 27 octobre à Ostie. César, monté sur un beau coursier, coiffé d'une toque ornée d'une plume noire, habillé d'un pourpoint de damas blanc bordé d'or, les épaules couvertes d'un manteau de velours noir « à la mode française, » quitta Rome le 7 novembre, et suivit la rive du Tibre et tout le

Transtévère. Le Pape resta à la fenêtre jusqu'à ce qu'il eût perdu de vue son fils qu'il ne pouvait se défendre d'aimer, malgré le crime affreux dont il le savait souillé. A Ostie, César s'embarqua sur le vaisseau français avec le baron de Trans, avec Giordano Orsini et toute une foule brillante de jeunes nobles romains, trente en tout. « Pour viatique, dit Yriarte, César emportait 200 000 ducats d'or en monnaie sonnante provenant de confiscations et d'amendes sur des juifs et autres. Il emmenait encore cent serviteurs, écuyers, pages et estafiers avec douze chariots et cinquante mules pour les bagages, un majordome, un médecin espagnol, un secrétaire, etc.

Au bout de dix jours de lente navigation, la flotte brillante arriva à Marseille. L'archevêque de Dijon reçut César au môle au nom du Roi. La première grande étape du magnifique cortège fut Avignon où le fils du Pape rencontra le cardinal Julien de la Rovère, le futur Jules II, venu à sa rencontre de la cour de France où il vivait, celui-là même qui devait être plus tard l'agent direct de sa perte. « Je ne veux pas cacher à Votre Sainteté, écrivait la Rovère dans une de ses missives au Pape, que le duc de Valence est si plein de modestie, de prudence, d'habileté et doué de tels avantages, au physique et au moral, que tout le monde est fou de lui ; il est en haute faveur à la Cour et auprès du Roi ; tout le monde l'aime et l'estime, et j'éprouve à le dire une véritable satisfaction. »

Pendant douze jours, la Rovère entretint à ses frais César et sa suite, prodigalité qui lui coûta la somme de 7 000 écus d'or. César fit dans Avignon une entrée magnifique, monté sur un cheval barbe, sorti des haras du marquis de Mantoue et présent de ce prince.

D'Avignon, César gagna Valence, la capitale de son nouveau duché. Il refusa de descendre au château avant d'avoir été mis officiellement en possession de son État. De même, il refusa le cordon de Saint-Michel que Louis XII lui envoyait, déclarant qu'il ne l'accepterait que des mains du Roi. Le voyage se poursuivit par Lyon où la réception par les consuls fut d'une richesse merveilleuse. On a retrouvé dans la chronique de Benoît Maillart, grand prieur de Savigny, les détails relatifs au menu du banquet principal. Ce fut un festin de Gargantua : vingt-huit chapons, vingt-quatre lapins, quatorze douzaines de perdrix blanches, deux de perdrix rouges, seize canards, trente-

cinq tourterelles, trois douzaines de bécasses, six levrauts, des grives et des alouettes, douze paons, dix faisans, une rouelle de veau, une pièce de bœuf, un quintal et demi de lard, des oranges, de la vanille, deux « goneaulx (?), » dix-huit pâtés de coings, dix-huit tartes d'Angleterre, dix-huit « bridefaveaux (1), » dix-huit plats de rissolles, dix-huit plats de « foub (?), » dix-huit plats de gelée, des langues de mouton, dix-huit plats « de mestier, » dix-huit pâtés de chapons, dix-huit pâtés d'alouettes, dix-huit dariolles de crème, des amandes, des œufs, de l'eau de rose, de la graisse blanche, etc., deux livres six gros de canelle, une livre trois gros d'orangeat, une livre trois gros d'anis, une livre un gros de « pignons, » une livre un gros de coriandres, une livre trois gros de « mandrians, » trois gros de dragées musquées, trente-deux « cymaises » d'hypocras, de menues épices : gingembre, muscades, giroflée, sucre de Portugal, malvoisie, muscat, raisins de Corinthe, prunes, dattes, grenades, etc. !

D'Avignon, César gagna la Touraine avec une sage lenteur, désirant ne rejoindre le Roi qu'après la fin du procès en annulation du mariage de Jeanne de France qui avait commencé à Tours le 10 août et se poursuivait à Amboise. « Il semblait, a dit M. de Maulde dans sa belle histoire de cette princesse, prendre un plaisir de parvenu à étaler aux yeux des Français les richesses immenses du Pontificat romain. Il ferrait, racontait-on, ses chevaux avec des fers d'or retenus par un seul clou. En réalité, il les faisant ferrer bel et bien en argent. »

Le 17 décembre, dans l'église de Saint-Denis d'Amboise, en présence d'une foule considérable, émue d'une grande pitié, le vieux cardinal de Luxembourg, sous les huées populaires, durant qu'éclatait un formidable orage, lut avec peine le long jugement qui condamnait Jeanne de France et rompait son mariage avec le roi Louis XII. Le lendemain même, le mercredi 18 décembre, César, qui s'était arrangé en conséquence, faisait son entrée solennelle à Chinon. La veille, le roi Louis XII, sous prétexte d'aller à la chasse, l'avait rencontré, comme par hasard, à deux lieues de la ville et lui avait fait le plus sympathique accueil. A l'entrée du pont sur la Vienne, Borgia trouva

(1) Mon savant confrère de l'Institut, M. A. Thomas, m'apprend que la vraie lecture est ici « brides à veaux, » sorte de pâtisserie faite de farine, de sucre, de sel, de jaunes d'œufs et de vin blanc.

les envoyés du Roi. La Cour, réunie au château, attendait impatiemment son arrivée.

Brantôme, dans sa *Vie de César Borgia*, a raconté en détail cette fameuse entrée du Valentinois à Chinon. « J'en ai trouvé, dit-il, et vu le discours dans le trésor de notre maison assez bien écrit, et en rime telle quelle pour ce vieux temps et assez grossière ; et pour ce, je ne m'en suis ici voulu aider, car elle pourrait importuner le lecteur, mais je l'ai mise en prose au plus net et clair langage. » Ce curieux récit a été publié bien des fois. Il est nécessaire de le reproduire ici une fois encore, car seul il peut donner idée du luxe prodigieux de la cour pontificale à cette époque : « Le duc de Valentinois entra ainsi le mercredi, dix-huitième jour de décembre, mil quatre cent quatre-vingt-dix-huit. Premièrement, marchaient devant lui M. le cardinal de Rouen, M. de Ravestein, M. le Sénéchal de Toulouse, M. de Clermont, accompagnés de plusieurs seigneurs et gentilshommes de la Cour jusques au bout du pont pour lui faire compagnie à son entrée ; devant lui il y avait vingt-quatre mulets fort beaux, chargés de bahuts, coffres et *bouges* (1), couverts de couvertures avec les écussons et armes dudit duc ; après encore venaient vingt-quatre autres mulets avec des couvertures rouge et jaune mi-parti, car ils portaient la livrée du Roi, qui était jaune et rouge... Puis après suivaient douze mulets avec des couvertures jaunes de satin barrées tout à travers. Puis venaient dix mulets ayant des couvertures de drap d'or, dont l'une barre était de drap d'or frisé et l'autre ras : qui font en tout soixante et dix par compte. Quand tous les mulets furent entrés dans la ville ils montèrent tous au château.

« Et après vinrent seize beaux grands coursiers, lesquels on tenait en mains, couverts de drap d'or rouge et jaune, ayant leurs brides à la genette et à la coutume du pays. *Item* après cela venaient dix-huit pages, chacun sur un beau coursier : dont les seize étaient vêtus de velours cramoisi, et les deux autres de drap d'or frisé. Pensez que c'étaient, disait le monde, ses deux mignons, pour être ainsi plus braves que les autres. De plus, par six laquais étaient menées, comme de ce temps on en usait fort, six belles mules, richement enharnachées de selles,

(1) Vieux mot français pour « bourse. »

brides et harnais, tout complets de velours cramoisi, et les laquais vêtus de même. Et après venaient deux mulets portant coffres, et tout couverts de drap d'or. Pensez, disait le monde, que ces deux-là portaient quelque chose de plus exquis que les autres ou de ses belles et riches pierreries pour sa maîtresse et pour d'autres, ou quelques bulles ou quelques indulgences de Rome ou quelques saintes reliques, disait ainsi le monde. Puis après venaient trente gentilshommes, vêtus de drap d'or et de drap d'argent. *Item* il y avait trois ménétriers, c'est à savoir deux tambours et un rebec, dont l'on usait fort dans ce temps-là..., ces deux tambourineurs étaient vêtus de drap d'or, ainsi qu'était la coutume de leur pays, et leurs rebecs accoutrés de fil d'or : et aussi les instrumens étaient d'argent avec de grosses chaînes d'or; et allaient lesdits ménétriers entre lesdits gentilshommes et le duc de Valentinois, sonnant toujours. *Item* quatre trompettes et clairons d'argent, richement habillés, sonnant toujours de leurs instrumens. Il y avait aussi vingt-quatre laquais tous vêtus de velours cramoisi mi-partie de soie jaune, et étaient tout autour du dit Duc; auprès duquel était M. le cardinal de Rouen, qui l'entretenait.

« Quant au dit Duc, il était monté sur un gros et grand coursier, harnaché fort richement, avec une robe de satin rouge et de drap d'or mi-parti et brodée de force riches pierreries et grosses perles. A son bonnet étaient doubles rangs de cinq ou six rubis, gros comme une grosse fève, qui montraient une grande lueur. Sur le rebras (1) de sa barrette, y avait aussi grande quantité de pierreries, jusques à ses bottes qui étaient toutes lardées de cordons d'or, et bordées de perles.

Et un collier, pour en dire le cas,
Qui valait bien trente mille ducats.

« Ainsi dit la rime du dit écrit.

« Le cheval qu'il montait était tout chargé de feuilles d'or et couvert de bonne orfèvrerie, avec force perles et pierreries. Outre cela, il avait une belle petite mule pour se promener par la ville, qui avait tout son harnais comme la selle, la bride et le poitrail, tout couvert de roses de fin or épais d'un doigt. Et pour faire la queue de tout, il y avait encore vingt-quatre

(1) Revers.

mulets avec des couvertes rouges, ayant les armoiries du dit Seigneur; avec aussi force charriage de chariots, qui portaient force autres besognes, comme des lits de campagne, de la vaisselle et autres choses.

> Ainsi entra pour avoir grand renom (ou bruit et renom)
> Ledit Seigneur au château de Chinon.

« Voilà l'équipage du galant dont je n'ai rien changé du sens de l'original. Le Roi, étant aux fenêtres, le vit arriver, dont il ne faut pas douter qu'il s'en moquât, et lui et ses courtisans, et qu'ils ne dissent que c'était trop pour un petit duc de Valentinois. »

« Le cortège, dit de son côté l'ambassadeur vénitien (1), se dirigea vers le château de Chinon où devait loger le Duc : deux cents archers de la garde royale l'y attendaient. Le Valentinois mit pied à terre et se rendit auprès du roi Louis XII, qui se tenait dans la salle avec toute la Cour. Il se courba profondément, fit quelques pas, puis se courba à nouveau, puis, comme il allait se prosterner, Sa Majesté se leva pour l'en empêcher et le Duc lui baisa seulement la main. »

Les habitans de Chinon conservèrent de cette entrée extraordinaire une impression profonde. Cependant le Roi et sa Cour, ainsi que nous l'avons vu, raillèrent entre eux « la vaine gloire et bombance sotte de ce duc de Valentinois. »

Avant la fin de décembre, le chapeau fut remis solennellement à Mgr d'Amboise. Quinze jours après, Louis XII, délivré de la dolente Jeanne, son épouse imposée depuis le mois de septembre 1476, c'est-à-dire depuis plus de vingt-deux ans, se remaria avec la reine veuve Anne de Bretagne. On s'occupa aussitôt après à la cour de France de remplir la promesse qu'on avait faite à César de conclure ses noces avec une princesse française. Fort humilié par le refus définitif de la princesse Charlotte d'Aragon, celui-ci se montrait très pressé. J'ai dit que le choix du Roi était tombé sur Charlotte d'Albret, la plus belle et la plus vertueuse des demoiselles d'honneur de haute lignée

(1) Nous possédons de cette même entrée plusieurs autres récits, entre autres celui de l'ambassadeur vénitien dans les *Diarii* de Sanudo. Tous ces récits offrent peu de différences. Celui de la Palatine de Florence dit que le cheval de César portait « sur la croupe un *artichaut* (*carciofo*) d'or, grand comme nature, la queue retenue par une cordelière d'or, de perles et de pierreries. »

qui faisaient à Anne de Bretagne une si brillante et si jeune couronne. On expédia incontinent des ambassadeurs à Alain d'Albret, son père.

Cet Alain d'Albret, dit le Grand, un des plus grands barons de la couronne de France, qui, suivant l'expression très juste de Charles Yriarte, semble encore un homme du moyen âge, était un étrange et peu sympathique personnage auquel Achille Luchaire a consacré un livre curieux. Il était le chef actuel de cette puissante maison d'Albret, maîtresse, à la fin du xve siècle, de la grande vallée de la Garonne et de presque tous les fiefs pyrénéens, et qui allait devenir, par le mariage d'un fils même d'Alain, souveraine du Béarn et de la Navarre. Alain était, en outre, comte de Dreux, de Gaure, dans la vallée du Gers, de Penthièvre, de Périgord, vicomte de Tartas et de Limoges, seigneur d'Avesnes et de Landrecies, etc. C'était un puissant feudataire dont l'autorité s'exerçait sur une des plus belles parties du Plateau central. Dans sa longue carrière il devait vivre sous cinq rois. Dans l'espérance, étant veuf de sa première femme, d'épouser lui aussi Anne de Bretagne, il avait, dès 1486, levé des troupes qu'il mena en Bretagne contre les Français; mais, après avoir forcé ceux-ci à lever le siège de Nantes, il apprenait qu'Anne venait d'être fiancée à Maximilien d'Autriche, abandonnait la partie et faisait sa paix avec Charles VIII.

Né vers 1440 d'un père gascon et d'une mère bretonne, Catherine de Rohan, d'extérieur lourd et grossier, boiteux, de petite taille, le regard farouche et dur, la figure toute couperosée, Alain avait plutôt, dit Achille Luchaire, l'aspect d'un chef de soudards que du représentant d'une grande famille féodale et d'un des plus riches propriétaires du royaume. Élevé auprès du roi Louis XI, il avait, en 1456, épousé Françoise de Blois, héritière de Blois-Bretagne. En 1471, par la mort de son grand-père, il avait enfin succédé aux vastes domaines des sires d'Albret. De son mariage avec sa femme, il avait eu huit enfans, dont l'aîné, Jean, vicomte de Tartas, avait, en épousant en juin 1484 Catherine de Foix et en devenant de la sorte roi de Navarre, donné un accroissement presque démesuré et bien inespéré à la puissance de la maison d'Albret. Les autres étaient, outre Charlotte à laquelle ces pages sont consacrées, Amanieu, qui fut cardinal et évêque de Pampelune,

Pierre, comte de Périgord, Gabriel, comte de Lesparre, Anne, mariée à Charles de Croy, Isabelle, mariée à Gaston de Foix, comte de Candale, et une autre fille.

Je ne conterai pas la vie agitée de cet homme, à l'avidité sans scrupule, sous les règnes de Louis XI et de Charles VIII. A l'avènement de Louis XII, avec lequel il était fort mal depuis la guerre de Bretagne, il fut pris d'une assez vive inquiétude, mais fut tôt rassuré quand il s'aperçut que le nouveau roi avait besoin de lui pour remplir la promesse qu'il avait faite de récompenser Borgia par un riche mariage de tout ce qu'il lui apportait de la part du Pape. Le moment était venu de s'exécuter, et le choix de Louis XII était tombé sur une des filles d'Alain, la belle Charlotte, « une sienne prochaine parente. » Nous ignorons tout sur la première jeunesse de celle-ci, sauf qu'elle était fort belle et de grande vertu. Elle avait dû recevoir dans la demeure paternelle l'éducation des filles nobles d'alors. De bonne heure, elle avait été appelée avec ses trois sœurs à la cour de France par Anne de Bretagne qui s'occupait alors de former ses filles d'honneur. « C'estoit, dit le Père Hilarion de Coste, dans son éloge de la Reine (1), une eschole de vertu, une académie d'honneur. Là les premiers seigneurs, non seulement de France et de Bretagne, mais aussi des pays étrangers, tenoient à très grande faveur de mettre leurs filles auprès de cette grande Reine qui, comme une autre Vesta ou une autre Diane, tenoit toutes ses nymphes en une discipline fort étroite et néanmoins pleine de douceur et de courtoisie. » « Charlotte, dit M. Bonnaffé, avait grandi sous la tutelle intelligente de cette grande Reine au milieu de cette cour honnête, élégante, pieuse, prenant le haut ton de la Cour dans la société la plus choisie, quand Louis XII, à peine monté sur le trône, songea à elle pour César Borgia. »

Des ambassadeurs furent de la part du Roi et de la Reine envoyés à Alain d'Albret, chargés de lui proposer pour gendre César Borgia, « considérant les louables et recommandables biens et vertu qui sont en la personne de M[lle] Charlotte d'Albret, fille naturelle et légitime de haut et puissant prince, Mgr d'Albret, leur proche parente. » Alain d'Albret, dans ses lointains apanages du Midi, et son fils, le faible roi de Navarre, avaient

(1) *Histoire catholique des hommes et dames illustres par leur piété*, Paris. 1625.

trop d'intérêt à se mettre bien avec leur puissant suzerain pour ne pas accepter avec empressement une pareille proposition. D'autre part, César, à peine débarrassé de la pourpre cardinalice, n'avait point encore, malgré le drame de la mort de son frère Gandia, l'exécrable réputation qu'il devait acquérir par la suite. On assura de la part du roi à Alain que « ledit duc de Valentinois était un très honnête et bon personnage, sûr et discret, et pour avoir et acquérir de grands biens et honneurs en ce royaume. » En outre, Louis XII donnait aux jeunes époux cent mille livres tournois, plus de nombreux autres avantages.

Le sieur de la Romagère et les autres députés du roi de France exposèrent à Alain d'Albret « qu'il voulût bien entendre et consentir au dit mariage et que, en ce faisant, ils réputeroient très grand plaisir et service par eux leur avoir été faits. » L'intérêt de la couronne de Navarre, constamment menacée par les rois catholiques, était, je le répète, tellement évident qu'Alain, de peur d'offenser le Roi, consentit aussitôt, toutefois avec force restrictions dictées par ses intérêts particuliers, aux propositions qu'on lui faisait.

Le très curieux et considérable dossier des négociations de ce mariage essentiellement politique est encore aujourd'hui conservé intact dans les Archives de Pau, antique capitale du Béarn. Je n'en rapporterai que le résultat final, me bornant à dire qu'on y suit pas à pas l'âpre méfiance du vieil Alain qui, loin de songer uniquement aux intérêts de sa fille, s'occupe surtout des siens propres. Il fallut beaucoup discuter, beaucoup ergoter. Enfin, le 29 avril 1499, par une lettre datée de sa ville de Nérac, Alain fixa ses conditions définitives. Détail curieux et qui l'honore, il demandait entre autres choses « à voir et toucher » la dispense que, au nom de Louis XII, le sieur de la Romagère affirmait avoir été accordée à César par son père, le Pape ; car lui aussi, comme le roi de Naples Frédéric d'Aragon, n'entendait point donner sa fille à « un prêtre, fils de prêtre. » On discuta encore sur la dot de cent mille livres octroyée au Valentinois par le Roi, et sur l'étendue et la valeur vraie des revenus de celui-ci en dehors de cette dot et des rentes du duché de Valence, du comté de Die, du grenier à sel d'Issoudun, toutes faveurs accordées par le Roi. Alain donnait de son côté à sa fille une dot de trente mille livres tournois payable par échéances. Les conjoints seraient par moitié en meubles et

acquêts dès le jour de leurs noces, et si César venait à mourir avant Charlotte, elle aurait pour son douaire quatre mille livres de rentes de prochain en prochain « où bon lui semblerait et laquelle des maisons du duc qu'elle voudrait choisir. S'il laissait des enfans mineurs, la duchesse aurait l'administration de leurs corps et biens, et ferait les fruits de leurs biens et héritages jusqu'à ce que lesdits enfans soient en âge compétent. » Alain émit encore bien d'autres prétentions. On lui accorda à peu près tout ce qu'il voulut, même le chapeau de cardinal pour son fils Aymon ou Amanieu. La reine Anne elle-même s'entremit et écrivit au moins deux fois au vieux seigneur, faisant l'éloge du Valentinois, promettant à Alain sa reconnaissance et celle du Roi, promettant surtout de veiller, elle et son époux, sur la fortune future des jeunes conjoints, quelque inconvénient qui pût leur en arriver.

Dès le 24 mars, Alain avait envoyé à Blois pour ces négociations son fils Gabriel d'Albret, assisté de messire Regnauld de Saint-Chamans, sénéchal des Lannes ou Landes, et de maître Jean de Calvimont, lequel semble avoir joué dans toute cette affaire un rôle assez équivoque. Le 10 mai enfin, César ayant, pour complaire à son futur beau-père, signé l'acte de cession à sa fiancée de ses biens s'il venait à mourir avant elle, le contrat de mariage fut ratifié « au chastel de Blois par devant les tabellions jurés du scel, » en présence du Roi, de la reine Anne, du cardinal d'Amboise, du chancelier de France, de l'archevêque de Sens, de messieurs de Nemours et d'Orval, des évêques de Bayeux, de Viviers et autres, du sieur de Tournon, du vice-chancelier de Bretagne et des procurateurs du duc de Guyenne.

Ainsi que le fait remarquer M. Bonnaffé, la dot de la jeune princesse était mince, mais le contrat énonçait un considérant de la plus haute importance, faisant présager le rôle qu'allait jouer César dans la future conquête de Naples et du Milanais: « le Roi espère que ledit Duc, ses parens, amis et alliés, lui feront au temps à venir grands et recommandables services, et *mêmement* touchant la conquête de ses royaumes de Naples et duché de Milan. » La réciproque comportait l'appui des troupes royales pour le Vatican.

César, de son côté, dans le même acte, promettait de consigner ès mains d'Alain d'Albret les cent mille livres données par le Roi « pour être employées en rentes et en terres au

profit de la princesse Charlotte. » Alain avait exigé que les cent mille livres fussent garanties par les quatre trésoriers du Roi ou généraux des finances.

Le mariage suivit immédiatement. Il fut célébré et consommé le 12 mai. Charlotte avait été surnommée « la plus belle fille de France. » César était à cette époque si bien de sa personne qu'on avait pu dire de lui que « comme Tibère dans l'antiquité, il était le plus bel homme de son siècle. » Dix jours après son union, il envoyait à son père au Vatican un courrier spécial. Telle était la brutalité des mœurs du temps que le nouvel époux raconte à son père sa nuit de noces et ses prouesses à cette occasion, dans un langage tellement libre que je ne puis ici le reproduire (1). Alexandre VI s'amusa fort de ce récit avec son fameux maître des cérémonies Burckhardt.

Sept jours après le mariage, le 19 mai, jour de la Pentecôte, le Valentinois reçut directement de la main du Roi ce collier de Saint-Michel qu'il avait refusé de prendre de toute autre main, ce collier somptueux fait de coquilles d'or et de lacs d'amour en soie noire avec l'image du Saint Archange, « premier chevalier qui, pour la querelle de Dieu, batailla contre l'ancien ennemi de l'humain lignage et le fit trébucher du ciel. » Un courrier, arrivé à Rome dès le 23, annonça à la cour pontificale cet événement qui fut célébré par des fêtes publiques.

Aux premiers jours, la candide Charlotte aima certainement d'amour son jeune et bel époux. La lettre au Souverain Pontife, son beau-père, qu'elle joignit à la missive de César, lui exprimait, dit M. Bonnaffé, ses sentimens de fille dévouée et son vif désir de se rendre à Rome pour le connaître ; puis, d'un ton enjoué, elle se déclarait très satisfaite de son présent état.

Mais ce bonheur, si bonheur il y eut, fut de bien courte durée. Quatre mois à peine après son mariage, César reprenait le chemin de sa chère Italie pour y commencer sa vie de grandes aventures et quittait sa jeune femme enceinte de lui. Hélas ! il

(1) Dans les *Mémoires* de Robert de la Marck, seigneur de Fleuranges, le rôle de César dans cette nuit mémorable semble beaucoup moins glorieux puisque, suivant cette source, il aurait été victime d'une cruelle plaisanterie : « Et pour vous conter les noces du dit duc de Valentinois, il demanda des pilules à l'apothicaire pour festoyer sa dame, là où eut de gros abus, car, au lieu de lui donner ce qu'il demandait, lui donna des pilules laxatives, tellement que toute la nuit, il ne cessa d'aller au retrait, comme en firent les dames le rapport au matin ! » Nous savons encore que, suivant la coutume du temps, César avait fait bénir le lit nuptial par un prêtre pour conjurer les maléfices.

ne devait jamais la revoir et la mélancolique destinée de la charmante princesse allait se dérouler d'abord loin de lui, et puis, dans le veuvage, quinze années encore avant qu'une fin solitaire ne vînt mettre un terme à sa solitaire existence.

Sur le point de quitter sa dolente épouse qu'il aimait certainement alors, César voulant régler ses affaires au moment de ce départ qui s'annonçait gros de périls accumulés, donna à Charlotte sa procuration générale en date du 8 septembre 1499 pour « régir et gouverner ses terres, comté et duché de Valentinois et de Diois et autres ses terres, seigneuries et chevances, étant tant au royaume de France que Dauphiné. » Par un autre acte daté du même jour, il faisait par avance donation à la princesse « de tous et chacun des meubles qu'il aurait au jour et heure de son trépas. » Ce témoignage éclatant, dit M. Bonnaffé, « atteste tout au moins l'union qui régnait entre les deux époux et la confiance que César avait dans l'intelligence et le bon esprit de sa jeune femme. » Il la quitta pour toujours presque aussitôt après et partit avec le Roi pour l'Italie à la tête de deux mille chevaux et de six mille fantassins.

Les plus grands événemens se préparaient. Les traités dont Charlotte d'Albret était un des prix, signés entre le roi de France et le Pape, puis entre le roi de France et Venise, allaient préparer la conquête du Milanais et la marche sur Naples. Dès le 9 septembre, on apprenait soudain au Vatican les victoires des troupes françaises commandées par Jacques Trivulce, dit « le grand Trivulce, » Louis de Ligny et le comte d'Aubigny, la prise par elles d'Alexandrie, de Tortone, puis la fuite de Ludovic le More et la prise de Milan. Louis XII était à ce moment à Lyon, d'où il veillait aux préparatifs. César Borgia était auprès de lui.

Nous ne suivrons pas César dans sa courte, brutale et tragique destinée que tous connaissent. Il suffira de rappeler qu'après la conquête des Romagnes et les jours de gloire et de triomphe marqués par tant de violences et de crimes, les mauvais jours arrivèrent vite pour le terrible condottière. Alexandre VI meurt presque subitement dès le 18 août 1503. Son successeur, Pie III Piccolomini, protège César harcelé par mille ennemis, mais il meurt à son tour subitement le 17 octobre, après vingt-sept jours de pontificat seulement. Alors les événemens se précipitent pour le Borgia. Il abandonne Rome après

l'élection de Jules II de la Rovère, son mortel ennemi, et se rend à Naples auprès de Gonzalve de Cordoue, qui s'empare traîtreusement de sa personne et l'expédie prisonnier en Espagne. Enfermé d'abord dans l'affreuse forteresse de Chinchilla, puis dans celle bien plus affreuse et sombre encore de Médina del Campo, il s'évade de cette dernière prison par la plus folle et la plus audacieuse équipée. Il galope éperdument jusqu'en Navarre. Réfugié en décembre 1506 à Pampelune auprès de son beau-frère le roi de Navarre, il se fait tuer misérablement et héroïquement en mars 1507 dans une escarmouche sous les murs de Viana. S'il faut en croire son érudit historien, Charles Yriarte, ses restes, expulsés vers la fin du xviiie siècle de l'église de Santa Maria de Viana, par un évêque fanatique de Calahorra, diocèse dont dépend cette ville, auraient été retrouvés récemment dans la *calle* ou rue de la Rua, au pied même des marches qui donnent accès à la terrasse sur laquelle s'élève cette église.

Nous ne connaissons malheureusement rien des relations épistolaires qu'entretinrent certainement César et Charlotte, d'abord très fréquemment durant que César triomphait en Italie, puis bien plus rarement, hélas ! alors qu'il expiait ses crimes dans les horribles geôles d'Espagne. Lui, qui aimait tant les femmes, songea-t-il souvent à la sienne dans ses longues et mornes heures de captivité, si dures pour cette âme violente entre toutes ? Nous ne savons rien non plus de la manière dont Charlotte apprit la mort de son époux, très probablement par quelque missive de son frère, le roi de Navarre. Sa douleur fut certainement extrême. Nous ignorons également presque tout de sa vie durant ces sept années et plus qui précédèrent son veuvage.

Dans le courant de l'an 1500, Charlotte avait donné le jour à une fille qui ne devait jamais voir son père. Nous savons seulement après cela que, pour des raisons à nous inconnues, elle quitta bientôt la brillante cour de sa protectrice Anne de Bretagne pour se retirer en Berry, le plus près possible de sa grande amie, la première épouse répudiée de Louis XII, Jeanne de France, qui, après la perte de son procès, s'était réfugiée dans la capitale de cette province. Nous trouvons d'abord Charlotte fixée dans cette ville d'Issoudun dont son mari, par son mariage, était devenu le seigneur. Les revenus du grenier à sel de cette ville devaient compléter, on se le rappelle, les vingt

milles livres de rentes accordées par le roi de France, stipulées dans le contrat. De l'existence de la jeune veuve et de sa fille au berceau dans cette toute petite cité berrichonne nous ignorons tout. Charlotte dut y vivre déjà dans la piété et le recueillement, qui n'excluaient pas le luxe en rapport avec son sang. Elle fit du moins un voyage à Paris, car les archives de Pau contiennent une pièce datée du jeudi 20 février de l'an de grâce 1504, par laquelle Charlotte, à Paris, au Châtelet, « en présence de Jacques d'Estouteville, chancelier du Roi, garde de la Prévôté de Paris, déclare avoir reçu l'acte par lequel les trésoriers généraux de France s'étaient engagés le 19 mai 1499 à payer au sieur d'Albret, son père, la somme de cent mille livres à l'occasion du mariage de sa fille ; » elle promet en outre à son père de faire usage de cette somme bien et dûment en acquisitions nécessaires, du vouloir et du consentement du dit père, et si les deniers sont mal employés par elle, elle rend absolument indemnes de toute responsabilité son père et son mari.

Ne s'occupant guère que de l'éducation de sa fille, d'exercices pieux et de charités, Charlotte menait au fond du Berry la vie la plus isolée. Sa seule joie était d'aller le plus souvent qu'elle le pouvait visiter à quelques lieues d'Issoudun, dans le château de Bourges, la reine répudiée Jeanne de France. Après le procès de l'an 1498, Louis XII avait donné à la sainte princesse le duché de Berry à titre d'usufruit, avec les revenus des greniers à sel de Bourges, de Buzançais, de Pontoise, celui des aides et impositions du Berry, et le droit de nommer aux offices royaux, sauf au commandement de la Grosse Tour de Bourges dont il se réservait l'administration comme prison d'État. Il lui garantissait en outre un beau douaire de trente mille livres.

Le 13 mars 1499, Jeanne avait fait dans la cité de Bourges son entrée solennelle. Elle s'installa dans le vieux palais, vaste construction féodale où jadis Charles VII avait reçu Jeanne d'Arc, et inaugura immédiatement cette existence, tout entière consacrée à l'exercice des plus hautes vertus de charité et de piété, qui lui valut à cette époque une si touchante renommée et plus tard l'honneur d'être mise au nombre des bienheureuses. Non contente de combler de ses bienfaits les humbles, les malheureux, les déshérités, de fonder cet ordre de l'Annonciade depuis si célèbre et dont le premier monastère devait s'élever

dans Bourges même, sous ses yeux et à ses frais, elle s'entoura dans son intimité particulière d'un petit cercle de femmes de haut rang, comme elle victimes de la vie, qui étaient avec elle en communauté de pensées et d'intérêts religieux et charitables, et qui lui composaient à la fois une petite cour et une véritable congrégation pieuse destinée à l'assister dans ses charités comme dans ses dévotions. Il faut citer avant tout, parmi ces femmes si distinguées que leurs malheurs et leur piété réunissaient autour de la reine découronnée, les noms de la propre dame d'honneur de Jeanne, Françoise de Maillé, de Jeanne Malet de Graville, gracieuse jeune femme mariée à un d'Amboise et qui s'était donné pour mission de ressembler à sa chère reine, de Mme d'Aumont, épouse abandonnée puis veuve, de Mme de Chaumont, deux fois veuve, mère non moins infortunée, de la reine de Hongrie, Béatrice d'Aragon, veuve de Mathias Corvin, puis répudiée par son second époux le roi Ladislas, qui vint en juillet 1502 séjourner à Bourges, enfin de nombre de jeunes filles nobles, malheureuses ou voulant se vouer à la religion : Jeanne de Bourbon entre autres, fille de Guy de Bourbon, qui ne voulut jamais plus quitter la reine et mourut, dit-on, de douleur à sa mort.

Mais, parmi toutes ces victimes de la société, de la politique, de tant d'autres causes, la plus intéressante certainement était Charlotte d'Albret qui, à l'égal de sa sainte amie, se considérait comme veuve, même avant la mort de son mari. Depuis sa solitude, elle n'avait plus qu'une pensée, plus qu'un bonheur : aller trouver la reine, le plus souvent qu'elle le pourrait, pour vivre de sa vie, partager ses austères exercices, faire à ses côtés des retraites dans ce couvent de l'Annonciade devenu la principale préoccupation de Jeanne et la seconder de toutes ses forces dans le dévouement qu'elle témoignait à sa création. Ces visites à Bourges, l'éducation de sa fille, le soin de ses biens, les intérêts de ses vassaux remplissaient l'existence de Charlotte. La reine Anne avait bien tenté de lui exprimer la tendresse qu'elle ressentait pour elle et de l'attirer à nouveau à sa cour. Elle avait même fait informer de ces sentimens le Pape, qui la remercia par un bref daté de Rome du 26 août 1501. Mais tout fut en vain. En 1508 cependant, nous voyons encore Anne adresser un présent à *sa cousine*, la duchesse de Valentinois.

Charlotte d'Albret avait pris le même confesseur et direc-

teur de ses exercices spirituels que la reine Jeanne : c'était le fameux Père Gilbert Nicolas, dit Gabriel-Marie, religieux de l'ordre de Saint-François, « personnage bien versé en la science des Saints, » qui joua un si grand rôle dans les dernières années de la vie de l'ex-reine et qui fut aussi le confesseur de Marguerite de Lorraine, duchesse d'Alençon, « de laquelle la mémoire est en bénédiction. » Le plus grand plaisir que la princesse Charlotte recevait, dit le Père Hilarion de la Coste, c'était quand quelqu'une de ses demoiselles ou filles suivantes embrassait la vie religieuse et voulait servir Dieu dans un monastère. Elle assistait à leur vêture et à leur profession, leur servant de mère et de marraine, s'éjouissant d'avoir donné une nouvelle épouse à Jésus-Christ. Ès registres ou archives du couvent des Annonciades de Bourges, on lit que « la duchesse de Valentinois assista à la réception d'une de ses filles d'honneur, nommée Anne d'Orval, fille de noble homme Jean d'Orval et d'Isabeau de Molitor, et qu'elle était grandement affectionnée à l'avancement de l'Ordre de la Sainte-Vierge, étant parfaite imitatrice de la bienheureuse Jeanne. »

En l'an 1504, la princesse Charlotte, très probablement à la suite des malheurs et de la captivité de son époux, désireuse d'établir encore plus discrètement sa vie douloureuse et isolée loin de tous les bruits du monde, abandonna sa résidence pourtant bien claustrale déjà d'Issoudun, pour une localité encore plus méridionale du Berry. Par acte du 20 juin, signé par devant les maîtres notaires royaux à Issoudun, elle acquit pour le prix de vingt-huit mille livres tournois le château de la Motte-Feuilly, entre La Châtre et Château-Meillant, dont elle devait faire sa résidence définitive. Avec le château, elle acheta la terre et les justices du même nom, ainsi que celles de Néret et de Feusines avec leurs appartenances et dépendances.

Dans cette nouvelle résidence, Charlotte d'Albret se trouvait plus éloignée de la ville de Bourges, habitée par son amie. Malgré les difficultés de tout voyage à cette époque, malgré les routes affreuses, tantôt montée sur sa haquenée, tantôt transportée en litière, elle continua à accourir auprès d'elle le plus souvent possible. Ce ne fut que pour bien peu de temps : les jours de Jeanne de Valois étaient comptés. Son corps frêle et infirme, épuisé aussi par tant de pieuses macérations, ne se soutenait plus qu'à grand'peine. Dès le 4 février 1505, après une

longue agonie, elle expira au milieu de la désolation générale. La douleur de Charlotte fut immense. Elle devait survivre plus de neuf années à son amie. Lorsqu'elle expira elle-même, son vœu le plus ardent fut exaucé, et ses restes mortels furent transportés à Bourges auprès de ceux de Jeanne.

En l'année 1502, Charlotte fut sur le point d'aller rejoindre César Borgia en Italie. Il semble même qu'elle devait lui amener sa fille, la petite Loïse, dont le marquis François de Gonzague, de Mantoue, avait sollicité les fiançailles avec son fils, le prince héritier, Frédéric. Le cardinal Amanieu d'Albret devait accompagner sa sœur et sa nièce. Mais Charlotte tomba gravement malade, et le voyage d'Italie fut abandonné.

Il est grand temps de parler de ce château de la Motte-Feuilly qui est le but principal de cet article. Charlotte y a vécu dix ans avec sa fille dans la retraite la plus absolue. C'est là qu'au printemps de 1507, elle eut la douleur d'apprendre la mort tragique et misérable de son sanguinaire époux. C'est là qu'elle mourut elle-même en 1514.

Les agrestes environs de la charmante petite ville de La Châtre et de la Vallée Noire, tant vantés par l'illustre châtelaine de Nohant, sont peuplés d'antiques demeures féodales, véritables forteresses médiévales avec hautes tours cylindriques, coiffées de toits aigus, qui redisent encore les hauts faits de notre vieille histoire nationale, et surtout la lutte séculaire contre l'Anglais au XIVe siècle. Une aimable hospitalité reçue dans celui de ces châteaux où George Sand a placé les principales scènes des *Beaux Messieurs de Bois-Doré* m'a permis de parcourir à mon aise cette région si riche en souvenirs guerriers de la vieille France. De tant d'impressions poignantes rapportées de ces courses de quelques jours, je ne parlerai ici que de ma visite au solitaire et mélancolique manoir de la Motte-Feuilly. L'antique seigneurie, devenue la résidence de la duchesse de Valentinois, est située à deux lieues de La Châtre, auprès d'un tout petit hameau. Son nom, trop souvent mal orthographié ou déformé dans les actes du temps, constamment écrit : *Mons Foliatus* dans les anciens documens latins et qui devrait s'écrire en réalité la Motte Feuillue ou Feuillée, s'orthographie actuellement et depuis longtemps la Motte-Feuilly. Au moment où Charlotte en fit l'acquisition, elle appartenait à la famille de Culan qui possédait à peu de distance le magnifique château

de ce nom, aujourd'hui encore une des gloires féodales du Berry.

« En dehors du voisinage de Jeanne de France, le choix de cette résidence par Charlotte, dit M. Bonnaffé, n'était pas indifférent, car le fief de la Motte-Feuilly, situé dans le Bas-Berry, entre La Châtre et Château-Meillant, était voisin de plusieurs seigneuries appartenant à Jean d'Albret, son oncle, à Jean de Brosse, son cousin, à sa cousine Louise de Bourbon, à ses parens les La Trémoïlle. »

Dès l'origine, dit le même auteur, Charlotte eut des procès à soutenir pour sa nouvelle acquisition. Une partie des revenus de la Motte-Feuilly fut frappée d'opposition; il fallut payer aux vendeurs un supplément de prix, désintéresser leur sœur, moyennant un nouveau payement de deux mille livres. Enfin, le 1er février 1506, intervint une sentence définitive du prévôt de Paris ordonnant que « la terre et seigneuries de la Motte de Feuilly, les fruits et revenus d'icelle soient délivrés au profit de la duchesse et l'empêchement mis en eux levé et ôté. » Charlotte, on le sait, était fort riche. Elle avait l'administration des biens très considérables de son mari en France. Probablement César avait préféré mettre une partie de sa fortune dans ce pays et en confier le soin à sa femme.

« Au temps où la duchesse de Valentinois vint à la Motte-Feuilly, dit Edmond Plauchut, de grands bois couvraient le pays. Les loups les peuplaient, comme aujourd'hui parfois encore et la principale et unique pièce d'eau que l'on vît dans le voisinage, l'étang de Rongères, n'était animé que par des passages de grues qui se plaisent sur ces rives désertes. S'il est un ciel presque toujours exempt de tempêtes, une atmosphère tiède et calme, des nuits silencieuses, des levers et des couchers de soleil empreints d'une grande tristesse, c'est bien dans cette région du centre de la France qu'on les rencontre. A celle qui voulait oublier le monde et s'en faire oublier, le site convenait. »

Charlotte résida à la Motte-Feuilly jusqu'à sa mort, dans une solitude presque absolue, uniquement occupée à prier Dieu, à élever sa fille, à faire du bien autour d'elle, surtout à faire à ses humbles vassaux et aux pauvres des villages environnans des visites charitables. Elle allait les voir tantôt sur sa haquenée à la selle de velours cramoisi recouverte de drap d'or, tantôt

portée dans sa somptueuse et confortable litière. Son panégyriste, le Père Hilarion de la Coste ou de Coste, nous dit « qu'elle nourrit et éleva sa fille avec un grand soin et diligence digne d'une bonne et prudente mère. » Après la mort de Jeanne de Valois, elle continua à s'occuper avec une extrême diligence de l'œuvre de l'Annonciade de Bourges qui avait été si chère au cœur de la défunte reine et à l'avancement de laquelle, dit encore le Père Hilarion, elle était grandement affectionnée, « étant parfaite imitatrice de la bienheureuse Jeanne! »

La mort de César, arrivée moins de trois années après l'établissement de Charlotte dans cette solitaire résidence, lui porta un coup terrible et transforma encore sa vie. Depuis sept ans séparée de lui, elle avait toujours espéré le revoir. Elle résolut alors, malgré ses vingt-cinq ans à peine, de vivre dans le deuil et dans la retraite les plus sévères. Elle fit fermer et démeubler à la Motte-Feuilly tous les appartemens de réception et n'y remit plus jamais les pieds, se réservant uniquement pour elle et sa fille les pièces indispensables à leur existence, qu'elle fit entièrement draper de tentures noires. Suivant l'usage du temps, son mobilier même devint funèbre. Son lit fut tendu de damas noir, celui de sa fille de serge noire. De même les sièges, les coffres, les bahuts furent cachés sous des housses noires portant ses armes. Ses robes fourrées d'hermine et de martre furent constamment de drap noir. Même « la selle de sa haquenée fut couverte de velours noir avec tout le harnais étant aussi de velours noir. »

Il ne faut pas croire que cette excessive austérité d'existence fût naturelle à Charlotte d'Albret. C'était une très grande dame qui, même dans cette lointaine retraite du Berry, avait vécu jusque-là dans le plus grand luxe. M. Bonnaffé, qui a publié en 1878 l'*Inventaire* de sa succession, rédigé après sa mort en présence de sa fille par les magistrats royaux, *Inventaire* retrouvé dans les Archives si riches du duc de La Trémoïlle, nous a fourni par ce document les plus précieux renseignemens sur la vie matérielle que menait cette princesse à la Motte-Feuilly avant le grand deuil qui l'accabla. Sa maison était montée sur le plus grand pied : six écuyers, Claude de la Perrière, seigneur de Billy, Jehan de Moussy, seigneur de la Motte-Fleury, Rémond de Grossolles, seigneur d'Asques, Jehan de Mareuil, seigneur de Montaboulin, Pierre de Regnard, seigneur de

Maray, François Amignon, seigneur de Clois, un aumônier, messire Robert Challopin, un receveur, messire André du Vergier; quatre filles et femmes servantes, toutes nobles demoiselles : Catherine de Regnard, Marie de Lavoyne, Marie de la Perrière, Magdeleine de Mazellon; une femme de chambre, Catherine Challopin, une femme attachée au service de la fille de la duchesse : « Mademoiselle Loïse ; » un valet de chambre, un clerc de l'argenterie, un sommelier de paneterie, un sommelier d'échansonnerie, un tailleur, un clerc de dépense, deux cuisiniers, un boulanger et d'autres employés subalternes.

L'argenterie énumérée dans l'*Inventaire* était magnifique, conservée dans de nombreux coffres de bois recouverts de cuir : treize pièces en or massif, treize en cristal de roche monté, trois cent trente-quatre en argent ou en vermeil, façon de Hongrie ou d'Espagne, merveilles d'orfèvrerie de l'époque, la plupart émaillées, plus vingt servant à la chapelle; plats armoriés, bassins à laver les mains avant le repas, ou à servir des dragées, drageoirs admirables, grandes pièces contenant les épices de chambre, confitures et bonbons à la mode, gobelets, coupes superbes, tasses, assiettes, tranchoirs ou vastes plateaux à découper les viandes, saucières, trois fourchettes seulement servant à des usages exceptionnels comme de manger des mûres, des grillades de fromage, etc. (1); buires, aiguières, pots innombrables à eau, à vin, etc.; flûtes et trompes d'argent; pommes pour tendre les garnitures de lit, chandeliers en façon de tourelle, cuillers en quantité, « cocotières » pour les œufs à la coque, clochettes, fermoirs de livres, plats, lavabos pour le prêtre, encensoirs, boîtes à hosties, chopinettes pour le vin de la communion, croix, crucifix, baisers de paix, lanternes, chandeliers d'autel en or, cassolettes en argent, cannettes, calices, custodes, bénitiers avec éponges et goupillons, arrosoirs ou chante-pleurs à jeter de l'eau de rose, cages « à mettre oiselets de Chypre, » sorte de porte-parfums très à la mode à cette époque, pommes à senteur, pommes servant à rafraîchir les mains ou à les réchauffer, vaisseaux d'argent à quatre anses, nefs, biberons pour malades, coquemards, salières, plats pour contenir les épices, les serviettes, l'éventail et les gants, flacons, chauffe-

(1) A cette époque, on mangeait encore avec le couteau ou la cuiller, surtout avec les doigts, en s'essuyant à tout moment à la serviette jetée sur l'épaule gauche.

rettes, poêlons armoriés, les deux sceaux d'argent de la princesse contenus dans un petit coffret.

La plupart de ces pièces magnifiques de grande orfèvrerie, qui sont énumérées au début du précédent paragraphe, provenant d'Italie ou d'Espagne, constituaient certainement la fameuse argenterie dont s'était tellement enorgueilli le Valentinois et que ses mulets richement pomponnés portaient sur leurs dos bariolés lors de son entrée à Chinon. Armoriés aux armes de France et des Borgia qui sont d'or au bœuf passant de gueules sur une terrasse de sinople à la bordure de même chargée de trois flammes de champ, elles ne sortaient des coffres que dans les grandes occasions. Cent trente pièces aux armes de la duchesse étaient destinées au service journalier.

Les bijoux, diamans et pierres précieuses aussi étaient splendides. L'évaluation des prix semble énorme pour l'époque. L'énumération de ces richesses m'entraînerait trop loin. Beaucoup de ces objets étaient enfermés dans des coffrets d'ivoire doublés de velours à serrurés d'argent. On remarquait surtout deux perles énormes, dont l'une est estimée quatre cents écus d'or, des broches, des anneaux, des cabochons dont l'un est estimé deux cents écus d'or, une « table » de diamant estimée trois cents écus d'or, une émeraude : huit cents écus d'or, une foule d'autres bijoux ou objets précieux : coupes, salières et cuillers d'or, une fourchette d'or, des petits coffres de senteurs, des fioles de senteurs, des « oiselles de Chypre, » pâte de senteur spéciale, de la cyvette en quantité, des tableaux-reliques, une foule de chapelets de toute matière : bois de senteur, corail, chalcédoine, jais, ambre ; des verres, des coupes et des aiguières de cristal, un merveilleux bénitier en agate monté sur argent, estimé la somme énorme de huit mille écus d'or, sans doute un chef-d'œuvre venu d'Italie ; un autel portatif de jaspe monté sur vermeil, provenant de la chapelle cardinalice de César ; un petit coffret contenant pour près de huit mille écus d'or de bijoux : perles, pierres précieuses minutieusement décrites par le scribe officiel, un collier d'or avec vingt rubis et quatre-vingts perles, estimé mille écus d'or, deux diadèmes estimés l'un quinze cents, l'autre seize cents écus d'or, une foule de pièces d'habillement enrichies d'orfèvrerie : gorgerins, carcans, ceintures, chaînes, bracelets, plus de cinquante autres objets de luxe en or de toute espèce : un rocher d'argent « pour

oiseaux de senteur, » des plumes et roses de diamans, un griffon volant en or, un luth d'or, une pomme de senteur d'or, des heures d'or, des enseignes, des reliquaires, des étuis, des papillons, des croix, des custodes, des flacons, des poires, des tourelles à senteur toujours en or, des chapelets en or en masse, un chardon d'or (peut-être le fameux artichaut qui ornait à Loches la croupe du cheval de César), des écharpes de fil d'or, des chiffres en or, une épinette.

L'*Inventaire* contient encore l'énumération de tous les papiers très nombreux de la duchesse : son contrat de mariage, ses titres de propriétés, les reçus de ses divers créanciers ou débiteurs, tous papiers contenus dans des coffres, des armoires, des sacs de toile ou de cuir rouge ou blanc. Vient ensuite un chapitre consacré à une foule de vêtemens : robes et cottes d'étoffes précieuses tissées d'or, puis des housses de selle, des pièces de velours, de satin de toute couleur, de drap d'or frisé, de damas, de taffetas de toute couleur aussi, des couvertures, des coussins en nombre infini, des draps ou « lincieulx » de toile de Troyes et de Hollande, des oreillers fins, quatre-vingt-huit tapisseries de Felletin et de Normandie, d'innombrables autres tapisseries de haute et basse lisse et tentures de fils d'or, de soie et de satin cramoisi, réunies presque toutes dans une pièce close, scellée et fermée, d'autres encore « représentant le Vieux Testament et le Nouveau, » des tapis sans nombre, beaucoup de « ciels de lits » et de rideaux d'une extrême richesse, des courtepointes de damas d'or broché « fait à roses, » doublé de taffetas cramoisi, des dosselets ou coussins de velours également cramoisi, bordé de drap d'or, frangé de fil d'or et de soie violette, avec pendans de velours cramoisi et de drap d'or, une foule de tentures de satin broché d'or, des pendans de satin broché à grandes et petites roses d'or, à franges de fil d'or et de soie, encore d'autres pièces de satin, des tapis de Turquie. Tous ces objets magnifiques avaient été, je l'ai dit, enfermés dans des coffres par ordre de Charlotte, à la mort de son mari, au moment où elle prit ce grand deuil qu'elle ne devait plus quitter.

L'*Inventaire* énumère ensuite d'innombrables fourrures, des peaux d'hermine, de zibeline, soixante-quatre peaux de martre dans un coffre, mille autres objets d'usage rare ou curieux, un coffre en bois « auquel l'on a accoutumé mettre le pain de l'au-

mône, » des « cassoni » italiens, couverts d'applications en pâte blanche, dorée ou décorée de peintures (ce sont là les coffres blancs « à la mode d'Italie »), de magnifiques chaises de cérémonie, couvertes de velours, d'une extrême richesse de décoration, tout un mobilier d'église très riche, des crépines d'or (coiffures « pour habiller épousées » destinées au mariage des filles d'honneur de la duchesse), d'autres aumônières, ceintures, gorgerettes, etc., de fil d'or également « pour épousées, » des étuis de toilette, des épingliers de velours cramoisi et de satin, des pantoufles de velours vert couvert d'écarlate, des miroirs ardens dans leurs étuis, des peignes d'ivoire et de bois, des peignoirs de toile de Hollande, des bonnets de nuit en quantité, des chemises de femme de très fine toile, des taies d'oreiller de fine toile de Hollande, des draps ou « lincieulx » de même, des boites pleines de senteur, d'autres boîtes d'*Agnus Dei*, une selle de haquenée et tout le harnachement noir « pour feue Madame. »

Je ne parle pas, pour cause, des meubles meublans innombrables, ni du mobilier et des objets garnissant les cuisines, les offices, la paneterie, l'échansonnerie. Cette énumération nous entraînerait beaucoup trop loin. Je note simplement un objet fort étrange à la suite de cette splendide énumération, un objet sur l'histoire duquel je reviendrai et que l'*Inventaire* désigne comme suit : « un cep à mettre prisonniers en la haute chambre de la grosse tour. »

A partir de son deuil, Charlotte d'Albret ne revit probablement plus toutes ces somptuosités enfermées dans des pièces où elle ne pénétrait jamais. Probablement aussi, après la mort de sa sainte et royale amie de Bourges, elle ne fit plus dans cette ville que de rares apparitions. Sa vie, toute de bonnes œuvres, de pratiques de dévotion, de lectures pieuses et de macérations, dut être infiniment monotone en ce lieu retiré. Sa fille était le seul point lumineux de cette douloureuse existence. Les malheureux y tenaient aussi une grande place. J'ai parlé déjà des visites de sa charité. L'*Inventaire* nomme, entre autres meubles, le « coffre contenant le pain des pauvres. » Charlotte d'Albret s'occupait aussi avec soin de la direction de son importante fortune et de l'administration des grands biens que son mari possédait en France. En 1509, deux ans après la mort de César, on la voit encore acquérir de haute et puissante princesse Marie

de Luxembourg « les terres et seigneuries de Châlus en Vermandois, pour le prix et somme de dix-sept mille écus d'or au soleil et cinq mille livres tournois en monnaie. » Nous la voyons encore obliger de ses libéralités ses parens et ses amis. Elle prête de fortes sommes en 1506 à son oncle Jean d'Albret, à sa tante Françoise d'Albret, en 1507 à son cousin Louis de Bourbon, en 1508, 1509 et 1510 à divers marchands de Tours, à un orfèvre de Blois, à Jacques de Beaune-Semblançay, général des finances, au seigneur de Maupas, à Nycolas le Mercier, son propre valet de chambre.

Le 11 mars 1513 (en réalité le 11 mars 1514, car l'année commençait alors à Pâques, et Pâques tombait le 27 mars), usée par le chagrin, Charlotte de Valentinois s'éteignit à peine âgée de trente-deux ans. Ce jour même, sentant la mort venir, elle avait dicté ses dernières volontés à messire André Richomme, prêtre, et à Martin Amison, tous deux « clers, jurez et notaires du scel, » en présence de son médecin « honorable homme et sage maître Sébastien Coppain, licencié en médecine. » Ce testament est aujourd'hui encore conservé à la Bibliothèque Nationale.

Après avoir donné son âme à Dieu et l'avoir recommandée à la Vierge Marie et à monsieur Saint Michel l'Ange pour qu'ils soient envers Notre-Seigneur Jésus-Christ ses intercesseurs, la duchesse dicte la forme de son enterrement, le nombre et le prix des messes qui y seront dites. Elle demande à être ensevelie dans son cher couvent de Bourges, « au lieu et monastère de Notre-Dame la Nonciade, que a fondé feue madame la duchesse de Berri, » à l'exception de son cœur et de ses entrailles qui demeureront en l'humble église de la Motte-Feuilly. Elle institue sa fille son héritière unique et universelle et ordonne qu'elle soit conduite à Mme d'Angoulême, Louise de Savoie, la mère du futur roi François Ier, qui prendra possession de tous ses biens et les lui gardera en toute sécurité. Elle désigne l'aumônier et les dames qui constitueront la maison de la pauvre orpheline et fixe d'avance leurs gages.

C'est à la suite de cette mort que, le 12 mai 1514 et jours suivans, maître Jacques Dorsanne, licencié en droit, conseiller du Roi, lieutenant, au siège et ressort d'Issoudun, de messire Pierre Dupuy, bailli et gouverneur du Roi en Berry, assisté de Geoffroy Jacquet, orfèvre juré de Blois, procéda, à la requête et

en présence de « damoiselle Loïse, » fille unique et héritière universelle de la défunte, en présence aussi de ses exécuteurs testamentaires, des gens de sa maison, des représentans de son père Alain d'Albret et de Louise de Savoie, comtesse d'Angoulême, tutrice, à cet *Inventaire* dont je viens de résumer les somptueuses énumérations, et fit lever les scellés des salles et chambres qui, dès le décès, avaient été soigneusement fermées, scellées et murées, « vu la minorité de la dite damoiselle Loïse Borgia. » L'*Inventaire* fut clos le 16 mai. Six cent soixante-dix-sept numéros avaient été catalogués en cinq jours.

L'antique château de la Motte-Feuilly, construit par Drouin de Voudenay dans les premières années du xv[e] siècle, existe encore en grande partie dans la plus mélancolique, dans la plus ombreuse et romantique solitude, caché dans un nombreux groupe d'arbres dont le feuillage touffu fait dans la belle saison à cet austère et fier donjon du moyen âge un entourage si sombre, si impénétrable que le visiteur surpris, comme opprimé par une sorte d'angoisse religieuse, semble pénétrer subitement dans la nuit. Je m'y suis rendu avec des amis par une des splendides journées de l'été dernier. C'était au déclin du jour. Nous venions de visiter le beau château de Culan, vieille forteresse médiévale orgueilleusement campée sur la rive de l'Arnon. Nous avions pris la route du retour vers La Châtre, et, après avoir dépassé Châteaumeillant, nous nous étions légèrement détournés vers la gauche. Nous avions atteint les humbles chaumières qui forment à elles seules l'agreste bourg de la Motte-Feuilly. Bientôt nous avions pénétré sous les ombrages silencieux qui font en été à la vieille demeure de Charlotte d'Albret une si sombre, une si noire ceinture. L'impression, en quittant la grande route et ce ciel de feu, était extraordinaire. Le soleil se couchait dans un horizon enflammé et brûlant. Autour de nous l'ombre envahissait cette superbe feuillée sous laquelle se dressaient les tours et les murailles du donjon. Hélas! une consigne rigoureuse en interdisait la visite. Nous ne pûmes qu'admirer la belle enceinte et jeter de la porte un coup d'œil sur la cour d'honneur.

L'antique demeure doit être restée à peu près telle que lorsque Charlotte d'Albret y vivait seule et résignée, sauf que la démolition d'une portion de l'enceinte crénelée entre le portail et la grosse tour a amené quelque lumière dans la cour.

« Elle a bien, comme le dit M. Bonnaffé, l'aspect sévère des constructions militaires de cette époque. La Renaissance, avec ses ajustemens et ses coquetteries, n'a pas encore passé par là. » La grosse tour d'entrée trapue, massive, au toit aigu, présente une porte basse sur les côtés de laquelle on aperçoit encore les rainures du pont-levis. Sous le toit, un chemin de ronde en encorbellement, éclairé par des meurtrières, est muni de mâchicoulis.

Mais la gloire du vieux château est le donjon encore parfaitement conservé, qui, chose infiniment rare à notre époque, a gardé son ancien hourdage en charpente, à planches verticales s'appuyant sur des montans également en bois. Le toit pointu se termine par une lanterne à pans destinée à servir d'échauguette. L'intérieur, au dire de ceux qui y ont pénétré, est intact. L'escalier en vis, dont les gradins semblent faits d'hier, conduit au premier comme au second étage à une vaste chambre faiblement éclairée, munie d'une grande cheminée de pierre. Les deux bancs traditionnels, également de pierre, scellés dans la muraille, permettaient de découvrir la campagne environnante. L'*Inventaire* nous révèle que le tailleur de la princesse habitait la chambre basse de la tour. Au troisième étage une surprise attend le visiteur. Sur un plancher fait de poutrelles à jours convergeant vers le centre, se dresse un instrument de répression peut-être aujourd'hui unique en France dans cet état parfait de conservation : c'est un cep ou carcan déjà mentionné, chose curieuse, nous l'avons vu, à l'article 675 de l'*Inventaire :* « En la haute chambre de ladite tour ont été trouvés un « sects » à mettre prisonniers. »

On sait que les fourches patibulaires, le cep et le pilori étaient les trois signes visibles du droit de haute justice auquel avait droit la vicomté de la Motte-Feuilly. « Le cep, dit Robert Estienne, dans son *Dictionnaire latin-français* de 1538, est une sorte de torment de bois dedans lequel on met le col et les pieds des malfaiteurs. » C'est donc bien une espèce de carcan destiné aux prisonniers dangereux.

Les derniers ceps, bien rares déjà à ce moment, ont disparu à la Révolution. Quelle matière admirable pour les prédicateurs de liberté qui cherchaient à insulter à la féodalité lors du pillage des donjons lointains! Le cep de la Motte-Feuilly est probablement le dernier qui subsiste, du moins le dernier

qui soit encore installé aussi complètement que curieusement dans sa situation primitive. On conçoit l'intérêt qu'éprouvent les archéologues pour cet instrument dont la présence en ce lieu fait un si piquant contraste avec tout ce que nous savons de la douceur angélique de Charlotte d'Albret. Il est bon de savoir du reste que ce n'était point là un instrument de pure torture, comme l'ont cru certains ignorans, mais bien un instrument de répression, de répression certes cruelle et brutale en rapport avec les mœurs de l'époque. N'ayant pu voir le cep de la Motte-Feuilly, j'en emprunte la description à M. Bonnaffé : » C'est un monument de charpente en chêne traité à merveille, composé de deux montans verticaux terminés par des pinacles à pans et portant sur des patins encastrés dans le solivage. Ces montans soutiennent trois larges traverses horizontales, pouvant glisser haut et bas dans les mortaises des montans. L'ensemble présente l'aspect d'une barrière solide et close. Chaque traverse est pourvue d'entailles demi-circulaires qui se correspondent et sont destinées à recevoir les jambes ou les poignets du prisonnier ; en rapprochant les traverses, on paralysait ses mouvemens, comme dans un carcan. Le cep suppose donc au moins *deux* traverses échancrées, se serrant l'une contre l'autre. C'est pourquoi, si on disait « un cep, » comme nous le lisons dans le texte de l'*Inventaire*, on disait aussi des « ceps. » Le plancher à jours avait sans doute pour objet de faciliter la surveillance des prisonniers par le geôlier posté à l'étage inférieur.

Au fond de la cour, au pied du donjon, des arcades portées sur d'antiques et lourds piliers supportent une chapelle dont la fenêtre gothique existe encore. Bien souvent Charlotte, de noir vêtue, a dû monter les marches du petit escalier qui y conduit pour aller prier et pleurer devant l'autel. Les anciennes douves ont été converties en pelouses. Les ouvrages extérieurs de défense ainsi que deux tours ont disparu. Le parc qui entoure le château abonde en beaux arbres, en charmans points de vue sur les grandes landes des Chaumois, vaste plaine de genêts, d'ajoncs et de bruyères aux âcres parfums. Ce paysage est d'une tristesse infinie. Près du château, on montre un if colossal, plusieurs fois centenaire, étayé sur de vraies béquilles, qui passe pour avoir été contemporain de Charlotte. Peut-être s'asseyait-elle souvent à l'ombre de cet arbre pour assister aux jeux de sa fille, pour rêver et prier.

Loïse Borgia avait quatorze ans quand elle perdit sa mère. Ce fut en sa présence que fut dressé l'*Inventaire* publié par M. Bonnaffé. A chaque page de ce document précieux on voit la jeune princesse intervenir pour faire mettre de côté tel objet ou tel meuble lui appartenant, surtout dans les pièces qui constituaient son appartement particulier. Le 17 avril 1517, elle épousa Louis de la Trémoïlle, vicomte de Thouars, prince de Talmont, veuf de Gabrielle de Bourbon. Son contrat de mariage est également conservé dans les Archives si riches du duc de la Trémoïlle. Louis fut tué à la bataille de Pavie. Demeurée veuve sans enfans, Loïse se remaria cinq années après, le 3 février 1530, avec Philippe de Bourbon, seigneur de Busset, fils aîné de Pierre de Bourbon, bâtard de Liège, dont elle eut trois fils et une fille. De l'aîné de ses fils sortirent les comtes de Busset et les barons de Châlus.

La princesse Loïse semble avoir éprouvé pour sa mère, qu'elle n'avait jamais quittée, une tendresse profonde et conservé pour sa mémoire un culte religieux. Nous avons vu que, suivant les dernières volontés de Charlotte, son corps avait été transporté, pour y être enterré, au couvent de l'Annonciade de Bourges, dans l'église, devant le grand autel, mais que son cœur et ses entrailles avaient été conservés dans l'humble petite église de la Motte-Feuilly. C'est dans cette église qu'en 1521 Loïse fit élever un monument à la mémoire de sa mère, monument superbe dont les débris, affreusement mutilés, attirent encore en ce lieu retiré les amans des vieux souvenirs. Loïse avait chargé de ce soin Martin Claustre « tailleur d'images, de Grenoble, demeurant à Blois, paroisse Saint-Nicolas. » « C'était, dit M. Bonnaffé, un habile homme et l'artiste à la mode en ce moment. » En 1519, il avait exécuté sur la commande de Louis II, le premier mari de Loïse, trois tombeaux pour la chapelle de Thouars. C'est encore lui qui entreprit le tombeau du baron de Montmorency, père du connétable. Le marché qu'il passa le 2 avril 1521 au château de Thouars « après Pâques » avec haute et puissante dame Mme Loïse de la Trémoïlle, épouse de haut et puissant seigneur, monseigneur Loys seigneur de la Trémoïlle, marché également conservé au chartrier de Thouars, donne des détails très précis sur le monument destiné à contenir le cœur de la duchesse de Valentinois, sur la statue d'albâtre de Notre-Dame de Lorette, soute-

nant un modèle de la chapelle, qui devait être érigée à côté du tombeau, enfin sur la tombe en marbre blanc du Dauphiné avec l'effigie émaillée de la duchesse pour sa sépulture de Bourges. Le tombeau de la Motte-Feuilly devait avoir trois pieds de haut. Le soubassement serait de marbre noir, et les piliers à l'entour aussi de marbre noir, taillés à l'antique à candélabres. « A l'environ duquel tombeau sera mis les sept vertus, qui seront d'albâtre, dont il y en aura en chacun côté trois, et au bout du haut une, là où sera écrit une épitaphe telle que lui sera baillée. Sur chacune des dites vertus sera une coquille bien taillée à l'antique, et chacune des dites vertus aura son nom par écrit. Et par-dessus sera une tombe de marbre noir toute d'une pièce sur laquelle sera le personnage de la dite duchesse de Valentinois en façon de dame gisante, lequel personnage sera d'albâtre, et aux pieds deux petits chiens. Lequel tombeau et sépulture sera mis en la chapelle du château de la Motte de Feuilly, étant en l'église parrochiale du dit lieu. Lesquelles choses le dit Claustre a promis faire bien et dûment, de bon marbre et albâtre bien nets, sans veines ni taches et l'ouvrage taillé bien net. Le prix total pour les trois objets sera de cinq cents livres tournois payables en trois fois. »

La belle tombe de Bourges avec l'effigie de la duchesse émaillée de ciment noir, a disparu comme des milliers et des milliers d'autres dans la tourmente révolutionnaire. Mais le tombeau si précieux de la Motte-Feuilly et la statue attenante de la Vierge de Lorette existent encore, mais, hélas ! dans quel piteux état, brisés, mutilés eux aussi par les imbéciles destructeurs de 1793. Une pieuse restitution a récemment relevé ces tristes débris, sans pouvoir atténuer les mutilations qui les déparent. L'église du village, placée sous le vocable de Saint-Hilaire, est à quelque cent pas du château. Je m'y suis rendu par l'humble chemin couvert de grands ombrages que dut suivre si souvent la douloureuse silhouette de la triste Charlotte d'Albret. Le misérable petit édifice rayonnait aux feux du soleil couchant à travers les rameaux verts. J'ai vu peu de lieux d'une plus complète mélancolie. Le tombeau de Charlotte, placé dans une chapelle latérale, avait survécu intact jusqu'à la Révolution. Trois fanatiques, deux habitans de La Châtre et un du bourg tout voisin de Sainte-Sévère, dont on a conservé les noms, sont venus détruire ce beau monument de l'art français.

Bien qu'on ait relevé le tombeau, son aspect demeure lamentable. Du beau soubassement à piliers « à l'antique » avec compartimens pour chacune des sept Vertus, il ne reste plus que des fragmens de pilastres chargés d'arabesques et les débris des charmantes figures de la Tempérance, de la Charité et de la Force dans leurs niches surmontées de leurs coquilles. Les quatre autres sont presque méconnaissables à force d'avoir été saccagées. La statue de Notre-Dame de Lorette est également fort mutilée. On aperçoit encore une main charmante qui supporte la chapelle votive. Quant à la statue gisante de Charlotte portant la couronne ducale sur ses cheveux tressés, richement vêtue, tenant le chapelet de ses mains jointes, elle était entièrement défigurée et brisée en trois morceaux lorsqu'on l'a replacée tant bien que mal sur la tombe de marbre noir. Le visage est broyé à coups de marteau. L'inscription très abîmée est ainsi conçue : « Cy gît le cœur de très haute et très puissante dame, Madame Charlotte d'Albret, en son vivant veuve de très haut et très puissant prince don César de Borgia, duc de Valentinois, comte de Diois, seigneur d'Issoudun et de la Motte de Feuilly, laquelle trépassa au dit lieu de la Motte de Feuilly, le onzième du mois de mars de l'an de grâce mil cinq cent quatorze. »

M. de Maulde, dans sa *Vie de Jeanne de Valois*, dit qu'on montrait encore dans l'église un banc où la tradition raconte que Charlotte venait habituellement s'asseoir.

Sous la Restauration on avait déjà tenté une réfection du monument. La Duchesse de Berry et le Duc d'Angoulême s'étaient inscrits chacun pour une somme de douze cents francs. La restitution actuelle est due, à ce qui m'a été dit, au comte Ferdinand de Maussabré dont la famille a possédé le château de la Motte-Feuilly du mois de septembre 1783 au mois de septembre 1886. Le château fut vendu à cette époque à un habitant de La Châtre. Les tombeaux de Jean de Bourbon, fils de Loïse Borgia, et de son épouse Euchariste, fille de Jacques de la Brosse-Marlet, vice-roi d'Écosse (*sic*), sont également conservés dans la petite chapelle de l'église de la Motte-Feuilly.

GUSTAVE SCHLUMBERGER.

LA VOCATION PAYSANNE

ET

L'ÉCOLE

On a trouvé que nos premières remarques sur la Gascogne pouvaient s'appliquer à une grande partie de la France, et c'est pourquoi nous laissons à cette nouvelle étude un titre général. Mais, comme nous ne séparons pas les idées des faits auxquels nous les devons, on verra que notre champ d'observation ne s'est pas étendu. Nous ne quittons pas le pays de la Garonne.

La crise qui le désole est unique, bien qu'elle se présente sous deux grands aspects que nous avons déjà examinés (1); en dépit des apparences, elle est morale, surtout morale; et, malgré toutes les difficultés que l'on y aperçoit, elle ne serait pas entièrement au-dessus de nos efforts, si nous les concentrions sur l'enfant avec science et méthode, ardeur et sincérité. C'est ce qu'il est nécessaire de préciser tout d'abord pour montrer l'importance des soins que l'âme du petit paysan doit attendre de l'école. Au moment où il y entre, il est déjà un apprenti de la terre, et il va devenir un disciple du fait de l'enseignement moral qui lui est réservé. Nous nous bornerons à étudier aujourd'hui la vocation de l'apprenti, son origine, sa nature, ses principaux caractères, les dangers que l'école lui fait courir, les moyens par lesquels elle devrait au contraire la

(1) Voyez la *Revue* du 1er août 1910 : *En Gascogne : l'Abandon de la terre* et 1er juillet 1911 : *En Gascogne : A propos du problème de la natalité.*

défendre, la soutenir et la fixer. C'est bien, comme on va le voir, d'une culture morale qu'il s'agit. Il est possible d'ailleurs que la méthode, qui convient à l'apprenti, puisse dans une certaine mesure laisser entrevoir celle qui conviendrait au disciple. En matière d'éducation, la psychologie et un sens très vif des réalités, dans lesquelles l'enfant est plongé, sont des guides toujours sûrs.

I

L'abandon de la terre et l'affaiblissement de la natalité sont deux phénomènes sociaux étroitement liés l'un à l'autre dans les départemens gascons. Leur intime connexité se montre avec une évidence immédiate sur certains points, tandis qu'il faut un peu d'attention pour la découvrir sur d'autres.

Il est clair que, s'il naît peu d'enfans au village, les champs manqueront de laboureurs ; il ne l'est pas moins qu'une population agricole, en se raréfiant, condamne ceux qui restent, à un surmenage pénible, douloureux qui les inquiète, les aigrit, les décourage, et à la longue les révolte contre le métier. Mais le travail de la terre par son organisation naturelle, forcément familiale, invite le couple paysan à une natalité élevée, encore que l'invitation ne soit plus entendue. Pour peu que la prairie s'étende sur les bords du ruisselet, dont la ligne argentée des saules suit le cours sinueux, et que les sillons s'allongent sur les flancs de la colline, il ne fait pas bon se sentir seul quand les foins sont mûrs et les moissons jaunissantes. On n'a pas besoin de s'entourer d'enfans pour être facteur ou cantonnier, valet de chambre ou cocher : ici le métier donne des conseils tout différens.

Le changement de métier lui-même n'est pas sans gravité au point de vue moral. On quitte un foyer qui a abrité pendant longtemps la succession des douleurs et des joies, un champ où chaque sillon a été suivi au pas lent de la vache par le rêve ininterrompu des ancêtres ; on abandonne des habitudes, des façons de se vêtir et de parler, un ensemble d'idées, de sentimens, de passions, de préjugés sucés avec le lait. Tout cela est une armature cachée, solide, infiniment protectrice, presque une armure. On entre dans une période critique de transition, dans une phase de mue qui amène de l'inquiétude et du trouble, au fond

un peu plus de vulnérabilité morale. Sur une voie nouvelle, où l'incertitude et les tâtonnemens sont inévitables, l'homme se ramasse et se replie sur lui-même dans un geste très naturel de prudence et d'égoïsme : il est peu disposé aux sacrifices que demande la famille nombreuse.

L'abandon de la terre et l'affaiblissement de la natalité se juxtaposent, se combinent et se pénètrent pour constituer une crise unique, qui, nous l'avons dit, est avant tout morale, bien qu'on n'ait pas manqué d'en proposer des explications purement économiques. On a prétendu par exemple que les paysans désertent la terre parce qu'elle ne peut donner la rémunération qu'ils trouvent ailleurs, et c'est la vérité quelquefois : parmi les transfuges, il en est qui ont eu raison de le devenir pour chercher une adaptation meilleure. Beaucoup d'autres ne sont ni regrettables pour le métier qu'ils laissent, ni désirables pour celui qu'ils prennent. Seuls les paysans bien adaptés, qui travaillent avec ardeur, intelligence et succès, méritent de nous arrêter.

Sur les coteaux des deux rives de la Garonne, comme dans les riches alluvions de la plaine, leur budget nous est assez familier. Ici les céréales, le vin et les bestiaux, là le sorgho, l'oignon, les pois, les asperges et les tomates, plus loin les chasselas et les prunes fournissent les grosses recettes, auxquelles s'ajoutent des menus profits qui ne sont pas à dédaigner, les produits de la basse-cour et du verger. Tout cela fait un budget copieux, solide dans les pièces principales, bien garni dans les joints, qui se gonfle ou maigrit selon les années, sans devenir jamais étique à cause de l'extrême variété des cultures. Il permet de satisfaire des besoins de confort et de luxe chaque jour grandissans, et plus d'un pourrait jeter sur lui quelques regards d'envie parmi ceux qui sont allés chercher fortune à la ville. C'est pourtant là, dans ces maisons où l'on est généreusement payé des soins donnés à la terre, que les jeunes s'en détournent ; ils en redoutent le travail, la grossièreté, la solitude, les aléas ; leurs admirations, leurs désirs et leurs rêves vont à un autre type de vie, et, si l'on veut, à un autre idéal. Il y a ici une désaffection de la terre : tout cela se passe dans les âmes, dans les parties profondes et délicates de l'âme.

Nous avons montré que, pour la natalité, les paysans gascons ont suivi pas à pas les bourgeois au cours du siècle dernier, et

qu'après avoir réduit leurs naissances pour s'élever socialement à leur exemple, ils en sont arrivés comme eux à une mentalité caractérisée par la peur de l'effort, de la responsabilité et du risque. Les médecins diraient que c'est de l'asthénie avec triple phobie, et, dans la même langue, on pourrait ajouter que le bouillon de culture est excellent pour le fonctionnarisme et l'étatisme. Mais tout cela est moral comme le désir de bien-être, de luxe, de déplacemens et de plaisirs qui achève de ruiner la natalité dans nos campagnes.

Dernièrement, un des continuateurs de Le Play et de Demolins, M. Philippe Champeault, dégageait, de ses belles études sur les types familiaux, cette loi générale que « la natalité est florissante toutes les fois que les enfans rapportent aux parens plus qu'ils ne leur coûtent, ou tout au moins quand ils ne leur coûtent pas notablement plus qu'ils ne leur rapportent, et qu'elle baisse au-dessous de cette limite (1). » Cette loi se vérifie dans les faits partout autour de nous : dans les familles de paysans Gascons suivies depuis la Révolution jusqu'à nos jours, dans la métairie landaise dont la solitude, sous les grands pins de la forêt, est encore égayée par une troupe de petits bergers, dans les familles espagnoles, venues des vallées pauvres des Pyrénées, et qui forment en Gascogne de nombreuses colonies intéressantes.

Mais traversons la première couche de vérité que cette loi nous offre, cherchons l'intime et le solide, descendons jusqu'au fondement et nous y rencontrerons l'âme elle-même. Ici le fait économique en cache un autre plus profond, plus humain, qui le dépasse, le domine et l'explique. L'enfant coûte aux paysans gascons plus qu'il ne leur rapporte depuis qu'il renie sa première dette et se refuse à payer le lait dont il fut nourri : dès qu'il gagne plus qu'il ne consomme, il entend profiter seul de l'excédent, il coupe de bonne heure les liens qui le rattachent au tronc familial et de telle manière qu'il ne lui donnera jamais rien, tout en continuant de l'exploiter pendant la maladie, le chômage, le service militaire, dans d'autres circonstances encore.

Chose étrange, nous vivons dans un temps de solidarité ; le

(1) Philippe Champeault, *la Science sociale*, décembre 1910. Nous ne donnons que la partie essentielle de la loi dont l'énoncé complet montrerait que l'auteur n'a pas méconnu l'importance des idées religieuses et morales.

progrès social semble tout en attendre ; nous ne reculons devant aucun sacrifice pour la réaliser par les institutions et les lois ; elle prend les formes les plus diverses et les plus ingénieuses ; elle protège l'enfant dans le sein de sa mère, l'accueille par des bienfaits à sa naissance, entre avec lui à l'école, le suit pendant l'apprentissage et même au régiment. Les jeunes grandissent dans une atmosphère de solidarité et, malgré cette leçon continue et touchante, ils se dérobent dès qu'ils le peuvent à la plus facile, la plus naturelle, la plus sacrée des solidarités qui est celle de la famille.

L'individualisme très précoce, intense, un peu féroce des jeunes, voilà le fait capital. Sans doute on trouverait dans ses causes des facteurs économiques, industriels, commerciaux, mais à côté de quelques autres fort importans qui ne sont rien de tout cela. L'étude de sa nature psychique intime nous révélerait peut-être qu'il est un phénomène de régression, un retour à des mentalités ancestrales, très primitives. Il est toujours un phénomène moral, et cela seul nous intéresse ici. La ruine de la natalité se prépare dans les cœurs avant de s'inscrire dans un fait économique qui en est la loi apparente et d'ailleurs exacte.

On ne peut guère voir de près ce qui se passe en Gascogne sans éprouver un sentiment de tristesse et de découragement. Il ne faut pas s'y abandonner. Le bien sort quelquefois de l'excès même du mal et les déchets que nous constatons sont sans doute les sacrifices nécessaires pour préparer le progrès. Gardons intacte, à l'abri de toute défaillance, notre foi dans le progrès ; s'il est une illusion, aimons sa piperie : il n'en est pas de plus nécessaire. La foi est ici la volonté même de vivre. Il arrive peut-être aux peuples comme aux individus d'être touchés par l'horreur de la mort, de se ressaisir au moment décisif dans un mouvement de recul et de trouver le salut dans un appel désespéré aux forces suprêmes de vie. Mais nous avons des raisons plus précises de croire que nous ne mourrons pas.

Nous devons à nos devanciers un capital d'aristocratie morale merveilleux, fruit de lentes accumulations qui se sont déposées comme les couches d'un terrain géologique. Nous ne l'utilisons pas toujours très bien, nous le gaspillons quelquefois et, malgré de sincères efforts, nous le renouvelons assez mal. Au fond, c'est sur lui que nous vivons. Quand on pénètre dans l'in-

timité morale des hommes, on constate que derrière les paroles, les formules, les gestes et les actes, qui semblent indiquer une coupure infranchissable entre le présent et le passé, le passé est toujours là agissant et déterminant. Bien des choses menacent ruine qui durent par la vertu de forces cachées : telles ces pauvres maisons qui, autour de la petite place, dressent sur des piliers leurs façades en pans de bois, façades déjetées, bossuées, fripées par la morsure des hivers, toujours prêtes à tomber et qui ne tombent jamais, tant est puissante la cohésion acquise au cours des siècles et solide, malgré l'usure des chevilles, l'antique liaison des assemblages! Nous avons encore des réserves considérables où nous puisons chaque jour à notre insu, et ils ne sont peut-être pas aussi vides que nous le croyons les vases d'où s'échappent les vieux parfums.

Voilà une première raison d'espérer. En voici une seconde, plus intéressante peut-être, ou qui tout ou moins nous doit solliciter davantage. Il s'en faut que tout soit fatal dans l'évolution qui nous entraîne ; nous n'y sommes pas roulés comme des cailloux sur le lit d'un torrent. Nous entendons intervenir pour conduire, soutenir, modérer, précipiter le mouvement. Nous intervenons en effet, continuellement, avec notre raison, dont c'est l'ambition de tout régler le plus rationnellement possible. Il n'est certes pas de meilleur guide et d'ailleurs nous n'en pouvons pas avoir d'autre. Mais il faut prendre garde que la raison ne juge et ne décide que sur une information complète de la réalité tout entière, qu'elle reste toujours très sensible à cette réalité, attentive à garder le contact. Ce n'est un secret pour personne qu'elle y répugne un peu. Les irrégularités, les caprices, les surprises, le désordre et les illogismes du réel sont autant de grossièretés qui blessent sa délicatesse, tandis que la limpidité des idées abstraites lui est une douceur délicieuse. Elle s'en tient volontiers aux choses telles qu'elle les conçoit, au lieu de les voir et de les subir telles qu'elles sont. C'est la source de beaucoup d'erreurs dont nous souffrons et qui finiraient par nous être funestes. On reconnaît le véritable esprit scientifique au soin avec lequel il vérifie continuellement sa méthode. Comme les marins relèvent leur point plusieurs fois par jour, nous devrions nous aussi relever souvent le nôtre, et, comme eux, au premier signe suspect, ralentir l'allure et marcher la sonde à la main. C'est l'image même du souci de la réalité qui descend au

fond des choses pour en saisir les moindres détours. Une méthode se juge à ses résultats comme un arbre à ses fruits. Quand les fruits sont mauvais ou médiocres, on arrache l'arbre ou on le greffe. Il ne s'agit pas de sacrifier le rationalisme, une des gloires de l'esprit français, mais il pourrait recevoir avec profit le bienfait de quelques sèves différentes.

C'est surtout en ce qui touche l'enfant que la méthode doit être sans cesse minutieusement vérifiée et mise au point : dans un pays où la crise morale est « grande pitié, » à qui penser, sinon aux jeunes ? Ils sont l'avenir mystérieux, que bien des facteurs, étrangers à nous et même inaccessibles, détermineront, sur lequel cependant nous ne sommes pas sans action, et que de fait nous préparons tous les jours en pétrissant la pâte molle de leurs âmes. Devant eux il faut se poser la grave et troublante question, que les médecins connaissent bien, qu'ils se posent sans cesse, qui est leur tourment et leur honneur : faisons-nous ce qu'il faut faire et faisons-nous bien tout ce que nous croyons devoir faire ? Elle se pose ici précise, impérieuse, obsédante quand, au détour du petit chemin, devant le champ en friche et la maison abandonnée, on rencontre, au lieu de la bande joyeuse d'autrefois, quelque écolier solitaire, cheminant d'un pas distrait vers l'école.

C'est en effet à l'école que nous sommes directement conduit, et notre première pensée est d'y suivre la vocation naissante pour la terre que le petit paysan y apporte chaque matin. Cette vocation mérite beaucoup d'égards, de minutieuses précautions, toute une culture morale fine et délicate, un véritable effort éducateur qui ne peut réussir qu'en s'appuyant sur une psychologie vraie. On n'a que faire ici d'une psychologie générale, superficielle, conventionnelle, rationnelle, comme il nous semble qu'elle l'est trop souvent ; il nous faut une connaissance approfondie de l'âme, telle que le passé nous l'a léguée, telle qu'elle vit et réagit dans le milieu qui pèse sur elle et la travaille de mille manières. Il nous faut la voir aux prises avec l'enseignement qu'elle reçoit, ce qui est une affaire capitale, telle qu'on la trouve peut-être ailleurs, telle qu'elle est exactement ici même, en Gascogne, dans notre village, sous nos yeux. Nous offrons à l'école le peu que nous savons, quelques renseignemens sur l'écolier et l'âme paysanne. Aucun d'eux n'a été puisé dans les livres.

Les âmes se laissent voir dans les petits faits de la vie journalière. L'historien, qui en veut sonder le fond et démonter les ressorts chez les rois, les politiques et les capitaines, ne craint pas de descendre aux détails les plus vulgaires et les plus infimes: tout est ici relevé par la grandeur du personnage et la majesté de l'histoire. Le romancier dans le roman psychologique se sert des mêmes détails, mais il les choisit à son gré, les place où il veut, les enchâsse et les sertit si bien que d'un caillou grossier il fait un bijou charmant. Le sociologue ne connaît aucun de ces avantages. En psychologie sociale, comme en clinique médicale, la première règle est l'exactitude, la précision, la minutie et la patience dans l'observation des humbles choses qui sont souvent les plus révélatrices.

On trouvera beaucoup d'humbles choses dans les pages qu'on va lire, et d'autres ont vu certainement ailleurs ce que nous avons observé en Gascogne. Mais la concordance d'observations, faites sur des points divers, par des observateurs qui s'ignorent, est une marque de leur valeur et une présomption de vérité. Et puis des vérités déjà connues, presque vieilles, se raniment et se rajeunissent, prennent de la force et de l'autorité quand on les considère à l'état naissant, c'est-à-dire au sortir même des faits qui les contiennent. Les fleurs n'ont jamais plus d'éclat et les fruits plus de saveur qu'au moment où on les détache de la branche qui les porte.

II

Le petit paysan qui, à l'âge de six ans, entre à l'école pour la première fois est bien un apprenti de la terre : on peut même dire qu'il l'a été en quelque sorte en naissant. Pendant les pluvieuses journées d'hiver, où le travail ne presse guère, la mère a souvent porté le nourrisson à l'étable chaude, et, en manière de jeu, elle l'a mis à califourchon sur le dos de la vieille vache au regard mélancolique et indifférent. Dès qu'il a pu marcher il a saisi un bâton, et matin et soir, très sérieusement, comme la mouche du coche, il s'est employé à faire entrer et sortir les bestiaux. Aux semailles d'automne, quand les guérets sont fins et doux, le père assis sur la herse l'a pris dans ses bras, et il a tenu les guides. Dans ses premières conversations avec les autres

écoliers, il racontera qu'il sait labourer et il a labouré en effet. La main agrippée au mancheron de la charrue à côté de celle de son père, il a suivi le soc de ses petits pas; il a répété les vieux commandemens aux traînantes intonations, il a enflé sa voix pour lancer les jurons qui tendent les jarrets et courbent les nuques de l'attelage sur les affleuremens d'argiles compactes: au bout du champ, pendant que les bêtes soufflent, il s'est retourné pour contempler le travail fait, le sillon droit et profond d'où s'échappe une buée légère, les grandes mottes renversées; il a aspiré à pleins poumons l'odeur salubre de la terre, et senti déjà lui aussi dans son cœur la joie et l'orgueil du beau labour.

Rien de plus intéressant et de plus instructif que l'étude de cet enfant dont on peut dire à première vue qu'il a choisi son métier, qu'il en a commencé l'apprentissage, et qu'il en a la vocation. Voilà le fait concret, et, bien que dans l'activité naissante de cette âme, tout soit encore confus, rudimentaire et amorphe, une analyse attentive y peut déjà faire des distinctions : sur les deux bourgeons jumeaux, étroitement accolés, que la sève gonfle, un œil exercé ne distingue-t-il pas celui d'où sortira la fleur de celui qui ne donnera que des feuilles? Le choix du métier et l'apprentissage ont été imposés par la naissance, une ambiance infranchissable, la force même des choses. Ici l'enfant a tout reçu, et subi : il a été entièrement passif. Il n'en est pas de même pour la vocation, qui bientôt se révèle avec son caractère d'innéité et de spontanéité. Elle est naturellement tributaire des circonstances extérieures, qui dans l'espèce sont dominantes et oppressives, mais elle marque, en leur échappant quelquefois, qu'elle est d'origine plus intime, plus profonde et plus ancienne.

Quelle différence entre ces deux écoliers, que nous rencontrons chaque soir conduisant leurs bestiaux à la prairie, enfans sages, apprentis dociles, en qui les parens voient déjà deux solides bouviers! Le premier ne sait guère que le nom et le nombre de ses bêtes; le second est intarissable sur l'âge, le mérite, les aptitudes, l'avenir de chacune d'elles; et, quand il arrive aux deux rois du troupeau, les grands bœufs gris aux cornes noires, ses yeux et sa voix s'animent pour le couplet final, plein de bravoure gasconne et de phrases du terroir : « Voyez-vous, monsieur, quand mon père les met à la forte charrue, et qu'il appuie des deux mains, elle s'enfonce

jusqu'au manche... Ils lèvent de la terre à charretées... Ça fait peur... Tout le monde s'arrête pour regarder... Dites au voisin qu'il y vienne avec sa brabant et ses quatre garonnaises. » Le premier n'a pas la vocation, il ne l'aura peut-être jamais. Elle est née chez le second, décidée, vigoureuse, *opérante* et sous la forme qu'elle a toujours chez l'enfant, qui est l'admiration.

C'est en effet une admiration qui se cache à la racine de toute vocation : pour cultiver celle du petit paysan, l'école ne doit jamais perdre de vue cette notion capitale, sur laquelle on ne saurait trop insister. L'admiration est le dernier terme que l'analyse psychologique puisse atteindre, mais non pas le plus profond. Elle est sous-jacente à l'imitation qui joue dans notre vie individuelle et collective un rôle si important, et où Tarde a trouvé le principe le plus explicatif de la sociologie ; elle la précède, lui donne le premier branle, en est la condition. L'admiration est un mouvement qui nous sort de nous-même, une ouverture de l'âme, un élan où l'on sent vaguement de l'amour et du désir, parfois un véritable essor. Elle est, par cela seul, la source la plus féconde de notre éducabilité. Le phénomène admiratif est très initial, et cependant quelque chose est encore plus profond qui garde son mystère, c'est le substratum, c'est-à-dire notre innéité morale, faite de toutes les hérédités dont elle est l'expression. Nous sommes le prolongement de ceux qui nous ont précédés dans la vie. L'appel que nous entendons dans une direction déterminée, et qui est véritablement et en termes propres la vocation (*vocare*), nous donne l'illusion que nous obéissons à une force qui nous attire, au lieu que nous subissons une poussée, une *vis a tergo* héréditaire. La connaissance approfondie de l'hérédité dans une famille permettrait de reconnaître et de protéger de bonne heure certaines vocations. Elle expliquerait bien des surprises, le goût très vif d'un enfant pour la terre dans un milieu défavorable, la révolte inattendue d'un autre contre le métier familial. Mais cette connaissance est impossible, car, outre les causes d'erreur inévitables en pareille matière, il se trouve que les hérédités les plus nettes, loin d'être toujours immédiates ou prochaines, remontent parfois à plusieurs générations. D'après une vieille légende, quand un enfant naît, les morts de la famille se réveillent, s'agitent et se parlent au cimetière. Sans doute que l'un d'eux, délégué par les

autres, se lève pour entrer dans l'âme du nouveau-né et en commander le devenir. Pourquoi faut-il que ce soit souvent un aïeul inconnu, depuis longtemps oublié?

Chacun de nous apporte en naissant son idiosyncrasie, et on sait que les médecins entendent par ce mot la tendance que nous avons à prendre certaines maladies ou à nous en défendre. La belle découverte de l'anaphylaxie, due à M. Charles Richet, et dont la *Revue* a récemment entretenu ses lecteurs (1), permet d'entrevoir le mécanisme par lequel la nature détermine notre personnalité physique en nous montrant celui des immunités et des sensibilités acquises. Notre personnalité morale est pétrie, elle aussi, de tendances et de répulsions. L'hérédité dépose en chacun de nous certaines sensibilités qui sont autant de germes différenciés d'admiration. Si ces germes rencontrent des circonstances favorables, ils fructifient en admirations précises, génératrices de vocations. Il arrive même que la vitalité de ces germes est telle que le moindre incident suffit pour les faire éclore, qu'ils se développent et aboutissent malgré tous les obstacles.

Inversement, il n'est au pouvoir de personne de faire naître une admiration dans des âmes qui n'ont pas été favorablement ensemencées, encore moins dans celles qui ont reçu des germes de défense et d'inhibition. Cela, même pour chacun de nous, est au-dessus de notre propre volonté. La volonté nous fera bien prendre un métier comme elle nous fait quelquefois épouser une femme : elle ne peut nous donner ni la vocation, ni l'amour. Il y faut un autre consentement intérieur, plus intime. En résumé, selon que nos âmes sont ouvertes ou fermées à certaines admirations, nous sommes prêts ou réfractaires aux vocations correspondantes.

Aucune vocation n'est plus héréditairement préparée que celle du petit paysan. Il doit à une longue série d'ancêtres laboureurs une sensibilité très vive au charme de la terre, et son admiration pour elle éclate dans tous ses propos, au moment où il entre à l'école. Appliquons-nous, pour la mieux défendre, à bien connaître cette admiration, qui offre ce triple caractère d'être personnelle, fragile, et particulièrement sensible à une cause spéciale de ruine.

(1) Voyez la *Revue* du 15 novembre 1911.

Elle est personnelle parce qu'une personne en est toujours l'objet. L'enfant n'admire pas le métier, mais celui qui l'exerce sous ses yeux. L'idée du métier est une idée abstraite à laquelle on n'arrive que par généralisation. L'enfant ne généralise pas, et l'abstraction lui est difficile. Le caractère personnel de cette admiration est d'ailleurs persistant; on le retrouve encore après l'enfance et la jeunesse. Car la vocation n'est pas une force qui tombe en se réalisant; elle survit au choix du métier et à l'apprentissage, elle accompagne, conduit et soutient la carrière, qui sans elle courrait de vrais dangers; mais elle reste toujours, malgré les apparences, une admiration personnelle. Sans doute on admire maintenant le métier en lui-même, on en a acquis l'idée abstraite, on le compare aux autres, on apprécie ses avantages et sa supériorité, mais on admire surtout la maîtrise qu'on y apporte et les succès qu'on y obtient. Le même sentiment, qui a fait naître la vocation, l'entretient et la confirme; nous commençons par admirer les autres et nous continuons en nous admirant nous-même.

Le mérite de celui que l'enfant admire importe beaucoup, car plus il est grand, reconnu de tous et cité, plus il y a de chances pour que l'admiration soit vive. Le père, qui travaille sans goût et sans succès, humilie son fils qui porte ailleurs ses regards; celui dont les moissons sont un triomphe, met dans le cœur du sien un sentiment d'une grande force. Ce sentiment est fait de tendresse et d'admiration : le père n'y voit en général que la première, qui se manifeste le plus et par des témoignages dont son cœur est profondément touché, mais il est possible que l'admiration domine.

Le sentiment admiratif du petit domestique pour le maître, moins profond, moins enthousiaste, est encore très efficace. Il est des métairies, d'où les jeunes bergers qu'on y loue sortent presque toujours au bout de quelque temps laboureurs confirmés, et d'autres qui n'en retiennent aucun à la terre. Nous avons connu un agriculteur émérite qui allait chercher ses petits domestiques à la ville, dans des milieux défavorables; de presque tous il faisait de vrais paysans, reconnaissables à l'empreinte de leur premier maître, dont ils citaient sans cesse les pratiques, les exemples, jusqu'aux paroles. Les sociétés d'agriculture, entrant dans une voie un peu nouvelle, devraient rechercher ces éducateurs sans diplôme, ces *fixateurs* de voca-

tion, les récompenser, les signaler à l'Assistance publique qui de préférence leur confierait ses pupilles.

Aucune précaution n'est inutile autour de ces admirations, à cause de leur fragilité. Sur le cerveau de l'enfant les impressions sont faciles, vives, mais non moins superficielles et fugaces. Les sentimens les plus opposés s'y succèdent avec une rapidité inouïe comme sur leur visage le rire n'attend pas que les pleurs soient séchés. C'est un jeu de substituer une admiration à une autre dans des âmes où la nouveauté d'un sentiment est le secret même de sa force. Là est tout le danger et il est très grand. La consistance augmente naturellement avec l'âge, mais de six à douze ans, la mobilité est extrême, et c'est précisément la période où des conditions nouvelles sollicitent, favorisent et excitent au plus haut point cette mobilité.

De six à douze ans, les écoliers font un grand et solennel voyage; neuf fois sur dix, ils n'en feront plus de pareil, et les plus favorisés, ceux auxquels est réservé l'enseignement secondaire et supérieur, n'auront qu'à le recommencer dans d'autres conditions, avec des arrêts prolongés sur certains points plutôt que sur d'autres.

Dès son arrivée à l'école, le petit Gascon est tiré de son village et conduit à Toulouse, à Bordeaux, à Paris; on le promène à travers la France et l'Europe; on lui fait franchir les mers et parcourir les continens. On ne lui donne, il est vrai, que d'infimes clartés de toutes les sciences, mais on lui en raconte les triomphantes applications; on lui montre les distances supprimées, la parole et la pensée portées avec la rapidité de l'éclair à travers l'espace, les solitudes de l'air disputées aux oiseaux, partout la matière vaincue et asservie, partout la terre trépidante de machines dont les unes ont la précision et la délicatesse des doigts les plus fins, et les autres soulèvent des blocs que des milliers de bras ne pourraient ébranler; on évoque devant lui le long et curieux passé de l'humanité, moins troublant peut-être que l'effort du présent pour préparer un avenir dont l'image est enchanteresse. Pendant six ans, l'école tient l'âme de l'enfant dans un émerveillement continu. Que deviennent ses premières admirations auxquelles sa vocation agricole est liée?

Nous pouvons témoigner que le voyage leur est funeste. Au retour, au lendemain du certificat d'études, quand nous chemi-

nons côte à côte, comme il y a six ans, entre les haies odorantes du petit chemin creux, l'écolier ne nous chante plus le fier couplet des grands bœufs gris aux cornes noires.

III

Ce n'est pourtant pas un mal nécessaire, inévitable et fatal que l'école compromette ainsi la vocation du petit paysan en ruinant les sentimens qui en sont le principe et l'aliment. Elle pourrait au contraire, s'inspirant de la psychologie que nous venons d'en esquisser, lui être favorable, la maintenir, la fortifier, la mettre en état de défense contre les nombreux dangers qui l'attendent et que l'on connaît : le service militaire, le fonctionnarisme, la pénétration de la vie moderne dans les campagnes les plus reculées. De celle-ci, nous redoutons non seulement l'action générale, qui s'exerce partout, mais les plus petites répercussions partielles, qui ailleurs passeraient inaperçues. Tout est gravement nocif dans un pays de misérable natalité comme le nôtre. Nous souffrons du nombre des facteurs et des cantonniers, que l'on double, de la petite usine de sandales ou de balais qui demandera deux douzaines d'ouvriers, de la modeste automobile que l'on trouve dans le moindre village.

L'automobilisme est modeste en Gascogne : médecins, notaires, rentiers, négocians tiennent eux-mêmes le volant et n'ont qu'un petit domestique qui lave la voiture et les accompagne au besoin. Ils le prennent de préférence dans une métairie où il sera plus robuste, plus docile, moins exigeant. Dès que le petit paysan a mis sur ses épaules la peau de bique et sait faire partir le moteur, il est définitivement perdu pour la terre. Je trouve même dans mes notes des faits significatifs, comme celui d'un enfant de quatorze ans, qui entre chez un médecin où il reste deux ans, glisse de là au garage du chef-lieu de canton et qu'on retrouve peu de mois après dans un aérodrome: celui-là, sans passer par la grande ville, en était arrivé au monoplan moins de trois ans après avoir quitté la charrue et une vieille famille de laboureurs.

La terre est ici plus malheureuse qu'ailleurs. Pourquoi l'école ne lui marquerait-elle pas un intérêt particulier, et même un peu de tendresse, en redoublant d'efforts pour protéger, exciter,

exalter jusqu'à l'enthousiasme les admirations reçues de l'hérédité et du milieu? La première est celle du cadre où l'enfant est né et où le métier doit retenir sa vie. La prise du village sur l'âme des jeunes était telle autrefois que quelques-uns, devenus soldats, ne se consolaient pas de l'avoir quitté. Les médecins militaires nous ont laissé d'émouvantes descriptions de ce curieux mal du pays, qui frappait plus d'un conscrit, brisait ses résistances physiques, le couchait sur un lit d'hôpital et fermait à jamais ses pauvres yeux parce qu'ils étaient privés de la douceur de l'horizon natal.

Cette prise sur l'âme, bien moindre aujourd'hui, est encore très forte au moment où l'enfant devient écolier. Il faut employer à la consolider l'enseignement lui-même et tirer un secours de ce qui est un danger; il faut donner au village, pour qu'aucune comparaison ne lui soit humiliante ou défavorable, une grandeur et une beauté d'emprunt qui seront celles de tout le passé de la France. L'histoire de la grande patrie se déroulera tout entière dans la petite; celle-ci prendra dans l'imagination de l'enfant, au récit de ce conte merveilleux, des proportions incomparables, au-dessus de toute atteinte.

C'est le seul moyen et nous l'avons déjà indiqué. Nous y revenons parce que, si notre idée a été généralement approuvée, il semble qu'on ne veuille l'appliquer qu'avec timidité. Une circulaire récente du ministre de l'Instruction publique, « tenant compte d'un vif mouvement qui s'est produit en ces dernières années, » recommande aux maîtres l'étude de la géographie et de l'histoire locales, pour en mêler l'enseignement à celui de la géographie et de l'histoire nationales. « Il importe, ajoute le ministre, de mêler les deux enseignemens en puisant le plus possible les exemples dans le milieu même où les élèves résident, qu'ils connaissent et qu'ils aiment. Ce qui fait que l'histoire apparait généralement à l'enfant comme une étude difficile et peu attrayante, c'est qu'elle lui est trop souvent présentée d'une manière abstraite et sans lien avec la réalité qu'il peut concevoir. On ne l'y intéresse vivement qu'à condition de solliciter sa curiosité et de provoquer son émotion. C'est surtout pour lui que l'histoire doit être, selon le mot de Michelet, une résurrection. » On ne saurait mieux dire. Nous demandions cela et même quelque chose de plus que nous demandons toujours. Nous voudrions que, de propos délibéré et par méthode,

les principales notions de l'histoire de France fussent déposées dans l'esprit de l'enfant sous des formes concrètes dont le village serait le support.

Le paysan, qui n'a d'autre enseignement que celui de l'école, — et le plus souvent il en est ainsi, — ne garde un souvenir historique que s'il est lié à un des objets de l'activité journalière de son cerveau. En y pénétrant, une notion nouvelle, complètement étrangère aux réalités environnantes, provoque du malaise, reçoit un accueil glacial, cherche vainement sa place et finalement s'en échappe, comme celui qui, entré par mégarde dans un salon, où il ne connaît personne, ne songe qu'à en sortir. La même notion fait naître de la joie et une sorte d'attendrissement, qui se lisent sur le visage, si on la mêle et la confie à d'autres notions *familières à l'esprit, douces au cœur*. Il faut s'assurer de l'amitié de l'âme si l'on veut qu'elle accepte et retienne ce qu'on lui offre, et on peut saisir ici sur le fait, en pleine vie, dans un de ses modes intimes, la vertu intellectuelle et cognitive de la sensibilité. En somme, un fait historique reste obscur tant qu'il n'est pas mis en compagnie de faits antérieurement bien connus, qui l'enveloppent de leur propre clarté et par cela même le rendent déjà aimable; son image est essentiellement caduque et périssable, si on la laisse en l'air, c'est-à-dire sans soutien dans les choses que l'enfant a sous les yeux, sous la main, qui entrent dans le cours ordinaire de sa pensée et de sa conversation; elle devient claire et se fixe définitivement dans l'esprit par la familiarité, la banalité, la permanence des idées auxquelles elle est associée.

Ces enfans, filles et garçons, qui s'égaillent joyeusement en sortant de l'école, savent tous l'histoire d'un crime qui fut commis dans le village il y a cent vingt ans : c'est que le récit en est toujours fait en montrant la maison où le drame s'est passé, le champ contesté qui en fut l'occasion, le trou de l'évier par lequel le canon du fusil fut introduit pour foudroyer un vieillard devant son feu, les descendans de la victime, ceux du meurtrier. Arrêtons parmi ces enfans une grande fillette de treize ans, écolière appliquée, aux beaux yeux intelligens, et nous n'aurons pas de peine à constater qu'elle ne sait vraiment pas ce qu'a été pour la France la guerre de 1870. Cependant son grand-père, mobile au troisième bataillon du Gers, est mort au passage de l'armée de Bourbaki en Suisse. Croit-on que son

ignorance serait la même, si la leçon avait rattaché dans son esprit les événemens de l'Année terrible à l'événement familial, au malheur de l'aïeule qui tant de fois a raconté « la grande peine qu'elle s'est vue, » pauvre vieille, aujourd'hui toute blanche, qui verse encore une larme quand un conscrit du voisinage lui vient « toucher main » avant de partir, qui chaque année, le jour de la Toussaint, tire de l'armoire une photographie et quelques lettres, les étale sur le lit et gauchement s'agenouille devant ces reliques?

Il n'est pas un grand événement de l'histoire qui n'ait eu sa répercussion au village. Les maîtres devront lire les ouvrages spéciaux et les revues, suivre les travaux des sociétés locales, fouiller les minutes des notaires, les archives publiques et privées, pour relever les moindres traces de ces répercussions, d'où ils tireront le plus possible la substance de leur enseignement. Mais, quel que soit le zèle des travailleurs et le bonheur de leurs découvertes, il arrivera souvent que les documens manqueront. Nous sommes au point vif de la question. Nous renouvelons, sans y rien changer, le conseil que nous avons déjà donné : qu'on n'hésite pas à recourir à la fiction pour établir la trame du récit, l'animer et le rendre fécond.

Les historiens feront peut-être des réserves. Nous pourrions leur répondre que nous sommes des paysans, uniquement désireux de voir nos fils rester à la charrue, et que leurs préoccupations nous sont indifférentes. Mais la vérité, qui est le premier souci des historiens, doit être celui de tout le monde et nous nous flattons qu'il est aussi le nôtre. Sur les Gaulois et les Romains, la féodalité et Jeanne d'Arc, Henri IV et Louis XIV, la Révolution et l'Empire, nous mettrons dans l'esprit des enfans des notions parfaitement vraies, même si elles sont liées à des personnages et à des faits imaginaires.

Beaucoup de Français, qui ne sont pas des paysans, seraient étonnés et même humiliés, si on retranchait de leur science historique tout ce qu'elle doit au roman, au théâtre, aux chansons, aux légendes, c'est-à-dire à des fables. La vérité historique que les petits paysans devront à notre méthode sera une vérité élémentaire, de bon aloi, d'un usage courant, une vérité de faits, sur laquelle tout le monde est d'accord, et qui leur suffira, avec cet avantage qu'elle sera durable, tandis qu'il ne reste rien de ce qu'une autre méthode leur donne aujourd'hui. On confie à

leur mémoire des mots qui ne sont que des sons : nous leur offrirons des images saisissables et touchantes, fixées sur un fond que leurs yeux contemplent tous les jours, et qui à cause de cela deviendront dans leur activité psychique autant de petits foyers définitifs. Une nuit épaisse règne actuellement sur l'histoire dans le cerveau des paysans : nous y allumerons une ligne de minuscules lumières, qui, tout en se reflétant sur les maisons du village, jalonneront la longue route suivie par nos pères.

L'enseignement de l'histoire ne mériterait pas d'être fait à l'école primaire, s'il n'en devait sortir une idée éducatrice et bienfaisante, nécessaire à l'homme moderne, quel qu'il soit. C'est l'idée même de la continuité de la vie, le sentiment que nous sommes insérés par notre naissance dans cette continuité comme un anneau dans une chaîne, que nous sommes comptables de l'effort de nos devanciers envers nos successeurs, que nous devons leur transmettre cet effort additionné du nôtre. C'est la notion morale de l'*héritage*, des devoirs et des responsabilités qu'il implique, telle que la noblesse française l'imprimait dans le cœur de ses enfans. Toute notre histoire est remplie des beaux gestes que ce sentiment a inspirés. Il soutient encore bien des hommes qui entendent toujours *servir* la France, comme autrefois ils auraient *servi* le Roi, encore qu'ils y rencontrent parfois plus d'une difficulté.

Le jeune gentilhomme recevait cette notion directrice de tout ce qui l'entourait et l'accueillait dans la vie, des premiers récits dont il était bercé, des usages et des traditions de la famille, des liasses de vieilles lettres souvent relues, des portraits accrochés aux murs, des pierres mêmes du château. Pourquoi les petits paysans, les vrais fils de la même terre, ses fils les plus humbles, les plus fidèles, les plus méritans, ne recevraient-ils pas un enseignement analogue? Pourquoi ne sentiraient-ils pas eux aussi ces excitations, douces et toniques à la fois, qui de bonne heure inspirent à l'homme l'orgueil de ses origines et l'ambition d'en rester digne? Ils n'ont rien autour d'eux qui puisse les leur donner, ni château, ni archives, ni portraits d'ancêtres. Mais ils ont l'école, la petite école. Celle-ci doit tout faire et elle peut beaucoup. Elle peut toucher, ravir, entraîner ses écoliers, si elle sait leur montrer la grande œuvre du passé, d'où est sortie la France moderne, len-

tement, durement poursuivie et façonnée par des ouvriers qui étaient du village, dont le sang coule dans leurs veines, dont ils portent les noms, qui comme eux parlaient patois, qui habitaient les mêmes maisons, passaient tous les jours sur les mêmes chemins, travaillaient les mêmes champs. N'est-ce pas le vrai moyen de donner à ces enfans le sentiment de la solidarité, de faire naître en eux des fiertés qui se transformeront en énergies, d'attendrir leurs jeunes cœurs à l'idée du devoir social, qu'on rendrait ainsi présente, saisissable et vivante?

L'efficacité de cette méthode d'enseignement est certaine, et nous l'avons essayée plus d'une fois avec succès. Il y a peu de temps je voyais entrer dans mon cabinet un homme, prématurément vieilli par la fatigue et tordu par le métier. Il me dit son nom, et, comme je ne le reconnaissais pas : « J'ai beaucoup changé depuis le jour où vous nous racontiez l'histoire d'Henri IV que je n'ai pas oubliée. » Il n'avait pas oublié en effet le conte que trente ans avant je m'étais amusé à faire un jour devant un groupe d'enfans attentifs.

Sous le manteau de la cheminée d'une vieille maison du village, j'avais fait asseoir Henri IV et Sully, encore jeunes; ils étaient venus consulter une sorcière renommée qui leur prédit tous les événemens du règne futur, même sa fin tragique. Le Roi n'y voulut pas croire, et malheureusement il renvoya la vieille avec une pièce blanche, sans y ajouter la formule consacrée qui, prononcée en patois, préserve du mauvais sort. On pense bien qu'Henri IV parlait patois, au grand déplaisir de Sully qui n'en saisissait pas toutes les nuances, à la grande joie de mes auditeurs qui en triomphaient. Bien qu'en pleine Gascogne, mon affabulation n'en était pas un pur produit. Henri de Navarre et son futur ministre ont beaucoup chevauché dans nos villages; on montre à Lectoure une maison où ils ont couché; je ne sais plus où j'avais lu que Sully y consulta une sorcière dont les avis favorables le décidèrent à prêter de l'argent au Roi; le sire de Rosny avait toujours de l'argent dans ses poches, car, outre qu'il était naturellement ménager de son bien, il excellait à vendre fort cher des chevaux qu'il achetait bon marché; et ses mémoires témoignent par ailleurs que les prédictions astrologiques de son précepteur Labrosse soutenaient sa foi dans la fortune de son maître. Mais, même

avec un fondement historique bien moindre, mon récit aurait eu autant de succès. Si nous voulons que nos paroles soient comprises et retenues, nous devons premièrement penser à la réceptivité cérébrale de celui qui nous écoute; et, comme nous mesurons l'éclat de notre voix à la sensibilité de son oreille, il nous faut avec plus de soin encore proportionner notre discours à son esprit.

L'avidité du cerveau de l'enfant pour le concret est si grande que, toutes les fois qu'on lui offre une idée à demi abstraite, il essaye dans la mesure de ses forces de la transformer en une image familière. Quand on lui lit pour la première fois les fables de La Fontaine, il situe immédiatement la comédie ou le drame sur les bords du ruisseau voisin, dans un coin du grenier, sur un arbre du jardin; il dispose les personnages à sa guise et il donne à chacun la physionomie des animaux et des gens qu'il connaît. On le verrait bien à ses dessins s'il savait dessiner. Le dessin de son imagination est net et définitif. Plus tard les illustrations de Grandville et de Gustave Doré, si admirées soient-elles, ne l'effaceront pas.

La résistance de ces premières images est extrême. Il n'est pas rare qu'un homme ait atteint l'âge mûr quand il visite Rome pour la première fois. Mais il a passé sur le Forum dix années de son enfance et de sa jeunesse : il y est entré au lendemain de ses secondes dents avec le *De Viris*, et quand il en est sorti, il retroussait sa moustache naissante en relisant l'ode à Lydie. On ne vit pas si longtemps dans un pays par l'imagination sans qu'elle vous en fournisse une image précise, empruntée aux élémens dont elle dispose. Le Capitole et le Palatin sont deux petites collines du pays natal, séparées par une prairie où Romulus et Tatius se livrèrent leurs combats. L'image est gardée intacte jusqu'au jour où le voyage lui en substitue une autre plus vraie et plus émouvante. Celle-ci restera sans doute maîtresse du champ psychique : n'empêche qu'au hasard d'une songerie ou même d'une lecture, quand l'esprit s'échappe la bride sur le cou, l'image primitive reviendra nette, importune, réclamant ses droits de premier occupant.

On pense bien que ce retour n'a pas d'importance, et les professeurs d'histoire ne doivent pas s'en inquiéter. Des confidences nous permettent de dire qu'on peut consacrer sa vie aux travaux historiques et garder des images un peu fantaisistes de Charle-

magne, de saint Louis et de Napoléon, dues à des lectures enfantines. La notion première, concrète et lointaine, est un point d'appel sur lequel les idées et les images nouvelles viennent se déposer en cristallisant. L'impureté relative du noyau primitif ne gêne pas le travail de cristallisation et ne ternit pas l'éclat des cristaux. Ce que nous demandons n'est après tout qu'un artifice didactique, et tout l'enseignement primaire, lecture, écriture, calcul, repose sur des artifices pareils. La morale elle-même n'est-elle pas enseignée à l'aide des contes et des fables ? Pour avoir appris une certaine sagesse dans d'adorables récits, l'enfant est-il moins bien disposé à recevoir plus tard les sévères leçons de l'éthique ?

Qu'on fasse donc venir sans crainte les plus grands personnages de l'histoire sur la petite place dont le silence n'est troublé que par le tumulte quotidien de la récréation. Le cadre est pauvre et étroit pour y loger toute l'histoire de France. Mais les écoliers le connaissent et l'aiment : et, comme ils ne l'oublieront jamais, ils garderont le souvenir des tableaux que nous saurons y mettre. Les enseignemens du lycée et de la Faculté n'y perdront rien ; la terre y gagnera peut-être quelque chose.

IV

Une autre admiration mérite encore plus la sollicitude de l'école, c'est celle du métier. Il n'est personne qui ne dise que le meilleur moyen de la servir est de développer l'enseignement agricole. L'avis est unanime et nous nous y associons pleinement. Mais il se peut que cette unanimité repose sur une confusion et sur une erreur.

La confusion est précisément celle du choix du métier et de la vocation dont on a déjà entrevu les différences fondamentales. Il est assez ordinaire qu'on choisisse le métier dont on a la vocation, mais le contraire n'est pas rare, et plusieurs éventualités peuvent se produire. Souvent la vocation vient avec l'apprentissage, dont la vertu sur ce point est indéniable, car l'apprenti qui « sent le métier entrer, » qui reçoit les complimens du maître et prend de l'ascendant sur ses camarades, n'est pas loin de la vocation. Il arrive aussi qu'elle ne vient pas ; on reste cependant dans le métier, on l'exerce plus ou moins bien

selon le degré de conscience et de volonté, on finit même par s'en accommoder comme deux époux raisonnables s'accommodent d'un mariage mal asssorti. D'autres fois, toute adaptation étant reconnue impossible, on se décide pour une carrière nouvelle.

Dans le choix du métier, où la raison, le jugement, le bon sens interviennent, nous tenons compte de notre vocation, de nos préférences, de nos aptitudes, mais encore d'une foule d'autres circonstances extérieures à nous-même. La vocation, comme on l'a vu, est tout autre chose. Sous nos yeux depuis quinze ans, neuf enfans sont entrés dans trois ferme-écoles différentes. Ils en ont suivi l'enseignement avec assiduité pendant le temps voulu, et deux en sont sortis premiers avec tous les honneurs. Aucun d'eux n'est resté à la terre. Actuellement deux sont commis dans des magasins de nouveautés, un est comptable dans une compagnie d'assurances, un autre dans une usine d'engrais ; l'armée en a gardé un comme sous-officier et conduit un autre à être agent de police ; nous en savons un qui est dans les contributions indirectes, un autre tonnelier, le dernier est marchand de meubles à Bordeaux.

Ici le choix du métier avait été déterminé par les convenances et les avantages que les parens avaient montrés aux enfans : ils pensaient que la vocation suivrait, amenée par l'apprentissage. Elle n'est pas venue, et on pouvait prévoir qu'elle ne viendrait pas. Ces enfans étaient fils d'instituteurs, de gendarmes, de boulangers, de petits bourgeois, de domestiques attachés à des maisons bourgeoises. Tous étaient fils d'évadés de la terre. L'hérédité leur manquait et surtout l'imprégnation spéciale des premières années. Aucun, en venant de prendre sa tétée, n'avait joué à califourchon sur le dos de la vieille vache, aucun n'avait suivi le sillon en mettant ses petits pas dans ceux de son père. Répétons bien que le choix du métier est un acte de la raison, et que la vocation met en jeu d'autres forces de l'âme ; elle vient du cœur.

On remarquera que ces neuf enfans avaient reçu de l'instituteur un enseignement agricole particulièrement soigné en vue de leur entrée à la ferme, et que celle-ci leur avait développé cet enseignement en même temps qu'elle les initiait aux travaux pratiques. Tout cela sans le moindre résultat. C'est donc une erreur de penser que l'enseignement préparatoire à un métier et

l'enseignement théorique de ce métier suffisent à donner la vocation. Celle de nos futurs officiers ne vient pas de l'étendue des connaissances scientifiques qu'on leur impose. Ce n'est pas en faisant de l'algèbre, de la physique et de la chimie qu'on devient artilleur et marin « dans l'âme. » Ce ne sont pas toujours ceux qui y réussissent le mieux qui plus tard auront le plus de feu sacré à la tête d'une batterie ou sur la passerelle d'un cuirassé. N'a-t-on pas remarqué que les vocations sont moins solides, les démissions plus fréquentes dans la marine depuis qu'on a étendu et surchargé les programmes de l'École navale? Le caractère général et élevé des études y fait naître facilement l'idée d'une autre carrière, et on surprend, paraît-il, des premiers de promotion qui rêvent d'être dramaturges ou chefs d'usine.

Nous sommes à l'école du village et nous n'entendons pas comparer des choses qui ne sont pas comparables. Mais on reste frappé de la similitude de certains faits. Il est sans doute des distances sociales que la psychologie ne connaît pas. Nos meilleurs écoliers, ceux qui en agriculture se montrent supérieurs aux examens, sont les plus disposés à déserter le métier familial. Leur culture scientifique, pourtant si rudimentaire, fait naître en eux des rêves inattendus. L'an dernier, la Société d'agriculture du Lot-et-Garonne a distribué solennellement des prix aux écoliers du département qui s'étaient fait remarquer en agriculture : nous avons constaté que certains lauréats voyaient dans leur succès la justification d'ambitions nouvelles, très éloignées de la terre. Cette année, dans une école primaire supérieure, les deux premiers de la section d'agriculture, après avoir brillamment passé leurs examens, ont demandé de rentrer pour préparer l'un les contributions indirectes, l'autre la Banque de France. « Voilà mon fils, — disait un paysan que nous connaissons à un directeur d'école primaire supérieure, son ami, — apprends-lui tout ce que tu voudras en agriculture, et le plus sera sans doute le mieux, mais rends-le-moi décidé à labourer. » Au bout de deux ans, le directeur engagea le père à retirer son enfant, qui était un excellent élève, sentant que, s'il le gardait plus longtemps, la vocation risquerait d'être compromise.

Les succès scolaires provoquent chez les petits paysans une véritable griserie, que les parens partagent presque toujours,

sans se douter du danger qu'elle renferme. L'écolier est déjà un petit parvenu de la science; il témoigne du dédain à ceux qui ne sont pas savans comme lui. La douzaine de livres qu'il traîne dans son sac lui donne des sentimens suspects pour ses parens et leur métier.

Les choses seraient tout de même un peu différentes si, parmi les livres, il n'y avait pas un petit cours d'agriculture. Le père garderait aux yeux de son fils le prestige d'une compétence et d'une supériorité, le prestige d'une science, celle du métier qui met chaque jour le pain sur la table et sans laquelle on mourrait de faim. Mais voici que l'écolier rentre chaque soir armé de quelques mots avec lesquels sur l'engrais, le fumier, la ration des animaux, il pourrait dans la maison humilier tout le monde. Même, s'il ne monte pas jusqu'aux paroles, le mépris est au fond du cœur où il fait son œuvre. La terre n'a donc plus rien pour se défendre dans l'âme de l'enfant.

Faut-il supprimer le petit livre d'agriculture dans le sac? Il faut au contraire en mettre plusieurs. Développons l'enseignement agricole, consacrons-lui beaucoup plus de temps, donnons-lui dans l'école du village une place éminente qu'il est loin d'avoir. La science rend à la terre d'incalculables services, et chacune de ses découvertes finit par devenir un bienfait pour la plus modeste métairie. Une transformation complète se prépare qui est déjà commencée. L'agriculture de l'avenir sera scientifique sous peine d'être vouée à toutes les défaites économiques.

Le plus petit peuple de l'Europe donne un exemple dont les plus grands peuvent tirer profit. Le Danemark n'a guère plus d'étendue que la Bretagne, et il exporte autant de chevaux que toute la France, trois fois plus de bétail vivant, dix-huit fois plus de viande de boucherie et de porc salé, quatre fois plus de beurre, et un million d'œufs par jour, alors que nous en achetons cent trente millions par an à l'étranger. La science, secondée par l'amour du travail, l'esprit d'initiative et d'association, inspire et dirige ce merveilleux effort : on peut suivre ses applications dans le choix des semences et des engrais, le défrichement des landes, l'élevage du porc et des bestiaux, les industries laitières, la production des œufs dont pas un ne sort du Danemark, en passant par les sociétés de vente, sans avoir été vérifié à la lumière électrique. Notons que nous sommes dans un pays de

petite culture ; les deux tiers de sa superficie sont occupés par des fermes de moins de dix hectares. Des écoles agricoles primaires et supérieures, des écoles spéciales, des conférences, des bibliothèques de campagne, des cours du soir distribuent largement la science aux paysans : ils la reçoivent et en profitent sans que leurs âmes se détachent de la terre (1).

Mais il y a loin des bords de la Baltique à ceux de la Garonne : le sol, le climat, la race, l'histoire, le tempérament, le traditionalisme, la religion, les tendances, les ambitions, les rêves, tout est différent. La culture scientifique du paysan gascon demande des précautions particulières. On parle tous les jours d'organiser sérieusement l'enseignement primaire agricole et rien n'est plus nécessaire : il nous semble qu'il serait profitable de faire entrer à l'école et dans les œuvres postscolaires quelque chose de l'esprit que nous nous efforçons de dégager.

V

Il n'est pas de leçon d'agriculture où, après avoir exposé les acquisitions scientifiques les plus récentes, on ne puisse rendre justice à la valeur des pratiques qui constituent la vie agricole telle que l'écolier l'a sous les yeux. Chacune d'elles a coûté bien des efforts et représente une expérience millénaire. Le plus moderne chapitre de pathologie, rempli de microbes et de toxines, d'anticorps et de complémens, ne permet-il pas de glorifier l'admirable observation clinique de nos devanciers ? Les jeunes croient volontiers que toute la science est née d'hier, et je crains que l'école primaire ne le leur laisse croire quelquefois. Ce serait un grave danger pour la vocation que nous voulons défendre.

On vient d'exposer aux écoliers les plus avancés le phénomène de la sidération, le curieux travail des bactéries fixées sur les racines des légumineuses, qui arrêtent au passage l'azote atmosphérique et le font entrer dans des combinaisons solubles dont profiteront les cultures suivantes. Prévenons l'enfant de n'apporter de son savoir aucun orgueil à la maison, car sur ce

(1) *L'Agriculture danoise et ses progrès.* Rapport de M. Tisserand, directeur honoraire de l'Agriculture, 1908.

point, on y est presque aussi savant que lui, bien que ce soit d'une autre manière. Le père sait que le blé sera beau si le trèfle, la luzerne ou les fèves l'ont précédé dans le champ. Il tient cela de son père qui lui-même le tenait du sien. La science moderne donne du phénomène une admirable explication, qui pourrait bien d'ailleurs n'être que provisoire, mais la découverte du fait pratiquement intéressant remonte aux Romains et est définitive.

On profite d'une chaude journée d'été, où les plantes souffrent et meurent de soif, pour dire aux enfans que l'homme peut vaincre la sécheresse et leur raconter les merveilleux résultats obtenus par les Américains. On leur explique comment la terre profondément défoncée emmagasine l'eau des pluies de l'hiver où les sarclages superficiels et répétés la maintiennent. On appuie la leçon par la petite expérience des deux colonnes de sucre, reposant sur une soucoupe remplie d'eau, l'une faite d'un seul bloc, l'autre d'une série de morceaux superposés : l'eau monte rapidement dans la première pour s'évaporer à la surface, difficilement dans la seconde. Mais, pour que la leçon soit complète et féconde dans le sens que nous désirons, il est nécessaire d'ajouter que le fait, si bien expliqué par la science, était parfaitement connu des vieux paysans gascons, comme en témoignent certains usages d'autrefois.

Quand la population était abondante sur les bords de la Gimone et de l'Arratz, petites rivières qui descendent du plateau de Lannemezan, les grandes métairies louaient volontiers leurs chaumes aux gens du village qui n'avaient pas de terres. Le bail était verbal, annuel, à moitié fruits, pour la culture du maïs et des haricots. L'hiver venu, chacun défonçait sa parcelle avec la bêche plate ou *palon*. Il arrivait même que, dans les nuits claires, après avoir couvert le feu et éteint le *careil*, toute la famille s'alignait sur le champ. On lançait quelques appels pour signaler sa présence aux équipes voisines qui répondaient, et puis, dans le grand silence de la lune baignant la vallée, on n'entendait plus que le choc des sabots sur le fer des outils. Pendant l'été, entre les lignes où les plantes étaient intercalées, la culture se continuait par de nombreux sarclages à la main. Le mauvais vent du Sud, l'*Autan* pourrait souffler, il n'aurait pas raison des maïs, il ne tordrait pas leurs larges feuilles luisantes en cordes lamentables. On n'expliquait

pas alors à la petite école les lois de la capillarité, mais on savait tout de même que défonçage et binage valent bien des arrosages.

Voici des enfans très fixés sur les différens types de terrains dont on leur a appris les noms scientifiques. Demandons-leur s'il est possible de reconnaître la nature d'une terre sans la voir. La question les ahurit d'abord et ils finissent par croire qu'on se moque d'eux. Leurs grands-pères, moins embarrassés, nous auraient répondu par le conte de l'aveugle qu'ils avaient entendu bien des fois :

Il était une fois un aveugle dont le fils voulait acheter deux champs, l'un pour semer du chanvre, l'autre pour planter une vigne. L'aveugle dit à son fils : « Ne conclus pas le marché avant que je n'aie vu la terre des deux champs ; demain je monterai sur l'âne et tu m'y conduiras. » Cependant le fils se disait tout bas : « Comment mon père verra-t-il la terre des deux champs puisqu'il est aveugle? »

Le lendemain, quand on fut arrivé au premier champ, le père dit à son fils : « Attache l'âne à un pied de yèble, de peur qu'il ne s'échappe, » et le fils répondit : « Père, je n'en vois pas. »

Au second champ, l'aveugle dit à son fils : « Ramasse des fleurs de genêts pour faire de la tisane à la vache qui est échauffée, » et le fils répondit : « Père, je n'en vois pas. » — « Emportons au moins un bouquet de fougère qui, suspendu au plancher, permettra le soir la capture des mouches. » Mais le fils répondit : « Il n'y a pas de fougère dans le champ. »

« Rentrons à la maison, dit l'aveugle, et n'achète pas ces champs qui seraient notre ruine, car le premier n'est pas bon pour le chanvre, ni le second pour la vigne puisque le yèble, les genêts et la fougère n'y croissent pas spontanément. »

L'école doit rester en contact intime avec la réalité de la vie paysanne qui l'entoure, et son enseignement changera de caractère selon que dans le pays l'homme est forestier, vigneron, ou semeur de blé. Les entretiens journaliers suivront pas à pas les travaux de la saison, — le conseil en a été déjà donné (1), — afin que la leçon soit plus intéressante, plus pratique, plus saisissable. Le maître y verra surtout l'occasion de marquer à l'écolier qu'il partage les préoccupations de ses parens, qu'il se

(1) Circulaire du 4 janvier 1897.

réjouit ou s'attriste comme eux du soleil et de la pluie, que le souci de la terre est vivant dans son cœur, qu'il y a entre l'école et la métairie une sensibilité commune, profonde, sincère, familière, qui s'étend aux joies et aux défaites de la vie agricole et dont l'expression elle-même devra toujours garder un caractère un peu paysan. Les moindres nuances sont précieuses quand on veut prendre l'âme de l'enfant.

La succession des travaux se déroule devant lui, attachée à une longue série de préceptes, de dictons et de proverbes où tous les saints du calendrier sont employés. A côté d'erreurs et de croyances puériles on y trouve des observations dont la justesse étonne, quand on a soin de ne pas les sortir du canton, parfois très circonscrit, auquel elles s'appliquent. Dans un village, le proverbe conseille de semer les fèves à la Saint-Michel, en terre tellement sèche que le grain, à peine recouvert, « devra voir le bouvier s'en aller, » et celui d'un village voisin d'attendre l'Octave des Morts :

A l'octave des Morts
La fève n'a pas tort.

Pourquoi cette différence entre deux communes limitrophes? On est sûr de trouver dans l'une des terres très argileuses et imperméables qui sont gâtées par les labours humides, tandis que les terrains argilo-calcaires et sablonneux de l'autre les redoutent beaucoup moins. Ne sourions donc pas de ces pauvres choses qui sont la sagesse sentencieuse des anciens. Ce serait une petite injustice, et leur mépris rejaillirait sur toute la vie agricole de la métairie.

Il faut rester très attentif à toutes les contingences qui entourent le petit paysan, et le patois n'est pas une des moindres. Grave question que celle du patois à l'école, qui a fait couler beaucoup d'encre, et ce n'est pas fini. Les uns l'en chassent tous les jours comme fâcheux et même ennemi, les autres l'y veulent conserver et soutiennent que, dans les pays de langue d'oc, il peut beaucoup servir à l'enseignement du français; il est possible que quelques félibres ardens, — le soleil du Midi explique toutes les ardeurs, — rêvent de lui donner la première place en reléguant le français à la seconde. Nous sommes résolument pour que le patois ne soit pas exclu de l'école, et aux raisons qu'en ont données ses partisans nous en ajouterions

peut-être quelques autres, celle-ci par exemple que, *judicieusement employé dans l'enseignement agricole, il est une des forces éducatrices les plus puissantes dont puisse bénéficier la vocation du petit paysan.*

Restons dans la réalité : il n'y a qu'elle qui compte, si l'on a le souci de l'adaptation, qui est le secret du succès. Le patois est la langue agricole de la Gascogne. C'est de lui qu'on se sert pour commander les animaux, les flatter et les gourmander. C'est en patois qu'on sème et qu'on moissonne, qu'on salue les épis lourds « qui courbent la tête comme le col d'une oie, » et qu'en septembre éclate la joie triomphale des vendanges. C'est en patois que le vin nouveau délie les langues pour célébrer la vigne et conseiller aux jeunes de la planter de bon plant,

Comme de bonne mère il faut choisir la fille.

Joies, sentimens, images, tous les mouvemens de l'âme, liés aux travaux agricoles, sont fixés dans des mots patois. Quand il s'agit de la terre, *on pense en patois*, comme le montre une petite expérience que nous avons faite bien souvent et qu'il est facile de renouveler.

On expose à quelques jeunes paysans une question de science agricole. On s'applique à être méthodique, simple, clair ; on revient plusieurs fois sur les points difficiles ; on s'assure que tout est bien compris par les auditeurs attentifs. Mais ils restent silencieux et graves. On reprend la leçon en s'aidant du patois. Les visages s'éclairent : les remarques, les réflexions arrivent, même les objections. C'est de l'allégresse. Le patois a accompli ce miracle de transfigurer la science sous leurs yeux : ils la sentent maintenant faite pour eux, ils pourront l'emporter à la maison, la garder avec leurs habits de tous les jours, en parler et s'en servir. L'instrument de luxe, dont on se méfiait tout à l'heure, est devenu un outil familier.

La leçon, entièrement faite en français, pour si soigneusement adaptée qu'elle soit, reste tout de même distinguée, haute, lointaine. Si le petit paysan se laisse prendre à son charme, — et cela arrive souvent, — ce sera aux dépens de la métairie, qu'il trouvera pauvre, mal outillée, arriérée, grossière, qu'il dédaignera et oubliera. Il y sera ramené par la même leçon, si le patois l'a éclairée, égayée, adoucie en la rendant rustique, paysanne comme lui. Certes, nous désirons que l'enfant res-

pire à l'école un air chargé de science ; mais, de grâce, qu'on y mêle toutes les senteurs du terroir, si l'on veut qu'il soit vivifiant.

Le patois, discrètement employé, aura encore cet avantage de préserver l'enseignement de la stérilité verbale, particulièrement redoutable ici, comme partout où il y a une langue vulgaire complètement distincte du français. Le petit Gascon parle continuellement patois avec ses parens et il entre à l'école pour apprendre le français. L'acquisition des mots français, surtout scientifiques, est une conquête qui le remplit d'aise et facilement lui suffit; il est fier de les prononcer et de les écrire, il croit de bonne foi tenir les choses qu'ils recouvrent : il met dans son grenier des sacs vides et se réjouit comme s'ils étaient pleins. Que d'exemples nous pourrions citer ! Ainsi le mot azote revient assez couramment dans la conversation des jeunes paysans à cause de l'emploi journalier des engrais, et nous n'en trouvons presque aucun chez qui il réponde à une réalité saisie par l'esprit. Il est pourtant possible de mettre dans ces humbles cerveaux des notions vraies et utilisables sous les trois vocables qui désignent les principaux gaz de l'atmosphère, mais à la condition d'employer des comparaisons peu scientifiques, des images familières et certaines explications qui ne valent qu'en patois, car c'est ici surtout que, comme dit Montaigne, « où le Français n'arrive, le Gascon y peut aller. »

VI

Il faut parler patois, savoir le conte de l'Aveugle et bien d'autres, les proverbes, les chansons, les traditions et les légendes pour pénétrer la mentalité du paysan et saisir les liens secrets qui l'attachent à un métier où le travail est dur, sous les pluies et les vents glacés de l'hiver, sous les soleils brûlans de l'été, avec des journées de quinze heures, des nuits sans sommeil, dans la solitude, loin des nouvelles et des plaisirs, et pour une rémunération forcément toujours incertaine. Ces liens seront peut-être toujours les mêmes. Il semble difficile que l'esprit scientifique puisse satisfaire entièrement l'âme paysanne et lui être une plénitude. Il est entendu que les paysans seront de plus en plus instruits, mais chez eux la science devra accepter

certains voisinages et respecter d'autres forces qu'il importe de connaître.

Les grêles, qui en quelques minutes ruinent les espérances d'une année et compromettent pour plusieurs autres les vignes et les arbres fruitiers, ne sont pas rares en Gascogne, ni les pluies persistantes de juin qui noient la fleur du blé et laissent les épis vides, ni les grandes invasions de Black-rot et de Mildew auxquelles les vignes les mieux « traitées » ne résistent pas. Il est curieux d'observer l'état d'esprit des paysans au lendemain du désastre. La consternation est la même chez tous, mais non pas le découragement, ou tout au moins la blessure morale. Les plus blessés sont certainement les plus éclairés, ceux qui conduisent scientifiquement et avec succès leur travail, et qui d'ailleurs perdront moins que les autres, car ils ont su s'assurer largement, ils sauront se retourner, refaire leurs semis, développer leur élevage.

Essayons d'interpréter cette curieuse constatation. Toutes les industries connaissent les risques économiques : mévente, crises de main-d'œuvre, cherté de la matière première, et l'agriculture n'en est pas à l'abri. Mais les risques météorologiques, qui l'accablent, ont un caractère particulier. Le tisseur, qui mêle sur son métier des fils de coton et de laine, sait qu'il aura une étoffe d'une qualité déterminée, et le métallurgiste produira du fer ou de l'acier selon la formule chimique de la lave incandescente qui s'échappe en coulée du haut fourneau. Le laboureur n'est pas sûr de manger le pain du blé qu'il a semé selon les règles d'une science précise, et le vigneron, qui a conduit ses raisins à la cuve au prix des plus scientifiques efforts, aura peut-être de la piquette au lieu du bon vin qu'il méritait.

Le paysan traditionaliste et routinier supporte mieux le désastre parce qu'il trouve dans sa vieille mentalité une sorte de fatalisme héréditaire. Le paysan moderne, d'esprit précis et positif, que l'imprégnation scientifique de l'école a développé, regrette alors de n'avoir pas fait autre chose comme tel de ses camarades qui n'était pas plus instruit que lui, de n'être pas entré dans une de ces carrières, si appréciées en France, où l'effort détermine rigoureusement le succès, c'est-à-dire le payement, où l'on voit même parfois que celui-ci dépasse de beaucoup celui-là.

Il y a encore une autre nuance, inattendue, pleine d'intérêt.

Le paysan moderne traite sa culture comme une expérience scientifique, il en a établi méthodiquement les conditions; il les a maîtrisées une à une, et, quand l'accident grossier anéantit du même coup les profits espérés et la marche triomphante d'une expérience, où il mettait son orgueil, il ressent un choc particulièrement irritant. Il éprouve une souffrance qui est épargnée à ses voisins. Il souffre un peu à la façon de celui qui, dans un laboratoire, et sur le point de terminer un travail, trouverait ses ballons brisés, ses cultures souillées, son livre d'observations détruit. Le traumatisme porte sur certaines parties de l'âme, restées jusqu'ici indifférentes au travail de la terre ; il est par cela même plus aigu, plus douloureux, plus décourageant.

Il l'est d'autant plus que la métairie est un laboratoire qui ne ressemble pas aux autres, et que, dans l'espèce, l'expérience agricole a contre elle trois circonstances aggravantes. Elle est longue, puisqu'elle demande au moins une année, quelquefois davantage, quand il s'agit de cépages ou d'assolemens nouveaux ; elle exige une avance d'argent assez considérable, et ne se poursuit qu'au prix d'un travail pénible, presque douloureux ; enfin elle devient la plus criante des injustices quand elle est brutalement arrêtée : dans ces deux vignes, placées côte à côte, la récolte a été emportée par la gelée, mais le vigneron de l'une, qui est un paresseux, ne perd que deux pièces de vin, tandis que son voisin, qui n'a ménagé ni son temps, ni sa peine, ni le fumier, ni l'engrais, en perd quatre fois plus. Le plus méritant est donc ici le plus durement frappé.

VII

La vie de la terre, comme celle de la mer pour le marin, a toujours exercé sur le paysan un charme poétique et religieux. Il frémit au premier chant du coucou qui est pour lui l'annonciateur des sèves printanières, et il sent la mélancolie de l'automne dans ces journées déjà sombres, où l'on jette le grain à la hâte, sous un ciel bas, que traversent les appels étranges des grands oiseaux migrateurs. Mais on peut vivre longtemps avec lui sans s'en douter : il cache avec soin son émotion poétique comme son sentiment religieux et sa croyance au devin. La crainte qui le hante est de paraître dupe, et, afin d'en prévenir

le soupçon, il devient souvent moqueur. Il rit de celui qui se dissimule le long des haies pour gagner la maison du sorcier, et, à la nuit, il ira le consulter lui-même ; le matin, quand la messe sonne, il y va de l'invariable plaisanterie sur le malin qui aura tôt fait de gagner sa journée et il a payé cette messe pour ses morts ; il traite de songe-creux le voisin qui s'attarde au bout du sillon pour écouter le chant de l'alouette et il vient de réciter à son âme la strophe ailée et joyeuse que le vieux poète patois fait monter et fait chanter dans les airs (1).

Devant les grands spectacles de la nature son émotion dépasse la poésie et devient religieuse : les deux sentimens communient dans leur origine qui est le mystère universel des choses. La succession invariable des saisons, les phases de la lune qu'on croit si décisives dans la germination des plantes, la gloire du soleil au solstice, que saluent des feux de la Saint-Jean, sont des forces depuis longtemps divinisées. Le paysan que nous avons sous les yeux, quelles que soient les sources diverses de ses lointaines origines, a derrière lui un atavisme terrien qui se perd dans la nuit des temps. Voilà donc des milliers d'années que la race, aux prises avec la terre, sent confusément une puissance souverainement créatrice et maternelle dans le rythme annuel de son inlassable fécondité. Loin des rivages grecs, bien des hommes, qui n'ont su ni la dégager de leurs obscures intuitions, ni la personnifier, ni la dénommer, ont tout de même senti et adoré à leur manière l'immortelle et bienfaisante Déméter. Faut-il s'étonner qu'un vague panthéisme subsiste encore sous la couche épaisse de christianisme qui l'a absorbé et le recouvre? C'est probablement ici la partie la plus profonde, la plus intime du sentiment religieux, peut-être la plus irréductible, et qui, même aux jours difficiles de la Révolution, garda ses exigences.

En Lomagne par exemple, sous la Terreur, les paysans se passèrent de prêtres pour les morts, les naissances et les

(1) Dastros, poète patois de la fin du XVII[e] siècle. Ses vers sur le chant des oiseaux sont un petit chef-d'œuvre d'harmonie imitative. Voici la strophe sur l'alouette que les paysans répètent avec des variantes :

> La lauzeto, per lauza Diou,
> Dab soun tiro liro piou piou,
> Debez lou ceou dret coum uo biro
> En bet tiro lira se tiro,
> E quan nou pot mes haut tira
> En bat tourno tiro lira.

mariages, ou s'accommodèrent fort bien du curé constitutionnel. Mais ils restaient troublés à l'endroit de la Terre et se voulaient garder de toute impiété envers elle. Quand ils savaient un prêtre caché quelque part, ils le suppliaient de venir la nuit bénir leurs champs et leurs bestiaux. D'un vieux logis qu'on voit encore, tapi sous les plantes grimpantes, à l'entrée d'une petite gorge qui s'ouvre sur la vallée de l'Arratz, entre Saint-Clar et Mauvezin, un prêtre sortait souvent le soir, suivi d'un enfant qui plus tard devait raconter ses souvenirs. On prenait des chemins détournés et on allait fort loin; on s'arrêtait aux croix derrière lesquelles hommes et femmes se dissimulaient agenouillés et on récitait les prières à voix basse; parfois sur une alerte on se jetait dans un fourré; on descendait sur les rivières où les bestiaux, laissés à dessein dans les prairies, attendaient, couchés dans l'herbe; quand l'enfant tombait de fatigue et de sommeil, un paysan le chargeait sur ses épaules et, au moment voulu, le réveillait d'une secousse pour lui faire marmotter ses réponses latines.

Telle était l'impression produite par ces nocturnes bénédictions que les légendes naquirent vite. Le prêtre dont nous parlons fut un jour manqué par une patrouille qui ne trouva dans sa cachette que ses ornemens sacerdotaux. Un jeune homme s'en revêtit et, à la tête de ses compagnons, parcourut processionnellement les rues de la petite ville voisine. Le lendemain, il était frappé d'une maladie étrange, qui le couvrait d'ulcères, et un an après, jour pour jour, il mourait en proie à d'atroces souffrances. A deux lieues de là, un autre prêtre, ancien religieux, qui bénissait lui aussi la terre, déroutait tous les efforts de la police : on résolut de le prendre par trahison. Un meunier, qui consentit à le livrer, l'envoya chercher par son fils pendant qu'il se mettait au lit, faisant le moribond. La confession devait durer assez longtemps pour permettre aux gendarmes d'arriver. Le prêtre accourut sans défiance, mais au moment où il s'approchait du lit, il se trouva que le faux moribond était devenu un vrai mort.

Il est possible que la ruine complète de l'idée chrétienne, en qui se sont réfugiées et transformées toutes les formes antérieures et durables du sentiment religieux, entraînerait celle des vieilles et poétiques survivances panthéistes. Si jamais l'âme paysanne, entièrement vidée de tout son passé, n'était

plus accessible qu'à la science, la terre aurait beaucoup moins de prise sur elle. Il y aurait peu de vrais paysans.

Les vrais paysans aiment la terre pour des raisons que la raison ne connaît pas entièrement. On peut d'ailleurs l'aimer autrement, et il y a beaucoup de faux paysans. Le capitaliste qui achète une vaste propriété comme placement, l'ingénieur qui l'organise et la dirige, les contremaîtres qui surveillent les équipes d'ouvriers, les travailleurs qui forment ces équipes, sont pour la plupart de faux paysans. Ils aiment la terre uniquement pour des raisons claires, et une comptabilité exacte règle leurs sentimens. Les vrais paysans, les plus rudes et les plus avares, ont pour elle un cœur plein de faiblesse : c'est toujours la maîtresse ensorcelante dont une faveur fait oublier plusieurs trahisons. Qu'ils possèdent la terre ou rêvent de la posséder et travaillent à réaliser leur rêve, ils l'aiment d'un amour extrême, ombrageux et exclusif. Le désir des sillons que l'on n'a pas n'est pas plus âpre que l'amour de ceux que l'on possède. Bien des gens, qui ont quelque intérêt à le faire, veulent séparer les deux sentimens : ils prennent chaque matin le premier pour le transporter sur le sommet de la plus haute montagne, et, avec les paroles éternellement délicieuses du Tentateur, ils lui montrent non pas les sols pauvres et méprisés, — causses, landes, friches, garrigues, — mais les vallées herbeuses et nourricières, les pentes ensoleillées où les vendanges mûrissent, les plaines couvertes de moissons. Le paysan a l'oreille qui s'ouvre vite, quand on lui parle de prendre la terre ; cependant il sous-entend toujours que la prise serait suivie d'une entière et parfaite possession, telle que la race la poursuit en lui depuis des siècles, telle que l'évolution économique la lui donne chaque jour davantage, possession à plein effet et libre jeu, avec le droit de vendre, de louer, de bailler à moitié fruits, de transmettre héréditairement, de prêter et d'emprunter dessus, d'user et d'abuser, avec tous les droits anciens et de nouveaux, s'il était possible. Et même cette possession n'aurait peut-être pas tout son attrait, si elle s'étendait à tous, si l'on ne se sentait plus à côté de soi des gens qui la désirent et ne l'ont pas, des gens qui, pour éviter la fondrière du chemin vicinal, ne peuvent pas monter sur le talus du champ en bordure, parce qu'il vous plaît de les arrêter, de les exclure de votre droit souverain, aussi souverain sur un demi-arpent que sur un domaine princier. Et

ceci est encore un ravissement pour la passion d'égalité qui nous enivre et qui s'accorde si bien en nous avec le plaisir de marquer notre supériorité au voisin.

Il est des idées, qui ont besoin de se déformer, de s'altérer profondément, au point d'être méconnaissables, pour pénétrer dans le tréfonds de la mentalité du paysan, à moins que celle-ci ne se libère des lourdes hérédités qui l'ont faite : on doit craindre que, du même coup, elle ne se détache de la terre. C'est une très vieille chose que l'âme paysanne : si on l'ouvre à certains souffles nouveaux, on risque de la dissoudre. C'est la mémoire vivante d'un long passé douloureux qui cherche l'apaisement dans la plus individualiste des revanches.

Elle est remplie en effet par un individualisme forcené, où il entre infiniment d'orgueil, par un sentiment farouche et intraitable à la façon d'un sentiment religieux. La terre est pour les vrais paysans l'objet d'un culte et d'une foi, d'une vague et inconsciente religion : ils y mettent toutes leurs ambitions et toutes leurs énergies, leur âme et leur vie. Bien que leur nombre diminue chaque jour, ils forment encore le fond même de la nation, son ossature, son cœur et ses muscles, notre grande réserve de forces physiques, intellectuelles et morales. Si la belle paysannerie française, *the beautiful french peasantry*, comme disent les Anglais, qui nous l'ont plus d'une fois enviée, venait à disparaître, quelles que puissent être les adaptations futures, le dommage serait sans doute incalculable.

Ce sont ces paysans que l'école doit s'appliquer à nous conserver en cultivant soigneusement les vocations naissantes des petits apprentis qu'on lui confie. Elle n'y parviendra que si le maître lui apporte des qualités très personnelles. On ne peut faire aimer la terre qu'à la condition de l'aimer profondément soi-même. Il ne s'agit plus d'un enseignement où il suffit d'être clair, méthodique, ingénieux et patient, mais d'une culture morale, où chaque parole et chaque geste doivent être appuyés par le rayonnement de l'âme.

Osons dégager et formuler une vérité qu'entrevoient tous ceux qui suivent de près l'évolution morale de nos campagnes. Le maître, à l'école du village, ne peut être éducateur dans le sens de la terre que s'il la voit, la connaît et l'aime avec des yeux et un cœur de paysan. Que les plus difficiles et les plus délicats se rassurent : on peut être paysan, profondément paysan,

parler facilement patois, au besoin manier la bêche, avec une bonne culture scientifique, du goût littéraire, un sentiment très vif de la poésie de la nature, une véritable élégance intellectuelle et morale. Celle-ci ne se mesure pas au savoir livresque, et elle reste toujours une des qualités maîtresses de l'éducateur. Il y a au moins un reproche qu'on ne pourrait pas faire au maître paysan, c'est d'être un esprit primaire au sens défavorable qui semble s'attacher de plus en plus à ce mot, puisque, si je ne me trompe, et pour des raisons que l'on voit sans peine, il serait précisément tout le contraire.

Les instituteurs à l'âme paysanne étaient nombreux autrefois, ils le sont moins aujourd'hui, et on m'assure qu'ils deviennent chaque jour plus rares, ce qui est extrêmement regrettable. Comment les recruter et les former? C'est une question grave, difficile, complexe, délicate, mais non pas insoluble, et dont on peut bien dire qu'elle n'est pas, qu'elle ne sera peut-être pas de sitôt le premier souci de ceux qui s'occupent le plus de l'école. Il est des milieux où l'on provoque un véritable étonnement quand on y parle du maître tel qu'il devrait être dans une école villageoise, adaptée selon les règles d'une bonne méthode scientifique.

Les exigences de ma profession me conduisirent un jour pour la première fois dans un petit village de la plaine qui éparpille négligemment ses maisons parmi les vergers. Sous le soleil de juin les champs étaient en joie et les cerisiers rouges de fruits. Devant l'école un homme dételait une paire de vaches, entouré d'enfans dont les plus grands l'aidaient. C'était l'instituteur qui, après son labour matinal, allait commencer sa classe. On devine ma curiosité. Elle amena une enquête, qui peu à peu devint complète.

Ce maître était sorti d'une vieille famille de métayers gascons, qui depuis cent vingt ans travaillait la même métairie au moment où son père l'acheta, moyennant une somme assez ronde, enterrée sous le lit par l'effort de quatre ou cinq générations. Le métayer, devenu propriétaire, voulut faire de son fils un monsieur et il en fit un instituteur. Mais celui-ci garda toujours la nostalgie de la charrue et il s'était juré qu'il y ramènerait ses trois fils, alors âgés de moins de quinze ans. Il avait pris pour cela le vrai moyen et même le seul : sur quelques champs loués, il travaillait tous les jours avec eux et leur mère,

en se faisant aider parfois de toute la bande des écoliers. Le cas était curieux. Je me permis de le signaler et d'en montrer le bel intérêt. J'aurais voulu une récompense pour ce rare éducateur. On me répondit que ce maître était très méritant, mais qu'on ne pouvait pas entrer dans mes vues, parce qu'aux examens et aux inspections, dans les réponses et les cahiers, les élèves de cette école ne se montraient pas supérieurs en agriculture à ceux des écoles voisines. Évidemment nous ne nous comprenions pas. Mon protégé n'a pas eu d'autre récompense que la réalisation de son rêve. Il est maintenant à la retraite et, avec ses trois fils, il laboure les champs paternels. La Gascogne lui doit certainement bien d'autres laboureurs.

La terre, qui nous nourrit, est la principale source de notre richesse et de notre puissance, elle est au premier rang des influences qui ont déterminé la personnalité morale de la France et façonné le génie national. *L'école, malgré de très louables efforts, ne fait pas son devoir envers elle, et nous avons essayé de montrer les erreurs qui l'en empêchent.* C'est une erreur de penser que la même formation peut donner à Paris et à la province, à la ville et au village, l'instituteur qui leur convient, que le choix du métier et la vocation se confondent et qu'il suffit d'enseigner l'un pour faire naître et développer l'autre ; c'est une erreur de croire qu'on peut faire aimer la terre sans la connaître à fond et l'aimer profondément soi-même et que, pour rester un maître paysan, on doive renoncer à la distinction intellectuelle. Ces erreurs ont un caractère commun, une marque d'origine où l'on reconnaitra le goût de l'unité et l'esprit *aprioriste* du rationalisme. L'expérience complète et sincère de la réalité, la patiente soumission à cette expérience, fondemens d'une autre philosophie, nous donneraient de meilleurs résultats. Sur la mince tranche de vie que nous venons d'étudier, l'esprit et la méthode rationalistes aboutissent à un véritable échec.

Dr EMMANUEL LABAT.

ÉPOPÉES AFRICAINES

Après avoir lu mon livre *A travers l'Afrique*, un ami me disait un jour, écrasé par la quantité des actes héroïques de nos tirailleurs : « Ne m'en racontez plus, je croirais à la fin que vous les inventez. »

Je n'invente pas. Chaque jour voit se produire un de ces faits dignes d'être enregistrés par l'histoire, et que nul ne connaît.

Sait-on seulement le chiffre des pertes que l'armée noire subit en un an ?

Nous nous plaisons en France à répéter que la période de conquête est terminée, sans nous douter que tous les jours on se bat dans cette brousse lointaine, et qu'on y meurt. Pour ne parler que des dernières années, les pertes ont été en 1908 de 341 hommes, en 1909 de 417, en 1910 de 534 ; et de 138 dans les trois premiers mois de 1911.

Ces chiffres ont leur éloquence, ils se passent de commentaires ; mais lorsque je regarde ce monceau de gloire, des noms d'amis en jaillissent, noms d'officiers ou de simples tirailleurs, inséparables les uns des autres, car marsouins et tirailleurs ne font qu'un. L'union des hommes et de leurs officiers est telle, que parler des premiers, c'est parler des seconds.

Certes, la bravoure de nos tirailleurs est innée ; ils l'ont dans le sang. Mais il ne faut pas conclure, et j'ai entendu faire cette supposition, que leur bravoure est indépendante du chef qui les commande, que d'eux-mêmes ils accomplissent des prodiges.

Il en est de l'armée noire comme de toutes les armées ; le chef est indispensable, et surtout le chef français. Mieux que tout autre, le Français inspire à ses hommes, avec l'admiration,

l'attachement absolu qui double leur valeur. Le propre de l'âme française est de communiquer les vertus qu'elle porte en elle, d'engendrer le dévouement jusqu'à l'héroïsme.

Cet Anglais s'en rendait compte, lorsqu'il me disait : « Si nous avions vos tirailleurs et vos officiers, toute l'Afrique serait à nous depuis longtemps. » Il ne séparait pas les chefs de leurs hommes, et il avait raison. C'est aux premiers que nous devons les seconds, aux premiers et aux sous-officiers à qui incombent presque toujours des devoirs et des responsabilités d'officiers.

Il ne faut pas que mes récits, que mon admiration pour nos tirailleurs diminuent le rôle de leurs officiers. Si brave que soit une troupe, elle ne peut rien sans son chef, en dépit de l'affirmation de Tolstoï : « Le soldat est tout dans le combat. » Le seul vrai principe sera toujours celui de Napoléon : « Le chef est tout. »

« Pendant la guerre de Crimée, raconte le colonel Ardant du Picq, un jour de grande action, au détour d'un des nombreux remuemens de terre qui recouvraient le sol, des soldats de deux partis opposés se trouvèrent inopinément face à face, à dix pas. Saisis, ils s'arrêtèrent ; puis, comme oubliant leurs fusils, se jetèrent des pierres, tout en reculant. »

Un autre épisode, analogue et plus récent, est rapporté par le général Yan Hamilton, détaché à l'état-major du général Kuroki pendant la guerre de Mandchourie.

Le général Hamilton visitait la colline emportée d'assaut par le général Okasaki, au combat du Cha-ho ; il engagea la conversation avec un soldat japonais ayant participé à l'attaque. Ce dernier avoua ne s'être battu ni à coups de fusil, ni à coups de baïonnette, mais à coups de pierres. Et le général lui en demandant la raison, le soldat répondit que, sur le moment, ce mode de combat avait paru le plus simple.

Il est incontestable que ces hommes, aussi bien en Mandchourie qu'en Crimée, ont eu un instant d'affolement. Mis brusquement en face les uns des autres, à bout portant, aucun d'eux n'a osé tirer le premier, appréhendant de déterminer par son geste celui de l'adversaire. Ils étaient si près que les balles ne devaient pas manquer leur but, du moins ils se le figuraient ; et pour se distraire de leur fusil, pour distraire l'ennemi du sien, pour occuper le temps, et se donner, en somme, la possibilité de reculer, ils se lançaient des pierres.

A quelle cause attribuer cette défaillance d'hommes éminem-

ment braves? La réponse est facile, elle est contenue dans le récit détaillé des deux combats. Ces soldats, séparés de leur groupe par la furie de l'attaque, se sont trouvés, des deux côtés, privés de leur chef, sans officier pour les enlever. Leur éducation militaire n'a pu triompher de l'effet produit par l'apparition soudaine d'un danger redoutable ; brusquement, la mort s'est dressée devant eux ; ils ont été l'homme primitif revenant aux armes primitives. Ils l'ont été durant une minute, le temps qu'une troupe apparût conduite par son chef et, se portant au secours d'un des partis, décidât l'autre à la fuite. Mais cette minute a existé, et cet exemple suffit pour démontrer l'erreur de la théorie de Tolstoï : « Le soldat est tout dans le combat. »

Ce qui est vrai en Europe reste vrai en Afrique.

La bravoure de nos tirailleurs est admirable, est folle ; toutefois, si elle atteint ce paroxysme qui l'élève jusqu'aux sublimes dévouemens, c'est grâce à la présence du « blanc. » Les Soudanais sont des hommes, plus près encore de la nature que les Européens ; livrés à eux-mêmes, ils auraient peut-être des retours vers « le caillou, » comme les civilisés de Crimée et de Mandchourie.

Cette bravoure de nos noirs est faite d'honneur et de fierté de race ; cependant, on ne trouverait, dans leurs combats, antérieurement à notre domination, aucun de ces actes qui sont la monnaie courante dont ils paient aujourd'hui notre affection.

En 1908, dans la Sassandra, le caporal Gogué Diara, seul avec quelques hommes, cerné, pressé par l'ennemi, arrive à lui arracher le corps de son lieutenant qui vient d'être tué. Il eût certainement abandonné le corps d'un de ses camarades.

Un an plus tard, à la Côte d'Ivoire, dans le Baoulé, il faut cinq blessures pour l'arrêter ; il ne tombe qu'après avoir eu la cuisse traversée, le péroné fracturé, et après avoir reçu trois balles dans la jambe et le pied. Son sang bambara est le principal mobile de sa valeur, mais il lutte jusqu'au bout parce qu'il veut être digne du blanc qui le commande et en mériter l'admiration, parce qu'en se battant, il défend la vie de son chef.

Dans ce même Baoulé, pendant la même période de répression, à la prise de Kami, le lieutenant Kaufman demande un homme pour reconnaître une palissade qui semble déserte, mais d'où, un moment plus tôt, est partie une fusillade terrible.

Le premier, parmi plusieurs autres, Baba Touré se présente.

Il part, il se dissimule, il rampe à travers la brousse. Le voilà tout près de la palissade. Rien ne bouge. Il avance encore un peu, il parvient au pied des palanques, il se soulève, regarde. Pas un homme. La position est évacuée. A l'instant où il va crier la bonne nouvelle, sa voix s'arrête ; à gauche à 20 mètres, une tranchée est remplie d'ennemis. Les fusils sont braqués sur lui. Qu'il reste immobile, muet, les indigènes ne tireront pas, afin de ne pas dévoiler leur embuscade. Il n'hésite pas, et pour mieux indiquer à son chef la direction d'où vont partir les balles à son adresse, il met lui-même en joue ceux qui le visent, et tire le premier.

Vingt détonations retentissent, il tombe grièvement blessé. Tout à l'heure les ennemis s'empareront de lui, le mutileront ; qu'importe ! Son officier est averti. Et il soulève sa tête au-dessus des herbes pour donner un dernier regard à ceux qu'il a sauvés. Que voit-il ? Le lieutenant vient de commander : En avant ! Il ne s'imagine pas que c'est pour aller à son secours ; il se dit qu'il n'a pas été compris, que son officier va tomber dans l'embuscade ; il doit compléter son renseignement. Rassemblant ses forces, il se dresse, et debout, s'offrant en cible à l'ennemi, avant de retomber, il a le temps de s'écrier :

— Avancez pas, y en a sauvages !

Brave petit tirailleur ; à cent cinquante ans de distance, il rééditait le cri sublime : « A moi, d'Auvergne, voilà l'ennemi ! » Il ne connaissait pas l'héroïsme de d'Assas, il en avait le cœur. Mais si son lieutenant n'avait pas été là, aurait-il jeté son cri d'alarme ?

La France pour lui, c'est l'officier qui a su se faire aimer en même temps que se faire admirer. Le drapeau de nos tirailleurs, c'est celui de leur officier, c'est leur officier lui-même.

LA RETRAITE DE ZINDER

Le Tchad ! nom magique, fascinateur ! Qui n'a rêvé du lac inconnu au centre de l'Afrique ?

Le Tchad ! Pendant longtemps, il a brillé devant les yeux à la façon des mirages évanouis avant d'être touchés ! Il semblait même à l'explorateur, lorsque ces mirages se levaient sur sa route, qu'ils avaient été lancés par le grand lac dont ils devaient être un reflet ; ils disparaissaient, renaissaient et reculaient sans cesse pour l'attirer vers l'eau mystérieuse.

Le Tchad! Le colonel Monteil le vit en 1893. Son retour fut celui d'un vainqueur. Le Tchad n'était plus inaccessible. Vers lui convergèrent alors toutes les expéditions; il devint le point de jonction désigné entre nos possessions du Congo, de l'Algérie et du Soudan. En 1898, il fut atteint sur sa rive orientale par le lieutenant Gentil parti du Congo; la même année, deux missions se mettaient en route de l'Algérie et du Soudan pour y arriver, l'une par le Nord, l'autre par l'Ouest; la première, celle de Foureau-Lamy, était une véritable colonne; la deuxième, celle du capitaine Cazemajou, comptait seulement quelques hommes.

Le capitaine Cazemajou avait, en effet, quitté Say, n'emmenant avec lui que 18 tirailleurs et l'interprète Olive.

Cette escorte était suffisante pour traverser l'Afrique; le colonel Monteil l'avait prouvé. Toutefois, une mission ne réussit dans de semblables conditions que par la diplomatie, l'habileté de son chef. Il faut connaître à fond le caractère des noirs, ne pas faire une faute, ne pas commettre une imprudence. Le capitaine Binger, lui aussi, en 1887, était allé presque sans escorte du Soudan à la Côte d'Ivoire; en 1893, le capitaine Marchand avait réalisé le même exploit, en sens inverse et par une autre route; mais Monteil, Binger et Marchand étaient des spécialistes de l'Afrique. Le capitaine Cazemajou ignorait le Soudan, il y venait pour la première fois, son entreprise était hasardeuse.

Jusqu'à la région de Demaghara, il ne rencontre aucune difficulté. Dans ce pays, il est même bien accueilli par les Haoussas, intelligens, commerçans, et d'un naturel assez pacifique. Pourtant, des bruits alarmans circulent; on lui dit de se méfier du sultan Ahmadou peu disposé à le laisser passer.

Il ne s'inquiète pas de ces racontars et poursuit sa route.

L'hivernage n'est pas encore commencé, les herbes sont desséchées par le soleil, ou brûlées par les indigènes, mais le pays est riche. Autour des villages, les terres sont défrichées; champs de mil, champs de cotonniers attendent les premières pluies pour reverdir. Chaque jour, à l'étape, les vivres sont abondans, et, chaque soir, Cazemajou s'endort, confiant dans le lendemain.

Le 4 mai, il arrive en vue de Zinder. La grande cité noire du Sahara se profile sur l'horizon. Au-dessus des hautes murailles se dressent les minarets de ses mosquées, les toits de ses palais, çà et là, quelques arbres émergent, une masse imposante et

sombre domine cet ensemble confus, c'est une colline de rochers enfermée dans la ville. Le soleil est déjà bas, ses rayons obliques illuminent les faîtes, et découpent sur le ciel les contours des édifices, au pied desquels l'enceinte forme un ourlet d'ombre.

Quelques cavaliers venus au-devant de la colonne caracolent, le burnous flottant; ils ont apporté à Cazemajou l'invitation à camper hors de la ville, lui seul sera admis auprès du Sultan.

Sur un mamelon, à 1 200 mètres de Zinder, le capitaine installe le bivouac; il est trop tard pour rendre visite le soir même au sultan Ahmadou.

Déjà, dans le crépuscule, les maisons s'aplatissent, se nivellent, ne forment plus qu'un pêle-mêle, une confusion de cubes lourds, de blocs blanchâtres, à peine estompés sur l'étendue de la brousse ; tout se fond dans l'air gris; les cavaliers au burnous flottant ont franchi les murs de la ville, la plaine est silencieuse.

Au cours de la soirée, le capitaine Cazemajou se félicite de cette prise de contact avec Zinder : le Sultan n'a pas les mauvaises intentions qu'on lui prêtait, s'il avait voulu arrêter la mission, il l'aurait attaquée immédiatement; il ne tient pas à ce que les tirailleurs pénètrent dans la ville, rien n'est plus naturel; il craint d'effrayer la population, peut-être de se donner une apparence de soumission aux blancs.

L'interprète ne répond rien à ces hypothèses. Son regard se porte des tirailleurs accroupis devant un feu à la sentinelle qui veille en avant du campement, et ce regard traduit clairement la crainte d'une attaque. Le capitaine trouve son compagnon trop pessimiste. Néanmoins, il appelle le sergent Samba Taraoré et lui fait des recommandations pour la nuit. Celui-ci hoche la tête.

— Mon capitaine, ces gens-là y a pas bons.

Le caporal Kouby Keita, avec la familiarité des tirailleurs, résultat de leur confiance et de leur affection, s'est approché, et appuie l'affirmation du sergent.

— Ces gens-là y a pas bons. Toi n'as pas besoin de voir le Sultan demain.

Cazemajou hausse les épaules :

— Et pourquoi ?

— Ça manière de sauvages pour te prendre.

Samba et Kouby Keita insistent : ils ont entendu parler les Haoussas, ils savent que le Sultan ne veut pas permettre aux blancs de passer chez lui. Zinder est la plus grande ville du

Soudan, elle renferme des richesses incalculables pour le pays, des maisons qui sont des palais ! C'est ici que se concentre tout le commerce des caravanes venues du Nord ! Ahmadou ne serait plus le Sultan tout-puissant s'il n'empêchait les Européens de fouler sa terre ; il perdrait son nom, il perdrait sa fortune.

Cazemajou ne se laisse pas influencer par ces paroles. Certes, cette ville est importante, elle doit compter au moins 20 000 âmes, son enceinte crénelée a plus de 5 kilomètres de tour; et ce qu'on rapporte de sa richesse est probablement exact; mais tous les voyageurs ont rencontré sur leur chemin des cités, sinon aussi florissantes, au moins aussi puissantes ; Binger est entré à Kong, Monteil à Kouka; le lieutenant de vaisseau Boiteux, avec 6 Européens et 12 tirailleurs, a pris Tombouctou ! Pourquoi suspecter la bonne foi du Sultan ? Si celui-ci est encore indécis, un coup d'audace lui en imposera.

Le jour se lève ; nulle attaque n'a troublé la nuit. Cazemajou, heureux et confiant, regarde le vent dissiper les nuées matinales, les minarets sortir de l'ombre, la ligne des toits se préciser et mettre sur l'horizon des dentelures. Il aspire cette odeur un peu âcre exhalée par les herbes brûlées que la nuit a mouillées de rosée, cette odeur caractéristique de l'aurore africaine, et qui reste, pour ceux qui l'ont connue, l'odeur évocatrice de la brousse, l'odeur de l'Afrique.

La ville à contre-jour n'est encore qu'un amas d'ombre ; elle se détache comme un îlot noirâtre sur la mer ensoleillée des champs environnans; elle semble dormir encore. Pourtant, les portes se sont ouvertes, les cavaliers de la veille galopent vers le campement, ils viennent chercher le chef de la Mission.

Le sergent Samba Taraoré fait prendre les armes à l'escorte ; il s'approche du capitaine et renouvelle sa prière.

— Mon capitaine, toi n'as pas besoin d'aller là-bas.

Cazemajou fait signe à l'interprète Olive et se dispose à accompagner les envoyés d'Ahmadou. Samba est devant lui.

— Alors, mon capitaine, tous les tirailleurs y a partir avec toi.

Cazemajou lui donne l'ordre de l'attendre. Avec l'interprète Olive, il descend vers la ville.

Du sommet du mamelon, Samba et le caporal Kouby Keïta, l'arme au pied, liés au convoi par la consigne, regardent s'éloigner leur officier. Le capitaine approche du grand tata, il franchit la porte, on ne le voit plus... Samba et Kouby demeurent

les yeux fixés sur cette tache sombre qui dans le mur marque l'entrée de Zinder.

Tout à coup, ils tressaillent ; là-bas, des cris s'élèvent. Est-ce que ce sont des acclamations en l'honneur des blancs ? N'entend-on pas, au milieu de ces cris, la voix du capitaine ?

Maintenant des hurlemens passent par-dessus l'enceinte. Ces hurlemens ont un accent de triomphe. Et voilà des cavaliers qui se précipitent, clamant leur victoire : les blancs sont morts ; que leurs hommes s'en aillent.

Le sergent ne peut douter de la vérité de cette nouvelle. C'est bien l'appel de son officier qui, tout à l'heure, est venu jusqu'à lui !

A peine entré dans la ville, Cazemajou a été assommé à coups de bâton avec son interprète.

Le capitaine est tué, mais les tirailleurs n'abandonnent pas leur chef, même quand il est mort. Il leur faut le corps de leur officier. Sans hésiter, Samba Taraoré dit au caporal Kouby Keita de garder le campement, et avec un homme il se dirige vers Zinder.

Saisi aussitôt et conduit devant le Sultan, il exige de lui les cadavres de ses chefs. Ahmadou, dans un éclat de rire, ordonne d'enchaîner les audacieux.

Près du convoi, le caporal attend toujours le retour du sergent. Il devine que Samba est prisonnier. A son tour de prendre le commandement. Sur son ordre, les tirailleurs construisent un retranchement ; en quelques minutes, des abris sont creusés, les ballots du convoi renforcent les parapets, forment des barricades. En face des murailles de Zinder, hautes de 8 mètres, abritant des centaines de guerriers, se dessine sur la colline, comme un trait d'ombre, la ligne mince de la tranchée des 16 tirailleurs.

Kouby Keita n'a pas l'intention de s'en tenir à la défensive ; il veut son sergent et les corps de ses officiers.

Dans les indigènes du convoi, il choisit un interprète et l'envoie porter son ultimatum au Sultan : « Si les prisonniers ne sont pas rendus immédiatement, il prendra et brûlera Zinder. »

Ahmadou est bon prince, il n'en veut pas à ces noirs. La sommation lui semble tellement bouffonne qu'il ne peut se fâcher. Même, la grandeur du geste de ce petit tirailleur ne lui échappe pas ; il n'y voit pas de l'impudence, mais seulement une présomption folle.

Lequel parmi ses chefs oserait avoir une pareille témérité? Il arrête ses guerriers prêts à venger l'offense et se contente de ne rien répondre.

Ce silence est une nouvelle insulte pour Kouby Keita. Il attend la nuit et, lorsque tous les bruits ont cessé, à la tête d'une patrouille, il s'avance vers Zinder. Les hommes portent des bottes de paille et des perches, lui-même tient un tison à la main.

Les palais et les maisons du centre de la ville ont des toits plats en terre battue, mais près de l'enceinte, les cases des faubourgs sont recouvertes de chaume. Kouby l'a remarqué. Il ne peut enfoncer la grande porte du tata; à l'aide des perches dont il s'est muni, il fera tomber des torches enflammées sur les paillotes. Il se dissimule; l'ennemi a peut-être une sentinelle sur la colline de rochers dominant la ville ; il se glisse sous les murs, parvient à l'endroit qu'il s'est fixé, et rapidement exécute son plan.

Illuminé par les flammes qui s'élèvent, crépitent, tendent un voile de feu sur les palais de Zinder, Kouby Keita, calme, suivi de sa patrouille en ordre, regagne son campement. Et la population réveillée en sursaut, sortie de la ville, contemple, terrifiée, ces cinq hommes qui montent la pente de la colline d'un pas égal sans même tourner la tête.

Au lever du jour, le sergent Samba et le tirailleur étaient remis en liberté. Mais le Sultan rendait ces deux hommes parce qu'il les voulait tous; il voulait ces guerriers que rien ne pouvait effrayer. Il leur donnerait le commandement de son armée, il les paierait ce qu'ils demanderaient. Il comprenait que par la force il ne les prendrait pas vivans.

Les cavaliers, en ramenant le sergent, firent part aux tirailleurs des offres de leur maître.

Samba n'a pas besoin de consulter ses hommes. Tous ont bondi sous l'outrage :

— Nous ne sommes pas à vendre, rendez-nous les corps de nos chefs.

Les cavaliers rentrent à Zinder et rapportent au Sultan la réponse des tirailleurs.

La journée se passe. Les portes de Zinder restent fermées. Le lendemain, elles ne se rouvrent pas. En vain, derrière son retranchement, la petite phalange attend les cadavres des blancs.

Le soir, Kouby Keita, sur un autre point de la ville, renou-

velle son exploit de la veille : de nouveau les flammes s'élèvent sur Zinder.

Cette fois, c'en est trop! Le Sultan est à bout de patience. Puisque ces hommes sont assez fous pour le braver, qu'ils meurent! Au matin ses guerriers marchent contre le campement.

Le sergent les laisse approcher; à 500 mètres, il commande le feu, cette foule hurlante va connaître ce que peuvent les armes des blancs!

Chaque feu de salve fauche la cohue, y ouvre une brèche, l'éventre, chaque balle traverse plusieurs hommes. L'ennemi s'arrête, il ne crie plus; le silence s'est fait devant cette ligne d'éclairs d'où jaillissent des gerbes de plomb mortelles; et tout à coup, pris de panique, les soldats d'Ahmadou se dispersent, détalent vers la ville. Quelques cavaliers galopent encore çà et là, mais ils suivent le mouvement et s'engouffrent dans Zinder.

Samba Taraoré s'est avancé, et dans la plaine déserte, au milieu des cadavres, au pied de la muraille, il répète encore une fois :

— Rends-nous les corps de nos chefs.

Tout l'après-midi, les tirailleurs attendent un nouvel assaut; la grande porte de fer ne se rouvre pas.

La nuit est venue, Zinder semble une ville morte. La petite troupe pourrait facilement battre en retraite, elle n'y songe pas: les cadavres des blancs sont là; l'honneur et le devoir commandent de ne pas les abandonner.

Samba et Kouby se relaient pour veiller.

Le sergent vient de prendre le quart; il contemple ces murailles noyées dans l'obscurité: comment les renverser? Il n'a pas de canon!

Évidemment les sauvages ont peur, ils n'osent pas attaquer! Ils resteront derrière leurs remparts sans offrir le combat, espérant que les tirailleurs lassés se retireront. Le front têtu de Samba se plisse, ses balafres de Bambara, de chaque côté des joues, se creusent sous l'effort de la colère et de la volonté. Non, ses tirailleurs ne s'en iront pas! Ils assiégeront la ville! Assiéger la ville? Zinder a des vivres pour longtemps, pour plus longtemps peut-être que les tirailleurs!...

Tout à coup la figure de Samba s'illumine : là-bas, dans une dépression du terrain, sont les puits où s'alimente l'ennemi. Il

ne peut le réduire ni par la force, ni par la faim, il le réduira par la soif.

Dès l'aube, avec une partie des tirailleurs, il occupe les puits; Kouby Keita garde le camp.

Au matin, quelques indigènes sortent furtivement et se dirigent vers les points d'eau. Une décharge les accueille. Ceux qui n'ont pas été couchés par la salve s'enfuient terrifiés ; la ville se referme, et le calme s'étend de nouveau sur la plaine.

La journée s'écoule. Pas un homme ne se risque hors des murs.

Une fois, deux fois, le soleil se lève; chaque jour, il éclaire les dix-huit tirailleurs montant la garde devant la forteresse qu'ils ont plongée dans la stupeur et dans l'effroi, la forteresse où reposent leurs chefs, immobile et silencieuse comme une tombe.

Pourtant le quatrième jour, les réserves d'eau de Zinder sont épuisées. Une sourde rumeur s'élève au-dessus des murs ; un grondement de bêtes affolées qui se préparent à mordre; bientôt la cité entière hurle par des milliers de bouches; il faut boire! Les tam-tams et les trompes de guerre retentissent. Samba et Kouby se préparent au combat.

Dans l'après-midi, les portes s'ouvrent. Une nuée de guerriers se précipite vers les points d'eau; une grêle de chevrotines, une nuée de flèches s'abattent sur le sergent et ses tirailleurs. Calme, Samba commande le feu. En vain les premiers rangs ennemis s'écroulent sous les balles, la horde altérée piétine les corps, se rue sur les défenses derrière lesquelles le sergent tente de résister. La retraite va lui être coupée. Les sauvages sont trop!

Mais Kouby Keita est prêt à la contre-attaque. Du haut de la colline, il tombe sur le flanc des assaillans. Les détonations partent à bout portant, les flammes des fusils brûlent les faces; les baïonnettes luisent... Samba est dégagé; les tirailleurs reculent sur le campement, face à l'adversaire.

Les soldats d'Ahmadou, après un moment de surprise, sont enlevés de nouveau par le son des tam-tams et le mugissement des trompes, ils s'élancent à l'assaut du retranchement où se sont affaissés le caporal et deux hommes que leurs camarades ont soutenus jusque-là. Kouby Keita est blessé à mort.

Encore une fois la vague est repoussée.

Autour du mamelon, les ennemis tenus en respect se dis-

persent, ils tirent abrités; leurs balles parviennent à peine jusqu'au but, mais les assiégés ne sont plus que dix.

Cinq nouveaux blessés gisent à terre. Ils ont fait le coup de feu tant qu'ils ont eu des forces, maintenant ils ont donné leurs cartouches aux survivans, les dernières cartouches! car les munitions vont manquer.

Enfin la nuit arrive; le suaire des ténèbres recouvre les cadavres de Kouby Keita et de deux tirailleurs.

Le sergent comprend qu'il ne peut plus résister. Il est impuissant contre le nombre. Il a fait son devoir, il a maintenant celui de sauver ceux qui vivent encore et de regagner le premier poste, « afin de rendre compte, » comme il le dit plus tard.

Silencieusement, il donne les ordres de départ et forme son convoi; l'ennemi garde les corps des chefs, il ne lui laissera pas d'autres trophées; il emporte ses morts et ses blessés.

L'ombre protège sa retraite. Grâce à l'obscurité, à coups de baïonnette, dans la rage qui triple les forces, il réussit à crever le cercle des soldats d'Ahmadou.

Cependant, sur ses pas résonnent les appels de ceux qui le poursuivent. Au jour, il doit leur faire tête, et recommencer à se battre. Autour de lui, se serre la glorieuse phalange dont chaque jour les rangs s'éclaircissent, mais les survivans, épuisés, les yeux brillans de fièvre, retrouvent des forces pour tenir à distance la meute qui les harcèle, sans oser les approcher, attendant de les voir tomber.

Cette poursuite dura plusieurs jours; quand le sergent Samba Taraoré parvint au premier poste français, sur les dix-huit tirailleurs, escorte du capitaine Cazemajou, six avaient été tués et huit étaient blessés.

LA MORT DU LIEUTENANT MARITZ

La lune resplendit, sa clarté inonde la brousse et fleurit de blanc l'extrémité des branches. Sur le sentier qui se détache comme une traînée d'un gris clair entre les herbes plus sombres, les tirailleurs vont silencieux, la fraîcheur de la nuit les rend légers, et surtout la pensée du combat vers lequel leur officier les conduit.

Le lieutenant Maritz marche en tête, il s'est mis en route, le

soleil couché, pour surprendre à l'aurore un rassemblement de sofas, signalé près de la frontière de Sierra Leone, au village de Wyma. Ces sofas cherchent sans doute à rallier Samory dont ils ont été séparés. Hypothèse vraisemblable; car le colonel Combes (1) vient opérer simultanément dans la vallée du Milo et dans celle du Haut Niger. Le colonel a refoulé Samory vers l'Est, du Milo sur le Bani, et les colonnes volantes des capitaines Briquelot et Dargelos ont rejeté Kémoko Bilali, un des lieutenans de l'Almamy, des sources du Niger vers le territoire britannique de Sierra Leone. Les bandes dispersées se sont reformées dans ce dernier pays, non sans y exercer de nombreux pillages, et les Anglais s'efforcent de les repousser chez nous. Pris entre les deux lignes de postes anglais et français, Kémoko Bilali essaie sans doute de fuir vers le Bani. Le lieutenant Maritz a résolu de lui couper la retraite. Il n'a que trente tirailleurs, mais il sait ce qu'ils valent, et il escompte l'effet assuré d'une surprise, au lever du jour, sur des sofas mal gardés. Un fort contingent d'indigènes Malinkés l'accompagne, toutefois, il ne compte pas sur eux; ils serviront peut-être dans la poursuite, ils se tiendront sûrement à distance au moment de l'attaque. Cette foule qui, instruite, encadrée, serait brave, manque de chefs, en a conscience et comprend sa faiblesse; elle envisage moins le combat que son résultat, le pillage.

La lune peu à peu a disparu, sa lueur blanche agonise dans l'ombre, le sentier est à peine visible, les arbres sont maintenant des taches noires; l'enveloppement de la nuit est plus mystérieux, le calme plus recueilli. Cette paix n'est troublée que par le glissement des pieds sur le sol, parfois un pas plus relevé fait claquer une sandale. Au passage d'un ruisseau, le clapotis de l'eau piétinée met dans l'air un bruit de pluie qui grandit et devient un roulement de torrent, lorsque, derrière les tirailleurs, les Malinkés traversent pressés, en désordre.

Maritz paisible, résolu, l'esprit tendu vers le but, prêt à commander, est agité seulement par cette passion qui aux heures d'action n'est ni l'ambition, ni l'amour de la gloire, mais l'amour de la lutte, l'amour du danger. Le nombre d'ennemis qu'il va rencontrer ne l'inquiète pas, il est suivi par trente hommes, avides eux aussi de danger, et qui se reposent sur leur

(1) Le colonel Combes dirigeait la colonne de 1893, qui suivit la première colonne contre Samory commandée par le colonel Humbert en 1892.

chef, décidés à obéir, à n'être que l'arme au service de celui qui pense pour eux, une arme terrible dont la force est décuplée par l'ardeur et la confiance.

Vers cinq heures, les premières lueurs éclaircissent la nuit; le guide s'arrête : Wyma est là.

Maritz s'avance pour examiner la position.

Une ligne d'arbres, encore indistincte dans l'obscurité, barre l'espace comme un rempart d'ombre; derrière, il distingue le point brillant d'un feu près de s'éteindre. Le campement des sofas est invisible, mais son emplacement est indiqué par la brousse abattue sur une surface de 30 mètres; les branches coupées ont été utilisées pour former des abatis. Cette précaution n'a rien d'étonnant : toutes les fois qu'ils en ont le temps, les sofas se retranchent.

Le bivouac est endormi, il faut attaquer. D'un bond, sur un signe de leur chef, les tirailleurs franchissent l'espace débroussé. Une sentinelle ennemie se dresse devant eux, terrifiée; d'un coup de revolver Maritz l'étend raide morte.

L'alarme est donnée. L'ennemi court aux armes; en même temps, l'élan de l'assaut est brisé par les abatis; la surprise n'est plus possible. Maritz commande le feu, un feu rapide, terrible, à 50 mètres.

Les sofas ripostent; des détonations claquent, dispersées d'abord, puis le feu s'étend sur le front. Une double ligne d'éclairs illumine le brouillard bleuâtre que le soleil dissipera dans quelques minutes.

Maritz est étonné de la rapidité avec laquelle l'ennemi s'est ressaisi et lui a fait face, manœuvrant comme une troupe réellement commandée. L'affaire sera dure, mais il peut demander tous les efforts à ses hommes.

Une balle l'atteint. Il reste à son poste; il n'a pas d'officier pour le remplacer.

Cependant l'action traîne en longueur. De ses trente braves, plusieurs sont déjà hors de combat; il faut en finir et arriver à l'assaut. Les tirailleurs sont parvenus à gagner du terrain à travers les abatis; Maritz veut commander : A la baïonnette! il reçoit une deuxième balle. En avant tout de même... Une troisième balle le traverse, et le couche à terre; deux hommes l'emportent en arrière. Il se sent frappé mortellement; il va abandonner ses tirailleurs... avant, du moins, il verra leur

victoire. Il appelle le sergent : « Dirige l'assaut. » Puisqu'il ne peut plus commander ; qu'on lui donne le fusil d'un mort.

Adossé au tronc d'un arbre, il se prépare à tirer.

Subitement le soleil se lève. Dans les ombres qui se meuvent, là-bas derrière les abatis, et sur lesquelles les tirailleurs se disposent à se lancer, Maritz distingue des figures... il lui semble que ces ombres portent un uniforme... que des baïonnettes brillent au bout des fusils... Est-la fièvre qui trouble sa vue ?... Mais le vêtement clair de ce chef qu'il vise n'est pas un boubou... Ce chef n'est pas un noir, c'est un Européen ! Ces ennemis ne sont pas des sofas ! On l'a trompé !

Un suprême effort le soulève pour commander : « Cessez le feu ! En retraite ! »

Les tirailleurs n'ont pas compris ; cependant, ils ont obéi.

Autour de leur lieutenant, farouches, prêts à le défendre de leurs baïonnettes, puisqu'il a interdit de tirer, ils reçoivent sans bouger les dernières balles de l'ennemi.

Sur trente, ils ne sont plus que vingt, dont dix-huit sont grièvement blessés, mais ils ont enlevé les cadavres des dix tués qui devant leur officier forment un rempart ; morts, ses hommes le défendent encore.

Bientôt, ceux qu'on a dit à Maritz être des sofas suspendent leur tir. Étonnés du recul subit des assaillans, après la furie de leur offensive, sans que leur retraite ait été protégée par un seul coup de fusil, ils pensent que des adversaires aussi redoutables se sont dérobés pour attaquer sur un autre point. Une compagnie se lance à leur poursuite.

A cent mètres, elle se trouve en présence de tirailleurs, baïonnette au canon, retenus à grand'peine par un officier mourant... Celui qui commande arrête brusquement ses hommes. Lui aussi croyait avoir affaire à des sofas... il reconnaît des Français ; il s'attendait à rencontrer une troupe nombreuse... il a devant lui vingt hommes, dont quelques-uns seulement peuvent se soutenir ! Il s'approche et salue l'héroïsme et la mort ! C'est un Anglais !

Le gouverneur de Sierra Leone, inquiet des brigandages commis par les bandes de Kémoko Bilali sur son territoire, avait envoyé contre elles une expédition commandée par le colonel Ellis. Cette colonne comptait, en outre des détachemens de police de la frontière, quatre cents hommes du régiment de

West India, envoyés d'Angleterre. C'est sur ces cinq ou six cents hommes que les trente tirailleurs de Maritz se précipitaient à la baïonnette.

30 hommes contre 600! car les auxiliaires, dès le début de l'action, avaient disparu. Et ces 30 hommes avaient forcé toute la colonne anglaise à prendre les armes, à se déployer; ces 30 hommes avaient tué 4 officiers, et combien de soldats? les rapports ne l'ont pas dit. Ces 30 hommes avaient attaqué avec une telle force qu'un officier anglais écrivait :

« En moins de deux minutes, les coups de feu devinrent si rapides que je ne pouvais pas entendre ma propre voix, alors que je criais de toutes mes forces. Je pris mon revolver, et je courus au feu, étonné de la rapidité avec laquelle l'ennemi nous fusillait. En passant, je vis le pauvre Leston étendu mort, le capitaine Lendy était également tué... »

Si les abatis n'avaient pas arrêté l'élan de ces trente hommes, les empêchant de se jeter sur le camp à la baïonnette, les réduisant à tirer, combien de morts cette terrible erreur eût-elle coûtées à la colonne Ellis? Quel eût été le résultat de cette surprise?

Chacun des deux adversaires s'était cru sur un territoire appartenant à sa nation, car la question de délimitation commune au Soudan et à Sierra Leone avait été maintes fois agitée, mais aucun accord n'était intervenu.

Transporté au camp attaqué par lui, Maritz y reçut en vain tous les soins que lui prodiguèrent les médecins anglais. Il vécut encore quelques heures : assez pour exprimer sa douleur de la triste méprise qu'un faux renseignement lui avait fait commettre.

A côté des corps des officiers anglais fut déposé celui de Maritz et, sur leurs tombes, des salves furent tirées. Près d'eux dorment ensemble tirailleurs soudanais et tirailleurs de West India, inhumés avec tous les honneurs militaires.

LE COMBAT D'ACHORAT

L'Azalay, la grande caravane transsaharienne, le train du désert, va passer.

Tous les ans, à l'époque où la chaleur est moins intense, les Azalays partent de Tombouctou pour se rendre à Taoudenni, le

pays du sel. Chargées de vivres de toute sorte, mil, riz, karité, manioc, noix de kola, poteries et calebasses; approvisionnées de tissus soudanais, pagnes de Ségou et couvertures du Macina; récoltant sur leur passage les troupeaux des nomades, elles vont porter la vie au centre du Sahara. Elles y prennent en échange le précieux sel extrait des mines sous forme de plaques longues de 1m,20, larges de 40 centimètres, et semblables à de grandes plaques de marbre; le précieux sel que les pirogues de Tombouctou déposeront ensuite dans tous les ports du Niger et de ses affluens, d'où il se répandra à travers le Soudan par des convois d'ânes, de bœufs ou de porteurs.

Taoudenni, disent les indigènes, est un nom composé de trois mots arabes : « Ta ou denni; — charge et cours. »

Ce jeu de mots pourrait être justifié par la valeur du sel, inappréciable dans toutes les régions qui en sont dépourvues. La barre qui pèse de 30 à 35 kilos, et vaut déjà 30 francs à Tombouctou, se vend jusqu'à 70 et 80 francs aux environs du Tchad. « Emporte ces barres de sel, et va vers ceux qui les attendent et les achèteront au poids de l'or. »

La traduction arabe s'expliquerait aussi par la pauvreté, l'aridité de Taoudenni : Charge, et quitte ce triste séjour, où les dunes de sable gris sont tellement dépourvues de toute trace de terre, de toute végétation, que les maisons construites en blocs de sel sont recouvertes de peaux de chameaux, et que les habitans vivent uniquement des dattes du Maroc ou des grains du Soudan.

Mais le véritable sens parait être donné par le danger toujours présent sur la route de Taoudenni : Prends et cours, afin d'échapper aux pillards marocains et tripolitains toujours en quête de caravanes à détrousser, de troupeaux et de chameaux à voler.

Dans ces parages, en effet, les caravanes étaient autrefois la proie des *rezzous*. Aujourd'hui, si notre occupation n'a pu encore supprimer ces bandes, qui sont parfois de véritables expéditions, du moins nous en surveillons la formation, et les escortes fournies assurent la sécurité des convois.

Au mois de novembre 1909, l'Azalay était parvenue à Araouan, à peu près à moitié route de Tombouctou et de Taoudenni; le 14, la compagnie du capitaine Grosdemange devait prendre les devans et la précéder.

Dans la soirée, un courrier rapide, envoyé du Nord par le chef de Bou Djebiha, annonça qu'un fort *rezzou* venu du Tafilalet se trouvait dans le Nord-Est.

Le renseignement manquait de précision, il pouvait n'être qu'une ruse de pillards essayant de détourner l'escorte de la protection immédiate de l'Azalay, car le bruit de la présence d'un autre *rezzou* dans l'Ouest courait également. Les dispositions prises par le capitaine ne furent pas modifiées. Le 16, à 9 heures du matin, 3 sections de la compagnie, 71 méharistes, partaient vers Taoudenni; une section restait à Araouan, à la garde du poste et des animaux au pâturage, prête à marcher lorsque la caravane s'ébranlerait à son tour.

Le long de la route, les courriers se succèdent; le *rezzou* existe, sa direction se précise, le capitaine reconnaît la nécessité d'en purger la région. Des traces ont été relevées dans l'Est, au puits d'Anefis, il décide de s'y porter.

La poursuite d'un *rezzou* marocain dans le Sahara, c'est une chasse donnée à des voleurs, à des assassins, mais à des hommes braves qui sont des guerriers, plus nombreux et aussi bien armés que leurs poursuivans. C'est une chasse à travers une immensité aride, tantôt au milieu de dunes mouvantes, tantôt en terrain plat, monotone, recouvert de gravier et de cailloux roulés, tantôt sur un plateau largement ondulé, auquel succèdent des collines rocheuses coupées de ravins aux pentes rapides; et les collines se transforment parfois en montagnes, car l'immense Sahara n'est pas seulement une mer de sable. C'est une chasse de puits à puits commencée sur des renseignemens vagues, des indices plus vagues encore. Le dire d'un habitant oriente les méharistes vers un point d'eau ; là, ils découvrent des traces déjà anciennes qu'il faut interpréter, dont ils déduisent la race des anciens occupans, leur nombre, les prises qu'ils ont déjà faites. De quel côté l'ennemi s'est-il échappé ? La piste a été effacée par le vent ou est invisible sur les rochers ! Elle est recoupée par des patrouilles lancées dans toutes les directions. Et la course reprend. Le rezzou se sent menacé, il cherche à donner le change à ceux qui le poursuivent ; il presse sa marche, mais les troupeaux qu'il a razziés l'alourdissent. De leur côté, les méharistes ne peuvent se passer d'un convoi, et quelle que soit leur hâte, eux aussi sont ralentis. Pourtant ils gagnent du terrain, les indices deviennent plus fréquens ; enfin les traces

apparaissent nettes, fraîches, c'est l'hallali courant, puis c'est la « vue ; » l'ennemi fait tête, c'est le combat.

Le 20 novembre, le capitaine Grosdemange s'était porté de Bou-Djebiha sur le puits d'Anefis. Il y arrive le 21, à une heure de l'après-midi, ayant couvert 85 kilomètres. Des indigènes affirment avoir vu le *rezzou;* mais, d'après les uns, celui-ci ne possède que des montures ruinées, une trentaine d'ânes, et se déplace lentement; suivant les autres, il est monté sur des chameaux nombreux et vigoureux.

La compagnie reprend la poursuite ; elle se dirige vers le puits d'In-Etissam, à 145 kilomètres.

Elle l'atteint en trois étapes. Autour du puits les traces abondent. Plus de doute, le *rezzou* est passé là. Des chameaux ont été « baraqués » à l'intérieur d'un carré dont les côtés sont marqués par les cendres de 20 feux et des os de mouton. Il y a des empreintes d'ânes et de bœufs, des morceaux de sangles en poils de chameau, des débris de selles recouverts d'une peau, comme seuls en emploient les hommes du Tafilalet. Ces traces ne remontent pas à plus de deux jours.

Aux environs, une patrouille a découvert la piste, au milieu d'un campement Targui qui vient d'être razzié; elle obtient des renseignemens.

Le *rezzou* compte au moins 100 fusils à tir rapide, il entraîne 100 chameaux de prise, 200 ânes, il va vers les puits d'Ali-Badan à 80 kilomètres; un Beraber est à sa tête.

En chasse ! A six heures du soir, le 25, les tirailleurs repartent. Ils sont arrivés à une heure de l'après-midi, mais on n'a pas le loisir de se reposer, on mangera et on dormira plus tard. Un guide indique un raccourci. Le chemin est mauvais, à cause des lignes de dunes à traverser. N'importe, il faut gagner du temps. Vingt-quatre heures après, la compagnie retrouve la piste qu'elle avait abandonnée. Les traces datent de la veille.

A dix heures du soir, le guide déclare que les puits sont proches. Le capitaine arrête la colonne, fait baraquer les chameaux et désigne une section de garde. Avec deux sections, il part à pied. Mais il est encore à 17 kilomètres du but, le guide a commis une erreur. En trois heures, la distance est franchie; cette fois, voilà les puits. A la baïonnette !

Les tirailleurs donnent dans le vide ! Le *rezzou* a déjà disparu.

Le lendemain, 27, la poursuite recommence ! Maintenant, on suit facilement les traces des Berabers. Cependant à minuit on les perd. A quatre heures du matin, les tirailleurs bivouaquent.

Dans la matinée, le capitaine fait rechercher la piste ; l'après-midi, la voie est retrouvée : en avant !

A 2 heures du matin, on approche du puits d'Achorat ; un feu brille à 800 mètres de la colonne : c'est le *rezzou*. Il faut agir rapidement.

Le convoi est assez loin derrière, avec ses 13 hommes d'escorte ; il est impossible de l'attendre. Le capitaine laisse 12 hommes auprès des chameaux de selle baraqués, et divise les 45 tirailleurs restans en deux sections ; la première sous le commandement de l'adjudant Rossi, la deuxième sous celui du lieutenant Morel.

Chaque homme porte 250 cartouches, mais défense formelle de tirer est faite ; on attaquera à la baïonnette. Encore une fois, les tirailleurs rencontrent le vide !

Mais à 500 mètres au Nord d'autres feux apparaissent ; celui que les sections ont trouvé désert a dû être allumé par un petit poste placé en avant du bivouac pour le protéger. Depuis quand est-il abandonné ? L'arrivée des méharistes a-t-elle été signalée ? Les Berabers sont-ils sur la défensive ou, se croyant gardés, dorment-ils ? Là-bas, autour des lueurs indiquant le campement, rien ne bouge.

Le capitaine donne le signal ; la deuxième section se dirigera sur le feu de gauche, la première sur celui de droite, un caporal et 4 hommes assurent la liaison avec le convoi.

Quarante tirailleurs marchent sur le *rezzou* évalué à plus de cent fusils.

D'un bond, le lieutenant Morel est sur un groupe de dix hommes endormis. Les baïonnettes les clouent à terre, mais des cris ont jeté l'alarme. Deux groupes en retrait, abrités derrière leurs chameaux et une ligne de charges ouvrent le feu. En avant ! A la baïonnette ! Les tirailleurs foncent sur les éclairs qui cinglent la nuit ; leur élan est brisé par les animaux couchés et les bagages entassés devant l'ennemi. Quatre tirailleurs sont tués, plusieurs blessés. Une balle troue le casque du capitaine, une autre son pantalon. Le lieutenant veut pénétrer dans le retranchement ; en un instant, il est cerné. Ali Bokou se précipite devant lui, sa baïonnette plonge dans les poitrines, élargit le cercle des agresseurs... Son officier est dégagé ! Alors il se

couche aux pieds du lieutenant, lui tend son fusil et ses cartouches... Il est blessé à mort.

Le lieutenant Morel, grâce à l'obscurité, parvient à reculer et à se reformer pour soutenir la section de droite près de succomber sous le nombre. L'adjudant Rossi a été accueilli par une violente décharge. Il y a répondu par le commandement : En avant ! Là aussi les Berabers sont retranchés. A la tête de la première escouade, il franchit la ligne des chameaux et des charges; c'est le corps à corps dans le tumulte du fer, des détonations, des cris de fureur et d'agonie. L'adjudant reçoit un coup de crosse en pleine poitrine ; de son revolver, il abat son adversaire ; une balle lui traverse la cuisse et le jette à terre. A ses côtés, le caporal Moro Sidi Bé, six tirailleurs sont tués, et le caporal Suleyman Sissoko a le pied droit fracassé.

L'adjudant essaie de se relever, mais en vain; le caporal Bandiougou Sissoko le saisit dans ses bras et le transporte en arrière. Le sergent Diara Fofona, avec la deuxième escouade, couvre le caporal Bandiougou ; deux fois il enlève ses hommes, deux fois il est blessé : la deuxième section n'a plus un gradé !

La surprise a échoué, le capitaine rassemble les deux groupes et les reporte à la lisière d'une brousse d'arbustes de 50 à 60 centimètres de hauteur; il fait en même temps reculer les chameaux jusqu'au convoi arrêté à un kilomètre au Sud.

Il est trois heures du matin. Une accalmie se produit. Au puits d'Achorat, des appels se font entendre, auxquels répondent d'autres appels dans le Nord-Est. C'est un second campement Beraber qui va venir à la rescousse. Peut-être aussi le *rezzou* songe-t-il à prendre la fuite ? Il ne faut pas qu'il échappe. Cette troupe déjà décimée ne renonce pas à la victoire.

Le lieutenant Morel se glisse derrière une petite crête, à 100 mètres du puits. Son premier feu de salve arrache des cris à l'ennemi. Mais quelques tireurs lui font face aussitôt.

Du campement, un chant retentit, grave et lent, qui domine le crépitement des balles, c'est le chant de la mort des guerriers; car les Berabers sont forcés de vaincre ou de mourir. Arrivés seulement la veille, au puits d'Achorat, ils n'ont pas eu le temps d'abreuver tous leurs animaux, ils ont six jours de marche jusqu'au puits suivant ; ils ne peuvent pas céder le terrain. Au bout d'une demi-heure, le lieutenant est obligé de se replier sur le capitaine. Le feu se tait. De part et d'autre, on

attend le jour. Des 45 tirailleurs, 11 sont tués et 12 sont blessés.

A 5 heures 30, le jour paraît, les lueurs naissantes laissent voir le puits organisé défensivement. L'ennemi, en dépit de ses pertes, semble avoir augmenté de nombre; le campement voisin auquel il a fait appel a dû se joindre à lui.

Au moment où les premières clartés dissipent l'ombre, derrière le retranchement des Berabers, une invocation monte; leur fanatisme implore Allah et lui demande la victoire. Le combat va reprendre.

Cinq cents mètres séparent les adversaires. Les tirailleurs se sont creusé des trous pour s'abriter.

Les Marocains sont invisibles, terrés dans le sable. Les détonations se croisent, se mêlent; seules, elles animent cette plaine déserte; ni d'un côté, ni de l'autre, la fumée des fusils ne révèle la position des tireurs; les Berabers, eux aussi, ont des armes de petit calibre et de la poudre sans fumée.

Les balles pleuvent autour des tirailleurs, pas un pli de terrain ne leur permet de manœuvrer; ils sont immobilisés.

L'ennemi, plus favorisé, peut en rampant étendre ses ailes. Le crépitement de ses feux gagne vers l'Est et vers l'Ouest. Il cherche évidemment à déborder le capitaine.

A droite, un tirailleur s'écroule, la balle qui a traversé son crâne transperce le bras du sergent Develotte; deux autres tirailleurs tombent, puis un troisième. Avec le caporal Bandiougou et quelques hommes, le sergent Fadiala s'efforce d'arrêter la progression des Berabers; une grave blessure le jette à terre, près de lui, le clairon Moussa Sidi Bé s'affaisse, mais Bandiougou tient bon.

A gauche, le sergent Diara et 3 hommes se défendent avec énergie. Il faut résister; le convoi où a été transporté l'adjudant Rossi connaît la situation; une partie de l'escorte que commande le sergent Rolland va arriver.

Soudain, de tous côtés, éclate un feu rapide, les deux ailes des Berabers qui ont réussi à dissimuler leur mouvement surgissent dans le flanc des tirailleurs, dans leur dos, elles les enserrent, elles vont se rejoindre et fermer le cercle.

Bandiougou et Diara se replient sur le centre; le plomb crible les broussailles, fustige le sable; dans la ligne écarlate des chéchias, de nouveaux vides se creusent.

Le capitaine dirige tout l'effort du feu sur ces deux bras près-

de se refermer sur lui. Une balle lui fracasse la cheville. Il se couche et continue de commander. Trente hommes sont encore vivans; combien restent assez valides pour tirer?

Le sergent Diara Fofona est blessé une troisième fois, puis une quatrième; le fusil échappe à ses mains.

A ce moment, le sergent Fadiala Keita se présente au capitaine et porte l'arme :

— Mon capitaine, mon ventre y a crevé.

Il tombe sans connaissance, ayant une horrible blessure dans l'aine.

Les Berabers se rapprochent. En même temps, des détonations lointaines se font entendre... le convoi est attaqué!

Le capitaine se fait porter près du lieutenant Morel. Dans les bras de Lamine Kitessa, il reçoit une balle qui lui brise la colonne vertébrale et ressort au-dessous du cœur.

Étendu près du lieutenant, malgré l'atroce douleur, il plaisante et encourage les tirailleurs.

Les Berabers, pour avancer, sont obligés de se découvrir; le lieutenant a pris le fusil d'un mort; chacun de ses coups jette un homme à terre; sous ce feu meurtrier, les deux ailes reculent.

Le capitaine se sent mourir. Il appelle le lieutenant : « Battez en retraite sur le convoi, abandonnez-moi. »

Le lieutenant refuse. Lamine Kitessa s'écrie :

— Nous y a pas moyen, capitaine, nous y a tous morts ici.

— Abandonnez-moi, répète le capitaine. Et, voyant que l'officier refuse d'obéir : « Bien. Tenez encore un peu. »

Il montre son revolver vide, et demande qu'on le charge. Cependant il entre en agonie, son regard se trouble, tout oscille autour de lui : là-bas, dans le fond de la plaine étincelante, le puits flamboie d'éclairs, de chaque côté, les deux ailes des Berabers s'étendent, elles se rapprochent, elles vont écraser sa compagnie, ses tirailleurs... des lueurs se lèvent des baïonnettes, il veut commander : En avant! Le désert tourbillonne, des rumeurs emplissent ses oreilles, crépitemens, vociférations; quelques paroles inarticulées s'échappent de ses lèvres : « A Tombouctou... cimetière... sous des pierres... » Sa tête se soulève, ses yeux s'éclairent du soleil répandu sur le désert; son âme s'illumine de la suprême lumière... le capitaine Grosdemange a cessé de vivre.

Les Berabers ont vu tomber le chef; ils redoublent d'efforts; ils s'excitent par des cris de victoire; leur exaltation de guerriers, leur haine de musulmans passent dans la foudre de leurs armes; leur mouvement de recul causé par le tir mortel du lieutenant s'est arrêté.

Mais la mort du capitaine a enflammé les tirailleurs; maintenant, c'est pour le chef mort qu'ils se battent. Le clairon Moussa Sidi Bé, jeté à terre par sa première blessure, se redresse et, debout près du cadavre, insulte les meurtriers. Le lieutenant lui ordonne de se coucher. Il montre l'ennemi. « Non lui y a croire moi y a peur. » Une balle lui brise la cuisse; il se relève; il retombe, la jambe fracturée en trois endroits.

Sur 45 hommes 16 sont tués, 22 sont blessés. L'ennemi les croit à sa merci.

Cependant des coups de feu résonnent à l'Est; à 800 mètres, des fuyards remontent en courant vers le puits; ce sont les agresseurs du convoi qui ont échoué; ils sont poursuivis par les tirailleurs du sergent Rolland. Les Berabers craignent d'être tournés à leur tour; ils hésitent; en même temps, des signaux faits du campement les rappellent; ils se replient.

Pendant le combat, le *rezzou* a pu charger ses chameaux, remplir ses peaux de bouc, son but est atteint; il n'a plus qu'à fuir.

Depuis vingt-quatre heures, les tirailleurs n'ont pas mangé, ils sont épuisés par les marches forcées de jour et de nuit qui ont précédé l'attaque, ils se battent depuis une heure du matin, et il est dix heures; c'est à peine si les survivans se soutiennent, mais l'ennemi recule; ils veulent se jeter à sa poursuite.

Le lieutenant Morel pour les retenir est obligé de leur montrer le corps du capitaine dont ils ne doivent pas se séparer.

De loin, ils tirent sur le *rezzou* en retraite et sur l'arrière-garde qui protège ce mouvement.

Les chameaux s'éloignent; bientôt sur le ciel pâle du désert, ils ne forment plus qu'un feston mouvant, la plaine se vide, les dernières salves des tirailleurs s'éteignent. Dans le campement hâtivement évacué, le sol se soulève par endroits sous des groupes de cadavres à peine recouverts de sable; quelques corps gisent épars çà et là, les derniers tombés et qui n'ont pu être enterrés; les bagages délaissés encombrent le sol; dans les pâtu-

rages environnans errent 200 chameaux, 300 bœufs, 275 ânes, toutes les prises que les Berabers ont dû abandonner, et que les méharistes vont traîner derrière eux sur la route de retour pour les rendre à leurs propriétaires.

Le capitaine Grosdemange avait mission de couvrir l'Azalay, d'arracher aux pillards le fruit de leurs rapines et de les anéantir, s'il le pouvait. Les deux premiers buts sont atteints, le dernier seul ne l'est pas entièrement; mais du *rezzou* il ne reste que des débris, le chef Abiddin est parmi les morts, et les survivans n'ont plus qu'une idée : regagner au plus tôt le Tafilalet.

Maintenant la compagnie rentre à Bou Djebiha; 16 tirailleurs dorment sous les sables du puits d'Achorat. Le capitaine, au moment de mourir, a prononcé des mots où le lieutenant a discerné le vœu d'être enterré dans le cimetière de Tombouctou; son corps enseveli dans des couvertures, enfermé dans des sacs de cuir, repose sur un méhari. Chaque Européen, à tour de rôle, veille sur la dépouille dont le tirailleur Mamady Keita, aveuglément attaché à son chef, refuse de s'écarter. Derrière, les 22 blessés cramponnés à leurs selles forment au mort une glorieuse escorte. Glorieuse et triste !

Cette marche est épouvantable. L'état de ces hommes exigerait des soins sur place, tout au moins une allure lente, des précautions minutieuses. Ils ont 400 kilomètres à parcourir à dos de chameau, les étapes sont réglées par l'éloignement des puits, il n'y a pas de médecin, et il est nécessaire d'en trouver un le plus vite possible.

Un courrier est parti à cet effet vers Tombouctou, mais le médecin ne rejoindra la compagnie qu'à Bou Djebiha. Jusque-là, les blessés endureront les tortures provoquées par les secousses de leurs montures.

Au passage des dunes mouvementées, ils ne résistent pas aux heurts, aux cahots; ils tombent à terre, et les tirailleurs valides, déjà épuisés, sont obligés pour les relever de courir d'un bout à l'autre de la colonne. La température elle-même s'ajoute aux souffrances; un vent glacé souffle qui paralyse les hommes et les animaux, multiplie les faux pas des chameaux, rend les chocs plus sensibles et les plaies plus douloureuses.

Le sergent Rolland prodigue son dévouement; il fait des pansemens; mais les médicamens de la compagnie ont été tout

de suite épuisés; il n'a plus que des antiseptiques destinés aux animaux, des bandes coupées dans le linge des Européens. Et peut-il extraire des balles, soulager le sergent Fadiala Keita qui souffre atrocement de sa blessure de l'aine, sauver le sergent Diara Fofona?

Il est impuissant. Ses efforts ne parviennent pas à empêcher la gangrène de se mettre dans la jambe du clairon Moussa Sidi Bé, fracturée en trois endroits, et dans la cuisse également brisée.

Pourtant pas une plainte ne s'élève de ce lugubre convoi, plusieurs plaisantent même sur leur mal.

— Moi y a trompé les mouches, dit en riant Moussa Sidi Bé; avant, lui y a vienne sur mon figure; maintenant, lui y a vienne sur mon jambe.

Tous montrent dans la douleur le même courage que dans le combat; ils ne se plaignent pas, ils ont seulement hâte d'être au terme du voyage.

Diara Fofona ne devait pas voir la fin de cette longue route. Le 7 décembre, il succombait à ses quatre blessures.

Le lieutenant ne voulut pas abandonner son corps. Bou Djebiha n'était plus qu'à trois étapes; là on l'enterrerait avec les honneurs qu'il avait mérités.

Sur sa tombe, dans le cimetière musulman, les officiers ont élevé un petit monument; à côté, est une autre tombe, celle de Moussa Sidi Bé. Le médecin était arrivé trop tard pour sauver le brave clairon; la gangrène avait fait son œuvre.

L'opération fut tentée malgré tout; et pendant cette opération, rendue plus horrible encore par la gangrène, le lieutenant voulut être là. En se livrant au docteur, Moussa Sidi Bé prit la main de son officier, la garda dans la sienne... puis son étreinte se desserra, il était mort.

Il pouvait dire ce que répètent souvent ses camarades à leurs officiers :

— Moi, noir; mais comme toi y a cœur blanc!

Colonel BARATIER.

UN TÉMOIN

DE

LA VIE PARISIENNE AU TEMPS DE LOUIS XV

LES « MÉMOIRES » DU PEINTRE J.-C. DE MANNLICH

Dans le plus récent volume de ce monumental Saint-Simon que MM. Lecestre et J. de Boislisle continuent de publier (après le regretté Arthur de Boislisle), pour le plus grand profit des historiens et la plus plus grande joie des lettrés, on remarque, aux appendices, l'intéressante monographie d'un vieil hôtel parisien. L'hôtel de Lorge s'ouvrait sur la rue Neuve-Saint-Augustin dans le quartier Gaillon et poussait ses jardins jusqu'à la campagne vers le point où se dresse aujourd'hui, sur le boulevard des Italiens, le pavillon de Hanovre. Édifiée sur les plans de Mansard pour un riche gentilhomme, Nicolas de Frémont, cettte somptueuse demeure fut occupée après 1687 et embellie de nouveau par le gendre du premier occupant, le maréchal de Lorge, qui devint lui-même le beau-père de Saint-Simon, en sorte que le duc écrivain fut marié dans la chapelle qui y avait été ménagée. Acheté par la princesse de Conti, fille de Louise de La Vallière, l'hôtel de Lorge passa au cousin et héritier de cette dernière, le duc de La Vallière, pour venir enfin en 1767 par une nouvelle vente entre les mains de Christian IV, duc régnant de Deux-Ponts dont il prit à ce moment le nom. — Le duché allemand de ce souverain s'appelait en réalité Zweibruecken, mais on sait que l'hégémonie de la culture française

encourageait nos grands-parens à traduire en français jusqu'aux noms propres des étrangers de marque afin d'éviter tout effort insolite à leur gosier délicat.

C'est dans ce cadre de haute allure et dans l'entourage immédiat de ce prince allemand que le témoin dont nous écouterons un instant les récits fit très ample connaissance avec la vie parisienne durant les dernières années du roi Louis XV. Les Mémoires, récemment publiés (1), du peintre Jean-Christian de Mannlich sont même rédigés en français dans leur texte original, bien que leur savant éditeur, M. Stollreither, ait choisi d'en offrir une version allemande à ses compatriotes, en sorte que nous aurons à retraduire, au profit de nos lecteurs, les passages que nous croirons devoir citer mot pour mot. Nous décrirons avant tout la petite cour étrangère qui fut, au cœur même du Paris de l'Encyclopédie, le milieu à la fois patriarcal et accueillant aux choses de l'esprit où Mannlich puisa sa culture française. De cette culture, il ne put jamais secouer l'influence en dépit des obstacles bientôt dressés par les événemens révolutionnaires entre son pays d'origine et celui de son éducation esthétique. En effet, engageant de Munich une correspondance littéraire avec Gœthe en 1804 (2), il se servait de la langue française pour écrire à son illustre compatriote !

I

L'antique maison de Wittelsbach, qui du XIIIe au XVIIIe siècle s'était partagée en d'innombrables branches, donnant des chefs au Saint-Empire et des rois à la Suède, avait vu ses rameaux se dessécher tour à tour. Le seul qui gardât postérité vers 1730 était le plus effacé, le plus médiocrement apanagé de tous ; il portait le nom de deux bourgades, Birkenfeld-Bischweiler. Aussi, dès 1734, ce vert bourgeon de la souche antique obtint-il par héritage le duché déjà plus important de Deux-Ponts, situé au Nord de l'Alsace française. En 1799, il devait recueillir une plus riche succession, celle de l'électorat palatino-bavarois, bientôt transformé par la grâce de Napoléon en royaume de Bavière. Le premier duc de Deux-Ponts dans cette ligne, Christian III, avait

(1) *Ein deutscher Maler und Hofmann. — Joh. Christian von Mannlich.* Berlin, 1910.

(2) *Hyperion*, I. Muenchen, 1908.

servi la France sous Louis XIV : il planta notre drapeau sur les murs de Barcelone en 1697 et se distingua à la journée d'Oudenarde : les régimens français de Royal-Alsace, plus tard celui de Royal-Deux-Ponts se recrutèrent en tout ou en partie dans ses États et eurent pour colonels des princes de sa maison. Ce bon soldat mourut en 1735 et son fils aîné, alors mineur, Christian IV, acheva son éducation mondaine à Versailles où le cardinal de Fleury témoignait une sympathie particulière à sa famille.

Christian IV fut un homme intelligent et droit. Né protestant, il se convertit au catholicisme lorsqu'il eut la quasi-certitude de recueillir un jour le riche héritage de l'électeur palatino-bavarois son cousin. Conversion d'inspiration nettement politique ainsi qu'on le voit : elle le laissa donc fort libéral dans ses allures et fort tolérant aux Réformés de ses domaines. Il faisait même partie de la franc-maçonnerie comme tant de personnages princiers vers cette époque. Son portrait par Mannlich, l'artiste dont nous allons feuilleter les *Souvenirs*, montre une figure allongée, au front légèrement fuyant : les yeux bridés vers les tempes sont d'expression plutôt froide, mais le regard n'est pas dépourvu de finesse. Et en effet les lettres de sa main que son protégé reproduit çà et là dans son récit font honneur à son sens droit, à ses dispositions d'équité bienveillante. Il avait le goût délicat, car les artistes parisiens trouvaient en lui un généreux Mécène (1), et les tentatives expérimentales de la science n'intéressaient pas moins ce prince éclairé qui passait une partie de sa vie dans ses laboratoires.

Il était donc en général aimé autant qu'estimé dans ce Paris qu'il habitait tous les hivers, et son peintre ordinaire, Mannlich, a plus d'une fois rencontré dans ses voyages des personnages de marque qui lui furent complaisans par sympathie pour son souverain. A Rome en particulier, notre ambassadeur, le cardinal de Bernis, accueillait le jeune Allemand par ce discours significatif : « Vous avez le bonheur d'appartenir, je ne veux pas dire au prince le plus aimable du monde, ce serait une insuffisante expression de ma pensée, mais à l'*homme* le plus aimable et le plus respectable que je connaisse. Considérez donc ma maison comme la vôtre... » On voit que ce personnage princier eut son

(1) Voyez le journal du graveur J.-G. Wille en particulier (Paris, 1857).

heure de popularité dans notre capitale avant beaucoup d'autres qui connurent également l'honneur d'être pourvus du droit de cité parmi nous : il mérite en conséquence des Parisiens du xxe siècle le tribut d'un souvenir courtois.

Christian de Deux-Ponts était d'autant mieux au ton et au goût de son époque qu'il avait épousé sinon une bergère, à la mode des héros de Florian, du moins une fille d'humble extraction. Il acheta pour elle en Alsace la seigneurie de Forbach qui rapportait cent mille livres de rente environ et que Stanislas Leczinski érigea bientôt en comté sur sa requête. Mais qui était au juste cette comtesse de Forbach que son maître distingua fort jeune, qu'il épousa après quelques années de vie commune, qu'il appelle sa « bonne amie » dans sa correspondance avec ses neveux et à laquelle il resta dévoué, sinon très strictement fidèle, jusqu'à la fin de sa vie? C'est ce qui n'est pas très nettement établi et ce que nous essaierons d'éclaircir.

Son nom même est controversé. L'éditeur des *Souvenirs* de Mannlich l'appelle Marianne Camasse de Strasbourg, et nomme son frère, qui fut secrétaire des commandemens du duc Christian IV, Pierre Camasse de Fontenet (1). La baronne d'Oberkirch, née Waldner-Freundstein, parle de Marianne, dans ses Mémoires bien connus, comme « d'une belle danseuse que le duc fit la folie d'enlever au théâtre pour la nommer comtesse de Forbach. » Mais il semble que cette assertion soit inexacte. La comtesse ainsi que son frère dont nous avons déjà prononcé le nom étaient gens de parfaite éducation, et, sans nul doute, grandis l'un et l'autre dans un milieu de bonne bourgeoisie où les ballerines ne se recrutent guère. En réalité, Marianne paraît avoir été la fille d'un régisseur des biens de la maison ducale à Bischweiler : aimée par Christian IV pour ses grâces juvéniles dans le style de Greuze, elle fut épousée par lui quand elle lui eut donné plusieurs enfans.

Si nous avons esquissé cette courte enquête généalogique,

(1) Mais, d'autre part, l'historien de la ville de Bischweiler, Culmann, qui écrivait peu de temps après les événemens en 1826 et, à la suite de cet historien celui de Zweibruecken, Molitor, ainsi que le grand dictionnaire biographique de nos voisins, l'*Allgemeine Deutsche Biographie* (à l'article Christian IV de Zweibruecken) l'appellent Marie-Anne Fontevieux et soutiennent qu'on l'aurait indûment nommée Camas ou Camache. Nous inclinerions à la croire née Camasse de Fontenay, — Fontevieux étant assez voisin de ce dernier nom, qui, sans doute emprunté de quelque modeste propriété de ses parens, devait flatter davantage dans son âge mûr l'épouse morganatique d'un prince régnant.

c'est qu'elle permettra d'ajouter quelque jour une note explicative aux œuvres de Diderot. En effet, la comtesse de Forbach, tenant à Paris la maison du duc Christian, présidait aux réceptions artistiques et littéraires de l'hôtel ou palais de Deux-Ponts où elle s'efforçait d'attirer les gens de réputation et en particulier les encyclopédistes. Or Diderot, qui lui était dévoué, reçut d'elle, certain jour, un *Essai sur l'éducation* qu'elle avait rédigé de sa main. Parce qu'en effet, elle avait donné quatre fils et deux filles à son époux princier, Mme de Forbach se croyait à bon droit pourvue d'une certaine expérience maternelle et pédagogique dont elle entendait faire profiter son illustre ami. Après avoir lu ces pages, Diderot y répondit par une lettre théorique importante que Naigeon a publiée pour la première fois sans nulle mention de date, avec cette seule indication qu'elle fut adressée à la comtesse de Forbach, et qu'Assezat a dû reproduire sans plus ample commentaire dans sa consciencieuse édition des *Œuvres complètes* du philosophe (1). Grâce aux *Souvenirs* de Mannlich, la correspondante occasionnelle de Diderot sort de l'ombre où la laissaient jusqu'ici les plus soigneux commentateurs du grand publiciste. Ajoutons que Diderot se félicite dans sa réponse de se trouver à peu près d'accord avec Mme de Forbach sur une aussi délicate matière : « Il n'y a guère, écrit-il, de différence entre la lettre de mon aimable et belle comtesse et la mienne que celle des sexes. » Témoignage vraiment honorable en faveur des capacités intellectuelles de sa correspondante, quand même on ferait sa part à la galanterie qui s'impose en semblable occurrence. En outre, le roi de Prusse Frédéric-Guillaume II, neveu de Christian IV par son mariage, disait à l'un de ses familiers (1) vers la fin du siècle que la comtesse de Forbach devait être une femme très remarquable pour avoir su fixer de façon durable le duc de Deux-Ponts qui passait pour « un des princes les plus distingués de l'Allemagne. »

Des six enfans que Mme de Forbach eut de son mari, deux fils seulement ont laissé quelque souvenir : les comtes Christian et Guillaume de Forbach furent tous deux officiers au service de la France, tous deux remarqués pour leur belle conduite au siège de Yorktown, pendant la guerre d'Amérique. Retournés en Allemagne à la Révolution, ils reçurent alors l'un et l'autre

(1) *Mémoires* du baron de Gagern.

le titre bavarois de baron de Deux-Ponts qui avouait leur origine paternelle. L'aîné avait épousé une Béthune-Sully, le second une Polastron, de cette maison qui se trouvait alors au comble de la faveur, grâce à la belle Diane de Polastron, duchesse de Polignac, l'amie de Marie-Antoinette. Ce dernier seul laissa un fils qui mourut général bavarois en 1859, sans postérité mâle. Terminons cette rapide biographie en indiquant que la comtesse de Forbach, retirée dans ses terres alsaciennes après la mort de Christian IV en 1775, sut encore se faire estimer et traiter avec déférence par le neveu et successeur de son époux, le duc Charles-Auguste II, comme on le voit par certains traits du récit de Mannlich. Nous la rencontrerons plus d'une fois sur notre chemin.

II

La petite cour qui entourait ces personnages princiers ou quasi princiers était plus qu'à demi française. Sans parler du secrétaire des commandemens, cet aimable et sûr Camasse de Fontenet qui resta jusque dans sa vieillesse l'un des meilleurs amis de Mannlich, le médecin, le chirurgien, le confesseur du duc, le gouverneur de ses pages et les précepteurs de ses héritiers étaient nos compatriotes. Un capitaine de l'artillerie française, M. de Vismes, parfait musicien et acteur excellent, avait été nommé sur le désir de Christian IV au commandement de la place de Bitsch, toute voisine de Zweibruecken, avec permission de résider le plus souvent dans cette dernière ville où il était l'âme des plaisirs artistiques de la cour ducale.

Un courtisan qui mérite une plus spéciale mention, c'est l'abbé Salabert dont le nom revient souvent sous la plume de Mannlich. Le baron de Gagern, dont nous avons déjà cité les Mémoires et qui fut en relations fréquentes avec Salabert, nous a tracé un utile portrait du personnage : « Ce pauvre prêtre du diocèse de Metz, écrit-il, était mieux qu'un abbé de cour comme on en a tant vu à cette époque. Plein de raison, d'esprit et de goût, et bien qu'il dissimulât sous ce brillant vernis toutes les passions des « roués, » il conquit d'abord l'amitié de la comtesse de Leyen, née Dalberg et sœur du primat de Cologne, une femme remarquable qui habitait le fief de Blieskastel, très voisin de Deux-Ponts, et introduisit Salabert à la cour ducale. Il

y inspira confiance et y joua bientôt un grand rôle. Comme il arrive souvent aux voluptueux, il n'était nullement méchant : ses manières étaient galantes, son style élégant, son esprit vif et spontané. Mais il était mal fait pour devenir le ministre dirigeant d'une principauté allemande dont il ne connaissait ni la langue, ni les dispositions traditionnelles. »

Salabert devint en effet, au temps de la Révolution française, le ministre du duc Charles-Auguste, ce neveu et successeur de Christian IV, dont il avait été le précepteur, en même temps que de son frère le prince Max, qui devint le premier roi de Bavière. Mais lorsque nos troupes occupèrent Mannheim en 1793, l'abbé reçut si bien ses compatriotes jacobins et s'entendit si parfaitement avec les généraux de la Convention qu'il fut accusé de haute trahison et emprisonné peu après comme traître à l'Empire, par les ordres du gouvernement impérial. Bientôt élargi néanmoins sur les instances des princes palatino-bavarois, ses anciens élèves, il termina ses jours vingt ans plus tard à la cour royale de Bavière où il incarna jusqu'à sa fin les grâces musquées de l'époque Louis XV. A la veille de sa mort, il fit encore les délices et le sourire d'un souper fin auquel assistait Mannlich.

Mais il est temps de venir à ce dernier dignitaire de la petite cour dont nous lui devons le portrait fidèle, au peintre ordinaire du duc, Jean-Christian de Mannlich. Né en 1741 à Strasbourg, Mannlich était issu d'une famille distinguée qui figura dès le xve siècle au livre d'or du patriciat de la ville d'Augsbourg et reçut de Charles-Quint en 1545 des lettres de noblesse. Son père, Conrad de Mannlich, dont on a quelques toiles consciencieuses, était déjà le peintre en titre de la cour de Deux-Ponts : aussi lorsque ce digne homme laissa le jeune Christian orphelin, dans sa dix-septième année, le duc promit-il à l'adolescent de lui servir de père et commença de lui tenir parole en l'envoyant tout d'abord travailler le dessin à l'École des Beaux-Arts de Mannheim, à ce moment fort réputée par toute l'Allemagne.

Mannlich a si joliment conté ce premier pas dans le monde que nous lui emprunterons quelques traits de son récit : on croirait lire une page de *Manon Lescaut*. Lorsqu'il monta, dit-il, dans l'antique voiture de poste qui allait l'emporter loin des siens, il trouva les sièges du fond occupés par un négociant de Metz et

par une jeune femme française. On le fit asseoir sur un petit banc transversal, placé devant ces deux personnes, en sorte qu'il tournait le dos à la jolie voyageuse. Ses paupières étaient encore rougies des larmes de l'adieu : ce que remarquant, sa compagne lui demanda s'il s'éloignait de son foyer pour la première fois. Sa réponse fut inintelligible, car il parlait à peine le français et ne se sentait nullement en humeur de lier conversation avec des inconnus. Mais sa voisine ne s'offensa pas de son mutisme et dit au négociant messin : « Le pauvre garçon aura certainement très froid cette nuit, placé comme il l'est près de la portière. Je m'intéresse à lui parce qu'il ressemble comme deux gouttes d'eau à un de mes neveux que j'aime tendrement. » Le pronostic était exact au surplus, car la nuit vint et le froid se fit vivement sentir. Mannlich, claquant des dents, maudissait tout bas l'odieux véhicule lorsqu'il se sentit soudain saisir doucement par les épaules et attirer en arrière dans le giron de la jeune femme qui appuya sa tête sur l'un de ses bras, tandis que, de l'autre, elle ramenait maternellement sur lui le vaste manteau de fourrure dont elle était enveloppée pour sa part. Plus que jamais muet de surprise et de timidité, le Sosie du neveu se laissa faire et tomba bientôt, malgré les cahots de la lourde voiture, dans le facile sommeil de son âge.

A la première halte de la diligence, un compagnon de route qu'on avait chargé de veiller sur le jeune homme, et qui était assis près de lui sur le banc malconfortable ne le vit plus à ses côtés; il le crut disparu et commençait à s'inquiéter de son sort lorsqu'il aperçut ses jambes qui restaient visibles sous le manteau et devina ce qui s'était passé. Le négociant fit de son côté la même remarque et plaisanta assez crûment sa voisine sur le goût qu'elle montrait pour les débutans dans le vaste monde; mais elle prit fort gaîment la plaisanterie et lorsque, dans la plaine du Rhin, le vent et le froid se faisant de nouveau sentir, Mannlich jeta en arrière un regard d'envie sur son moelleux oreiller de la nuit, sa compatissante amie lui ouvrit le même refuge et le couvrit jusqu'au nez de son manteau, insoucieuse des sarcasmes gaulois du Messin. La timidité de l'enfant fut enfin vaincue par tant de bonne grâce, ajoute-t-il, et, saisissant la petite main qui le choyait de la sorte, il la porta plusieurs fois à ses lèvres sous l'abri de la fourrure, inspiré d'ailleurs par le plus pur sentiment de reconnaissance. « C'est ainsi, con-

clut-il triomphalement dans ses *Souvenirs*, que j'ai fait mon premier pas dans le monde, bercé sur les genoux d'une bonne et jolie femme. »

Anecdote fort symbolique en effet, car notre homme devait traverser l'existence dans une analogue attitude. Il resta de tournure un peu gauche, de repartie un peu lente, mais sympathique malgré tout par son honnêteté native, par sa bonne foi évidente et trouvant donc sans faute à point nommé l'assistance impromptue ou même le salut inespéré, par la grâce de sa droiture instinctive et de sa sensibilité naturelle. Son portrait de vieillesse, qui a été placé en tête de ses *Souvenirs*, confirme l'impression morale qui se dégage de leur lecture, car sa figure amaigrie et accentuée par l'âge, sa bouche un peu large et son nez trop fort peuvent avoir quelque chose de comique au premier coup d'œil : on dirait un personnage falot échappé des contes d'Hoffmann. Mais ses grands yeux au regard cordial, surmontés de sourcils qui trahissent une sorte d'étonnement naïf devant les âpretés de la vie, ne manquent pas d'inspirer la sympathie pour son caractère : ils sont d'un homme de sens et de cœur à qui l'on pourra se fier.

III

A la fin de l'année 1762, le duc Christian, satisfait des progrès de son protégé à l'Académie de Mannheim, annonça l'intention de l'emmener à Paris pour y passer désormais les hivers en sa compagnie, le jeune peintre ne pouvant manquer de profiter, pour son éducation artistique, d'un séjour prolongé dans la capitale de l'Europe pensante. Le voyage de Mannlich et ses premières impressions parisiennes sont contés avec bonne humeur dans ses *Souvenirs* : il lui fallut quelque temps pour s'accoutumer au bruit et même à l'odeur du pavé parisien, mais il s'accommoda bientôt de sa vie nouvelle. Son protecteur, qui avait sa loge dans les principaux théâtres, lui donnait à discrétion les plaisirs du spectacle et le conduisait en personne chez les plus grands artistes de l'époque. Une visite à Mlle Clairon et une autre à Karl van Loo forment sous sa plume d'amusans tableaux de mœurs.

En 1765, Christian IV jugea bon de confier le jeune homme aux soins de l'illustre François Boucher, ce « peintre des grâces

françaises » qui, comme presque tous les artistes de la capitale, était lié d'ancienne amitié avec l'aimable prince étranger. Quand Mannlich dut être présenté par le duc à son futur maître, celui-ci reçut ses visiteurs dans son cabinet d'histoire naturelle, alors célèbre pour la qualité de ses collections et surtout pour son ordonnance parfaite. Il dépensait chaque année des sommes considérables pour le développer davantage, et il possédait en particulier des pierres précieuses à l'état brut qui représentaient une valeur importante, car la vente de ces minéraux procura par la suite plus de deux cent mille livres à ses héritiers, — somme considérable pour l'époque, comme on le sait. Le duc, qui était lui-même un minéralogiste distingué, gratifiait l'artiste de morceaux intéressans qu'il lui rapportait des mines de la région rhénane.

Quand Mme Boucher parut un instant dans l'appartement pour accueillir l'auguste visiteur, sa fraîcheur et sa beauté éblouirent littéralement notre débutant, à qui son introducteur princier dit en sortant, avec complaisance : « Il vous aurait fallu la connaître il y a vingt ans, mon cher Mannlich. C'était alors la plus belle personne non seulement de Paris, mais de toute la France. Mon frère, et bien d'autres encore, étaient éperdument épris de ses charmes ; mais ils en furent pour leurs mines langoureuses, car la jeune femme, n'étant pas moins vertueuse que belle, s'acquit bientôt par son honnêteté l'estime et la sympathie universelles. Elle a maintenant quarante ans au moins et peut encore passer cependant pour une des beautés de la capitale. Vous voyez par là combien il est avantageux d'avoir une jeunesse raisonnable. » Le duc philosophe manquait en effet rarement l'occasion d'une petite homélie aux jeunes gens de son entourage.

Mannlich fut logé peu après dans une petite pièce contiguë à l'atelier de Boucher, auprès duquel il passa toute l'année 1765. — Rédigeant ses *Souvenirs* en 1813, c'est-à-dire après l'entière victoire de la réaction classique inaugurée par Winckelmann, triomphante avec David et le style Empire, il croit pouvoir affirmer que les directions du « peintre des grâces » lui firent plus de tort que de profit : mais il ne laisse pas que de vénérer dans son ancien maître l'homme au génie original, à l'esprit débordant de fine gaîté, au caractère le plus sûr et le plus honorable qui fût. Boucher, nous raconte-t-il, s'éloignait alors à regret de

sa demeure et ses rares sorties ne le conduisaient guère qu'à Versailles pour faire sa cour au Roi, à la manufacture des Gobelins qu'il dirigeait, à l'Opéra dont les décors et les costumes étaient placés sous sa haute surveillance, enfin chez les marchands et collectionneurs d'histoire naturelle. — Le matin, tandis qu'il prenait son chocolat dans son atelier, il se plaisait à tracer des dessins ou plutôt à les parachever, comme nous allons le voir, car il n'en avait jamais assez dans ses portefeuilles au gré des amateurs ou revendeurs qui les lui payaient deux louis d'or la pièce. Il avait donc cherché et trouvé le moyen de satisfaire à cette surabondante demande. Ses élèves employaient sur son désir une partie de leur temps à faire des copies de ses plus beaux morceaux qu'il conservait avec soin pour cet usage ; ils avaient toutefois la consigne de ne jamais mettre la dernière main à leur travail. Puis, pendant qu'il prenait son déjeuner du matin, Boucher s'occupait à retoucher adroitement ces ébauches. Il leur donnait en quelques coups de crayon l'empreinte de son talent personnel, et estimait en avoir fait par là des originaux qu'il vendait comme tels sans plus de scrupule : pratique qui suffirait à expliquer l'existence de nombreuses répliques dans son œuvre en blanc et noir.

Après cet intermède, si profitable à ses intérêts, le vieux maître se plaçait devant son chevalet où il peignait presque constamment de mémoire, ou « de chic, » pour employer le terme des ateliers, mais avec une étonnante perfection : « Ni moi, ni personne autour de lui, ajoute Mannlich, n'aurait jamais pu croire à une semblable virtuosité, si nous n'avions été chaque jour les témoins de ce tour de force ! » Et l'élève s'accoutuma si bien à cette manière de faire qu'il finit par y trouver de la beauté et même de la « naïveté » par surcroît, en sorte qu'il prit grand'peine pour s'en assimiler les procédés. Il y réussit à ce point qu'on le plaisanta bientôt sur la perfection de ses pastiches : « Une fois engagé dans cette voie, écrit-il, je m'éloignai chaque jour davantage de la vérité comme de la beauté, non sans percevoir toutefois les murmures de ma conscience d'artiste qui me reprochait mes égaremens. Quand je parcourais les belles galeries du Palais-Royal, les œuvres immortelles de Raphaël me criaient, par leur contraste avec celles de Boucher, que j'étais sur une mauvaise route où je finirais par me perdre. »

Le duc Christian se chargeait d'ailleurs d'entretenir ces

scrupules assez justifiés dans l'esprit de son protégé : « Boucher, lui écrivait-il de Zweibruecken le 1er octobre 1755, est un maître dans l'art de la composition gracieuse, mais son dessin et son coloris sont également factices. Tenez-vous-en donc au plan de conduite que je vais vous tracer en quelques mots : prendre l'antique pour modèle au point de vue de la ligne et vous inspirer pour la couleur du pinceau de Rubens. Appropriez-vous seulement de Boucher la manière aimable et riante, en quoi je le considère comme le meilleur peintre de la France actuelle. Et faites-moi, mon cher Mannlich, le plaisir de peindre à mon intention un tableau dont je laisse d'ailleurs le sujet à votre choix. » — Cette affectueuse requête fut l'occasion d'un sérieux effort de la part du jeune homme. Il alla prendre conseil de son maître qui l'engagea à figurer pour le duc : *Vénus chargeant Vulcain de forger des armes pour son fils Énée*. « Vous aurez là, disait le vieil artiste, une tâche fort attrayante à remplir : le dessin d'une belle figure de femme environnée d'Amours, la silhouette d'un homme musculeux accompagnée de quelques cyclopes à l'arrière-plan. Disposez donc d'abord cette scène suivant votre inspiration, puis venez me montrer votre projet. »

Ainsi fut fait. Boucher choisit l'une des esquisses qui lui furent présentées peu après par son disciple : il y apporta quelques modifications de détail et insista en particulier pour que Vénus fût assise sur un nuage dans l'antre des Cyclopes : conseil que l'élève se vit forcé de suivre par égard pour son maître, mais qu'il lui en coûta de mettre à exécution parce qu'il jugeait ce nuage plus convenable, dit-il, au décor d'un ballet qu'à une toile mythologique soigneusement étudiée dans sa psychologie symbolique. Il se mit cependant à l'ouvrage et dessina d'abord son Vulcain sans difficultés d'après un modèle célèbre de l'époque qui se nommait Deschamps et dont il trace un pittoresque portrait moral. Mais quand il en vint au personnage de Vénus, il se vit beaucoup plus empêché de satisfaire aux exigences de Boucher qui le morigénait en ces termes : « Quelques-uns de vos personnages féminins sont trop maigres sans être plus sveltes pour cela. D'autres sont trop épais ou trop masculins à mon gré. Devant un corps de femme figuré par la peinture, on doit à peine sentir qu'il enferme des os : il faut qu'il soit rond, délicat, élancé sans paraître ni gras ni maigre. Il est vrai qu'on ne trouve guère dans la nature plus d'une privilégiée parmi des centaines pour

répondre à cet idéal excellent de la beauté. » C'est qu'en effet la découverte et le choix de semblables modèles avait été l'une des préoccupations principales du vieux maître au cours de sa longue carrière. Comment Mannlich pour sa part allait-il mettre la main sur l'oiseau rare ?

Par des ruses dignes de Sherlock Holmès, il parvint à découvrir le modèle féminin dont Boucher lui-même se servait exclusivement depuis quelques années déjà (tout au moins quand il daignait recourir au dessin d'après nature), mais dont il cachait jalousement l'identité à ses confrères ou élèves, afin d'en conserver pour lui le monopole. C'était la femme d'un doreur de cadres, et le jeune Allemand fut assez heureux pour la décider, nous ne savons par quels prestiges, à lui accorder quelques séances de pose. Moyennant quoi, Boucher, resté dans l'ignorance de cette aventure, se montra parfaitement satisfait de la Vénus. « Je vois, dit-il à Mannlich, que vous avez profité de mes observations sur la beauté de la femme et que, grâce à ces avis opportuns, vous avez su figurer la déesse ainsi qu'il convenait. »

Quant au duc Christian, revenu à Paris quelques semaines plus tard, il se montra également fort satisfait des progrès de son protégé, bien qu'il critiquât le malencontreux nuage, puisque, disait-il, Vénus se trouvant après tout dans le domicile conjugal auprès de Vulcain son époux, il ne fallait pas tant de manières à leur entrevue. — A quoi un contradicteur tenace aurait pu répondre que le prince oubliait le sujet de cette entrevue, sujet plus que délicat et qui voulait quelques précautions oratoires, puisque Énée n'était pas le fils du forgeron divin qu'on sommait de lui marteler des armes redoutables. Vénus devait être bien aise de conserver quelque prestige au cours de sa requête et, sans doute aussi, le moyen de se dérober sans délai, par la voie des airs, à quelques marques trop brusques de l'insatisfaction conjugale : « Empruntez de Boucher, conclut le duc une fois de plus, la grâce riante qui fait le caractère et le mérite de ses œuvres, mais ne l'imitez pas dans le reste. Tenez-vous-en à la nature et à l'antique qui seront vos guides les plus sûrs. Vous êtes ici dans un pays où les jolies personnes s'offrent plus volontiers au pinceau que partout ailleurs. Utilisez donc cette circonstance pour peindre amplement d'après nature. Je vous ferai ouvrir des crédits particuliers à cet effet, mais sous la condition que votre vieille gouvernante assistera toujours aux séances de

pose. » C'est ainsi que ce paternel souverain mariait l'esthétique à la morale, oubliant un peu la comtesse de Forbach épousée par lui après quelque dommage et certaines étoiles d'Opéra qu'il lui donnait encore à l'occasion pour rivales.

Après avoir laissé Mannlich environ un an sous la direction de Boucher, le duc obtint pour lui du marquis de Marigny, alors directeur des Académies et Manufactures royales, une place de pensionnaire à notre École de Rome que dirigeait à ce moment Natoire. Au départ, Boucher munit son élève de ce viatique bien significatif : « Ne vous attardez pas trop longtemps à Rome, croyez-moi, et étudiez-y surtout les œuvres de l'Albane et du Guide. Raphaël, malgré sa renommée, n'est qu'un artiste assez froid, et, quant à Michel-Ange, il ne saurait susciter en nous d'autre sentiment que la terreur. Vous pouvez contempler à l'occasion leurs travaux, mais gardez-vous bien de les imiter : vous ne feriez que refroidir toute chaleur de sentiment dans votre âme. Pour ma part, j'ai jadis fait cadeau à Sa Majesté de trois années du séjour italien qu'il m'avait octroyé à ses frais, puisque, au bout d'un an, j'étais déjà de retour à Paris où, m'abandonnant aux leçons de la nature, je fis de rapides progrès. » Celui-là prétendait donc aussi se mettre à l'école de la nature et du sentiment. Il avait lu Jean-Jacques, et il essayait d'interpréter à la mode du jour les inspirations, assez peu « naturelles, » en vérité, de son pinceau.

IV

Nous ne parlerons pas ici des souvenirs romains de Mannlich (1) dont les impressions parisiennes fixent surtout notre attention en ce moment. Lorsqu'il revit les rives de la Seine dans l'hiver de 1772, il observa d'un regard plus mûr le spectacle animé qui se déroulait sous ses yeux et se montra plus capable que par le passé de goûter les attraits variés de la grande ville. Ce fut alors que la comtesse de Forbach le mit en relations plus intimes avec ses commensaux philosophiques, principalement avec Diderot, sur lequel il n'est pas sans nous fournir quelques détails intéressans et nouveaux : « Je veux vous faire lier connaissance avec le philosophe, lui dit-elle un jour, — entendant par cette

(1) Nous en avons donné quelque aperçu dans la *Revue hebdomadaire* du 20 janvier 1912.

désignation le philosophe par excellence, le rédacteur principal de l'*Encyclopédie*. — Nous irons pour cela frapper à sa porte, continua-t-elle, car il est bon de contempler les grands hommes à leur foyer domestique, afin de les mieux connaître et de les juger ensuite avec une plus sûre équité. »

Diderot habitait dès lors son célèbre appartement de la rue Taranne. Ses visiteurs le trouvèrent ce jour-là sans perruque, enveloppé d'une vaste robe de chambre en flanelle rouge, assis près de sa cheminée sur le maigre brasier de laquelle un pot-au-feu murmurait sa chanson monotone. Christian de Forbach, fils aîné de la comtesse et Mannlich lui furent à la fois présentés. Il les accueillit avec sa cordialité coutumière, et Mme de Forbach demanda bientôt à saluer aussi la fille de son hôte, la future Mme de Vandeuil, qui fut appelée sans délai. Mannlich l'avait déjà rencontrée à l'hôtel de Deux-Ponts où la comtesse l'attirait souvent à cette époque en raison de son brillant esprit. Cette fois, la jeune personne parut à l'artiste encore plus loquace et plus démonstrative que son père : ce dernier ne put placer un mot tant qu'elle fut dans l'appartement ; enfin il la pria de se retirer pour aller assister sa mère dans les soins du ménage. Aussitôt qu'elle eut quitté la pièce, il se tourna vers ses visiteurs pour leur faire une naïve profession de foi paternelle. « Cette jeune fille, dit-il, m'impose véritablement à moi-même : elle est si remarquable que j'ose à peine ouvrir la bouche en sa présence ! » Mme de Forbach s'empressa de répondre, ainsi qu'il convenait, que la fille d'un tel père ne pouvait être moins favorisée par le destin.

Tandis qu'on échangeait ces gentillesses, poursuit Mannlich, la porte de la chambre s'ouvrit tout à coup avec violence, et l'on vit paraître une véritable harengère, grossièrement vêtue, le bonnet placé de travers sur les cheveux qui s'échappaient en mèches malpropres le long du visage et du cou, une moustache de tabac d'Espagne sous le nez, une bûche de bois sous chaque bras et une écumoire à la main. Cette bizarre personne alla droit à la cheminée sans s'occuper autrement de l'assistance, tandis que Diderot se levait prestement pour lui faire place. Pendant qu'elle accommodait le feu et écumait le pot qui renfermait le dîner du philosophe, — ce brouet qu'il assurait préférer aux raffinemens des tables impériales, — celui-ci s'efforçait de faire comprendre par signes à ses amis allemands qu'ils eussent à ne

pas déranger la ménagère, et lui-même gardait prudemment le plus religieux silence. Mannlich ne savait que penser de cette scène. Lorsque, dit-il, cette figure de carnaval se fut enfin redressée et se tint devant la compagnie, son écumoire à la main comme un sceptre, Diderot la présenta comme sa femme à la comtesse qui ne manqua pas de la féliciter sur son heureux destin, la digne compagne d'un philosophe aussi sage qu'illustre devant, ajoutait-elle, s'estimer hautement favorisée entre toutes les femmes : « Bah ! tout cela nous fait une belle jambe en vérité, riposta Mme Diderot d'une voix éraillée. Ce grand philosophe ne sait même pas gagner de quoi mettre le pot-au-feu tous les jours ! » Et elle s'éloigna sur cette incongruité, sans esquisser le moindre salut, en claquant les portes derrière elle.

Diderot reprit alors son siège en soupirant : « Je m'arrange de son humeur, expliqua-t-il : elle veille sur le bien-être matériel de notre enfant, tandis que je me consacre à son développement intellectuel. Elle prend soin de tout : je ne manque de rien, et, au prix d'une infatigable patience, j'en suis venu à m'accommoder de cette amie qui cache un cœur excellent sous une rude écorce. » Sans aller jusqu'à traiter Mme Diderot de Xantippe, la comtesse prit occasion de ce discours pour saluer Diderot du titre de nouveau Socrate, discrète allusion à laquelle il n'opposa que quelques protestations de modestie, et l'on se quitta sur ce dernier compliment qui montre Mme de Forbach tout à fait apte à présider un salon littéraire, ainsi qu'elle en avait l'ambition.

La scène est amusante, mais ce qui l'est plus encore, c'est l'interprétation que notre Allemand croit en pouvoir donner dans ses *Souvenirs*. Il y raconte en effet qu'il estima convenable de retourner quelque temps après chez le philosophe qui le lui avait en effet demandé avec insistance et dont nous dirons la bienveillance persévérante à l'égard du jeune artiste étranger. En traversant le jardin des Tuileries pour passer les ponts, notre peintre rencontra ce même Christian de Forbach qui l'avait accompagné dans sa première visite et qui décida de se joindre à lui cette fois encore. Arrivés rue Taranne, ils sonnèrent à la porte de l'appartement : une femme simplement, mais proprement vêtue vint leur ouvrir, les reçut avec une tranquille bonne grâce et leur exprima très poliment les regrets de M. Diderot, qui, occupé pour un moment

chez son imprimeur, serait assurément désolé de manquer leur visite : « Si vous voulez bien, messieurs, l'attendre un instant dans sa chambre, ajoutait-elle, il ne saurait tarder à revenir et sera charmé de vous recevoir. » Pendant ce discours, Forbach jetait à son compagnon des regards de surprise et lui faisait des signes d'intelligence. Ils remercièrent néanmoins Mme Diderot, — car c'était bien elle, — pour sa proposition obligeante et prétextèrent une affaire pressante pour s'éloigner sans plus de délai. La maîtresse du logis ne manqua pas de les accompagner jusqu'au seuil et leur montra sans se démentir un instant, dit Mannlich, cette politesse un peu cérémonieuse, mais cordiale et franche qui était alors en honneur dans la bonne bourgeoisie. Elle avait donc totalement oublié, conclut-il, le rôle de Xantippe qu'elle avait été contrainte de jouer quelques jours plus tôt !

Ainsi, ç'aurait été une scène répétée d'avance entre deux effrontés comédiens que l'épisode de ménage dont Mme de Forbach avait été le témoin ! Cette idée saugrenue fut sans doute suggérée à Mannlich par le comte Christian de Forbach qui lui dit, aussitôt qu'ils eurent gagné la rue : « Avez-vous remarqué combien ma mère se fait facilement duper par tous ces encyclopédistes qui sont, dans le fond, de purs charlatans. N'est-ce pas une fort digne femme que celle à qui nous venons de parler ? Et que pensez-vous d'un philosophe qui lui impose le rôle d'une Xantippe uniquement pour se draper à nos yeux dans le manteau de Socrate ? Un acteur de foire qui gagne loyalement sa vie par des farces de tréteaux et que l'Église exclut pour ce méfait de la communion chrétienne, me paraît à moi bien plus estimable que ces prétendus sages et je suis bien décidé à ne plus mettre les pieds chez celui-ci. » Ce Forbach était un beau et brave garçon qui devint plus tard un homme de cœur et de sens, si nous en croyons Mannlich, son ami de toute la vie. Il n'en était pas moins, à vingt ans, un véritable fat, gâté par ses relations avec la jeunesse dorée de la Cour et qui n'évitait guère les défauts inhérens à ces situations hybrides et boiteuses que préparent à leurs rejetons à peine avoués les unions dites « morganatiques » des princes allemands (1).

(1) Mannlich raconte qu'il surprit un jour ce jeune Forbach faisant sauter son maître d'italien par-dessus sa canne, comme on le demande aux roquets, avant de lui accorder une tasse de chocolat. Le Scapin s'épongeait le front après ce bel exercice et criait au survenant avec une belle impudeur dans la bassesse : « Mais voyez donc, que de fatigue pour une tasse de chocolat ! » Forbach lui en fit donner

Après cette parenthèse, est-il besoin de démontrer que Mme Diderot n'accepta jamais de forcer son naturel pour jouer un rôle concerté avec son époux. Issue d'un manufacturier ruiné et d'une fille de noblesse, Mlle Champion vivait pauvrement avec sa mère, d'un commerce de dentelles et de linge quand Diderot l'épousa par amour, contre le gré de sa propre famille. « Grande, belle, pieuse et sage, » ainsi la dépeint sa fille, la brillante Mme de Vandeuil dans la notice biographique qu'elle a consacrée à son père. Mais la pauvre femme se vit bientôt ostensiblement trompée par son volage époux, et son caractère s'aigrit dès lors jusqu'à en faire une fort authentique Xantippe à l'occasion. Elle ne cessa pas, dit l'éditeur de Diderot, Assezat (1), de remplir ses devoirs d'épouse et de mère avec un courage et une constance dont peu de femmes eussent été capables à sa place; mais ce qui devait faire jusqu'au bout le chagrin de son mari, c'était son esprit inculte, le souci d'argent qu'elle manifestait à tout propos, les perquisitions jalouses auxquelles elle se livrait parfois à l'improviste dans les papiers du philosophe. C'était encore toute une société de voisins vulgaires que Diderot hébergeait à contre-cœur, et qui, de leur côté, tenaient en médiocre estime cet homme si mal vu du Parlement, du clergé et de la Sorbonne. Jean-Jacques l'a traité crûment de « harengère » dans ses *Confessions*, en ceci d'ailleurs infidèle à la reconnaissance de l'estomac, car il dîna souvent de sa cuisine pendant la captivité de Diderot à Vincennes : mais il est certain que d'Alembert, Grimm et d'Holbach ne s'arrêtaient jamais au quatrième étage de la rue Taranne où Mme Diderot gouvernait ses casseroles. Ils montaient tout droit à l'« atelier » du cinquième et l'on ne voyait guère chez la maîtresse de la maison que l'abbé Sallier de la Bibliothèque royale et le musicien Bemetzrieder dont nous aurons à parler tout à l'heure.

Par là s'explique aussi bien la « Xantippe » des mauvais jours que la digne et correcte bourgeoise des heures apaisées : c'était simple question d'humeur et surtout de bourse, rue Taranne. Il nous paraît fort probable que Mme de Forbach fit sa visite avec son fils et Mannlich un après-midi qu'il y avait peu

deux, ajoute notre témoin et l'ultramontain se trouva le plus heureux des hommes. — Telles étaient alors les façons quasi néroniennes de ce jeune dandy dont Mannlich acceptait sans plus ample examen les appréciations puériles.

(1) Notice préliminaire aux lettres à Mlle Voland. — *Œuvres*, XVIII, 340.

d'argent au logis pour faire bouillir le pot : l'humeur de la ménagère s'en ressentait, voilà tout. Au surplus, elle était payée pour nourrir une conjugale méfiance contre les belles visiteuses aristocratiques de son inflammable Denis. Pourquoi donc leur aurait-elle fait bon visage?

V

En dépit de la bévue psychologique qui marqua de la sorte le début de leurs relations, Mannlich devait être durablement et intimement lié par la suite avec l'auteur du *Neveu de Rameau*, comme nous allons le voir. Lors de la présentation que nous avons racontée, le nouveau Socrate s'était tourné vers le jeune peintre aussitôt après la bruyante sortie de sa Xantippe et lui avait adressé ce petit discours avec sa bonhomie coutumière : « Quant à vous, je vous réquisitionne à mon profit. Venez me voir souvent, car j'aime passionnément les arts et je crois les connaître assez bien. J'aime aussi les jeunes gens de votre nation : ils n'ont pas toujours des clartés de tout comme les nôtres, mais ce qu'ils savent, ils le savent du moins à fond, et cela vaut mieux de la sorte. M. Bemetzrieder m'a engagé dans cette opinion, et vous m'y confirmerez, j'en suis sûr ! »

Ce Bemetzrieder était un jeune Allemand qui avait été adressé à Diderot par un de ses amis. Le philosophe raconte, dans son célèbre dialogue du *Neveu de Rameau*, qu'il interrogea d'abord le nouveau venu sur les connaissances dont il comptait tirer parti pour gagner son pain sur le pavé de Paris. L'étranger s'étant proclamé bon mathématicien, juriste de savoir, historien de vaste érudition, son interlocuteur parisien lui assura que, de toutes ces capacités, il ne tirerait pas un denier vaillant. Alors Bemetzrieder ayant ajouté : « Je suis assez bon musicien. — Eh ! que ne le disiez-vous tout d'abord ! J'ai une fille : venez chaque jour de sept heures et demie du soir jusqu'à neuf. Vous lui donnerez des leçons et je vous donnerai vingt-cinq louis par an. Vous déjeunerez, dînerez, goûterez, souperez avec nous. Le reste de votre journée vous appartiendra. » S'il eût été sage, il eût fait fortune, conclut l'auteur du *Neveu*, qui se montra donc en cette circonstance, suivant son usage, d'une générosité fort mal proportionnée à ses médiocres moyens.

Il fit bien davantage encore pour ce Bemetzrieder, — ou

Bemetz, comme disait pour « simplifier » Mlle Diderot. — Il mit sous forme de dialogues aussi vifs que substantiels *Les leçons de clavecin et principes d'harmonie* que ce musicien publia pourtant sous son seul nom en 1771. Aussi, malgré la générosité de Diderot qui assure dans la préface du traité n'avoir été que le correcteur du français tudesque de son protégé, son éditeur et commentateur récent, Assézat, reste si persuadé du contraire, qu'il a inséré *in extenso* dans des *Œuvres* du philosophe cet écrit qui en remplit presque tout le tome XIIe. Au surplus, Bemetzrieder ayant donné au public en 1776 un autre ouvrage qui était vraiment de sa façon, il y mit non seulement son français tudesque, mais encore une lourdeur d'exposition et de méthode qui montre à quel point Diderot lui avait été précédemment secourable. — Ceci dit pour répondre d'avance à certains jugemens assez arbitraires que nous allons rencontrer sous la plume de Mannlich quand il s'agira de ses propres relations avec le même zélateur de son talent.

Diderot avait la modestie de penser qu'il avait beaucoup appris de Bemetzrieder en matière de musique : il espérait sans doute que Mannlich lui ouvrirait d'aussi fructueuses perspectives dans le champ des arts de la forme. Il ne manquait jamais, nous raconte le peintre, de l'accueillir avec les plus vives démonstrations d'amitié. Quand il s'occupait d'un travail pressé, il mettait un livre entre les mains de son visiteur, le priant de patienter auprès de lui quelques instans. Mannlich le regardait alors écrire et remarquait ses fréquens hochemens de tête : on aurait dit qu'il voulût appuyer du geste ce qu'il venait de jeter sur ses cahiers. Lorsque sa plume se posait plus lourdement sur la feuille, avec un grincement caractéristique, c'est qu'il confiait alors au papier une assertion particulièrement nouvelle et audacieuse. — La besogne terminée, il se prenait à interroger le jeune homme sur son art, parfois aussi sur ses vues morales ou religieuses, présentait ensuite des objections et discutait longuement avec son interlocuteur pour le contraindre, par une sorte de maïeutique, à mettre en plein relief les différens aspects de sa pensée.

Il le conduisait souvent dans l'atelier de quelques artistes célèbres dont il était l'ami particulier, afin de recueillir ses appréciations sur leurs travaux du moment. C'est ainsi qu'il l'introduisit chez Pigalle, pour connaître son sentiment sur le

célèbre tombeau du maréchal de Saxe, alors en voie d'achèvement. Mannlich n'en fut pas satisfait et déclara lui préférer, pour la conception comme pour l'exécution, le monument sculpté en mémoire du Dauphin par Coustou. Après un copieux échange de vues sur ce sujet, Diderot résuma son opinion en ces termes : « J'ai médité vos objections et je les trouve justes au total. Gardez-vous cependant de les manifester devant nos amateurs d'art : on vous lapiderait pour votre audace. Mais persistez en revanche à prendre sur toutes choses le conseil de vos propres yeux et celui de votre raison. Vous vous tromperez rarement de la sorte, car je connais bien des jeunes gens qui ont l'esprit plus brillant que vous, mais aucun qui ait le jugement plus solide et plus mûr. » Il n'est donc pas impossible que Mannlich, après Bemetzrieder, ait fourni quelque aliment à la féconde méditation de Diderot.

VI

En 1773, notre peintre venait d'achever deux toiles qui figurent présentement au ministère des Cultes à Munich : c'était une *Dorinde admirée de Silvio*, et une *Entrevue de Satyre avec Corisca*, sujets bucoliques tirés l'un et l'autre du *Pastor Fido* de Guarani. Déjà Vernet, Vien, Greuze et Fragonard, tous familiers de l'hôtel de Deux-Ponts, en avaient donné leur avis motivé à l'auteur. Diderot et sa fille vinrent sur ces entrefaites pour dîner rue Neuve-Saint-Augustin, car la comtesse de Forbach appréciait de plus en plus Mlle Diderot pour son brillant esprit et le tour enjoué de sa conversation. On imagine assez les services qu'une jeune personne de ce mérite pouvait rendre à une maîtresse de maison, amie des artistes et des lettrés. Mannlich profita de l'occasion pour prier son illustre ami de lui donner à son tour une appréciation sur ses récens ouvrages. Le philosophe se rencontra dans l'atelier de l'artiste avec Saint-Quentin, un camarade romain de ce dernier. Saint-Quentin n'épargna pas ses critiques aux deux toiles, tandis que Diderot se renfermait dans un mutisme affecté qui inquiéta le peintre plus encore que les objections de son confrère. — Mais dès que celui-ci eut pris congé, l'écrivain alla pousser le verrou de la porte, afin d'éviter, disait-il, la visite de quelque nouveau fâcheux : après quoi, il se jeta dans les bras de son jeune ami

avec toute l'expansion de son caractère : « Je suis ravi de votre œuvre, clamait-il avec l'accent de conviction communicative qu'il trouvait pour exprimer ses opinions sincères. J'enrageais d'entendre les absurdes chicanes de votre condisciple et n'ai voulu à aucun prix déflorer l'élan de mon admiration en vous l'exprimant devant lui. Votre Corisca est de la tête aux pieds la friponne que nous a dépeinte Guarani et votre Satyre associe harmonieusement en sa personne la double nature humaine et bestiale que lui prête la mythologie. Oui, c'est ainsi qu'il faut peindre la fable et traduire les intentions d'un poète. Votre coloris est vrai, puissant, plein de fraîcheur : la composition simple, franche, exempte d'inutiles surcharges : l'exécution soignée sans glisser dans la minutie. »

Après cette véritable explosion de sympathie, il formula néanmoins quelques critiques de détail, puis, ayant encore longuement contemplé les deux tableaux, il se tourna vers son interlocuteur avec sa vivacité ordinaire en lui demandant s'il était riche, ou, dans le cas contraire, s'il souhaitait de le devenir: « Oui, certes, répondit Mannlich, si cela est possible par des moyens honnêtes, les seuls au surplus que M. Diderot puisse avoir en vue. — Alors vous êtes un homme dès à présent tiré d'affaire, » riposta celui-ci. Et il poursuivit sur un ton plus tranquille : « Je suis chargé par l'impératrice de Russie d'employer nos meilleurs artistes à l'ornement de ses palais. Elle m'a donné à ce propos carte blanche. Je choisis selon mon goût, je fixe les prix et détermine les sujets à représenter. Vous voyez donc, mon jeune ami, quel avantage ce pourrait être pour vous qu'une commande de ma façon qui vous apporterait gloire et richesse ! » — Mannlich évoquant le souvenir de cette scène après quarante ans écoulés, reconnaît dans ses Mémoires qu'il fut à la fois flatté et touché tout d'abord par une proposition qui trahissait tant de spontanéité cordiale. Il objecta toutefois qu'à peine revenu de ses voyages d'étude, la reconnaissance l'obligeait à réserver ses premiers travaux pour son paternel protecteur, le duc Christian. Plus tard ce dernier, inspiré par sa bonté coutumière, lui permettrait certainement d'accepter l'offre si flatteuse qui venait de lui être faite.

Nous laisserons la parole à notre homme pour conter la suite de cette conversation à laquelle il attribue, nous le verrons, la plus vaste portée philosophique et morale : « Le visage du philo-

sophe s'assombrit, écrit-il, à mesure que le mien s'éclairait sous l'influence des sentimens sincères qui s'éveillaient à ce moment dans mon cœur. Il garda quelques instans le silence, puis il reprit la parole en ces termes : « La reconnaissance est de nos jours une vertu aussi rare qu'elle est respectable. Certes, je ne puis qu'approuver celle que vous ressentez à l'égard du duc et je vous en estime encore davantage, s'il est possible. Mais comme nos sentimens nous égarent le plus souvent quand ils ne sont pas contrôlés par la raison, on doit toujours les examiner de près avant de s'abandonner à leur élan. Examinez donc un instant avec moi, je vous prie, ce que sont les princes et ce que vous êtes vous-même. Ils empruntent leur richesse à une portion de leurs sujets, n'est-il pas vrai, et qu'en font-ils alors? » Il posa cette question en élevant soudain la voix pour bien marquer son importance : « Ils la transportent à une autre portion du même groupe, » continua-t-il en se penchant vers moi et en faisant un geste du bras comme s'il versait l'or à flots dans ma direction. Après quoi, il se leva et conclut sur un ton plus dégagé : « Vous voyez, mon ami que votre bonne étoile vient de vous placer du côté vers lequel on verse. Laissez donc les princes y verser largement pendant qu'ils en ont la fantaisie. Adieu, pensez à tout cela et revenez me voir bientôt. »

Mannlich se plaît à commenter cette scène en fervent de Jean-Jacques et en adepte attendri du « sentiment » qu'il resta durant toute sa longue carrière. Il assure que le « sophisme » de Diderot ne le fit pas hésiter un instant sur le parti qu'il convenait de prendre. La « raison, » comprise dans le sens où le philosophe employait ce mot, lui semblait synonyme d'égoïsme et n'avait, dit-il, jamais eu la moindre part à sa conduite passée. S'il gardait la pleine conscience de ses fragilités et de ses trop humaines faiblesses, du moins n'hésitait-il pas à s'accorder ce témoignage qu'il avait toujours cédé aux impulsions de son cœur. L'insistance que Diderot semblait vouloir mettre à combattre ses scrupules les plus honorables l'indigna et le peina d'autant plus, à l'en croire, qu'en dépit du souvenir fâcheux de sa première visite au philosophe, il en était venu à l'aimer sincèrement pour sa constante et exceptionnelle bienveillance à son égard.

Il s'indigna bien davantage encore lorsque Grimm, étant venu le voir à son tour, lui adressa le discours suivant : « Diderot

m'a parlé du plaisir que lui avaient fait vos travaux, de l'amitié qu'il vous porte et de la proposition qu'il vous a faite. J'espère que vous ne commettrez pas la faute de la refuser, car on rencontre bien rarement semblable occasion de se mettre en évidence et de faire rapidement son chemin. Vous ne pouvez imaginer à quel point ces commandes impériales sont recherchées et de quelles sollicitations notre grand ami se voit harcelé par les premiers artistes de l'époque qui voudraient profiter de l'aubaine. » — Là-dessus Mannlich exposa ses scrupules à peu près sous la même forme que la veille : « Tout cela est bel et bon, riposta froidement son compatriote francisé, mais il ne faut jamais être la dupe des grands. Ils répandent leurs bienfaits au hasard et sont trop heureux quand une partie de ces largesses aveugles profite à quelqu'un qui les mérite. Encore une fois, je vous conseille de saisir aux cheveux l'occasion favorable qui vous est offerte en ce moment. Ne la laissez pas échapper, croyez-moi, et rappelez-vous ce proverbe excellent qui la dit chauve par derrière. »

Là-dessus Mannlich de donner encore plus libre cours à son indignation vertueuse : Ce sont donc là, se disait-il, — et l'on sent qu'il paraphrase en cet endroit la célèbre exclamation de son cher Jean-Jacques : « Enfin, je les ai vus! » — ce sont donc là ces sages superbes qui prétendent éclairer, réformer l'humanité par leurs écrits éloquens, conduire la vérité au triomphe, terrasser l'hypocrisie et le fanatisme, faire régner la vertu, la tolérance et l'humanité dans le monde! Et voici qu'ils ne comptent pour rien ces aspirations si naturelles d'un cœur sensible, la reconnaissance et le désintéressement! Pensent-ils donc rendre le genre humain meilleur et plus heureux en prêchant à leur entourage l'incroyance, l'égoïsme et l'ingratitude? » — « Ces considérations, conclut-il en trahissant ici l'inspirateur de sa diatribe, me firent enfin comprendre la haine que ces personnages avaient vouée à l'excellent Jean-Jacques. Il me parut tout naturel que des charlatans dissimulés sous le masque de la philosophie et de la vertu, dont ils empruntaient le langage avec impudence, aient abhorré cet homme simple, vertueux, d'un vrai mérite, d'un talent plus éminent que le leur, et d'ailleurs dédaigneux de toute ostentation philosophique. Je compris qu'ils cherchassent de toute manière à le perdre en rampant pour cela, s'il le fallait,

dans la poussière devant les puissans, leurs ministres et leurs maitresses! »

Cette nouvelle querelle est un peu mieux justifiée sans doute que l'hypothèse d'une mascarade où Mme Diderot aurait joué un rôle peu conforme à son caractère sur les injonctions de son époux. Mais encore convient-il d'examiner les choses avec plus de sang-froid. Le sentiment de Mannlich est d'une indiscutable délicatesse en cette circonstance et peut-être en effet l'âpre lutte pour la vie avait-elle trop endurci son interlocuteur à la voix de semblables scrupules. — Mais, après tout, la proposition de Diderot aussi bien que son insistance avaient leur source dans un sentiment amical et désintéressé lui aussi; elles ne méritaient donc aucunement cet orage de sensibilité dénigrante, soupçonneuse et comminatoire à la façon de Jean-Jacques. S'y dérober avec fermeté, c'était bien. S'envelopper à ce propos dans sa supériorité morale pour accabler le prétendu tentateur des plus injurieux commentaires, c'est assurément fort injuste. Le mandataire de la grande Catherine voulait faire pour le peintre ce qu'il avait essayé deux ans auparavant pour le musicien allemand, c'est-à-dire leur procurer à tous deux la consécration du succès parisien : et sans doute pensa-t-il, en se voyant rebuté par le second, ce qu'il écrit au sujet du premier dans le *Neveu de Rameau :* « S'il eût été sage, il eût fait sa fortune. » — Il sentait qu'il ne disposait peut-être pas pour de longues années de la bourse impériale et que d'autre part le duc Christian eût sans doute accordé de grand cœur et sans nulle arrière-pensée une autorisation avantageuse à son protégé s'il en avait été sollicité avec tact. Pendant son séjour à Rome, Mannlich avait bien trouvé le temps de peindre un tableau de piété pour la petite église d'Eze dans le comté de Nice, sans y mettre tant de façons. — Le peintre était donc dans les limites de son droit et même, si l'on veut, dans celles de son devoir strict en déclinant les offres du philosophe : il sort assurément de son rôle en se taillant par surcroît une niche de saint dans l'église de Jean-Jacques aux frais et dépens de son illustre ami. — Et ce fut au total sous une bizarre constellation de méprises et de malentendus réciproques que devaient se dérouler jusqu'au bout les relations entre le chaleureux polémiste français et l'honnête artiste allemand.

VII

Ces relations restèrent pourtant très cordiales jusqu'à leur terme et Mannlich va nous fournir un dernier renseignement inédit qui pourra trouver sa place dans une future biographie de Diderot. — Indiquons d'abord ici que la comtesse de Forbach, dont la situation sociale tout entière reposait sur les liens qui lui attachaient le duc Christian, s'inquiétait à bon droit pour la santé de ce prince de la passion qu'il montrait pour la chasse à courre, passion à laquelle on put en effet attribuer sa fin prématurée quelques années plus tard. Elle cherchait donc à lui procurer pendant la belle saison dans sa résidence les plaisirs beaucoup plus paisibles du théâtre, et elle conçut à cet effet une idée bien digne de germer dans l'atmosphère à la fois patriarcale et despotique qui pesait sur ces petites cours allemandes du temps passé. En vue de recruter à bon compte des actrices ou chanteuses de talent pour son théâtre de société, elle imagina de marier tous les jeunes gens qui vivaient des bienfaits du duc, à savoir son propre frère Fontenet, un certain Fleury, précepteur de ses fils, Mannlich lui-même et autres personnages de même situation sociale à de jeunes Parisiennes dépourvues de fortune, mais honnêtes, aimables et montrant quelque disposition pour les arts. On aurait de la sorte à Deux-Ponts sans aucuns frais une troupe excellente et très propre à retenir plus souvent au foyer le prince trop ami de chevauchées dangereuses.

A Mannlich, la comtesse destina tout d'abord une certaine Mlle Duchesne dont il eut grand'peine à repousser les avances. Il se retrancha sur un amour encore vivant dans son cœur pour une charmante jeune fille française qu'il avait connue à Parme, lors de son retour de Rome et qu'une grave maladie empêchait seule de devenir sans délai la compagne de sa vie. Mlle Duchesne fut donc mariée à Fleury, le précepteur, et Mannlich put respirer quelques mois. Mais Mme de Forbach lui découvrit bientôt un autre parti : il ne s'agissait de rien moins cette fois que de Mlle Diderot en personne, la future Mme de Vandeuil, dont nous avons dit qu'elle avait conquis les bonnes grâces de la comtesse alsacienne. Notre peintre parvint une fois de plus à gagner du temps et n'eut pas sujet de s'en repentir,

car voici ce qui arriva de cette affaire lors de son dernier séjour à Paris, au printemps de 1774.

Il s'étonnait grandement, dit-il, du silence de la comtesse qui ne revenait pas cette fois à la charge en faveur de sa protégée, et il avait même retardé autant que possible sa visite d'arrivée à Diderot afin de ne pas réveiller, comme l'on dit, le chat qui dort. Mais il devait, malgré tout, déférence et reconnaissance au philosophe, ainsi qu'il veut bien l'avouer en parlant pour la dernière fois de lui dans ses *Mémoires*, et il finit par se décider à l'aller voir. Il le trouva plongé dans la plus noire douleur; sa chère fille, devant le génie de laquelle il demeurait en quelque sorte effrayé et qu'il vantait d'ailleurs à tout venant comme un modèle d'affection filiale, de douceur et de vertu, sa fille venait d'abandonner la maison paternelle pour suivre un employé de la Ferme royale qu'elle aimait depuis longtemps déjà sans que ses parens eussent conçu le moindre soupçon de cet amour. Elle manifestait l'intention d'épouser à bref délai son ravisseur avec ou sans leur aveu.

Diderot raconta sur-le-champ cette triste aventure à Mannlich et lui fit ce récit à sa manière, c'est-à-dire avec une passion, une émotion communicatives. Il maudissait surtout l'hypocrisie et le manque de foi de la fugitive, car il eût excusé tout le reste, à l'en croire; mais une si longue dissimulation trahissait chez son enfant un défaut de cœur qu'il ne pouvait se résoudre à lui pardonner. Cependant, poursuit Mannlich, la jeune émancipée oubliait l'univers dans les bras de son ami et laissait pester son philosophe de père qu'elle connaissait trop bien pour redouter de lui une très longue rancune. Elle l'accablait néanmoins de lettres pathétiques et d'appels éloquens à sa clémence, qui restèrent quelque temps sans effet. Mais elle eut une inspiration décisive, le jour où elle lui réclama son portrait, afin, disait-elle, de pouvoir du moins pleurer sa faute devant l'image d'un père irrité, mais adoré, qui se refusait à l'entendre. De ce moment tout fut oublié, assure Mannlich qui envisage aussitôt en peintre ce gracieux épisode et ne peut s'empêcher d'y voir un sujet d'une toile émouvante à la mode de Greuze : une jolie pécheresse à genoux, tout en pleurs devant l'effigie d'un père vénérable dont elle n'a pu désarmer le courroux.

On ne voit rien d'une pareille aventure dans la correspondance ou dans les biographies de Diderot, pas même dans celle

de Rosenkrantz, le plus copieux de ses historiens jusqu'ici. Il nous paraît pourtant difficile de récuser sur ce point le témoignage de Mannlich. La précision de ses souvenirs (qui lui permettent de noter jusqu'à l'accent de Diderot dans la conversation où il conta sa mésaventure), ce trait si caractéristique du portrait, surtout le lien moral que créèrent pendant des mois entre Mlle Diderot et lui les projets conjugaux de Mme de Forbach à leur égard, cet ensemble de circonstances topiques ne permet guère de supposer que sa mémoire ait pu lui faire illusion sur ce sujet dans sa vieillesse. Tout devait concourir au contraire à fixer dans son esprit les circonstances qui sauvegardèrent, à point nommé, son indépendance. Cet employé de la Ferme était-il d'ailleurs M. de Vandeul, qu'on donne ordinairement pour un gentilhomme des environs de Langres sans plus ample désignation, ou fut-il un précurseur éphémère de ce légitime époux? C'est en tout cas une émotion jusqu'à présent inconnue dans la vie du penseur illustre qui nous est révélée par la plume de son familier allemand.

Indiquons en terminant que les relations de Mannlich avec Glück forment encore un intéressant chapitre de ses *Souvenirs*. Le grand musicien autrichien fut en effet hébergé et défrayé à l'hôtel de Deux-Ponts pendant ses séjours parisiens, et durant les orageuses répétitions de son *Iphigénie* ou de son *Orphée*. Mannlich vécut alors avec lui dans l'intimité la plus étroite, faillit devenir également son gendre et lui rendit d'importans services, en atténuant, par sa bonne grâce vis-à-vis des artistes de l'Opéra, les boutades de cet homme de génie qui était aussi un assez grossier personnage. Nous ne citerons qu'un gentil épisode de ces nouvelles relations illustres. Glück avait été mal satisfait du librettiste français de son *Iphigénie en Aulide*, le bailli du Rollet. Voici comment il en choisit un autre pour son admirable *Orphée*, si nous en croyons le récit de Mannlich. Tandis qu'on préparait à l'hôtel de Deux-Ponts l'installation du musicien, des tapissiers travaillaient avec activité dans l'appartement qui lui était destiné. Glück et Mannlich entrant ensemble dans une des pièces de cet appartement y virent une jeune et jolie fille, qui, montée sur une échelle, collait une bordure de papier sous la corniche. Comme elle se trouvait assez haut perchée et qu'elle avait un peu relevé sa robe pour monter plus commodément, notre peintre ne put s'empêcher de lui faire un compliment sur sa

jambe. Elle répondit sans embarras ni pruderie à ce madrigal, tout en s'empressant de plier le genou pour que sa robe devînt moins indiscrète. Puis, la conversation ainsi engagée sur le mode plaisant, elle se tourna vers Glück et s'enhardit jusqu'à lui dire : « J'ai une prière à vous adresser. Chez nous, au quatrième étage, habite un petit poète qui souhaiterait bien ardemment obtenir l'honneur de travailler pour vous et qui s'en acquitterait fort habilement, j'en suis sûre. — C'est bien, répondit Glück. Envoyez-le-moi dès demain. Je l'interrogerai et, s'il me plaît, je lui donnerai de l'ouvrage. » C'est ainsi que naquit le célèbre couplet : *J'ai perdu mon Eurydice*, et que le librettiste d'Orphée, Moline, connut la notoriété par sa collaboration à l'opéra toujours jeune. « Vous pouvez dire ce que vous voudrez, répondait Glück quand on s'étonnait autour de lui de son choix, mais je n'ai nul besoin de vos beaux phraseurs à prétentions littéraires et m'accommode beaucoup mieux du petit poète de la tapissière qui fait tout ce que je lui dis sans broncher. » Le geste n'est-il pas charmant de cette Parisienne accorte, à la langue preste et à l'esprit avisé ?

Mannlich ne revit jamais Paris après la mort du duc Christian IV qui survint l'année suivante. Il fut correspondant de l'Institut de France et termina ses jours en 1822 après avoir été longtemps le directeur général des musées et collections de la couronne bavaroise, collections qu'il lui fallut défendre de son mieux après les victoires napoléoniennes contre les convoitises artistiques de son toujours sémillant contemporain, Vivant-Denon. Il dut les honneurs de sa vieillesse à cette circonstance qu'il avait pour ainsi dire bercé sur ses genoux l'enfance du premier roi de Bavière, et nous prendrons congé de lui sur l'anecdote, de style bien Louis XV elle aussi, qu'il aimait raconter à ce propos. Lorsqu'il commençait ses études d'art à Mannheim en 1762, il se trouvait chargé tous les jours pendant quelques heures de la surveillance du petit prince Max, alors âgé de six ans. En effet, le sous-gouverneur de l'enfant, désireux de se relâcher pour quelques momens d'une absorbante surveillance, le confiait au jeune artiste qui l'amusait alors en le faisant dessiner sur une petite table à côté de son chevalet.

Ces séances avaient lieu régulièrement de une heure à trois. Or certain jour que Mannlich se hâtait vers son atelier après son repas de midi, il passa sous la fenêtre d'une des plus jolies bal-

lerines françaises du théâtre électoral de Mannheim, Mlle Caroline Boccard, qui le pria de prendre le café en sa compagnie. Ayant refusé d'abord, il ne put se défendre longtemps contre l'insistance de cette belle personne ; il céda donc, ne lui promettant toutefois qu'un instant. Mais Mlle Caroline connaissait à fond, dit-il, l'art de retenir les gens auprès d'elle, en sorte que cet instant devint une longue demi-heure avant qu'il s'en fût rendu compte. Il se mit ainsi fort en retard et trouva le petit prince en compagnie de son sous-gouverneur, tous deux attendant dans les jardins son retour avec quelque impatience. Or quand ils pénétrèrent ensemble dans l'atelier qui était le théâtre de leurs occupations quotidiennes, ils s'aperçurent avec effroi qu'un lourd contrevent, soudain arraché de ses gonds par un violent courant d'air, venait de tomber précisément sur la petite table où l'enfant précieux s'asseyait chaque jour à pareille heure : la pesante masse de bois avait réduit en miettes tout ce qu'elle avait atteint dans sa chute.

Lorsqu'il retrace cet événement dans ses *Souvenirs* en 1813, Mannlich ajoute que le roi Max, dînant quelques jours plus tôt chez le comte Rechberg, avait encore fait allusion à cet épisode en disant publiquement à la Reine : « Si ce vieux libertin de Mannlich n'avait pas été prendre une tasse de café chez une danseuse d'opéra, il y a déjà plus d'un demi-siècle que j'aurais fait mes adieux à ce bas monde ! » En ce cas, conclut le peintre, courtisan visiblement chatouillé dans son amour-propre par une si bienveillante allusion, la ligne cadette (et actuellement ducale) de la maison de Wittelsbach, celle de Birkenfeld-Gelnhausen, occuperait aujourd'hui le trône de Bavière ! A quoi tient le destin des royaumes ?

ERNEST SEILLIÈRE.

CHRONIQUE DE LA QUINZAINE

L'énergie montrée par M. le président du Conseil dans la défense de la représentation proportionnelle a eu les résultats qu'on en pouvait espérer : autant le succès de la réforme paraissait incertain, il y a quelques semaines, autant il est devenu probable aujourd'hui : au moins dans ses lignes générales, tout fait croire qu'il sera un fait acquis avant la clôture de la session. Acquis devant la Chambre, bien entendu ; il est trop tard pour que le Sénat puisse se prononcer avant les vacances. On connaît le projet du gouvernement : nous l'avons analysé dans notre dernière chronique. Il n'est pas parfait, mais c'est le plus clair auquel nous ayons eu affaire depuis longtemps. Parfait, comment pourrait-il l'être, puisqu'il est le résultat d'une transaction et que, en le rédigeant, le gouvernement a eu la préoccupation de donner aux uns et aux autres assez de satisfactions, en leur demandant assez de sacrifices, pour réunir une majorité républicaine? Tout le monde, en effet, voulait une transaction, ou du moins le disait; mais les radicaux-socialistes ont soutenu que celle que proposait le gouvernement n'était pas la bonne et qu'ils en avaient une en réserve, qui était bien préférable. Il fallait s'y attendre : adversaires de toute réforme sincère et profonde, ils devaient trouver mauvaise, quelle qu'elle fût d'ailleurs, celle que le gouvernement s'efforcerait de faire prévaloir. Arrondissementiers honteux, ils avaient sur le bout des lèvres le mot de réforme et parlaient volontiers de transaction; mais, quoi qu'on leur proposât, ils étaient décidés à le repousser et à mettre en avant autre chose, dans l'espoir que les mois et les années se passeraient sans qu'on aboutît, que la lassitude causée par tant d'efforts stériles finirait par décourager les meilleures volontés, que le moment opportun serait manqué une fois de plus, enfin qu'on arriverait ainsi

jusqu'à la veille des élections, c'est-à-dire jusqu'au moment où l'on pourrait dire qu'il était trop tard. Tel est le jeu que les radicaux-socialistes ont joué, avec une application soutenue, depuis le commencement de la législature. Leur déception a été grande lorsque M. Poincaré a déclaré tout net que cette méthode de temporisation trouverait un gouvernement récalcitrant, et qu'il faudrait le renverser si on s'y entêtait.

Le débat devait avoir une autre solution. M. Poincaré, qui avait posé hardiment la question de confiance, a eu une forte majorité. Elle s'est encore accrue le lendemain, à la suite d'un retour offensif des radicaux-socialistes. M. Breton a mené ce nouvel assaut avec plus de furie que de sang-froid; il s'est refusé à admettre que le gouvernement avait eu la majorité des républicains et a présenté une motion formelle pour l'inviter à se conformer à cette règle récente qui est encore venue compliquer le fonctionnement du machinisme parlementaire en le rendant plus difficile. Il ne suffit plus aujourd'hui au ministère d'avoir la majorité de la Chambre, il faut encore qu'il ait la majorité du parti républicain. Mais, précisément, M. Poincaré prétendait l'avoir eue et, au total, il suffisait qu'il le crût pour que cela fût une bataille gagnée. C'est d'ailleurs une étrange nouveauté que celle qui consiste à faire des catégories parmi les députés et à dire que, dans certains votes, les voix des uns comptent, tandis que les voix des autres ne comptent pas. Pour renverser un ministère, elles comptent toutes; du moins on n'a pas encore établi le contraire, et c'est peut-être un perfectionnement qu'on réserve à l'avenir; mais, pour le conserver, le maintenir, le consolider, des distinctions surviennent; les voix de ceux-ci sont admises, les voix de ceux-là sont récusées. Le suffrage universel est un cependant et c'est porter atteinte à sa souveraineté que de distinguer, au point de vue du droit, entre ses élus. Ne viennent-ils pas tous de la même source? Y a-t-il, peut-il y avoir des députés de première classe et des députés de seconde? Est-ce que les mandats des uns et des autres ne sont pas égaux? A toutes ces questions, il ne saurait, en bonne doctrine, y avoir qu'une réponse : malheureusement on se soucie peu de la doctrine aujourd'hui. Soit; mais si on raisonne en fait, et non plus en droit, où commence, où finit la majorité républicaine? M. Breton l'a demandé avec insistance à M. Poincaré qui ne lui a pas répondu. Les socialistes unifiés font-ils partie de cette majorité? Et les progressistes? Il semble bien que ces derniers en soient exclus, et même avec la connivence du gouvernement. Les progressistes n'ont pas l'habitude de forcer les portes qu'on leur ferme et de s'immiscer

indiscrètement dans une société où l'on ne veut pas d'eux. Il leur suffit d'être républicains et ils se consolent aisément de ne pas faire partie de la majorité républicaine telle qu'on la délimite artificiellement; néanmoins, c'est une suprême insolence que de ne pas les y compter, et ils auraient le droit de la relever vertement s'ils n'aimaient pas mieux la dédaigner. Les radicaux-socialistes font sonner très haut les services qu'ils ont rendus à la République, tout en oubliant un peu trop les services que la République leur a rendus depuis une quinzaine d'années qu'ils l'exploitent à leur profit et à celui de leurs amis. On dirait vraiment, à les entendre, qu'ayant fondé la République et l'ayant fait vivre à eux tout seuls, ils ont seuls le droit de se dire républicains. S'ils avaient la mémoire un peu plus longue, ils se souviendraient que les républicains libéraux et modérés comme on les dénommait alors, les progressistes comme on les appelle aujourd'hui, ont grandement contribué au premier établissement de la République. A dire le vrai, on n'aurait pas réussi à la fonder sans eux. Ces souvenirs sont bien effacés maintenant. Laissons-les donc à l'histoire à laquelle ils appartiennent et revenons à la représentation proportionnelle.

Ses probabilités de succès, nous l'avons dit, ont fait depuis quelques jours de grands progrès. Les élections partielles qui ont eu lieu sur plusieurs points du pays éloignés les uns des autres, et qui ont tourné en faveur des partisans de la réforme, y sont certainement pour quelque chose : elles ont prouvé que le mouvement proportionnaliste, qui avait été très marqué au moment des élections dernières, ne s'est ni arrêté, ni même ralenti, et qu'il s'est au contraire accentué. Comment les élus d'hier, c'est-à-dire les candidats de demain, ne tiendraient-ils pas compte de cet avertissement? C'est en vain qu'on leur parle des mérites du scrutin d'arrondissement et des immenses services qu'il a rendus autrefois à la République : à supposer que ce qu'on en dit soit vrai, et nous aurions à ce sujet quelques réserves à faire, tout cela n'aurait plus qu'un intérêt rétrospectif. Le scrutin d'arrondissement est condamné. Ceux mêmes qui désirent le plus son maintien n'ont plus le courage de le défendre ouvertement ; ils prennent pour cela des biais et des détours. En lisant par exemple le discours dans lequel M. Augagneur célébrait avec un lyrisme attendri les vertus de la loi électorale actuelle, nous ne pouvions pas nous empêcher de songer à celui que M. Guizot prononçait contre la réforme à la veille de la révolution de Février. Comparer les deux éloquences serait cruel pour M. Augagneur, mais M. Guizot se servait du même argument

en 1847 que lui en 1912. « Si notre système électoral actuel était, disait-il, un être vivant, une personne qui pût sentir et parler, et qui eût la parole dans cette enceinte, il aurait grandement le droit de s'étonner et de se plaindre. » Et M. Guizot, après avoir énuméré dans un langage magnifique les services rendus par un mode électoral qui avait sauvé la Charte et la France : « Quel système, concluait-il, a jamais été soumis en aussi peu de temps à d'aussi rudes et aussi diverses attaques ? Il en a toujours triomphé. Et l'on vous demande de le condamner et de le réformer ! Messieurs, s'il pouvait parler, il aurait grand droit de nous accuser d'ingratitude. » M. Guizot parlait à sa place et il accusait les auteurs du projet de réforme d' « ingratitude. » Tout ce qu'il disait du passé était peut-être vrai ; il n'oubliait qu'une chose, c'est que le système électoral de 1847 avait fait son temps, que toutes ses vertus étaient périmées, qu'on n'en sentait plus que les vices, en un mot qu'il était mort et que le régime qui y resterait attaché mourrait bientôt avec lui. Il en est de même à présent du scrutin d'arrondissement. Le parti qui en a vécu et qui continue d'en vivre s'efforce de le perpétuer dans l'espérance de se perpétuer avec lui, mais le système est mort, et le parti radical est mourant. L'un ne peut plus communiquer de la vie à l'autre, n'en ayant plus assez pour lui-même. Quoi d'étonnant si M. Augagneur ne se rend pas compte de cela aujourd'hui, puisque M. Guizot ne s'est pas rendu compte autrefois d'une situation analogue ? Mais M. Poincaré a une vue plus juste des choses, parce qu'il ne borne pas l'étendue de ses regards à l'horizon parlementaire et qu'il a aussi regardé un peu dans le pays.

Il y a distingué des besoins nouveaux qui sont nés assez naturellement après une quarantaine d'années de république. Au bout d'un si long laps de temps il faut qu'un régime politique se transforme et se renouvelle. D'autres générations sont venues qui ne ressemblent pas aux anciennes et qui, à quelques égards, les déconcertent. La question est de savoir si la République saura s'adapter à leur nouvelle manière de penser et de sentir. C'est à ce besoin que le Gouvernement s'efforce de donner une première satisfaction en faisant voter la représentation proportionnelle. Il n'a pas la prétention d'imposer son projet *ne varietur*. Il a admis que la Chambre en repoussât les dispositions relatives au groupement de plusieurs départemens en une seule circonscription électorale. Nous avions fait prévoir que cet article de la loi aurait beaucoup de peine à passer, soit devant la Chambre, soit devant le Sénat. M. Poincaré l'a défendu très éloquem-

ment, mais il n'a pas posé la question de confiance, et il a bien fait. Là en effet n'était pas le nœud de la loi : il est dans la question du quotient électoral qui sera discutée demain. Si le gouvernement l'emporte sur ce point, et sa victoire ne nous paraît plus douteuse, le sort du projet de loi sera décidément assuré.

Nous n'avons pas encore parlé de la lutte retentissante qui se poursuit aux États-Unis entre M. Taft, le président actuel de la République qui aspire à le rester, et M. Roosevelt qui aspire à le redevenir; mais aujourd'hui que les premiers actes de cette immense pièce à surprises sont arrivés à leur terme et que de nouveaux se préparent, il est temps de mettre nos lecteurs au fait des péripéties déjà accomplies. Le spectacle est d'ailleurs curieux et de couleur violente. Les mœurs politiques de l'Amérique nous étonnent et quelquefois nous heurtent. On a beau dire que les nôtres s'en rapprochent, l'écart reste encore considérable, et un pugilat comme celui auquel se livrent M. Taft et M. Roosevelt serait, au moins pour maintenant, impossible chez nous. Tout au plus pourrait-on en trouver d'analogues dans nos villages, au cours de nos campagnes d'arrondissement; là on voit assez souvent des déchaînemens brutaux qui rappellent en effet les pratiques américaines; mais à mesure que la circonscription s'élargit et que les intérêts s'élèvent, les luttes prennent un autre caractère; on ne verrait pas en France des candidats à la présidence de la République échanger entre eux des propos qui font penser à ceux des dieux d'Homère ou de nos cochers de fiacre. Il est vrai que, fort heureusement, nos institutions ne se prêtent pas à ces débordemens. On a critiqué le procédé électoral que nous employons pour faire un président de la République, et peut-être est-il en effet un peu étroit, nous allions dire étriqué : toutefois, lorsque nous le comparons au système américain, nous sommes portés à le traiter avec indulgence et même avec quelque chose de plus. Nous avons eu depuis 1871, sans compter M. Thiers qui a été élu par l'Assemblée nationale, sept élections présidentielles; elles se sont toutes passées dans un ordre parfait, sans intrigues de longue haleine, sans brigues passionnées, sans même qu'un éclat de voix de mauvais goût soit jamais venu troubler la courtoisie des candidats les uns envers les autres et la décence de l'opération. La Constitution de 1875 a été bien inspirée dans la manière dont elle a réglé l'élection du président de la République. Nous aurons à procéder au mois de février prochain à une élection nouvelle : nul ne peut prédire quel en sera le bénéficiaire, mais tout le monde est certain que les choses se pas-

seront une fois de plus comme elles l'ont fait jusqu'ici, sans agitations dangereuses et sans bruit. Il est vrai que les pouvoirs d'un président américain sont plus étendus que ceux d'un président français : le premier est vraiment le chef du pouvoir exécutif, tandis que le second, beaucoup plus par suite de la tradition qu'on a laissée s'établir que par une stricte application de la loi constitutionnelle, s'est réduit à un rôle figuratif; mais plus le pouvoir est grand, plus il aurait été sage d'accélérer le mouvement électoral. Chez nous, tout se passe en un jour; il semble au contraire qu'en Amérique on ait prolongé les délais et multiplié les étapes comme à plaisir. En ce moment ce plaisir n'est pas sans mélange de quelques désagrémens. Les ressorts de la vieille constitution américaine sont secoués par une tourmente qui menace de les faire craquer. A l'exemple de quelques autres, cette constitution est en train d'évoluer vers des fins nouvelles qui échappent aux yeux les plus perspicaces et qui seront ce qu'il plaira à Dieu.

Le danger de ces campagnes présidentielles est encore augmenté par la fréquence de leur renouvellement. En France, le président de la République est élu pour sept ans, aux États-Unis il ne l'est que pour quatre. Comme si on avait senti qu'il y avait là une aggravation d'un inconvénient manifeste, l'habitude s'était établie de réélire une fois, — une fois seulement, — le président de la République, ce qui portait à huit ans la durée effective de ses pouvoirs. Ce n'était sans doute qu'un usage; encore a-t-il donné lieu à plus d'une exception; mais, depuis quelque temps, il semblait prendre la force d'une tradition. M. Roosevelt a rompu avec cette tradition comme avec beaucoup d'autres. Dans son impatience de revenir aux affaires, il n'a pas consenti à y laisser M. Taft pendant huit ans, et dès l'approche de la première échéance, il a posé sa candidature avec fracas. Cette candidature elle-même était une nouveauté, ou plutôt une innovation constitutionnelle. S'il est dans la tradition, depuis Washington lui-même, qu'un président de la République peut être élu deux fois, jamais il ne l'a été une troisième, et M. Roosevelt avait si bien, autrefois, le sentiment qu'il devait en être ainsi qu'en posant sa deuxième candidature, il avait formellement annoncé que ce serait la dernière. Il a depuis équivoqué sur cette promesse en disant qu'il n'avait parlé, pour l'écarter, que d'une troisième candidature qui succéderait sans interruption à la seconde, mais qu'il ne s'était pas engagé pour un avenir indéterminé. Si j'ai dit, a-t-il expliqué, qu'après une seconde tasse de café je n'en prendrai pas une troisième, cela signifie que je ne la boirai pas immédiatement, mais non pas que je n'en

boirai jamais plus. Après ce commentaire, on a appelé pendant quelque temps M. Roosevelt le candidat de la tasse de café, mais bientôt des choses plus graves ont fait oublier cette plaisanterie.

M. Roosevelt, en effet, a engagé contre M. Taft une bataille sans merci, où il a prodigué les accusations, les injures, les outrages contre son ami de la veille, son ancien collaborateur, le candidat qu'il avait lui-même fait élire à sa place après l'expiration de son deuxième mandat. M. Taft a riposté de son mieux; il a fait effort pour n'être pas en reste avec son redoutable rival; mais il y parvenait difficilement et on sentait, surtout dans les débuts, que le cœur n'y était pas. M. Taft n'est pas naturellement un homme de combat; il a conservé les habitudes de ses anciennes fonctions de magistrat; il n'a pas l'intensité d'action et la verve à l'emporte-pièce de M. Roosevelt. Celui-ci ne connaît ni la fatigue, ni la mesure, et il faut bien dire qu'il n'a fait preuve d'aucun scrupule. Pour atteindre son but, tous les moyens lui ont été bons. Si on l'a accusé de démagogie, ce n'est pas sans motifs. Il a fait appel aux passions des foules, dénoncé la fortune comme un vol, excité le pauvre à la reprise des biens qui lui avaient été enlevés, mis en cause les décisions judiciaires dont il a soutenu qu'elles devaient en dernier ressort être soumises au peuple par voie de referendum, dénoncé enfin cette Cour suprême que nous avions l'habitude de considérer comme la meilleure institution des États-Unis et que nous leur envions, parce qu'elle nous semblait être le seul frein possible dans une démocratie. De tout cela M. Roosevelt a fait litière, prononçant, au hasard des circonstances, des mots qui peuvent être ceux d'un candidat exaspéré, mais ne sont pas ceux d'un homme d'État qui en a pesé le sens et s'apprête à en faire l'application. On ne reconnaissait plus le Roosevelt d'autrefois, et, tout en admirant son indomptable énergie, on se demandait si elle n'était pas plus nuisible qu'utile à son pays. Sa figure convulsée nous en expliquait d'autres que nous avions vues passer dans l'histoire, qu'elle traversait avec une allure puissante et quelquefois tragique. Le souffle des révolutions était en lui. Quoi qu'il advienne désormais, sa campagne électorale sera un épisode important dans l'évolution des États-Unis qui, pas plus que M. Roosevelt lui-même, ne seront plus après ce qu'ils étaient avant. Beaucoup de colonnes qu'on croyait solides auront été ébranlées; beaucoup de choses qu'on croyait sacrées auront été bafouées ; quelques-unes se seront effondrées pour toujours. Ce n'est pas seulement en Amérique que nous avons vu, dans ces derniers temps, s'opérer des transformations semblables. Pour qu'elles s'accomplissent, il faut sans

doute que les circonstances s'y prêtent et que, sous une surface restée imposante, les vieilles institutions soient en effet très usées; mais il faut aussi qu'un homme se rencontre pour en sonner le glas funèbre. Ici plusieurs noms viennent à la pensée. Nous ne retiendrons pour le moment que celui de M. Roosevelt. Il n'y a pas longtemps encore, des entreprises comme la sienne auraient sombré sous le soulèvement de la conscience nationale, des préjugés nationaux si l'on veut : aujourd'hui, M. Roosevelt suscite autour de lui un grand enthousiasme; il a des amis chauds et des partisans enflammés; sa parole électrise les foules et, malgré la défaite qu'après tant d'efforts il vient d'éprouver à la convention de Chicago, on se demande quel sera le dénouement final de l'aventure où il s'est jeté à corps perdu. Il a eu des hauts et des bas si rapprochés, si imprévus, si paradoxaux et il y a en lui une telle accumulation de ressources vitales qu'on ne peut rien présumer de son avenir. L'échec qu'il a éprouvé à la convention de Chicago est des plus graves assurément, mais si on songe que l'élection présidentielle n'aura définitivement lieu qu'au mois de novembre, nul ne peut dire ce qui se passera d'ici là et encore moins ce qui aura lieu ce jour-là.

On sait que chacun des deux grands partis des États-Unis élit dans une convention son candidat à la présidence. Chaque État envoie ses représentans à cette Convention : il y en avait 1072 à celle du parti républicain à Chicago. Une première opération avait eu lieu avant l'ouverture de la Convention : un comité appelé Comité national avait vérifié les élections contestées. Elles étaient en assez grand nombre et on a pu constater tout de suite que le Comité national avait une sorte de prédisposition à invalider les partisans de M. Roosevelt : il en a fait un vrai massacre. A-t-il eu tort ou raison, nous ne saurions le dire, mais les apparences pouvaient faire croire à un parti pris. Alors, la colère de M. Roosevelt n'a plus eu de bornes : il a dénoncé avec indignation la fraude, le vol dont il était victime; il a fulminé que si la Convention ratifiait les décisions du Comité elle perdrait toute autorité et qu'un honnête homme ne pourrait pas accepter d'être désigné par elle. A partir de ce moment, le vol, sous toutes ses formes, est devenu l'obsession de sa pensée, la dénonciation habituelle de son langage et il a pris pour premier article de son programme le mot de l'Écriture : « Tu ne voleras pas. » Il en a fait son cri de guerre, qu'il a poussé avec fureur en arrivant à Chicago. Car il y a eu encore à une tradition à laquelle M. Roosevelt a manqué : les candidats d'un parti n'allaient jamais autrefois au lieu où se tenait la convention

de ce parti. Mais M. Roosevelt ne tenait pas en place : il sait d'ailleurs quel est le magnétisme qui se dégage de sa parole et il ne voulait pas se priver de ce puissant moyen d'action. Tous les échos ont donc retenti de ses clameurs contre le vol qui ne prévaudrait pas, disait-il, qui ne pouvait pas prévaloir. Mais on n'a pas tardé à se compter à la Convention ; on l'a fait sur le choix du président. Le candidat de M. Roosevelt a été battu ; les invalidations de ses partisans ont été confirmées ; il n'y a eu bientôt plus rien à espérer pour lui. Alors il a interdit à ses amis de prendre part au vote qui désignerait le candidat du parti. Il n'a pas été strictement obéi, car il n'y a eu que 344 abstentions, et 107 voix se sont portées, malgré lui, sur son nom ; mais M. Taft n'en a eu que 561. On ne peut pas dire qu'une élection aussi disputée et faite à une aussi faible majorité soit très brillante pour ce dernier ; néanmoins elle est suffisante, et si M. Roosevelt s'était soumis aux règles et aux traditions qui ont présidé à toutes les élections d'autrefois, il se serait avoué vaincu. Son attitude antérieure permettait de prévoir qu'il n'en ferait rien et il n'en a effectivement rien fait. Ses partisans se sont réunis et ils ont décidé que leur assemblée était la seule, la vraie, celle qui représentait la bonne foi politique contre la fraude et le vol. La Convention républicaine s'était rendue coupable de forfaiture. En permettant à des délégués frauduleusement élus de siéger, elle avait attribué la candidature présidentielle à un homme qui n'était qu'un « recéleur d'objets volés. » Il n'était que temps de venger la morale et le droit, et le moyen pour cela était d'offrir une candidature progressiste à M. Roosevelt. Celui-ci l'a acceptée en principe. « Je crois, a-t-il dit, que le temps de se fondre en un mouvement unique est venu pour tous ceux qui croient aux principes élémentaires de la moralité publique et privée, que tout gouvernement doit respecter. La Convention qui vient de terminer ses travaux à Chicago n'est pas à proprement parler une Convention républicaine ; elle ne représente pas la masse des groupes républicains ; elle a été organisée en contradiction cynique avec les vœux du parti républicain ; elle n'a servi que les desseins d'un groupe d'intrigans qui n'a pas une ombre de sympathie pour le peuple et qui ne trouve dans le parti républicain qu'un moyen de faire de l'argent, soit pour eux, soit pour les grands intérêts financiers qu'ils servent. Les principes fondamentaux que je défends sont : 1° que le peuple a le droit de se gouverner lui-même et qu'il se gouverne mieux que ne peut le faire n'importe qui ; 2° que son devoir est de se gouverner dans un esprit de justice envers tous les hommes et toutes les femmes qu'en-

ferment nos frontières. Il doit gouverner pour la justice non seulement politique, mais industrielle. Nous ne voulons pas que ces principes soient de pure abstraction; nous voulons les pratiquer, comme nous pratiquons l'honnêteté et l'équité. » Tout cela n'est peut-être pas bien clair. Est-ce pour le rendre plus intelligible que M. Roosevelt a donné pour emblème à son parti un beau, vigoureux et rapide animal, l'élan? C'est parler aux yeux, ce qui, en campagne électorale, est peut-être plus facile et plus efficace que de parler aux esprits.

Sera-t-il suivi jusqu'au bout par la majorité de ses partisans? L'entreprise où il s'est jeté est périlleuse. Son but unique est d'arriver à la présidence; mais par quel chemin? Pour commencer, il a coupé en deux le parti républicain et il l'aurait irrémédiablement affaibli, s'il en restait là. Les chances du parti démocrate en seraient augmentées d'autant. Que veut-il donc et qu'espère-t-il ? A peine la Convention républicaine de Chicago avait-elle terminé ses travaux que la Convention démocrate de Baltimore ouvrait les siens. Qu'allait-il s'y passer? Le parti démocrate est très divisé lui aussi; il a un grand nombre de candidats dont aucun ne s'impose par une autorité et une notoriété supérieures. Qui sait? qui sait? M. Roosevelt fait appel aux progressistes de tous les partis; il dirait volontiers, pour simplifier les choses, aux honnêtes gens de tous les partis, à ceux qui condamnent le vol, à ceux qui ne pratiquent pas la fraude, enfin aux mécontens, il y en a toujours et partout. Son rêve est entre les deux vieux partis historiques de l'Union américaine d'en constituer un nouveau qui s'enrichirait à leur détriment. Il en sonne le ralliement autour de sa personnalité attirante et débordante. Il dirait volontiers : « Moi seul et c'est assez ! » Les mêmes scènes qui s'étaient passées à Chicago se sont reproduites à Baltimore. Au moment où nous écrivons, la Convention n'a pas encore désigné son candidat à la présidence de la République, mais elle a élu son président, M. Parker, contre M. Kern que proposait M. Bryan et contre M. Bryan lui-même que proposait M. Kern. A Baltimore comme à Chicago, le parti avancé a été battu par le parti modéré. Rien ne pouvait mieux faire les affaires de M. Roosevelt, dont le plan est de réunir les deux fractions avancées des deux partis. Elles sont mécontentes et irritées l'une et l'autre; l'accord entre elles semble donc possible; qui sait si nous ne verrons pas bientôt M. Roosevelt et M. Bryan dans les bras l'un de l'autre? En attendant, le trouble est partout. Le lendemain n'est pas assuré et le surlendemain l'est moins encore, car M. Roosevelt continuera sa campagne avec une énergie que rien ne peut lasser et qui est comme

une force de la nature. Si tous ses anciens amis ne le suivent pas dans une entreprise aussi hasardeuse que la sienne, il en trouvera d'autres et il lui importe peu de savoir d'où ils viennent; il les réconciliera en lui. Il aura même les femmes, car il revendique pour elles le droit de vote! Et cette agitation, à supposer qu'elle s'arrête là, durera au moins jusqu'au 5 novembre, date de l'élection finale du président de la République. Pendant tout ce temps, on versera à flots l'argent et les gros mots.

Au mois de février suivant, nous le répétons, on élira en France un nouveau président de la République. Dieu nous garde du sentiment pharisien qui nous ferait dire ou croire que nous valons mieux que les Américains! Mais nous mettrons avec confiance en parallèle les deux systèmes électoraux et sans doute on cessera de nous donner comme un modèle celui des États-Unis.

Nous ne pouvons pas terminer cette chronique sans dire un mot de la perte que la *Revue* a faite en M. Anatole Leroy-Beaulieu, qui était un de ses rédacteurs les plus anciens et les plus fidèles. Une cruelle maladie l'a enlevé à l'affection de sa famille et de ses amis au moment où il avait acquis par les plus remarquables travaux la plénitude de son talent et de son autorité. Il était encore très jeune lorsqu'il a entrepris et mené à bon terme son œuvre capitale, celle à laquelle son nom restera attaché, son grand livre sur la Russie. L'ouvrage n'a pas tardé à devenir classique : il nous a fait connaître l'empire des tsars dans son organisation administrative, politique et sociale avant que Eugène-Melchior de Vogüé nous ait fait pénétrer dans le secret de son âme romanesque et mystique, à la pensée profonde, aux désirs infinis. Les deux œuvres se complètent admirablement : l'une appelait l'autre et ne saurait guère s'en passer. Depuis lors, M. Anatole Leroy-Beaulieu s'est livré à des travaux variés, qui tous se rattachent aux préoccupations de l'ordre le plus élevé. Ardent patriote, il n'a jamais cru que, pour mieux connaître et mieux aimer la France, il fallait l'abstraire en quelque sorte du reste du monde : loin de là, il a sans cesse étudié l'étranger avec une sympathie qui venait à la fois de son intelligence et de son cœur, car il recherchait partout les plus nobles causes, celle des nationalités affligées et opprimées, pour entretenir chez elles des espérances de justice et de liberté. Les questions religieuses l'attiraient; il les connaissait profondément et, là encore, tout son effort a consisté à faire prévaloir, par le respect des consciences, des idées de tolérance et de liberté. Si ce mot de liberté

revient si souvent sous notre plume en parlant de lui, c'est qu'il a été avant tout un libéral. Il appartenait à cette école de catholiques libéraux qui a jeté un vif éclat sur le dernier siècle et dont les représentans disparaissent successivement sans être remplacés : l'histoire leur rendra le témoignage qu'ils ont été des ouvriers de bonne volonté et que leur œuvre était bonne. Dans la poursuite d'objets d'un caractère aussi général, M. Anatole Leroy-Beaulieu pouvait moins que jamais borner son horizon à celui d'un seul pays. Il voyageait beaucoup pour se renseigner sur place par une enquête personnelle qu'il poursuivait avec une méthode scrupuleuse. Il était un de nos écrivains les plus connus au dehors, estimé partout, populaire dans certains pays. Son caractère généreux l'éloignait de toute prévention hostile : s'il était trop intelligent pour ne pas tout comprendre, il était loin de tout excuser, mais ses sévérités n'étaient jamais blessantes parce qu'elles étaient sans acrimonie ; elles visaient à convaincre, à toucher, jamais à blesser. Il a été certainement une des consciences les plus pures et les plus éclairées de son temps. Dans les dernières années de sa vie, la direction de l'École libre des Sciences politiques, qui lui avait été confiée après la mort de Boutmy, l'avait mis en rapport avec les générations nouvelles : il aimait les jeunes gens, il savait se faire entendre d'eux, les diriger dans leurs études, les conseiller dans leurs travaux : il leur consacrait la meilleure partie de son temps. Nos lecteurs savent toutefois qu'il ne les oubliait pas. Sa mort fait un grand vide dans notre *Revue* qui a publié son œuvre presque entière et qui s'honorait de sa collaboration.

FRANCIS CHARMES.

Le Directeur-Gérant,

FRANCIS CHARMES.

